

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL**

**LA PENSÉE OMNIDIMENSIONNELLE.**

**MODÈLES D'ANALYSE QUANTIQUE DE L'IDÉOLOGIE GÉNÉRALE ET  
DES IDÉOLOGIES RESTREINTES**

**THÈSE  
PRÉSENTÉE  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE**

**PAR  
LUC CÔTÉ**

**JUIN 2000**

*Pour mon épouse et muse Hua Qin...*

## Remerciements

Je voudrais remercier mes parents Andrée et Omer Côté pour l'appui qu'ils m'ont donné tout au long de ma vie et plus spécialement au cours de mes études.

Merci, aussi, à mes amis Stéphan Désy, Kreset Park-Désy, Patrik Roberge, Alain Poirier, Patrick Mandeville, Patrice Raymond, Jacques Rioux pour leurs divers encouragements respectifs.

Il me faut ensuite remercier Pierre Girouard et André Loranger de m'avoir intéressé à la philosophie dès le niveau collégial.

Un remerciement tout particulier à Paul Gagné et sa compagne Andrée Boucher qui m'ont supporté depuis le début de mes études universitaires.

Pour terminer, un immense merci à ma directrice Josiane Boulad-Ayoub pour ses sages conseils et pour avoir cru en mon potentiel.

## AVANT-PROPOS

### *Mise au point*

Pour définir l'objet de tous ces textes, nous recourons à une notion sur laquelle la plupart des esthétiques contemporaines s'accordent: l'œuvre d'art est un *message* fondamentalement *ambigu*, une pluralité de signifiés qui coexistent en un seul signifiant.<sup>1</sup>

Les pages qui suivent contiennent l'ambitieux, prétentieux, voire présomptueux, projet de traiter de tout ce qui touche aux rapports entre la représentation humaine et le monde physique qui en est plus ou moins directement l'objet. Qui plus est, on entend y réconcilier des incompatibles théorétiques, tout en leur conservant une cohérence, la moins discutable possible, sans avoir recours aux artifices d'un masque poétique permettant à chacun de comprendre ce qu'il veut bien percevoir dans des lignes volontairement plurivoques. On pourra alors se demander ce qui permet de placer un exergue d'Umberto Eco, un Eco quelque peu dénaturé il faut l'avouer, en tête de proue de ce travail.

Il est, en fait, maintes façons de justifier un rapport métaphorique entre une idée et son *signifié* intentionnel<sup>2</sup>. La raison principale pour l'utilisation d'une référence à Umberto Eco, comme point de départ du présent texte, restera

---

<sup>1</sup> Eco, Umberto, 1962, *L'œuvre ouverte*, p.9

<sup>2</sup> On veut ici marquer la nuance inévitable entre la perception de l'émetteur d'une idée et celle de son récepteur, qui peut dénaturer l'intention communicationnelle d'origine.

néanmoins la nature éclectique de son signifiant<sup>1</sup> perpétuellement actuel, quoique toujours ponctuel. Ledit signifiant mettant en cause le principe même de ce qui est commun à l'ensemble des connaissances "générales"<sup>2</sup>, l'interprétation de sa nature profonde demandera alors, plus qu'à l'habitude, justification. Cela, parce qu'on y fera une utilisation quelquefois hétéroclite de textes sur lesquels s'est établi un relatif consensus intellectuel quant à leur «réels» *signifiés*. On prétendra que les signifiés ne sont devenus eux-mêmes *signifiants* référentiels que par le biais d'un consensus instinctif égotiste à propos de l'œuvre humaine globale. La «valeur absolue<sup>3</sup>» d'un cadre "spirituel" plus intuitif (tel celui du domaine artistique) devenant alors semblable à celle du cadre d'orientation "scientifique" (tel celui de la physique contemporaine), la logique relative d'une démarche s'appuyant sur cette prémisse invitera d'ailleurs, dans une certaine limite définie par son intention, à ce qu'on procède à de telles transgressions théorétiques.

Ainsi, on trouvera dans cet essai plusieurs citations d'auteurs aux thèses relativement célèbres mais l'utilisation de celles-ci ne prétendra pas reposer sur l'application stricte de ce que leurs auteurs ont voulu exprimer. Il s'agira plutôt d'une utilisation de mots et d'idées de tiers, dont la persistance spatio-

---

<sup>1</sup> Déjà, sur ce seul terme, on transgressera plusieurs consensus puisqu'on prétendra que *signifiants* et *signifiés* ne peuvent être qu'une seule et même chose, c'est-à-dire un intérêt égotiste. On prétendra en effet que cette «volonté» générique à la Schopenhauer sera toujours équivalente de l'une à l'autre des formes sous lesquelles elle peut s'exprimer, puisqu'étant un assemblage ad hoc de réalités quantiques tout à fait similaires au niveau de ce qui les fait ou non exister perceptiblement...

<sup>2</sup> À savoir, qu'un consensus cognitif positif puisse être suffisamment près de sa réalité empirique individuelle pour être pris comme universel, bref, qu'il existe bien un niveau de "vérité" accessible pouvant faire une unanimité indiscutable au sein de l'humanité.

<sup>3</sup> Voir ici un sens "mathématique" à cette expression qui cherche à exprimer une perception faisant justement abstraction des valeurs positives ou négatives attribuées, par l'arbitraire relatif de leur interprétant, aux diverses disciplines de la connaissance humaine.

temporelle aura prouvé l'efficacité "poétique", pour exprimer des positions personnelles de l'auteur du présent texte (positions qui lui sembleront néanmoins bien reflétées par l'inspiration interprétative qu'ils lui apportent). Il sera alors possible de voir des auteurs et les idées qu'on leur associe dans des cadres théoriques relativement différents de ceux où on les retrouve habituellement (voire contraires à ceux-ci, dans la mesure où il s'agira de l'élaboration d'une conception du monde). Je serai seulement fidèle au mot d'ordre: à savoir que les vérités sont relatives aux motivations des systèmes où on les retrouve et que, donc, toutes les interprétations se valent tant qu'elles répondent aux besoins d'une position. On s'attachera ainsi à éviter la délimitation de ses horizons<sup>1</sup> par les lieux communs que deviennent les vérités «institutionnelles». On cherchera en même temps à transgresser les frontières de la relativité restreinte d'interprétation philosophique, pour atteindre un niveau de relativité générale, si ce n'est même un niveau proprement quantique<sup>2</sup>.

Le système résultant pourra servir, entre autres, à classifier différents modes présumés de la pensée, dont évidemment ceux des auteurs utilisés comme référence et inspiration mais dans la mesure où ils serviront à élaborer le présent cadre théorique, il ne s'agira pas d'une utilisation analytique de ceux-ci. Qu'on reconnaisse à ce travail un minimum de cohérence intra-théorique serait déjà amplement suffisant.

---

<sup>1</sup> On peut voir ici une allusion à Gadamer.

<sup>2</sup> Bien qu'on les associe souvent à une interprétation quantique, les théories sur la Relativité, passant outre un principe d'incertitude qui n'y est pas reconnu, ne sont pas quantiques au sens strict. Einstein lui-même, refusant catégoriquement ce principe, serait d'ailleurs probablement horrifié de voir une telle filiation.

Ce projet relèvera donc à la fois de la tradition et de la révolution puisqu'il fera usage de plusieurs concepts connus et/ou reconnus sans pourtant tenir compte des modes d'emploi qu'on s'évertue à leur attribuer depuis leur création. Autrement dit, comme il sera d'ailleurs suggéré de faire pour tous les niveaux de la connaissance humaine, on entend se servir ici des concepts comme on se sert d'outils bruts. S'il appert alors qu'un usage non traditionnel de "pincés astrophysiques" soit plus "efficient"<sup>1</sup> que celui d'un "marteau psychologique" coutumier dans la réalisation d'une quelconque tâche proposée, on voudra bien n'y considérer que le mérite des qualités jusque-là insoupçonnées de l'outil, sans s'arrêter à ce qu'il ait été conçu pour d'autres fins spécifiques. Si par contre il arrive à l'auteur d'essayer d'enfoncer des clous avec un tournevis, si on peut dire, il assume ici toute la responsabilité pour la difficulté excessive que cela pourra imposer aux lecteurs.

Si on doit le circonscrire rapidement, on devrait se rendre compte que le présent ouvrage, malgré la forme concise imposée par les exigences académiques auxquelles l'auteur tente de répondre, se veut tout de même autonome et compréhensible sur la seule base de ce qui y est exposé. Cependant, pour être réellement complet, il lui aurait fallu être précédé d'une explication exhaustive sur les bases de la logique particulière qui y est appliquée. Cette forme particulière de la logique humaine fondamentale, qu'on se plaira à appeler une «métaphysique matérialiste», sera brièvement abordée dans le premier chapitre, mais elle ne pourra y être développée (et ne pourrait, techniquement, jamais l'être vraiment) dans toute son expansion potentielle. Ce bref exposé devra en effet passer par-dessus maints détails, si on veut déboucher sur un point servant

---

<sup>1</sup> L'efficacité est ici à entendre comme un simple rapport de rendement productif, c'est-à-dire que l'usage efficace d'un outil, en plus de réaliser un but qu'on se propose d'atteindre (d'être efficace), implique aussi qu'on ait à fournir le minimum d'effort possible, pour un maximum de résultats.

à la fois à sa conclusion et comme prémisse au sujet principal du texte global: Que toute forme de connaissance "objective" ne peut être que l'expression outrecoûdante de la subjectivité de ceux qui s'en disent, naïvement ou à de fourbes desseins, les possesseurs. En d'autres mots, ce chapitre d'indications méthodologiques devra nous mener d'une conception large de l'Univers, jusqu'à un point supposant que l'existence "humaine", telle qu'elle est définie par la "conscience civilisée" contemporaine, est toujours (si peu cela puisse parfois paraître), sous le moindre de ses aspects, une relation politique au "Monde"<sup>1</sup> et à ce qu'il contient. En effet, on prétendra que la définition du "Monde", de "l'Univers", servant à justifier les relations entre les individus, les choses, et les "catégories" qui y sont définies, ne peut se construire que sur les bases vaniteuses d'un contexte idéologique scotomisant<sup>2</sup> une sélection naturelle quantique<sup>3</sup>. Cette scotomisation, procédant d'un mécanisme psychologique assimilable à la «rationalisation» psychologique<sup>4</sup>, étant toute dépendante de l'importance individuelle accordée à l'ego, on pourra dire que les définitions "universelles" auxquelles elle donnera naissance seront en fait des définitions

---

<sup>1</sup> Au Monde tel qu'il est entendu par Schopenhauer en tant que mélange hétérogène, et pourtant monolithique, de "volonté" et de "représentation" (concepts qui seront approfondis en cours de développement).

<sup>2</sup> Que ce soit par la recherche malhonnêtement machiavélique d'un lot auquel on est pas plus (ni moins) destiné que ses congénères, ou par dénégation humaniste. Que ce soit, donc, par une volonté inconsciente dont la rationalité relève d'un cadre intentionnel plus physique, ou plus idéal... plus spatial, ou plus temporel.

<sup>3</sup> Cette «sélection naturelle», la créature historique prétendra pourtant outrageusement l'avoir surclassée, à titre de maîtresse privilégiée d'éléments qu'elle définira comme lui étant plus ou moins apparentés, sur lesquels elle se sera plus ou moins "intentionnellement" auto-proclamée supérieure. Cette prétention lui viendra d'ailleurs de la scotomisation dont on parlait précédemment, en fonction d'une relativisation de ses effets définis aux systèmes de pensée choisis pour sa réalisation, éliminant ainsi arbitrairement une ou l'autre des composantes du principe d'incertitude qui lui donnent normalement une apparence aléatoire face aux absolus théoriques.

<sup>4</sup> Entendre ici, le mécanisme de défense freudien par lequel un inconscient (collectif ou individuel) justifie rationnellement les actions dont la conscience éveillée peut, sinon doit, normalement anticiper que leurs



relatives à l'idéal de soi de ceux qui voudront les imposer sur ledit «univers» pour qu'il y corresponde. Ainsi, tout «savoir» sera considéré comme un «pouvoir<sup>1</sup>», dont l'adoption conventionnelle se fera de façon électorale. Ce jeu complexe visera à satisfaire des exigences contraignantes, d'une façon nécessitant le moins d'investissement possible (de la façon la plus rentable) de la part des promoteurs des «vérités» affectées par ces contraintes. Il ne sera donc nullement question de «connaissance» au sens familier, mais plutôt de conventions décidées par des compromis, issus de jeux d'intérêts, où le sens référentiel supérieur de certaines abstractions théoriques leur viendra de l'utilité qui leur sera accordée par ceux qui s'en feront promoteurs.

On peut déjà noter deux facteurs qui seront essentiels à l'analyse qu'on tentera de faire. Il s'agit bien entendu du caractère quantique de la matière universelle fractionnée en multiples composantes conceptuelles, et de celui du champ identitaire perceptuel (l'attitude partisane). Ces facteurs inviteront normalement à une interprétation concentrique/expansive, mais les exigences nominales nouvelles découlant de cette perspective quantique demanderont qu'on procède par un enchaînement "mécanique" de cadres de relativité intermédiaires à ces deux extrêmes indéfinissables. Il faudra cependant se garder d'interpréter ces suites quasi lexicales comme autant de ponts entre les diverses linéarités

---

conséquences contreviendront tout probablement avec son propre jugement moral. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'une dénégaration négative.

<sup>1</sup> Il n'est pas ici question de tomber dans le lieu commun disant que "savoir c'est pouvoir". Le savoir ne sera pas vu comme donnant accès à un pouvoir sur les choses dont il traite. Il s'agira plutôt de définir ces deux termes comme de parfaits synonymes, en tant qu'appropriation imaginaire de la "Volonté" desdites choses. On entendra, de cette façon, que toutes les théories, sans exception, auront la même "valeur absolue", et que la valeur référentielle qu'on leur accordera ne sera significative que des "intérêts" de ceux s'en servant dans la pratique. Ainsi, les "universaux" pourront être représentatifs autant d'une similarité d'intérêts entre ceux qui les partagent, que d'une "intensité" intentionnelle supérieure de ceux qui les dicteront aux autres. Il n'y aura donc aucun rapport aux "faits" proprement dits.

dimensionnelles qu'elles couvriront. Dû aux apparentes dichotomies qu'on observera dans les conventions cognitives, où les convictions spéculatives mettront en opposition matière et idée comme substance et essence, comme thèse et antithèse, on pourrait en effet facilement interpréter la méthode utilisée comme décrivant des modes conceptuels autonomes. De là la nécessité de faire débiter cette réflexion d'un point qui semble très loin de la forme particulière de la théorie de l'idéologie qui sera l'aboutissement de la démarche, question de définir auparavant le cadre relationnel général qui la permet.

On partira donc de considérations plutôt "métaphysiques"<sup>1</sup> qui, par l'entremise d'observations plus empiriques, se transformeront en théorie générale de l'idéologie. Il ne faudra donc pas s'étonner si on évolue parfois allègrement dans le domaine des spéculations les plus abstraites, faisant se côtoyer des idées éclectiques, dans un système n'ayant pas nécessairement de lien direct avec les champs spécifiques d'où elle proviendront. On notera particulièrement, là-dessus, l'utilisation de certains concepts normalement associés à des auteurs et des domaines bien précis. On pensera, par exemple, à la «Volonté» de Schopenhauer, aux «C.D.M.» et «A.I.E.» de Louis Althusser, à la «Dialectique» (autant celle de Hegel que celle de Engels), ou encore aux «atomos» des grecs de l'Antiquité, mais aussi à des concepts aussi éloignés de la philosophie que la «Sélection Naturelle» de Darwin, la «Relativité» d'Einstein, ou le «principe d'incertitude» de Heisenberg. Trouver une telle disparité de sources, sans qu'il n'y ait de confrontations entre elles, mais plutôt

---

<sup>1</sup> Au sens où il ne sera nullement question des choses qu'on croit "connaître", mais plutôt de celles sur lesquelles on croit ne rien savoir. Ces deux catégories étant intimement liées, on arrivera donc plus souvent à des questions insolubles qu'à des réponses "absolues".

une complémentarité, n'est pas mince affaire. C'est pourquoi s'imposait la présente mise au point.

Ce ne sont cependant là que ce qui concerne les prémisses. Il aurait encore fallu à ce texte, pour être réellement complet, qu'il soit développé beaucoup plus longuement au niveau des multiples conclusions auxquelles il peut conduire. Les champs relationnels ouverts par la méthode empruntée rendront possible une réévaluation perpétuelle des "catégoriques" fondamentales sur lesquelles on fonde d'habitude les cadres de référence humains. C'est pourquoi, bien qu'on tentera quelquefois une validation de la plausibilité d'une double dialectique en s'inspirant d'allusions historiques générales, celles-ci ne seront qu'accessoires pour une thèse ne traitant principalement que des mécanismes et formes théoriques servant de base à l'analyse des faits. Quant à une vérification plus approfondie de l'applicabilité intégrale des archétypes ainsi définis, et de leur rapport à la réalité dans l'histoire, elle devra malheureusement faire l'objet d'une démarche ultérieure pour être confirmée, ajustée, ou infirmée. Il ne s'agira donc, pour le temps de cet essai, que d'essayer d'ébaucher le plus clairement possible une théorie du rapport entre le monde physique et la représentation que l'être humain s'en fait dans ses diverses conceptions.

### *Difficultés lexicales et conceptuelles*

J'ai eu des idées nouvelles; il a bien fallu trouver de nouveaux mots, ou donner aux anciens de nouvelles acceptions – Montesquieu, Avertissement à De l'Esprit des Lois. (p. 31)

On notera au long de la lecture du présent texte que la difficulté à exprimer certaines conceptions nouvelles a amené l'auteur à se développer un vocabulaire qui lui est propre. Dans certains cas, nous "épurerons" le sens de mots déjà existants pour les adapter aux besoins de la théorie, dans d'autres, nous irons jusqu'à carrément « inventer » de nouveaux termes et concepts. C'est pourquoi il apparaît important de donner ici quelques précisions sur le sens de plusieurs mots-clés, indispensables à la bonne compréhension des idées exprimées dans cette thèse.

### *Utilisation analogique du vocabulaire de la physique dans l'idéologie*

D'abord, il faut noter que, si les termes relatifs à la physique contemporaine gardent généralement un sens assez près de leur origine, ils sont plutôt employés sous un mode analogique et qu'ils n'ont donc principalement qu'une valeur accessoire pour situer et appuyer certaines positions soutenues. Il n'est alors pas nécessaire au lecteur de connaître à fond la théorie de la Relativité ou la théorie quantique pour saisir le fond de ce qui sera avancé par l'auteur. Une connaissance minimale des concepts empruntés à la physique, accompagnée des quelques explications succinctes données au cours du texte, devraient être suffisantes pour atteindre le cœur des explications théoriques proposées. Ainsi,

il suffira au lecteur de comprendre que les notions de relativité restreinte et générale réfèrent simplement, dans leur transposition au cadre de l'Idéologie, à une variante de l'idée de Louis Althusser : une Idéologie "en général" dans laquelle s'articulent des idéologies qui, quoique très différentes les unes des autres, sont interconnectées dans un réseau mouvant qui reste toujours "Idéologie" en autant qu'il agit dans un domaine politisé.

### *Althusser et Destutt de Tracy*

Il faut cependant noter que la variante que nous élaborons sur cette base althussérienne utilise une définition de "l'Idéologie en général" qui s'apparente davantage au terme "idéologie" tel que le forgent les Idéologues, notamment Destutt de Tracy, leur chef de file. L'idéologie ici renvoie donc au mode global d'émergence des idées sur le "monde". De plus, partant de la notion schopenhaurienne que ce monde, tel qu'il se retrouve dans les "conceptions du monde" (les C.D.M. d'Althusser), ne peut être autre chose qu'une représentation, laquelle est toujours soumise au jeu de multiples "petites" volontés de survie individuelle, nous voulons impliquer que toute impression ou explication humaine du monde est nécessairement politisée, d'une façon inversement proportionnelle au nombre de ces petites volontés à qui elle est "utile" dans leur quête irréalisable de l'atteinte d'une Volonté ultime. La notion Althussérienne se voit donc poussée à la limite en incluant toute forme de représentation comme "idéologie".

### *Le principe d'incertitude*

Pour en revenir aux termes qui ont leur origine dans la théorie quantique, le lecteur n'aura en fait qu'à connaître la base du *principe d'incertitude* (maintes fois énoncé dans le présent texte) de Heisenberg. Ce dernier principe est utilisé pour appuyer de façon plus draconienne les propositions précédemment étayées analogiquement par la théorie de Einstein. Nous cherchons en effet à mettre en lumière que même la plus solide théorie ne peut être qu'une des représentations susmentionnées et que, par conséquent, aucune science, si rigoureuse fut-elle, ne peut être prise comme cadre de référence absolu - ce qui est d'ailleurs reconnu timidement (un peu trop, selon nous) par la plupart des membres de la communauté scientifique. Certes, la théorie quantique propose une façon de calculer le niveau d'incertitude offert par les diverses propositions scientifiques. Ce n'est cependant pas là ce qui nous intéressera le plus. Considérant que la méthode de démonstration est idiosyncrasique, donnant "par hasard" un degré d'incertitude plus faible au domaine d'où est issu le concepteur de cette méthode qu'à tout autre domaine, nous préférons nous en tenir qu'à la forme de base de la proposition quantique. Ce qui importe donc, ici c'est de savoir que le principe d'incertitude avance, à parler rapidement, ce qui suit (nous adaptons légèrement).

Si une méthode conduit à un modèle logico-mathématique parfait, sans la moindre faille, il sera alors absolument efficace pour expliquer et pour prévoir tous les phénomènes théoriques (idéels, "logiques") qui s'y rapportent, cependant, il ne pourra trouver son équivalent exact dans le concret du monde perçu. Inversement, si on décrit des relations causales dans le monde spatio-temporel, on ne peut jamais être certain de l'exactitude de quelque modèle

mathématique qui s'y rapporte. Conséquemment, l'observation du monde perçu concret ne pourra jamais conduire à une modélisation théorique efficace universellement.

### *Nouvelle hypothèse théorique*

La base du principe d'incertitude, ainsi comprise par nous, nous conduit à avancer une sous-thèse, qui n'a jamais été énoncée auparavant, à notre connaissance. Elle soulèvera certainement un bon nombre de protestations. Nous énonçons que, pour évacuer complètement l'incertitude d'une théorie, il faudrait avoir une connaissance totale de l'univers en son entier. Comment pourrait-il en être autrement puisque c'est justement l'universalité qui fait défaut à toute théorie? Or, selon une logique binaire stricte, il est nécessaire que l'univers soit infini, sinon l'existence deviendrait un contenu de la non-existence et donc, étant ainsi partie de cette dernière, elle ne pourrait, par définition, "exister".

### *Une métaphysique matérialiste*

Partant de là, il devenait impératif de chercher une base métaphysique pour définir les limites accessibles de l'incertitude à laquelle on s'est volontairement soumis. Comme les métaphysiques connues étaient, à l'instar des champs dits "scientifiques", trop généralement "dures", il a donc fallu en élaborer une "sur mesure": il s'agit de celle que nous avons baptisée «métaphysique matérialiste». Ce cadre original qui se veut un lieu où réconcilier les concepts diamétralement opposés à l'accoutumée par les disciplines qu'on vient de mentionner, nous a permis de déboucher sur quelque chose ressemblant à une

"psychologie" de la Volonté universelle, ou mieux encore, à une "idéologie" (au sens destuttien) de cette Volonté. Quel meilleur terrain, en effet, pour trouver un cadre de référence analogique joignant le tangible de la matérialité et l'intangible énergie du «vouloir-vivre» (ou plus précisément du "vouloir-exister") des choses de l'univers?

Une idéologie (au sens destuttien toujours) ou même une métaphilosophie ne constituant ni une véritable science "physique", ni une véritable métaphysique "conventionnelle", pas plus qu'une véritable psychologie, il nous a fallu créer de nouveaux concepts pour nous permettre de développer son analyse en même temps que pour éviter l'impression qu'on s'adonnait à une forme réductionniste d'une ou l'autre de ces disciplines. Nous voulions surtout éviter de faire croire que nous pratiquions un assemblage opportuniste desdites disciplines.

### *Exemples d'assemblages conceptuels originaux*

Puisque les mots et sens inusités sont généralement expliqués en note ou, lorsqu'ils ne le sont pas, sont des assemblages néologiques dont les concepts s'expliquent d'eux-mêmes, nous nous limiterons ici à donner quelques exemples des cas les plus problématiques. Ceux-ci devraient guider le lecteur quant au mode de raisonnement qui nous a conduit à de tels conceptualisations. De même le contexte significatif où ces dernières sont placées en cours du développement s'en trouvera davantage éclairé.



### *Les couples hyléo-idéal et idéo-matériel*

Commençons donc avec un "concept assemblé" caractéristique: le qualificatif *hyléo-idéal*. Celui-ci, ainsi que son "opposé" théorique (si on peut parler de la sorte, étant donné que ces concepts sont entendus comme les extrêmes linéaires d'une même chose indivisible) *idéo-matériel*, expriment une nuance fondamentale dans le "monde" de l'humain entre l'Idéologie «en général» d'Althusser (prise ici, en son sens étendu, comme Idéologie générale) et les idéologies qu'on a appelées restreintes.

L'attribut hyléo-idéal cherche à exposer le "monde" perçu comme étant une transposition "représentée" du monde matériel concret mais celle-ci n'est pas encore (comme chez certains auteurs) tout à fait imaginaire, ou fausse. Étant soumise à une triple dépendance à la matière "brute", cette représentation est elle-même comprise comme une forme de la matière universelle et ne peut donc être dite complètement "fausse" ou "imaginaire". Elle ne peut être que plus ou moins précise. Donc, en tant que forme de la matière universelle, son radical uniformisé cherche à expliquer le mode d'existence de l'Idéologie générale.

D'un autre côté, l'adjectif idéo-matériel réfère plutôt aux modes d'existence des multiples idéologies restreintes pouvant exister à l'intérieur de l'Idéologie générale. Ces modes d'existence partant de motivations plus hautement politisés que la simple question de l'existence en-soi, ils deviennent des "conceptions du mondes" (C.D.M.) plus ou moins compatibles entre elles.

### ***Le concept d'esthésie et le pré-idéologique***

On pourra alors poursuivre notre petit exposé par un concept que nous contentons d'adapter, celui d'*esthésie*. Le mot esthésie, s'il est le plus souvent utilisé ici dans un sens assez proche de son acception originale de "faculté de perception", diffère de sa conception habituelle en ce qu'on met surtout l'accent sur le caractère transitoire de celle-ci entre la chose perçue et la représentation mentale qui en découle.

Ainsi, l'esthésie est prise comme étant "partiellement" dissociée de l'interprétation – la représentation – qui en découle. C'est-à-dire qu'on considère que celle-ci est, en quelque sorte, "pré-idéologique". Il faut cependant comprendre ici que la notion de "pré-idéologie" n'est pas à prendre ici au sens althusserien mais, plutôt, dans un sens quasi-phénoménologique, lequel est plus compatible avec la tendance schopenhauerienne-destuttienne de notre utilisation du terme idéologie. Il ne s'agit pas en revanche d'une réelle interprétation phénoménologique du sens de l'esthésie: celle-ci, si on l'apparente à une forme de noèse dont la représentation résultante chez les animaux est plus près du noème, est prise pour une réaction strictement "organique" face aux stimuli de l'environnement.

Cette réaction "organique", bien qu'elle donne naissance, chez les êtres vivants du règne animal, à une "politisation" du monde basée sur l'intérêt de la survie, ne se limite cependant pas à cette catégorie d'êtres. Dans une mesure beaucoup plus modeste (ou du moins différente), on l'attribuera aussi aux objets dits inanimés et elle ne pourra donc être prise pour un "acte" au sens de la phénoménologie. Il ne pourrait effectivement pas y avoir de réactions de cet

ordre en phénoménologie en ce qui concerne les choses. Pour ces raisons, nous avons adapté le sens du terme *esthésie* aux besoins de notre théorie.

En bref, avec ces quelques mises au point, le lecteur devrait pouvoir se tirer assez bien d'affaire pour interpréter ce qui suit d'une façon s'approchant de l'intention de l'auteur. Si certains passages risquent tout de même d'être difficiles d'interprétation, le lecteur devra se souvenir d'un principe important soutenu par ce texte – qu'en toute chose communiquée, il ne peut toujours être question que d'interprétation – et y aller de ses propres réflexions pour combler les vides qu'il ressent. Pour peu que ces conclusions soient pertinentes à l'ensemble des idées avancées dans cette thèse, il ne pourra s'agir que de bénéfiques ajouts à l'utilité relative qu'on pourra tirer du texte...

## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements_____	iii
AVANT PROPOS_____	iv
Mise au point_____	iv
Difficultés lexicales et conceptuelles_____	xii
Utilisation analogique du vocabulaire de la physique dans l'idéologie_	xii
Althusser et Destutt de Tracy_____	xiii
Le principe d'incertitude_____	xiv
Nouvelle hypothèse théorique_____	xv
Une métaphysique matérialiste_____	xv
Exemples d'assemblages conceptuels originaux_____	xvi
Les couples hyléo-idéal et idéo-matériel_____	xvii
Le concept d'esthésie et le pré-idéologique_____	xviii
 TABLE DES MATIÈRES_____	 xx
 Résumé_____	 xxv
 INTRODUCTION: UNE MÉTAPHYSIQUE MATÉRIALISTE_____	 1
La nature de la "Vérité"_____	1
Argumentation pour une forme de métaphysique nécessaire_____	5
Métaphysique d'une C.D.M. matérialiste: Un monde sans paradoxe_	15
Digression sur le paradoxe des absolus et la conscience_____	20
E pur, si muove!_____	27
Une réalité théorique_____	27
Un matérialisme sur mesure_____	31

1 <sup>ère</sup> PARTIE: CONCEPTIONS DE LA MATIÈRE UNIVERSELLE__	33
CHAPITRE 1: LA PENSÉE OMNIDIMENSIONNELLE_____	34
Les paramètres de construction d'une C.D.M._____	34
Précision sur l'aridité méthodologique_____	35
La matière idéalisable: Un monde de relativités quantiques_____	38
L'axe idéologique_____	39
L'axe cosmométrique_____	41
Le plan d'évaluation_____	43
Les entités_____	44
CHAPITRE 2: LA MATIÈRE IDÉALISABLE_____	47
Il ne faut choisir qu'où l'on est, et où on voudrait aller_____	47
Blanc bonnet et bonnet blanc..._____	48
Le champ idéologique: Conception globalisante du monde_____	50
Tout est vrai, rien n'est permis_____	53
CHAPITRE 3. PREMIER ASPECT: L'AXE IDÉOLOGIQUE_____	56
Trois régions générales: Science/ Philosophie/ Mysticité_____	56
Science: Le temps rebelle domestiqué_____	58
CHAPITRE 4_____	69
Mysticité: La révélation d'une subjectivité universelle_____	69
CHAPITRE 5_____	87

Philosophie: L'état de nature perpétuellement dénaturé_____	87
CHAPITRE 6. SECOND ASPECT: L'AXE "COSMOMÉTRIQUE" _	103
Le champ "cosmométrique": Paramètres logiques des mondes__	108
Le nombril du monde_____	113
CHAPITRE 7_____	117
Trois zones générales: Macrocosme/ Ontocosme/ Microcosme_	117
Quadrants idéologiques_____	127
CHAPITRE 8. LA MATIÈRE IDÉALISANTE: L'AXE ONTOLOGIQUE__	134
Le champ ontologique: De l'ontique à l'en-soi, en passant par l'être__	138
Catégories "discriminatives" de l'energeia sociale: Ontologie à focale variable_____	144
CHAPITRE 9_____	148
La strate scientifique:"L'économie" empirique des valeurs esthétiques	148
CHAPITRE 10_____	160
La strate morale: Les valeurs organiques des institutions éthiques__	160
CHAPITRE 11_____	168
La strate légale: Le principe incarné en valeurs systémiques_____	168
La vertu est la volonté des vertueux_____	170
Qui se ressemble s'assemble..._____	173
... Pour mieux désassembler_____	176

Philanthropie égoïste_____	179
Les fils à Papa Noël_____	181
2 <sup>ème</sup> PARTIE: FORMES ET ORIENTATIONS DES C.D.M._____	185
CHAPITRE 12: LES MODÈLES MÉCANIQUES_____	186
Le référent de véridicité: Le principe réifié de "l'État"_____	188
Les tautologies d'États: Modèles structuraux_____	195
CHAPITRE 13: REPRÉSENTATIONS GRAPHIQUES_____	197
Le monde est ma représentation_____	199
... mais les hallucinations aussi sont des faits_____	202
Tendance 1: Marxisme épistémologique_____	204
Tendance 2: Une variante non-marxienne du marxisme_____	207
Tendance 3: La phénoménologie_____	209
Tendance 4: Mysticisme "naturel"_____	211
Tendance 5: Mysticisme herméneutique_____	213
Tendance 6: Mysticisme atomique_____	216
Tendance 7: Psychologisme_____	217
Tendance 8: Marxisme marcusien_____	219
Système sans fin pour histoire sans fin_____	220
CHAPITRE 14.	
LA MATIÈRE IDÉALISÉE: L'AXE HISTORIOMÉTRIQUE_____	223
Époque consciente: Quand une idéologie devient histoire_____	224

Le chemin le plus court..._____	229
La vis d'Archimède_____	231
Un chaos existentiel?_____	235
CONCLUSION_____	238
Le sens de l'histoire: Une question de perspective_____	240
Une dialectique négative: Proposition pour un modèle quantique____	244
Mot de la fin: Méta-dialectique et sauts quantiques_____	246
NOTES_____	250
BIBLIOGRAPHIE_____	290



## RÉSUMÉ

La présente thèse se veut d'abord l'ébauche d'une nouvelle base sur laquelle fonder une théorie de l'Idéologie qui soit efficace à la fois pour la description et la prédiction scientifique des phénomènes sociaux qui relèvent des orientations idéologiques au sein des sociétés. Par là, on cherche à unifier les diverses approches antérieures sur le sujet, de façon à ce qu'elles se complètent plutôt que de s'opposer les unes aux autres. Inspirée à l'origine par l'initiative de Louis Althusser, on s'en est cependant quelque peu détaché en utilisant et en adaptant des concepts appartenant à la physique contemporaine, conjugués à une métaphysique d'allégeance matérialiste dérivée des écrits de Schopenhauer sur la "Volonté". Celle-ci est prise comme moteur de l'identité plus ou moins consciente que prennent les différentes formes locales et ponctuelles de la matière universelle. Cette identité étant particulièrement "active" chez l'être humain, on prend sa forme humaine comme une exagération de l'instinct animal ou de l'inertie observable chez les choses.

Suit alors une réflexion sur les différentes façons avec lesquelles peut se concrétiser un "apaisement" de la volonté (dans un "bonheur" correspondant à l'état de repos inertiel de la matière) d'entités humaines à travers les représentations arbitraires qui les font interagir entre-elles avec un égoïsme inconscient, justifié politiquement par une prétention de connaissance plus juste de la "Volonté" universelle. Ayant pour prémisse que toutes les volontés relatives sont incluses dans cette insaisissable "Volonté" universelle, on se lance alors dans une étude des relations politiques entre lesdites entités.

La problématique centrale étant celle du positionnement relatif des multiples conceptions possibles du monde dans lequel l'être humain évolue, on s'est en premier lieu concentré sur l'élaboration d'une grille d'analyse tridimensionnelle dont les paramètres pouvaient servir à la classification desdites conceptions du monde. Établie en tenant compte de principes de Relativité (inspirés de Albert Einstein), cette grille est volontairement voulue malléable lorsqu'il s'agit d'évaluer les relations entre entités idéologiques restreintes. Par la suite, on tente de découvrir un principe de généralisation par lequel on pourrait étendre notre analyse au champ Idéologique global. Cette tentative est cependant elle-même relativisée rapidement puisqu'on y admet que son efficacité *sine qua non* devrait provenir d'une conscience transcendante interdite par sa propre logique.

Les conclusions qu'on tire de cette démarche sont un peu paradoxales puisqu'on affirme, en s'appuyant sur un principe d'incertitude adapté de la théorie quantique, que tout système idéologique peut être utilisé efficacement pour prédire les orientations sociales d'un groupe qui l'utilise volontairement. Cependant, un tel système ira totalement à l'encontre de l'objectif de maximisation générale du "bonheur" par lequel on parvient à l'imposer aux entités relatives constituant le groupe social en question. En même temps, on prétend qu'un tel système idéologique peut effectivement donner une description juste du type de bonheur recherché par tous les membres d'un groupe. Dans un tel cas, ledit système sera par contre inutile pour la prédiction des orientations sociales prises par ce groupe.

On suggère alors que, pour maximiser réellement le potentiel "bonheur" amené par un système social, une position anarcho-nihiliste anti-historiciste est nécessaire. Loin d'être la promotion du chaos, cette position est simplement annoncée comme une dialectique négative cherchant à éviter des situations définies, à l'inverse des traditionnelles dialectiques positives basées sur la promotion téléologique.

## **INTRODUCTION: UNE MÉTAPHYSIQUE MATÉRIALISTE**

L'homme est la mesure de toutes choses,  
de celles qui existent et de leur nature; de  
celles qui ne sont pas et de l'explication  
de leur non-existence.<sup>1</sup>

### *La nature de la "Vérité"*

Pour exprimer la présente opinion (car il ne pourrait s'agir ici que d'une opinion) sur la nature véritable de la vérité, on ne partira pas d'une hypothèse, on partira de toutes les hypothèses. Tout en ne partant d'aucune. Faire d'une seule hypothèse le point de départ de cette réflexion supposerait qu'une position particulière lui serve de préjugé, auquel il faudrait alors l'adapter pour qu'elle s'y ajuste comme un gant. Or, la présente entreprise vise précisément à faire valoir l'équivalence théorique de toutes les positions monolithiques quant à leur rapport à la "Vérité", ce qui interdit donc toute forme de discrimination dont l'argumentation serait strictement formelle. Pour cette démarche, un seul préjugé sera possible: que tous les préjugés sont possibles, et que, donc, aucun n'est à rejeter... Pour peu qu'ils remplissent bien le rôle qu'on veut leur faire jouer et que ce rôle soit reconnu par tous les agents de son consensus.

On devra d'abord préciser que la voie empruntée n'est pas nécessairement la plus usuelle. La conception humaine de la vérité repose en effet normalement sur un ensemble esthésique composé de données scindées par des modes d'assimilation d'un environnement plus ou moins immédiat, fonctionnant de façon déconnecté l'une de l'autre. Partant d'un Univers global, l'humain s'est effectivement créé deux mondes différenciés, entre lesquels il tente d'établir certains ponts, mais ces derniers ne pouvant être issus que d'une motivation

partialement partielle (de par la nature même de l'humain qui les conçoit), ils donneront toujours l'impression d'impliquer une notion de domination d'un monde sur l'autre, sous une forme assez similaire à la célèbre dialectique du maître et de l'esclave de Hegel. Or, étant donné que les motivations énigmatiques dont il est question sont très sporadiques et/ou ponctuelles (ce qui s'équivaut de toute façon sur un plan quantique<sup>2</sup>), on en arrive à des évidences si générales, comme principe des systèmes de pensée qui résultent, qu'elles deviennent totalement vides de sens pour qui s'y arrête avec la moindre suspicion.

C'est pourquoi on affirmera que les positions sur la nature de ce qui est vrai n'ont toujours été qu'objets de controverse. Si bien que, pour trouver une proposition dont on peut être sûr qu'elle fasse l'unanimité au sein de l'humanité, il faut remonter à la base la plus élémentaire de la question, à savoir, qu'il est bien quelque part une telle chose que la "Vérité<sup>3</sup>". Dès lors que les bipèdes savants s'entendent pour répondre par l'affirmative, tout un chacun aura sa propre conception de ce que peut être cette vérité, qu'il tentera de faire découvrir à ses pairs sociaux. Étrangement (puisque la vérité devrait faire l'unanimité), la conception du monde vrai s'étendra dès ce moment entre deux positions majeures<sup>4</sup> possibles prétendant que la vérité la plus vraie s'adresse principalement à un des deux types d'organes constituant la conscience: les organes perceptifs (les cinq sens) et l'organe conceptuel (le cerveau). Commencera alors, et recommencera toujours, l'histoire de cette espèce obstinée, c'est-à-dire, le perpétuel exercice des uns pour convaincre les autres de la meilleure adéquation de leur position avec la réalité. En d'autres mots, l'histoire humaine se résumera tout entière en deux points très simples: 1) La

recherche de la vérité, et 2) la promotion de sa vérité comme standard référentiel<sup>5</sup>.

Partant d'une telle conception de la connaissance, on se doit de définir le cadre référentiel en dedans des limites duquel on analysera les autres cadres référentiels qu'on prétend englober. Autrement dit, il sera d'abord question de définir ce qui servira de "vérité"<sup>6</sup> référentielle face aux conceptions faisant d'habitude relativement consensus et qui servent normalement de bases tacites à l'élaboration des schèmes de valeurs promus par les sociétés... Car l'aboutissement ultime d'une telle démarche ne peut être que dans la relation que ses systèmes d'intégration au monde global font vivre à l'organisme "conceptualisateur" avec lui-même.

Puisqu'il s'agit effectivement d'intégrer son genre dans un schème global dominé par une tendance qui est elle-même déterminée des intérêts imperceptibles à soi-même, on ne pourra conséquemment parler de la vérité sans faire référence au concept si fréquemment bafoué, raillé, voire méprisé, de l'idéologie, dont dépend néanmoins toute interprétation d'origine humaine. Et qui dit idéologie, dit nécessairement politique. Ce qui conduira inmanquablement à d'interminables interprétations formelles sur les luttes d'intérêts omniprésentes dans les relations humaines et ce savoir qu'on prétend amener une sagesse, somme toute, bien plus scotomisante qu'on la voudrait. Pour fin d'accessibilité d'une analyse théoriquement impossible à circonscrire, on devra néanmoins se donner une référence hypothétique comme articulation comparative entre les différentes positions observées.

Paradoxalement, le point départ de cette position éclectique, rejoignant indifféremment plusieurs définitions différentes d'un même concept, modestement et indirectement assimilable à celui que Platon donnait à son Socrate, se situera où il n'existe pas de vérité en-soi au sens où le désire si ardemment l'humanité, jusqu'au plus sceptique de ses athées. On prétendra du moins qu'il n'y en a pas qui soit définissable au-delà des limites de "l'utilité<sup>7</sup>" qu'on peut en tirer. De là, on pourra déduire que tout système de connaissance (le présent essai de "méta-connaissance" inclus<sup>8</sup>) ne peut qu'être relatif à ceux qui s'en servent. On entendra, donc, que pour leurs partisans circonstanciels, les "vérités" des divers systèmes d'auto-intégration au "monde" seront des lapalissades, qu'elles seront, pour ceux qu'elles ne touchent pas, des insignifiances, et que pour ceux de qui elles exigeraient qu'ils changent leur conception du monde, elles ne seront que des faussetés, au mieux, paradoxes. Tout dépendra alors, pour l'adoption majoritaire des diverses vérités, par un groupe relatif de conscience synergique, de la nature élémentaire de l'objet de connaissance visé. Dans les cas d'objets dont le niveau de complexité les rendra plus relativement utilitaires<sup>9</sup>, cette adoption ne dépendra plus alors que de l'habileté de leurs promoteurs à convaincre leurs "concomitants" sociaux.

Certes, une véritable "vérité" universelle doit nécessairement exister d'une façon ou d'une autre, ne serait-ce que pour assurer la simple existence (toute chaotique qu'elle pourra apparaître) de la petite partie de "monde"<sup>10</sup> à notre portée. Seulement, une telle vérité ne pourra être objet de connaissance puisqu'elle serait à l'encontre de la définition même de la connaissance qu'on se vante d'avoir de part et d'autre des cultures, civilisations, et sociétés. En effet, l'idéal de la connaissance se veut, par définition, intrinsèquement liée à la notion de pouvoir<sup>11</sup>, or une vérité universelle deviendrait vraisemblablement

vite synonyme d'obligation (ce qui est déjà antithétique de la conscience<sup>12</sup>), plutôt qu'elle pourrait l'être de la liberté<sup>13</sup>. De plus, un réel savoir sera considéré inaccessible car la Vérité, pour être universelle, ne pourrait porter que sur l'ensemble complet de ce qui compose l'univers. Cela impliquerait (même en admettant qu'il s'agisse de deux choses différentes et autonomes) qu'on ait un accès total à au moins un des deux aspects composant notre monde matériel, soit l'espace, soit le temps. Cette possibilité sera par contre rejetée, d'autant plus qu'on fera de ces deux "aspects", les composantes conjointes *sine qua non* d'une matérialité totale. L'esthésie plus ou moins tangible qu'on aura de cette matérialité reflétera un dosage ponctuel des qualités, insécables dans l'impression immédiate de connaissance, dont elle deviendra l'équivalent relatif<sup>14</sup>.

Puisqu'on refusera la possibilité d'une connaissance objective, ce qui intéressera donc l'actuelle analyse ne sera pas le rapport entre les vérités et la Vérité, mais bien plutôt le rapport de ces vérités et ceux qui les disent telles. Ce qui est d'ailleurs, probablement, la voie la plus sûre pour s'ouvrir à la Vérité...

***Argumentation pour une forme de métaphysique nécessaire***

La physique ne saurait vivre d'une vie indépendante; si dédaigneuse que soit son allure à l'égard de la métaphysique, elle a besoin de s'y appuyer.<sup>15</sup>

Si on avait un accès immédiat à l'espace entier de l'univers, on pourrait prétendre à une "connaissance intestinale" de celui-ci. C'est-à-dire que, sans le "comprendre"<sup>16</sup> nécessairement, sans pouvoir l'expliquer, on pourrait dire qu'on le ressent de la même façon qu'on a une connaissance innée de ses membres ou de sa présence intellectuelle<sup>17</sup>. Cependant, la portée très limitée de nos sens,

confinés dans un corps d'à peine un demi-mètre cube, nous interdit une telle "sensation" de notre monde, même à l'échelle grossière où on le perçoit. Il faudrait, pour cela, avoir une omniprésence sensorielle. Cela équivaudrait à être *tout* car il faudrait que la dernière altérité subsistant pour permettre cette forme de connaissance consciemment inconsciente soit le néant. Cependant, puisqu'on ne pourra admettre que ce *tout* soit délimité par *rien*, et que par conséquent il y aurait toujours une altérité spatiale possible se perpétuant à l'infini pour délimiter supérieurement une quelconque conscience primitive (sans compter une conscience complexe), on ne saura admettre que cette qualité spatiale de la matière universelle puisse être porteuse à elle seule de la Vérité instantanée puisqu'elle sera au moins temporairement<sup>18</sup> séparée de la masse de sa possible conscience qui fonctionne indépendamment d'elle dans la Relativité humaine. On pourra alors d'autant moins admettre qu'une telle connaissance soit accessible à ce stade très restreint d'une éventuelle conscience spatiale totale.

D'autre part, si on avait un accès instantané au temps total, la possibilité de compréhension universelle serait certainement rehaussée, sinon accomplie. Cependant, il s'agit encore là d'une impossibilité puisqu'une telle omniscience ne pourrait plus être qualifiée de "consciente" à quelque niveau que ce soit. En effet, puisque la compréhension "intelligente"<sup>19</sup> se définit par le constat d'une différence spatiale à des étapes autres d'une linéarité temporelle, laquelle serait devenue impossible par l'instantanéité atemporelle de sa saisie, la connaissance réflexive ne pourrait être considérée possible dans l'absolu. Elle ne pourrait être prise que pour une obligation sans la détermination volitive qui caractérise la conscience éveillée. Si une telle Vérité est donc impossible à un niveau universellement "conscient", que dire alors de son accessibilité dans le mode humain de perception du temps, qui ne peut se faire que de façon linéaire, par



l'entremise consciente de ce corps n'ayant en moyenne qu'une espérance de fonctionnement de 80 ans<sup>20</sup>. Il y a de toute façon fort à parier que, une telle possibilité s'offrirait-elle à l'être humain, il la refuserait, tellement est-il épris de ce sentiment de liberté découlant de l'ignorance des résultats finaux de la surdétermination qui le gouverne, résultats qui deviendraient alors obligation, nécessité, destin, et qui interdirait alors, derechef, le sentiment de puissance qu'il tire de ses petits succès sur l'adversité de sa condition consciente.

Toute construction systémique, donc, si extravagante ou sérieuse soit-elle, repose implicitement sur un niveau ou un autre de conceptualisation de l'univers, plus ou moins restreint par "l'objet" intentionnel dont elle traite. Il ne pourrait en être autrement puisqu'un système cherche toujours à organiser de façon conceptuelle les perceptions qu'on a de cet univers. Or, puisque les liens universels structurant ce monde dans lequel on vit ne sont pas apparents et ne s'expliquent pas directement d'eux-mêmes<sup>21</sup>, il faut, à qui interprète les impressions qu'il en reçoit, les "solidifier" pour qu'il devienne possible de s'en servir comme "matériaux" de construction systémique. Cette entremise relationnelle entre l'humain "mécanique" et l'humain "mnémonique"<sup>22</sup>, dont la résultante "consciente" a (et *est* puisqu'on parle d'une dialectique insécable entre les conceptions et les perceptions, qui les rend parties d'un même phénomène dans la conscience) la sensation abstraite d'une altérité omniprésente, est ce qu'on appelle, sous sa forme ultime, la "logique". Cette logique est principalement une schématisation idéale visant la quantification temporelle des qualités spatiales d'un environnement capté sur une fourchette de "fréquences" perceptuelle/conceptuelle relativement étroite, mais qui sera par la suite transposée à des niveaux strictement conceptuels, pour des fins de justification plus spécifique.

Cette logique, comme on le voit, est intimement liée au facteur temps, puisqu'elle puise toute sa réalité dans la redondance d'états évolutifs de fractions relatives d'espace, dont l'existence immédiate est néanmoins toujours "neutre"<sup>23</sup>. Cela implique donc la définition arbitraire de parcelles intangibles, qui n'ont de réalité effective que dans le moment *ad hoc* par lequel on les définit.

Qui plus est, puisque la composante logique est ce qui donne toute sa validité à une forme quelconque de connaissance, on doit alors reconnaître que même la composante instantanée "solide" d'un élément de connaissance ne deviendra autonome que par la prise de "conscience" de ladite composante. Il en est ainsi parce que cette composante demande qu'on s'arrête à lui appliquer une telle parcellisation de la réalité globale pour devenir un des multiples «éléments»<sup>24</sup> de la connaissance qu'elle concerne. Sans quoi, elle n'aura aucune part significative dans l'interprétation des phénomènes auxquels il est possible de l'associer. Mais, cette «prise de conscience», qu'est-elle, si ce n'est la projection d'une importance discriminée par la sensibilité sensorielle/mnémonique (esthésique) requise à son "apparition"?

Cette sensibilité elle-même, doit alors être prise en compte, comme un élément intentionnel, puisqu'elle sera ajustée spécifiquement dans le but d'une confirmation du constat qu'elle ne peut plus faire autrement que vérifier. De cette façon, les plus solides acquis de la connaissance humaine doivent donc, déjà, être ramenés à un certain niveau d'arbitraire, fut-il seulement celui de la "volonté", qui pousse futilement l'être humain à chercher confirmation de sa propre validité (pourtant évidente) dans ce qu'il est certain de ne pas être. Ainsi, la plus austère des logiques ne pourra être autre chose qu'un processus

d'attribution de "sens", de "signification", dont le degré de précision relèvera du niveau de discrimination "choisi" pour l'organisation imaginaire à laquelle elle sert. Dans sa forme la plus fondamentale, c'est ce qu'on considérera comme un premier niveau de Relativité. On entendra par là que *la connaissance humaine sera l'élaboration de systèmes par lesquels on définira l'Univers en tant que «monde» extérieur, selon la perspective qui s'en révèle à l'être humain par la nature sensorielle/mnésique de son mode d'existence esthétique.*

Un système ne se limitera cependant pas à ce genre de structuration simple et directe du monde extérieur. Il cherchera aussi, tacitement, à justifier son "conceptualisateur"<sup>25</sup> dans la relation que ce dernier entretiendra par la suite avec les "choses" qu'il perçoit/conçoit. En tant que centre de toutes ses perceptions, c'est effectivement lui-même que le "conceptualisateur" humain cherchera à expliquer (entendre "justifier") par l'entremise de ses systèmes. Ainsi, on ne pourra jamais imaginer un acte de conceptualisation qui soit totalement neutre car, dès lors qu'on la concevra, on supposera sa valeur théorique à la chose perçue. En d'autres mots, pour devenir critère référentiel, un système et ses éléments devront répondre aux exigences utilitaristes de celui et/ou ceux qui l'adoptent. Un système, donc, créera un lien hiérarchique entre son "idéalisant" et son "idéalisé". Ainsi, dès lors qu'on dit qu'un système servira à justifier une relation de *pouvoir*<sup>26</sup> avec le monde conceptualisé et qu'on dira que le véritable objet de connaissance des systèmes est l'être qui l'établit, on ne pourra qu'admettre l'arbitraire partial que définissent les systèmes.

La notion d'intérêt qui est ainsi intégrée au concept soi-disant neutre de la "connaissance" révèle déjà l'infinitude des possibilités théoriques admissibles

au titre de justification acceptable pour un seul objet donné, dans le cadre idéologique des prétendues observations objectives. L'organe conceptuel voyant son attribut fonctionnel majeur lui être décerné par la nature mnémonique des effets qui lui rendent accidentellement possible la différenciation entre lui-même et ses niveaux d'altérité, on pourra effectivement dire que c'est le temps qui le rend théoriquement conforme à la définition qu'il donne de la conscience éveillée. Ainsi, on devra aussi conclure que la même masse cérébrale physique, soumise à même perception dont l'étendue temporelle variera, pourrait très facilement produire pour elle-même une justification théorique incompatible avec ses conceptions référentielles, conduisant à des réactions qui lui apparaîtront néanmoins "naturelles" face au dit phénomène.

Or, puisque ce temps qui lui confère les vertus qu'on lui reconnaît, ne peut être objectivement cerné par une conscience ponctuelle (c'est-à-dire ici, par la conscience qu'on reconnaît aux masses cognitives présentes de façon autonome dans les individus humains), puisqu'on peut, aussi, le fractionner théoriquement à l'infini, et puisqu'on ne peut donc en évaluer justement l'étendue, on est forcé d'admettre qu'au mieux, cette fameuse connaissance neutre et objective que l'humain recherche ne peut être elle-même qu'un phénomène de la Relativité<sup>27</sup>.

La notion de Relativité n'est cependant que la limite de ce qu'il est humainement possible de concevoir du monde sur une base théorique dont la dépendance spatiale<sup>28</sup> est obscurcie par les succès utilitaires de sa transposition en "idées"<sup>29</sup> à prédominance temporelle marquée. Si on ajoute, donc, à cette apparente Relativité, les facteurs spatiaux faisant en sorte que pour la perspective temporelle particulière à un être n'est jamais exactement la même d'une théorie (individuelle ou collectivement approuvée) à l'autre, on doit alors en reconnaître la nature profondément quantique. Pour l'instant, on n'élaborera pas trop longuement sur la réalité quantique de l'univers, pour se limiter à celle relative des «mondes»<sup>30</sup> que l'humanité y conçoit, mais on devra forcément y revenir dans le cadre de la définition fondamentale de la métaphysique matérialiste sur laquelle sera construite la méthode d'analyse qui intéresse principalement le présent travail.

Ce qu'il importe d'abord de retenir, c'est que dans tous les systèmes d'idées qui servent de "vérité" pour des développements théorétiques, il existe au minimum, dans la mesure où on reste à un degré de précision servant des utilités de nature "idéellement" similaire, un niveau de Relativité générale sous lequel on peut regrouper le niveau des relativités plus restreintes. Si on observe, si on analyse, et si on décortique couramment les points où les systèmes de pensée s'affrontent, on oublie par contre d'en souligner le point par lequel tous ces systèmes obtiennent la relative validité qu'on leur reconnaît. C'est ce point, qu'on assimilera principalement à *une interprétation plus "scientifique" de la "volonté" schopenhauerienne, qu'il s'agira de cerner puisque la volonté vulgaire<sup>31</sup> (le "vouloir-vivre") sera prise pour étant la forme la plus universellement accessible aux humains dans le mode restreint de leur relativité d'ensemble.*

Elle restera néanmoins relative en elle-même, car même le niveau le plus mécanique de cette relativité esthétique dépendra toujours de facteurs ponctuels relevant de l'environnement spatio-temporel immédiat créant l'individualité des parcelles de ce mode d'esthésie générale, et celles-ci ne seront jamais directement accessibles dans aucune des formes qu'elles prendront au niveau des altérités humaines. On devra alors se contenter d'observer, d'interpréter, et d'analyser, les effets de cette forme mineure de la Volonté dans ce qu'une interprétation de type "psychologiste" pourra nous en révéler. Ce n'est qu'à partir d'une telle analyse des systèmes d'organisation des perceptions exprimées, qu'on pourra prétendre qu'il sera possible de découvrir l'orientation que désire donner la bête idéalisante à sa relation au monde qu'elle conceptualise. On devra d'ailleurs, pour cela, admettre que cette orientation aura toujours un certain sens "politique".

C'est pourquoi, pour bien soupeser la pertinence des théories de l'être humain, on devra souvent tenir compte d'arguments apparemment peu rationnels (du moins, peu quantifiables), car toutes les conceptualisations complexes (les systèmes) s'établissent d'abord à partir d'une intuition d'appartenance (*belonging*<sup>32</sup>) au monde qui dépasse les seuls sens perceptifs de qualités physiques. Or, il apparaîtra que tous les systèmes comprendront nécessairement ces considérations et donc, des implications métaphysiques relevant du rapport entre les objets théorétiques et ceux qui se donnent le statut d'observateurs de ceux-ci.

Même la plus rigoureuse des sciences d'un être conscient, si elle n'était fondée sur une forme quelconque métaphysique, toute "inconsciente"<sup>33</sup> fut-elle, ne pourrait être qu'un ramassis de données d'allure stochastique, sans sens ou signification. Une telle science devrait, pour être totalement exempte de métaphysique, être la "force"<sup>34</sup> même que tente de définir la règle qui la concerne, interdisant du coup l'inadéquation spatio-temporelle, l'asymétrie hyléo-idéelle, qu'est la conscience. Le système de cette science serait équivalent à la Volonté<sup>35</sup> sans objet spécifique qui agit néanmoins dans le monde.

Bref, quelque justification qu'on veuille bien employer pour exprimer le degré d'adéquation entre la réalité objective et les vérités esthétiques qu'on en tire, on arrive forcément à un concept impliquant la nature interprétative du sujet observant. *C'est ce qui conduit ici à l'utilisation du terme "idéologie" pour exprimer la forme générale de cette volonté schopenhauerienne du vouloir-vivre par laquelle les croyances s'installent en vérités référentielles.*

Malheureusement, ce terme qui se voudrait une transposition au niveau de la "neutralité"<sup>36</sup> philosophique a été employé dans tellement de cadres théorétiques aux visées et portées différentes (selon la neutralité leur étant relative), qu'on devra s'évertuer à en définir la portée relative par des termes pouvant souvent lui sembler étrangers.

Ainsi, on devra s'efforcer de toujours garder à l'esprit que toutes les positions exprimées dans le présent texte, qu'elles soient propres à celui-ci ou qu'elles proviennent de "connaissances" généralement reconnues, n'auront toujours qu'une valeur ponctuelle et/ou sporadique dans l'application qu'on leur

donnera, et surtout dans celui qui leur a été entendu à leur origine. Il ne pourrait en aller autrement puisqu'on ne peut prétendre éliminer complètement l'erreur fondamentale de l'interprétation humaine de l'Univers, celle-ci provenant de son mode d'esthésie. Ces esthésies étant la confirmation ultime du principe d'incertitude quantique, on pourra néanmoins théoriser sur leur compte, à condition d'en considérer le caractère théorico-utilitaire purement incertain et de spécifier la configuration spatio-temporelle de l'analyse selon laquelle on les observe.

Une fois qu'on l'aura reconnue, il faudra donc déjà mettre partiellement à l'écart cette scotomisation intrinsèque à toute théorisation, pour entrer dans ce qui servira de cadre de référence, car si on dit qu'une vérité universelle fixe est humainement inaccessible, pour en analyser les erreurs de transposition au niveau des relativités téléologiques spécifiques, il faut néanmoins se donner une référence...

*Cette référence sera cependant ouvertement reconnue comme un instrument strictement contextuel, dont les conséquences théorétiques auront toujours une implication téléologique.*

C'est pourquoi la présente entreprise pourrait aussi être associée à une tentative de transposition philosophique de la théorie quantique, car le principe d'incertitude qui la gouverne, traduit philosophiquement en orientation anarcho-nihiliste, n'a pas comme visée téléologique de se placer au-dessus des autres théories. Il n'est, en fait, pas question de promouvoir quelque vérité supérieure, mais plutôt de réintroduire universellement cette incertitude qui est si frénétiquement évacuée par toutes les positions élevées en "vérités", de sorte



de faciliter le divorce occasionnel et régional d'avec des principes dont la rigidité les rend inefficaces, et même contre-productifs, dans le rôle utilitaire auquel ils sont originellement destinés.

### **Métaphysique d'une C.D.M. matérialiste: un monde sans paradoxe**

une chose peut ou bien être ce qui arrive  
ou bien n'être pas ce qui arrive et le reste  
demeurer égal.<sup>37</sup>

L'Univers, tel qu'on le perçoit, est composé de quatre dimensions interdépendantes. Les perceptions humaines font de ces quatre dimensions des «états de chose» en-soi, sur la base desquelles on établit une logique relative. Celle-ci est certes souvent valable (sinon valide) dans le cadre humain, mais la réalité universelle pourrait objectivement être toute autre, et néanmoins nous apparaître comme elle le fait. Ainsi, ce qu'on donne pour explications "universelles" des phénomènes de toute nature pourrait très bien être conçues de façon différente, si bien que la stricte perception sensorielle qu'on en a ne serait pas le moindrement changée, et que la réalité concrète le serait encore moins. Il est effectivement un niveau de logique plus élémentaire que celui qu'on applique allègrement à notre expérience du monde: celui de la logique de l'expérience elle-même.

On tend en effet trop souvent à oublier que les choses ne répondent pas aux théorèmes qu'on utilise pour les expliquer, mais se produisent plutôt en fonction d'un ensemble de facteurs qu'il est impossible de même percevoir. Limité par les bornes intellectuelles de son esthésie globale, l'être humain cherche, malgré toute l'évidence de cette affirmation, à torturer ses perceptions simples, pour en ajuster la représentation mentale qu'il en a aux divers

algorithmes de son génie, au gré de ses besoins et des contraintes que ceux-ci engendrent.

On proposera donc, en premier lieu, de réévaluer la base du rasoir d'Occam en tenant compte que, dès qu'expliqué, un phénomène devient infiniment plus complexe que sa base empirique la plus stricte. Ainsi, dans l'admission d'une position pour plus simple qu'un ou l'autre de ses équivalents théorétiques, il ne faudra plus voir cette simplicité comme provenant du phénomène ressenti<sup>38</sup>, mais comme issue d'une volonté complexe de prédominance, par et pour la matière humaine, sur la matière universelle dont elle fait néanmoins partie. *Cette volonté, le «vouloir-vivre», s'établit dans un rapport dirigé par l'utilité qu'on trouve dans une position théorétique pour confirmer le droit de contrôle plus ou moins étendu de l'agent volitif sur de ladite matière universelle.*

Dans la meilleure représentation accessible à l'être humain, cette matière serait, on l'a dit, composé de deux qualités *sine qua non*: soit la spatialité et la temporalité, lesquelles définiront directement ce qu'on a conçu comme étant la substance et l'essence des choses. À cause de la nature de ces délimitations théorétiques, l'une donnant toujours immédiatement réponse aux interrogations sur sa véridicité formelle, et l'autre ne se saisissant que par la récurrence ou la persistance de sa forme à travers un "trajet" temporel particulier, on a le plus souvent tendu à mettre l'idée de cette essence à un niveau plus élevé d'universalité, dans le rapport qu'on fait entre la conception représentationnelle d'une chose et sa perception "mécanique".

Il apparaît normal à l'humanité de juger ainsi de son monde puisque la qualité, la propriété sans laquelle elle ne serait qu'un ensemble d'éléments physiques aux réactions contextuelles immédiates aussi facilement prévisibles que n'importe quel caillou, qui lui donne sa conscience d'être, est équivalente au mode même qui révèle la récurrence et/ou la persistance d'une formalité particulière s'étendant au-delà de sa seule perception mécanique. De son côté, la spatialité ne renfermant apparemment que très peu de secret relevant d'autre chose que du handicap mécanique des organes de la perception, au niveau de leur précision, il semble alors d'autant plus conséquent d'en ramener les objets de leur saisie au niveau de simples variables servant à confirmer la véridicité apparemment plus étendue des impressions mnémoniques qu'elle fait pourtant naître. Cela, car une telle perception empirique simple, est reconnue pour étant si relativement défailante au niveau de sa précision qu'elle exige d'être infiniment décomposée dans l'imaginaire<sup>39</sup> afin d'être conforme à elle-même dans ses diverses occurrences. Elle offre néanmoins presque toujours, en soi, le degré de confirmation qui est nécessaire pour satisfaire les exigences conceptuelles de son association à d'autres réalités hyléo-idéelles, grossièrement classifiées sous la même étiquette formelle. Cela même si elle est reconnue comme étant toute autre.

En revanche, pour être reconnue admissible au panthéon des occurrences formelles de la "logique", non seulement une conception théorétique n'a-t-elle pas, à la limite, besoin de confirmation de sa véridicité dans le concret des perceptions mécaniques<sup>40</sup>, mais elle doit en plus être si rigoureusement similaire à ces équivalents qu'elle ne peut être que même, identique, et une avec ceux-ci. Cela, indifféremment de la parcelle temporelle où on cherche à l'appliquer. Son immédiateté semble être beaucoup plus universellement

semblable d'une occurrence à l'autre que celle des perceptions mécaniques qui peuvent même changer au niveau de leur identité relative. D'où on conclut plus probablement universelle, en soi, que la substance sur laquelle elle doit porter pour être effectivement perçue de façon empirique.

Or, si la spatialité est le seul aspect des choses auquel nous ayons une apparence d'accès instantané prouvant plus ou moins directement leur existence, cette preuve d'existence serait nulle si elle n'était pas prise dans un contexte temporel. En effet, ledit contexte temporel est ce qui définit l'idée des formes particulières de la matière. Ainsi, si lorsqu'elle est prise dans son contexte temporel de référence, la matière correspond à son idée, on peut aussi dire que, placée dans un contexte temporel étant supérieur à la référence donnée, cette même matière ne sera plus nécessairement porteuse d'une seule des idées de sa forme et, inversement, si on la prend dans un contexte temporel inférieur au temps référentiel, l'idée sera nécessairement fractionnée. Par extension, si n'importe quelle forme matérielle particulière prise dans un contexte temporel infini nous conduit irrémédiablement à une conception de la chose parfaite, celle qui contient toutes les autres (un archétype platonicien), on peut logiquement conclure que sans temps, cette chose serait équivalente au néant.

Ainsi, quel que soit le référent choisi comme constante de comparaison, il s'agit d'une position qui devrait nécessairement équivaloir à sa contrepartie. En effet puisque toutes les formes de théorie sont des comparaisons d'adéquation entre un modèle de qualités supposées par compréhension conceptuelle et la réaction réelle perçue d'une quantité de substance choisie comme limite contraignante.

C'est d'ailleurs pourquoi, que l'on tente de confirmer ou de discréditer une quelconque croyance, thèse, ou théorie, c'est par la voie de son opposé théorétique qu'on doit paradoxalement procéder. Par exemple, comme "preuve" d'une essence "divine" on donne la présence de faits substantiels et, à l'inverse, comme "preuve" d'une nécessité substantielle, on donne la logique formelle. De la même façon, pour "prouver" l'inexistence du "divin", on donne son intangibilité, et un solipsisme parano-égotiste peut être donné comme réponse infalsifiable de la futilité du monde physique. Bref, quelle que soit notre préférence quant à la nature de l'origine "existentielle" de l'univers, il ne s'agira toujours que d'une triviale querelle, s'apparentant à celle de l'œuf et de la poule, en ce qu'elle réfère à une seule et même chose dans laquelle on oppose ses composantes nécessaires.

On pourrait s'objecter à cette analyse, parce qu'en suivant son cheminement jusqu'au bout de la logique qui lui est propre, on obtient comme résultat que le néant et l'absolu deviennent équivalents l'un de l'autre. On pourrait alors presque conclure ici: C.Q.F.D. Il n'est humainement pas possible d'atteindre un niveau de certitude ultime dans l'un ou l'autre des attributs spatial ou temporel de la matière universelle, qui puisse être confirmé par autre chose que la croyance qu'on porte en celui-ci. Dès qu'on tente une telle entreprise que de démontrer l'universalité d'une position théorétique, on se trouve automatiquement confronté au fait que la nature paradoxale de l'être humain le rend absolument dépendant de toutes les contreparties qu'on pourrait imaginer à cette position, simplement pour être en mesure de soutenir ladite position. C'est là l'expression la plus patente du principe d'incertitude de la théorie quantique.

*Digression sur le paradoxe des absolus et la conscience*

Premier principe: Il n'y a pas de Dieu. Il est aussi bien réfuté qu'une chose peut l'être.<sup>41</sup>

On pourra, une fois de plus, trouver paradoxale l'intention à la base de la présente digression. On se doutera peut-être déjà que cette position cherche, en quelque sorte, à jeter les bases d'une conception philosophique du monde de la paradoxale créature humaine, où les luttes d'intérêts particuliers convergeraient vers un même but, celui d'une "liberté" réellement consensuelle. Dès lors, certains auront certainement des réticences à voir conjuguer cette idée de liberté avec ce qu'on pourrait assimiler à une interdiction de "penser". Car c'est bien ici ce dont il s'agit. Même s'il n'est pas question de censure massive (un seul concept, le concept d'absolu, est effectivement attaqué), il s'agit néanmoins d'un morceau imposant, voire le plus important, de la pensée humaine.

En fait, ce n'est pas nécessairement le concept d'absolu lui-même qui est rejeté, car il est incontestable que l'ensemble des phénomènes se rattachant à un objet particulier en constitue l'absolu théorique *relatif*. Ainsi, si on parle de l'existence, il est évident qu'il y a quelque chose qui peut être conçu comme l'absolu de l'existence telle qu'accessible à l'humanité. Le candide cogito cartésien en est la preuve incontestable. Ce qu'on rejettera, ce sont plutôt les représentations partielles d'un tel absolu qui ne sont pas prises dans leur contexte relatif, et dont on fait la justification de dictatures idéologico-politiques reposant sur de simples points de vues utilitaristes.

Puisque toute la connaissance humaine est susceptible de se voir utilisée (et l'est généralement) comme motif de justification politique plus ou moins directe, on pourrait continuer de rejeter toute forme de "vérité". Là n'est pas le but de cette digression. Bien au contraire. Il s'agit simplement de faire valoir la relativité de ce genre de pseudo-absolus et de condamner celles qui ne peuvent être prises dans un contexte strictement utilitaire (c'est-à-dire, celles qui se prétendent vérités ultimes, incontestables, et incontournables) sans perdre toute leur pertinence théorique. Bref, c'est des diverses formes de *credo*, de sentiment "religieux"<sup>42</sup>, de Vérité, de Principe, dont il est pour l'instant question.

En ces domaines, s'il peut être très sensé d'affirmer comme Wittgenstein que "Ce dont on ne peut parler, il faut le taire"<sup>43</sup>, il serait peut-être aussi très judicieux d'y ajouter une paraphrase aux allures faussement paradoxales<sup>44</sup> disant que, dans la mesure où la parole est l'instrument d'une saine *critique de l'idéologie*<sup>45</sup>, "ce qui ne peut que nous faire taire, il faut en parler".

Les représentants de la pensée intransigeante qui viennent spontanément à l'esprit, lorsqu'il est question d'absolus, sont les positions extrêmes (soient le scientisme matérialiste et le "spiritualisme"<sup>46</sup> idéaliste) de la représentation spatio-temporelle, c'est-à-dire la science formelle et la religion intégriste. C'est donc, comme a pu le laisser deviner le titre de cette section, du rapport de ces conceptions absolues du monde, face aux humains qui s'y conforment, dont il sera principalement question dans cette digression.

Il faut d'abord comprendre que c'est par la double nature de sa compréhension de lui-même que l'humain justifie sa domination contraignante sur ses

semblables. D'une part, il se représente l'Univers comme une chose dont il est ni plus ni moins que la cause. C'est-à-dire qu'on considère que, puisque l'univers est régi par des lois dont on semble être partiellement exempté du côté humain, il doit donc y avoir une forme supérieure, absolue, de cette particularité nous permettant d'échapper à la fatalité mécanique de la détermination. De cette faculté apparente d'influer sur son propre destin, on déduira alors toute sorte d'entités archétypales, plus ou moins fractionnaires, dont la diversité des intérêts humains se donnera pour vassale. En fonction d'une prétendue compréhension, d'une proximité, plus ou moins grande aux qualités de l'Être absolu (essence universelle) ainsi conçu, on établira une hiérarchie des allégeances justifiant "naturellement"<sup>47</sup> la domination, le gouvernement, et la répression de certains sur d'autres. Bref, au nom de la dévotion à un Mystère intangible dont certains se disent plus possesseurs que d'autres, l'humain s'est attribué le droit de restreindre les aspirations de certains pour favoriser celles des autres.

Mais c'est là un acte de foi qu'on devra se garder à *tout prix* de faire, puisqu'on ne reconnaîtra aucune valeur *intrinsèque* à quelque conception idéale que ce soit, sans que la motivation physique de son adoption soit franchement exprimée et qu'elle ait démontré un niveau d'adéquation positive<sup>48</sup> suffisant. Dans les cas de prescriptions idéelles pour l'atteinte d'un idéal tout aussi idéal, on considérera que la nature tautologique d'une telle relation conceptuelle ne pourra être que paradoxale, et donc, non conforme à la logique simple du niveau de relativité de la proposition.



D'autre part, on s'est ingénié à concevoir l'univers comme étant plutôt la cause ayant éventuellement mené à l'humain. Cette façon de faire donnait implicitement un sentiment de supériorité à l'être humain, vis-à-vis les formes d'existence particulières lui étant connues. Il semblait alors évident qu'on devait dominer la matière. Après tout, son expression humaine n'était-elle pas l'expression la plus à terme, si accidentelle fut-elle, d'une évolution de la matière vers son principe? Nulle autre forme matérielle ne semble en effet avoir plus "conscience" de sa propre constitution. Conscience qu'on pourrait elle-même associer à une forme distillée de la volonté schopenhauerienne. Seulement, cette conscience n'étant pas totale, il restait encore à l'humain à "s'améliorer" s'il voulait atteindre un niveau encore plus élevé de "conscience", qui lui permettrait de se soustraire à la finitude de son destin. Pour cela, il lui fallait donc comprendre le principe de chacune des choses qui l'entourent. Dès lors qu'il pourrait expliquer les comportements de tous les "types" de substance lui étant connue, il pourrait du même coup contrôler lesdits types et ainsi, éventuellement, changer sa fatalité d'éphémère. Sans entrer dans le détail des questions épistémologiques concernant la logique structurelle du développement des sciences, on peut dire que l'humain et ses phénomènes devaient éventuellement être l'objet direct de ses sciences, puisque c'est sa propre condition qu'il cherchait à contrôler par elles.

Ce qui ressort d'abord ici, c'est qu'une des positions voudrait faire en sorte d'adapter l'humanité à la perception idéalisée qu'on a de sa qualité temporelle, tandis que l'autre voudrait plutôt faire en sorte de lui donner le pouvoir d'adapter sa condition spatiale idéalisée à ses aspirations instinctives les plus primitives.

D'une part, c'est l'humain qu'on voudrait contrôler pour réaliser la destinée supposée de l'univers, tandis que de l'autre, c'est l'univers qu'on voudrait manipuler afin de réaliser une destinée humaine supposée primordiale. D'une part comme de l'autre on s'est cependant trouvé confronté au paradoxe de la condition humaine car, son identité étant nécessairement à la fois spatiale et temporelle, l'humain ne peut poursuivre ses idéaux théorétiques de perfection jusqu'à leurs dernières limites esthétiques, sans devoir les fausser un peu à sa faveur par des "emprunts" référentiels appartenant à leur "opposé" prétendu. Ce qui s'explique par la nature "dénaturée" des motivations profondément implicites poussant au choix d'un principe.

L'omniscience est la première de ces motivations. Qu'on l'attribue à un être supérieur bienveillant ou qu'on veuille l'atteindre soi-même, on croit pouvoir obtenir par elle une protection active contre d'éventuels tours désagréables de son destin. Or l'omniscience théorétique serait nécessairement synonyme d'impuissance totale, car elle implique une omnitemporalité totalement incompatible avec la conscience, sous quelque forme qu'on la conçoive. Ce qui est d'autant plus impossible lorsqu'on la veut intangible. La conception de l'omniscience implique une instantanéité omnitemporelle du regard scientifique qui s'en réclamerait, mais cela signifierait un manque absolu de la possibilité de spontanéité nécessaire au choix, à la décision. Or, puisque sans cette spontanéité, la possibilité d'une conscience devient nulle, la question de l'être suprême aux intentions bienveillantes à l'égard de ses créatures ne se pose même plus. Bref, l'omniscience, c'est la nécessité, laquelle implique, pour être conscientisé, la finitude réalisée, donc la non-conscience puisque conscience est conscience de l'altérité et du changement. Autrement dit, on se trouve devant une de ces équations paradoxales qu'on dira être les seules véritables

erreurs conceptuelles possibles, et puisque celle-ci porte sur le niveau universel de la relativité, on le rejettera, à titre d'erreur universelle la mieux confirmée, les autres n'étant que des erreurs mineures de relativité.

Même plus partielles, les diverses formes de la connaissance théorique ne peuvent être plus élevées que le cadre relatif où on choisit de les appliquer. Si l'accès aux fondements réels de l'humanité avait été objectivement accessible, on se serait vite rendu compte que les "sciences" humaines parfaites ne pourraient être que des entraves à la réalisation du "bonheur" individuel des humains, puisqu'elles leur révéleraient une sorte de karma incontournable et surtout irréfutable. Or, à ce jour, aucune science, encore moins une science humaine, n'est absolument à l'abri des réfutations. Ce qui s'est donc produit du côté scientifique, c'est une série de tests fait sur la vieille base des essais/erreurs, lesquels ne prouvent cependant que ce que le champ de relativité choisi pour les éprouver veut bien démontrer.

L'omnipotence, c'est-à-dire la contrepartie physique imaginable à l'omniscience comme motivation humaine, serait aussi nécessairement inconsciente. Il s'agirait cependant d'une non-conscience d'un type différent car, dans la perspective d'un phénomène d'akrasie, c'est d'une omniprésence atemporelle, qui interdirait tout constat de changement, dont il serait question. Une telle omnipotence irréfléchie procurerait un monde totalement aléatoire, car elle n'aurait pas à assurer quelque récurrence temporelle que ce soit. Bref, l'omnipotence serait le chaos, lequel interdirait toute règle puisqu'elle interdirait la récurrence de constantes relatives et donc de la matière et ainsi de la conscience.

Si on débouchait sur une perspective où on voudrait fusionner les conceptions précédentes en un seul et même concept, on se trouverait alors avec le paradoxe des paradoxes. Outre le fait que ces absolus soient déjà impossibles par eux-mêmes, il est logiquement inconcevable qu'un cadre empirique, même strictement théorique comme celui de la logique de la matière universelle, soit à la fois synonyme de déterminisme absolu et de chaos perpétuel... Une telle logique de la matière universelle ne pourra alors être que profondément quantique, ne cédant ses "vérités" que dans des cadres référentiels relevant d'une relativité nécessairement soumise à ce fameux principe d'incertitude qui nous obligera à faire un choix entre une précision théorique invérifiable et une "volonté" pratique imprécise.

Ce qu'on tente de faire ressortir par cette digression, c'est que, d'une façon où d'une autre, dans sa plus ou moins consciente quête de l'immortalité, l'être humain n'a toujours pris qu'un seul des deux principes de l'existence comme référent de "Perfection", soit l'essence ou la substance, l'idée ou la matière, l'espace ou le temps, pour abolir sa finitude. Cependant, à partir des considérations "métaphysique" de la Conception Du Monde<sup>49</sup> qu'on utilisera, se sont là deux aspects nécessaires d'une seule et même chose. Ces deux aspects n'ayant, en-soi, aucune valeur hors de l'existence, ils sont impossibles un sans l'autre. Ainsi, tous les systèmes s'y référant comme à des absolus, ne peuvent être considérés comme garant de supériorité autre que celle qu'ils se donnent eux-mêmes. Dans la mesure où il est au service d'un "bonheur" conscient universel relevant d'un absolu, un système ne peut alors nécessairement être que contre-productif, en ce sens que la conception de cet absolu est incomplète. De cette incomplétude, on peut déduire sa non-

universalité, donc derechef, son incompatibilité avec le bonheur même recherché.

***E pur, si muove!***

Pour faire une analogie se rapportant à une perspective humaine de temporalité linéaire finie, parodiant du même coup l'idée aristotélicienne de "moteur premier", prenons l'exemple du moteur à explosion. Sa matérialité (sa spatialité) nous est indéniable mais, pour justifier la conception que nous nous en faisons, il nous faut absolument placer celui-ci dans un contexte temporel, ne correspondrait-il qu'à lui-même, qui permettra de constater des changements par rapport à son état initial. Si nous le sortons de ce contexte temporel, notre moteur ne meut plus rien puisqu'il ne peut plus détacher quelque début et/ou quelque fin de son fond d'existence absolue. Hors de son contexte temporel, la matérialité du moteur est aussi distincte de celle de l'air ambiant que peut l'être, au niveau moléculaire, une pierre au beau milieu du Sahara, par rapport au sable qui l'entoure. Retransposé dans une temporalité infinie (ou même indéfinie), on peut alors dire que sans cette temporalité, toute matérialité d'une existence ne serait en rien distincte d'un néant qui pourtant existerait.

**Une réalité théorique**

No man can be in perfect accord with anyone but himself...<sup>50</sup>

La conscience est donc nécessairement à la fois matérielle et temporelle, et par là, fondamentalement quantique. Elle est, en quelque sorte, la possibilité d'existence de la "*forme*" de réalités idéo-matérielles (spatio-temporelles) en un temps qui n'est pas leur. Elle est surdéterminée, c'est-à-dire qu'il est possible de

connaître les variables ontologiques qui y mènent (bien que ce ne soit pas nécessairement le cas), par l'espace où elle se situe, se positionne, elle-même. Cependant, elle est indéterminée hors des limites qu'elle se fixe parce qu'elle les ignore. Le plus haut niveau de conscience accessible est donc le moins universel car c'est une forme de Volonté niant ses autres formes possibles.

À partir d'un temps référentiel, même s'il était déterminé rigoureusement, on pourra trouver une infinité d'équivalents matériels possibles. Par contre, on ne retrouvera ce type d'idée dans notre réalité consciente, que sous une forme plus vulgaire déterminée par l'arbitraire de notre propre temps référentiel. L'idée humaine, puisque cette dernière n'est effectivement toujours qu'un déphasage des fractions substantielles de leurs équivalents essentiels, ne pourrait jamais être l'équivalent vrai de la Volonté atemporelle (omnitemporelle) qui fait agir les choses à l'échelle universelle. Cependant, l'occurrence récurrente des idées dans les supports physiques certains de leur existence (les êtres humains), et le succès relatif qu'elles procurent quant à la perpétuation de leur forme relative, tendent à démontrer qu'il y a une certaine corrélation entre ces représentations spécifiques et une réalité générale les englobant toutes. Donc, s'il y a un sens<sup>51</sup>, une signification "réelle"<sup>52</sup>, à quelque chose, c'est nécessairement qu'un intermédiaire proto-idéal existe pour le détacher temporellement de l'infinité spatio-temporelle qui l'entoure. D'où, d'ailleurs, l'association incontournable qu'on fera entre ce temps et les diverses formes de conscience sensible, qu'on dira être l'expression partielle de l'universel temporel à travers la masse physique des entités au niveau de conscience rejoignant au minimum "l'instinct"<sup>53</sup>.

*Cet instinct étant en quelque sorte le pont proto-idéal séparant la chose chaotique de la chose déterminée, c'est lui qu'on prendra comme point central d'analyse des rapports entre les entités socialisantes et leur environnement idéologisé.*

À partir de l'instinct, et sur lui, se construira une personnalité et une mentalité<sup>54</sup> s'étendant de lui-même aux plus certaines convictions de l'humanité, dans un ensemble qu'on appellera la "conscience", dont les dernières seront le niveau le plus sophistiqué de celle-ci. En deçà de l'instinct, on parlera d'une forme d'énergie assimilable à une auto-représentation symétrique de matière, où l'espace et le temps se compléteront en une Volonté relativement autosuffisante. À son plus haut degré de sophistication, on dira cependant que la conscience sera plus essentiellement temporelle, en ce qu'elle consistera principalement en une rétention mnémonique d'états spatiaux sans actualité. Elle relèvera alors de l'idée. Sous sa plus complexe forme humaine, la conscience restera néanmoins soumise aux règles d'une triple dépendance de son idée à sa matière, car elle restera toujours dans un cadre de finitude, au mieux d'immortalité, mais certes pas le cadre d'éternité qui lui serait nécessaire (d'une façon qu'on a dite impossible) pour être totalement autonome.

On partira donc de deux prémisses reconnues pour universellement impondérables sur la matière.

-Premièrement, on dira que la substance mécanique universelle serait, dans la perspective impossible où elle serait totalement laissée à elle-même sans aucune de ses conjointes idéo-temporelles synergiques, une masse spatiale indifférenciée et indéfinie.

-En second lieu, on affirmera que la Volonté universelle supposée par les représentations immanentes, qui s'exprime à travers la perception de phénomènes différenciés qu'ont les humains de leur monde, ne serait qu'un ensemble vide d'écoulement temporel sans signification ni effet concret. Cela, en admettant que la perception soit prise en elle-même dans l'optique tout aussi impossible où on la considérerait sans la substance avec laquelle (par et sur laquelle) elle agit.

Ces prémisses pourraient donc se résumer en une seule, faisant de toute esthésie humaine (autant perceptuelle que conceptuelle) une forme de matière répondant aux exigences qu'on a déterminées. C'est-à-dire que les prémisses sont composées à la fois de qualités spatiales et temporelles. Ces qualités ne paraissent être des autonomies, pour l'entité esthésique qui les ressent, qu'en fonction d'une association déséquilibrée entre leur étendue spatiale relative et leur "symbiote"<sup>55</sup> temporel qui serait exact, et vice versa. Un tel équilibre équivalant à la conscience cartésienne [ego] de l'entité conceptualisante, il sera donc impossible de l'obtenir réellement pour les choses extérieures, mais il sera en même temps impossible de l'avoir sans elles...

En bref, toute cette entreprise vise à remplacer les absolus les plus inconscients de l'esthésie par des relatifs quantiques. À partir de là, on pourra commencer à construire un système de classification constant pour vérifier les déplacements du référent de véridicité relatif aux schèmes de pensée, lequel système sera pris pour neutre, tout arbitraires que puissent être les étiquettes que nous accrocherons aux représentantes des représentations.



On pourra effectivement prétendre modestement à un niveau de neutralité général grâce à un appui notable sur des positions négatives quant aux objets qui sont les plus importants de cette conception. Ceux-ci étant le monde, l'être humain, et le mode d'existence de celui-ci dans ledit monde, c'est sur une conviction nihiliste de l'univers qu'on élaborera une conception misanthrope de l'être humain, dans laquelle on interprétera ses relations au monde selon un point de vue anarchiste. On évitera cependant de tomber dans le mépris total des choses humaines, l'objectif étant simplement de les replacer dans leurs perspectives relatives respectives...

### *Un matérialisme sur mesure*

«Rien n'est vrai, tout est permis»<sup>56</sup>

Le matérialisme dont se réclame la présente théorie se distingue de la conception traditionnelle qu'on se fait de cette perspective. La matière vulgaire n'y sera pas conçue comme l'absolu strict qu'on le prétend souvent être. En effet, la définition qu'on donnera de la matière ne sera pas celle qu'on met habituellement en opposition avec une antithèse idéale. En fait, ce sera justement la relation linéaire qu'on fait normalement entre cette matière brute et sa conception idéale qui sera mis en doute. On ne tentera donc pas d'expliquer le monde matériel dans une optique donnant la matière comme étant nécessairement supérieure à la définition qu'on donne d'un monde idéal nécessairement illusoire. Ces deux modes d'existence seront d'abord pris sur un même pied d'égalité, comme quelque chose d'antérieur à la conception qu'on en a généralement, constituant ensemble notre monde. Ainsi, matière (au sens vulgaire) et idées ne seront que deux termes pour exprimer une tendance théorique préférentielle dont la représentation graphique ne sera plus une

opposition linéaire mais, plutôt, deux plans perpendiculaires servant à évaluer une utilité de la matière réelle en fonction de deux qualités indéniables et insécables dans celle-ci. Ces plans, dans leur système tridimensionnel cruciforme, ne pourront cependant être pris pour un "mollusque de référence"<sup>57</sup> absolu, car ils seront eux-mêmes soumis, au niveau universel, à une linéarité temporelle indéterminée de la connaissance humaine, qui en changera perpétuellement la valeur, tant que la phase humaine de l'existence ne sera pas terminée...

En deux mots, le présent ouvrage n'aura pas la prétention de percer les secrets de l'univers... Il aura simplement l'audace d'expliquer la conception humaine de l'univers en des termes qui en feront un ensemble de préjugés sans fondement autre que la fatuité naïve d'une créature égocentrique incapable de voir sa propre futilité. Il s'agira alors de s'imaginer une «conception du monde» pouvant inclure la somme des connaissances concevables (passées, présentes, et à venir), de sorte qu'il devienne possible de donner une définition d'un "bonheur" accessible à l'être humain, tout en permettant sa perpétuation. Avant d'en arriver à cette conception, dont l'ébauche grossière servira de conclusion au présent texte, il apparaît primordial de se concentrer particulièrement sur la structure actuelle des conceptions humaines. C'est ce qu'on entend faire dans cet écrit.

PREMIÈRE PARTIE  
**CONCEPTIONS DE LA MATIÈRE UNIVERSELLE**

## **CHAPITRE 1**

### **LA PENSÉE OMNIDIMENSIONNELLE**

#### **LES PARAMÈTRES DE CONSTRUCTION D'UNE C.D.M.**

The program of the following considerations will therefore be: first, to obtain a general survey of all concepts whose introduction is suggested by the atomic experiments; second, to limit the range of application of these concepts; and third, to show that the concepts thus limited, together with the mathematical formulation of quantum theory, form a self-consistent scheme.<sup>58</sup>

Une fois établi qu'on traitera toute compréhension du monde (et/ou de ses composantes représentées) comme si elle n'était jamais une connaissance directe des principes qu'on prétend y exposer, mais plutôt comme si c'était l'équivalent de la réponse à un Rorschach<sup>59</sup> démesuré, à travers lequel on pourrait déduire l'ensemble de l'Idéologie humaine (au lieu d'une simple fraction caractérielle considérée "pathologique", comme c'est le cas pour le fameux test psychologique), il nous faut tenter l'élaboration d'un instrument analytique par lequel on pourra interpréter les données provenant des images mentales qui se forment à partir des "atomes idéologiques" de la "tache d'encre universelle". C'est ce qu'on tentera de développer au cours du présent chapitre.

La complexité spatio-temporelle de ladite "tache" imposera cependant qu'on en explique d'abord la perception/conception locale (c'est-à-dire, les formes particulières que peut prendre l'Idéologie) par ses dimensions possibles sur le plan représentationnel global. Par la suite, il sera permis d'interpréter les

structures plus ponctuelles que sont les «conceptions du monde» en fonction de cet amalgame aux allures chaotiques d'imaginaires organisés.

*Précisions sur l'aridité méthodologique*

À connaître les conditions de la production on ne connaît pas encore le produit! Ce principe vaut dans la chimie comme dans l'organique.<sup>60</sup>

Avant de se lancer sur la voie de la théorie, il me semble impératif de soulever quelques points quant à la méthode empruntée pour la développer. Le plus important problème rencontré, et c'est à mon avis un des problèmes fondamentaux concernant l'idéologie, est un problème sémantique. On en n'a pourtant virtuellement pas parlé à ce jour. Plusieurs penseurs ont tenté, très habilement, de définir l'idéologie sur un plan sémiotique, mais peu se sont attardés à définir en plus de quelques lignes ce dont ils parlaient au sens strict. Le problème est que la production et l'utilisation d'une chose ne sont pas nécessairement la chose elle-même. Les explications génétiques et/ou méthodologiques, toutes rigoureuses qu'elles soient, peuvent donc n'en révéler que très peu sur ce dont on veut parler. On en veut pour preuve le nombre encore grandissant d'analyses du phénomène "*idéologie*", toutes aussi vraisemblables les unes que les autres, qui semblent pourtant si souvent grincer, sinon s'entrechoquer, lorsqu'elles se rencontrent. Il n'y a rien de surprenant à une telle confusion lorsqu'une désignation générale est utilisée, sans plus de précision, pour référer à certaines de ses formes particulières. Dans la description générale d'une table, on trouvera certes une définition satisfaisante pour le chirurgien voulant désigner la table d'opération qu'on aurait devant soi, mais les détails qu'il donnerait sur l'apparition et l'utilisation

qu'on fait d'une "table" pourront sembler hétéroclites, ou même erronés, à l'adepte du ping-pong. La question devient alors de savoir ce qui motive une telle imprécision. C'est qu'en ce domaine, comme dans toute chose d'ailleurs, la définition qu'on se donne d'une chose n'est toujours qu'utilitariste. C'est-à-dire qu'on tente de dépenser le moins d'énergie possible à la circonscrire, pour en tirer le maximum d'avantages permis, dans la mesure où sont définis les besoins qui s'y rattachent et que des conséquences trop néfastes n'en découlent pas.

Destutt de Tracy, à qui on attribue le nom du concept d'idéologie, était pourtant passé bien outre à ce genre de considération, quoiqu'on puisse supposer que sa démarche ait visé à redéfinir un monde qui avait depuis des siècles été formé à la main d'un pouvoir monarco-ecclésiastique incompatible avec les buts d'une encore jeune institution révolutionnaire. Ce qui ne pouvait être mince affaire. La tâche qu'il s'était donné de définir le processus de formation des idées<sup>61</sup> humaines de façon scientifique, dont les interminables volumes sur les *éléments*<sup>62</sup> à restructurer de façon "laïque" témoignent bien de l'ampleur de son entreprise, rencontra malheureusement le mépris d'un empereur qui la ramena au rang de quolibet.

Il fallut près d'un demi-siècle avant de réhabiliter ce simple mot, et encore fallut-il lui conserver une connotation négative. Marx, qui y vît une dénomination adéquate pour désigner le rapport socio-économique pouvant découler des représentations partagées par les humains, l'a alors restitué dans son sérieux, mais en tant que néant théorique au service d'une classe dominante. Le concept d'idéologie n'a cessé, depuis, d'être redéfini autour d'une notion dont il avait jusque-là été victime, celui du pouvoir politique. Mais

voilà, qui dit politique, dit obligatoirement intérêt politique et, qui dit intérêt politique dit opportunisme et... utilitarisme. Cependant, s'il semble difficile d'évacuer le caractère politique du concept d'idéologie, ne pourrait-on pas au moins essayer d'évacuer l'idéologie<sup>63</sup> de la politique qui sert à la définir. J'entends par là qu'on tentera d'éviter les explications qui tendraient à en faire un domaine au service de groupes d'intérêts particuliers, si vastes puissent-ils être. C'est d'ailleurs une raison de plus pour laquelle ma position, par ses références à des auteurs aux thèses quasi-apocalyptiques, ésotériques, ou pour le moins obscures, prendra souvent des allures de nihilisme anarchiste<sup>64</sup>. Il s'agit là d'un choix théorétique qui m'apparaît propre à éviter les pièges du dogmatisme positif des thèses traditionnelles, tout en permettant une utilisation éclectique de certaines de leurs composantes.

Ce faisant, on amplifiera cependant le problème de définition soulevé un peu plus haut. On voudra donc garder à l'esprit qu'il s'agit ici d'une contribution à la théorie de l'idéologie, même si on s'évertuera littéralement à trouver des désignations alternatives à son objet principal. C'est qu'une grande partie du travail à réaliser réside dans l'intégration des diverses acceptions sous-entendues par les différentes thèses déjà existantes sur l'idéologie. Pour ce faire, on devra commencer par délimiter les divers aspects d'idéologie «en général» pour pouvoir y situer lesdites thèses, en fonction d'une justesse présupposée, bien que cette adéquation nécessaire soit toujours relative à un contexte théorétique défini par la visée politique qu'elle sous-tend plus ou moins ouvertement (d'où le sous-titre de "Méthode d'analyse quantique de l'Idéologie générale et des idéologies restreintes"). Une telle approche peut malheureusement devenir assez aride, surtout dans un domaine aussi vaste et

insaisissable que l'idéologie. On voudra bien, alors, m'excuser si certaines longueurs et répétitions dépassent ma capacité à rendre leur nécessité agréable.

***La matière idéalisable: un monde de relativités quantiques***

Le principe de la relativité générale exige que tous ces mollusques puissent être employés, avec un égal droit et un égal succès, comme corps de référence pour la formulation des lois générales de la nature; les lois elles-mêmes doivent être tout à fait indépendantes du choix du mollusque.<sup>65</sup>

Cette notion de matière idéalisable sera celle par laquelle j'entends désigner l'ensemble des choses théoriquement accessibles à la pensée humaine. C'est-à-dire que, dans la perspective "métaphysique" sur laquelle repose ma position, *il s'agira d'un ensemble de tous les points d'une dimension relativement neutre<sup>66</sup> du continuum matériel constitué par la substance universelle perceptible et l'essence concevable lui correspondant, le tout pris comme ensemble d'éléments hyléo-idéels<sup>67</sup> de densité<sup>68</sup> variable.*

Prise hors contexte, une telle définition de l'axe idéologique a cependant à peu près autant de pertinence que pourrait en avoir une de la largeur qui ne serait pas associée à au moins une autre dimension. C'est pourquoi, pour fin d'explication, on devra toujours y supposer une certaine "épaisseur", ne serait-ce que celle de l'axe lui-même, mais cela n'en fera pas une véritable "chose" concrète en soi<sup>69</sup>.



Transporté à une échelle humaine plausible, qu'on appellera «conception du monde» ou C.D.M.<sup>70</sup>, l'entièreté de la nébuleuse matérielle (au sens métaphysique d'ensemble indivisible de substance/essence) équivaudra à un plan théorique délimité par la "perceptibilité"<sup>71</sup> de la substance et celle de "conceptualisabilité"<sup>72</sup> de l'essence, où le premier attribut donnera leur "corps" spatial tangible aux éléments qu'on y définira, tandis que le second, qu'on ne pourra saisir concrètement que par la rétention (ou par l'extrapolation) mnémonique des suites d'états constituant le "mouvement" de l'autre, exprimera "l'énergie" temporelle (la "Volonté" brute) animant lesdits éléments.

Ces deux qualités indivisibles de la matière réelle de l'univers étant captées de deux façons "relativement autonomes"<sup>73</sup>, elles pourront être évaluées de deux façons différentes sur des axes représentant les attributs "neutres" des modes de perception donnant accès à ces «autonomies relatives». Il sera même impératif de faire une telle évaluation technique du champ idéologique, dans une démarche grossièrement associable à celle des Idéologues<sup>74</sup>, avant d'utiliser l'optique plus traditionnellement politique de l'idéologie, bien qu'elle porte fondamentalement sur une discrimination de nature plutôt semblable.

### *L'axe idéologique*

Le premier de ces axes neutres, l'axe qu'on dira idéologique<sup>75</sup>, représentera l'aspect le plus "qualitatif", le plus idéal, de la conceptualisation humaine. C'est celui par lequel l'être humain catégorise le monde où il vit, en essences, en formes, et autres dénominations des caractéristiques spécifiques que doivent regrouper les amalgames plus ou moins denses de matière perçue pour être identifiés à une famille fractionnaire de discriminations matérielles de même

nature relative. En réalité, si pour le constructeur/utilisateur ils évaluent la réalité supposée des catégories hyléo-idéelles qu'ils délimitent, c'est surtout le type d'utilité potentielle aux utilisateurs idéologiques qu'on tirera de cet axe et ses C.D.M.

Les conceptions du monde de l'axe idéologique ne gèrent donc que les représentations *relatives* de la réalité, et non la réalité même qu'ils prétendent représenter, même si «en dernière instance» c'est par une dialectique de type marxien qu'elle se manifestera le plus concrètement dans l'histoire physique des êtres humains. Ainsi, en tant qu'elles participeront à la réalité de la matière (étant elles-même une forme de faible densité de celle-ci), les représentations seront aussi inséparables des formes de matière de plus haute densité que l'essence peut l'être à la substance, puisqu'elles seront influencées par ce monde tangible, y seront contenues, et l'influenceront. On dira d'ailleurs l'axe des C.D.M. idéologiques relatif. Cela, en raison d'une triple dépendance de son ensemble envers la dominante<sup>76</sup> substantielle de la matière permettant la possibilité du mode humain<sup>77</sup> de conceptualité représentationnelle. En effet puisque ce mode partiellement idéal nécessite au minimum une spatialité propre, laquelle ne peut elle-même se définir que par son rapport dialectique à l'altérité du monde que l'humain "subit" par son existence, et adapte par ses moyens physiques d'expression.

En effet, l'humain ne peut concevoir qu'en fonction de trois facteurs substantiels qui permettent en lui l'existence des idées (qui sont son mode d'essentialité) qu'il se fait des essences fractionnaires de l'essence universelle. C'est-à-dire que l'accès à une essence quelconque nécessite pour l'humain; 1) qu'il y ait des choses manifestant des états perceptibles (par leur prédominance

substantielle) comme indices de leurs essences relatives; 2) qu'il ait lui-même un support corporel à prédominance substantielle pour capter et stocker les états de choses sous forme d'idées, de façon à en assimiler les essences qu'il peut soupçonner à sa propre essence identitaire; 3) qu'il ait une forme d'expression (à prédominance substantielle) de ses idées afin de pouvoir interagir avec les essences qu'il soupçonne par les états de choses<sup>78</sup>. Pour le reste, *le mode humain de l'existence sera exclusivement constitué d'idées, soit des représentations médiatees entre la matière perceptible/concevable et la "quantité"*<sup>79</sup> *de conscience qui la perçoit/conçoit*. Les trois formes de dépendance se manifesteront néanmoins de manière assez apparente, au sein d'une C.D.M., par trois régions idéologiques principales correspondant à une délimitation de la densité perceptible de leurs représentations.

### ***L'axe cosmométrique***

Le deuxième axe, qu'on appellera "axe cosmométrique", permettra d'évaluer les rôles différents que peuvent jouer les atomes idéologiques dans les formes systématisées de la matière perçue. Ce seront là encore des relativités, mais dépendantes celles-là, du caractère "idéel" (entendre de la dominante essentielle, énergétique, temporelle...) dont elles ont besoin pour exister comme unités réelles, ou même (selon ma thèse) comme divisions imaginaires d'un tout indissociable<sup>80</sup>. Il sera, en quelque sorte, un peu plus "quantitatif" que le premier, puisqu'il *évaluera les atomes idéologiques relativement à une portée spatio-temporelle tangible de l'univers, supposée par son interprète*, plutôt qu'une portée principalement théorique sur la nature de cette tangibilité, comme c'était le cas au niveau représentationnel.

On pourra subdiviser cet axe en trois régions. Celles-ci marqueront la dépendance du continuum existentiel (hyléo-idéal) qu'il représente, face aux trois facteurs substantiels nécessaires à l'existence de la conceptualité idéologique humaine qui est son résultat dialectique<sup>81</sup>. Ces régions seront cependant, elles, représentantes du type d'identité/altérité attribuée aux atomes évalués, dans une relation assimilable à la dialectique hégélienne. On mesurera sur cet axe les limites qui détermineront l'étendue de la fourchette d'identification nécessaire à l'inclusion des idéologies atomiques à une entité sociale. À partir de cette évaluation on pourra expliquer le rapport de discrimination identitaire déterminant le niveau d'universalité attribué par l'être humain aux idéologies atomiques qu'il définit, selon la portée relative de l'envergure idéale dans laquelle l'inscrit une entité sociale qui la perçoit/conçoit par rapport à son auto-représentation (soit, le centre idéal de C.D.M.).

La division de l'évaluation "quantitative" des formes de matière perçues pourra donc, elle aussi, se faire sur la base des trois facteurs de dépendance de l'idéologie humaine à la substantialité tangible de la matière. Malgré la nature "quantitative" qu'on attribue à cette première division rudimentaire des points archétypaux de l'axe cosmométrique, les régions qui en résulteront marqueront une dépendance, pour l'entité à laquelle elles s'appliqueront, par rapport à l'aspect essentiel des quantités de substance qu'on y évaluera. *Ces nouvelles "régions cosmométriques" représenteront le type de l'identité attribuée aux diverses formes de la matière idéalisable, en fonction d'un «procès dialectique» ressemblant à celui qu'on associe à la pensée de Hegel, quoique probablement plus primaire encore que chez celui-ci quant à la nature de ce dont il traite.*

### *Le plan d'évaluation*

De la superposition des deux axes, on aura désormais un plan cartésien bidimensionnel permettant d'évaluer le rapport entre deux formes apparemment distinctes de dialectique portant, d'une part, sur le degré d'objectivation des idéologies atomiques, et d'autre part, sur les limites de discrimination servant aux entités sociales relatives pour définir leur identité respective. À partir de cette superposition, on pourra mettre en perspective le rapport d'objectivation mutuelle des diverses entités sociales. C'est ce qui déterminera plus tard, avec l'attribution de valeurs de véridicité sur un axe ontologique (analogue aux deux premiers) des diverses entités composant un milieu social relatif, la forme systémique du rapport imaginaire admis par et entre les individus concrets.

C'est là qu'on trouvera la plus importante démarcation d'avec les systèmes dialectiques marxien et hégélien dont s'inspire ma méthode d'analyse. Chez Hegel, tout comme chez le Marx qu'on lui oppose habituellement comme redresseur de sa dialectique, le procès me semble en effet porter sur une forme composite de l'évaluation de la matière du monde accessible à l'être humain. Une analyse plus détaillée de ces penseurs sera éventuellement faite plus avant, mais disons tout de suite que la tangente hégélienne, tout comme la moyenne marxienne dont on fait la contrepartie, deviendront ici un axe en-soi, l'axe que je baptiserai "historiométrique" et qui sera dit "mou"<sup>82</sup>. Le fait qu'il puisse être représenté autant par l'une que par l'autre des perspectives marxiste et hégélienne vient de ce que son positionnement relatif aux trois autres axes (les axes rigides) soit tout à fait arbitraire, ou plutôt relatif à l'auto-évaluation de l'entité qui se le représente. La dialectique des deux penseurs serait donc juste, dans la mesure tautologique de leur propre perspective, n'étant en réalité que

deux formes possibles d'interprétation d'une même chose pouvant avoir de multiples aspects.

On les considérera comme deux formes arbitraires choisies pour représenter un chemin linéaire imaginaire entre des points, dont la représentation objective du "déplacement" ne pourrait s'exprimer instantanément sur les quatre dimensions qui nous contraignent et garder à la fois sa signification. Un peu comme la représentation juste de l'histoire d'une boîte cubique dépliée ne pourrait s'exprimer que par une forme dont le pourtour ne serait constitué que de lignes courbes, et l'intérieur serait une masse solide, sans aucune linéarité définissable. On reviendra plus loin à la nature de la dialectique de l'histoire réelle car elle nécessite encore l'explication des autres axes auxquels on a fait référence. Ce qui nous intéresse pour le moment étant la stricte représentation des possibilités du monde à travers l'évolution concrète de l'interprétation historique, notons seulement au passage que ces conceptions de Hegel et de Marx se rejoignent, et même se complètent, néanmoins par leur méprise respective sur la cosmométrie comme composante de l'idéologie «en général», et non de la seule histoire.

### *Les entités*

Ajoutons en terminant que selon la portée relative (la "position"<sup>83</sup>) qu'une entité donnera à un atome idéologique, sur l'axe cosmométrique, il sera possible de déterminer approximativement la région idéologique maximale dont elle relèvera sur l'axe idéologique de sa C.D.M., et vice versa. Cela, parce que, au niveau strictement représentationnel, chaque élément idéologique sera «toujours-déjà» porteur de ses limites d'utilisation possibles, en fonction d'une

symétrie circulaire concentrique<sup>84</sup> s'établissant de l'entité se le représentant vers les positions relatives des atomes idéologiques qui l'intéresse, jusqu'aux extrêmes de la C.D.M. et des marges arbitraires de ses régions. C'est-à-dire qu'un objet esthétique en-soi, étant objectivement indépendant de la volonté de l'entité qui l'évaluera, contiendra, par et pour lui-même, une part égale de substance et d'essence relative à une proto-C.D.M.<sup>85</sup> lui étant propre.

Ainsi, selon son rapport au point neutre de la C.D.M. plus large d'une entité qui l'englobera à titre esthétique, cette chose sera prise pour étant plus globalement bonne ou mauvaise, mais ce ne sera pas une évaluation dépendant strictement de la perspective étendue de l'entité définissante. La catégorisation positive ou négative relèvera d'abord, au niveau primaire de l'esthésie brute, de la déviation entre les points zéro de l'évaluant et de l'évalué d'où s'amorcera l'excentricité qui insufflera plus tard une *tendance* aux analyses esthétiques plus complexes. En fait, cette symétrie sera aussi déterminée par la nature ontologique *supposée* à l'atome évalué par une entité, mais ce sera là une question ayant plus d'importance quand on mettra l'évaluation idéologique dans la perspective structurée des règles de valorisation ontologique des atomes et des normes de véridicité d'une entité relative.

Pour l'instant, on ne regardera que la nature hyléo-idéelle des représentations de la réalité vécue (qu'on pourrait probablement mettre en parallèle avec le monde pris, dans le langage de Vovelle, comme rapport à la «mort subie»<sup>86</sup>) par les entités, et dans cette mesure, on peut dire qu'un élément atomique se rapportera à une région symétriquement définie par son point le plus éloigné du centre de la C.D.M. de l'entité évaluatrice, même s'il lui est techniquement impossible d'atteindre l'extrême opposé qu'on lui suppose ainsi.



## CHAPITRE 2

### LA MATIÈRE IDÉALISABLE

*Il ne faut choisir qu'où l'on est, et où on voudrait aller.*<sup>87</sup>

Mais le temps? Il n'a pas d'existence en soi. Ce sont les choses et leur écoulement qui rendent sensibles le passé, le présent, l'avenir. À personne, il le faut avouer, le temps ne se fait sentir indépendamment du mouvement des choses ou de leur repos.<sup>88</sup>

La matière idéalizable, dans son ensemble, serait la potentielle représentation universelle qu'aurait l'univers de lui-même, si on pouvait objectivement lui attribuer une "conscience" de même ordre (quoique infiniment plus grand) que celle qui se présente dans n'importe quelle somme matérielle capable de perceptions et de re-présentations (intérieure et/ou extérieure)<sup>89</sup>. Cet univers se présentant à nous, êtres humains, comme la jonction constante de quatre dimensions physiques sans signification réelle, ni intention, en elles-mêmes, on devra faire de la matière idéalizable, pour la saisir à un niveau accessible à notre arbitraire relatif, une jonction analogue de quatre dimensions représentationnelles correspondant de façon tout à fait symétrique<sup>90</sup> à l'univers qu'elle dimensionne idéellement<sup>91</sup>. Chacune des dimensions de l'univers que nous percevons et concevons correspondra en fait à un repère représentationnel<sup>92</sup> pour cet arbitraire relatif que nous impose notre condition de finitudes parcellaires à cheminement linéaire polarisé par leur expérience du temps. Il s'agit donc ici, en quelque sorte, de tenter une définition générale du milieu hyléo-idéal concret de l'univers total, dans lequel les fractions humaines

découpent, et se découpent, pour créer un sens global à la totalité fractionnée par laquelle elles peuvent exister en tant que ces mini-totalité conscientes qu'elles s'imaginent être.

***Blanc bonnet et bonnet blanc...***

En tant que continuum entre la représentation que la matière universelle donne potentiellement d'elle-même et celle qu'elle en reçoit aussi potentiellement (par certaines de ses fractions), la dichotomie traditionnelle de matérialisme/idéalisme n'a plus alors que très peu de pertinence, car ces extrêmes représentationnels ne sont pris que pour des idéalizations, idéologisations, idéations<sup>93</sup>, exprimant une préférence envers un référent, de densité perceptuelle et/ou conceptuelle, pour communiquer une réalité objectivement co-dépendante dans la conscience. Conscient de la difficulté conceptuelle que cela entraîne par rapport au sens des conventions conceptuelles, on doit préciser qu'on aurait en effet très bien pu parler de *l'idée matérialisante*<sup>94</sup> pour définir l'aspect concret de l'existence qu'on tente d'exprimer, mais on arrête ici le choix terminologique sur un ordre inverse. Il s'agit là d'un choix issu de la conviction (l'imparable positionnement ontologique!) toute humaine de l'auteur, que le monde physique (celui du pouvoir) est plus facile à conformer à un état correspondant plus largement à une définition positive de la vague idée de "*bonheur universel*", de "*liberté*", et des autres idéaux humains, que ne peut l'être le monde des idées (celui du vouloir<sup>95</sup>). Ce, tout comme il est plus facile de lancer une balle pour représenter le concept de mouvement qu'il ne l'est de le représenter théoriquement comme variation de la distance d'un corps quelconque relativement à l'espace-temps de référence d'un point arbitrairement statique.

Cependant, ce choix n'affectera en rien la validité de la conviction opposée puisqu'une voie ne peut se réaliser sans entraîner l'autre.

Dans une perspective dimensionnelle, la matière idéalisable sera prise comme aspect neutre d'un plan bidimensionnel correspondant au rapport entre l'amplitude des possibilités représentationnelles et leurs "fréquences" dans la réalité d'une entité de référence dont les représentations sont doublement modulées à l'intérieur de sa "longueur d'onde" relative. On tentera alors d'évaluer ces composantes neutres de modulation<sup>96</sup> de la matière idéalisable sur deux axes différents quoique mutuellement indispensables à l'obtention d'une représentation signifiante pour son entité de référence.

Pour débiter, on regardera une définition de ce que pourrait être l'aspect "amplitudinal" de la matière neutre pour une entité indéfinie. C'est ce qu'on fera à partir de l'axe qu'on appellera *idéologique*. Il faudra cependant bien prendre garde de se méprendre sur le nom trompeusement évocateur qu'on attribue à cet axe. À lui seul, il ne peut pas encore rendre compte de l'entière d'une idéologie au sens où on l'entendra normalement. On le dit idéologique à cause de son caractère représentationnel, créant un précédent référentiel potentiellement actif même hors de l'actualité effective de son éventuelle occurrence physique, mais il lui faudra encore d'autres attributs dimensionnels pour qu'on puisse le considérer comme une véritable idéologie au sens de représentation de référence identitaire d'entités politico-culturelles. On entend par là que l'axe imaginaire qu'on tentera de définir aura le sens général de représentations d'entités auto-positionnées en périphérie du centre imaginaire d'une matrice dont elles sont inconsciemment (au sens freudien) le réel centre relatif<sup>97</sup>.

*Le champ idéologique: Conception globalisante du monde*

L'idéologie fait donc organiquement partie, comme telle, de toute totalité sociale.<sup>98</sup>

Avant d'entrer dans les mesures plus spécifiques d'un objet, qui constitueront en quelque sorte le plan schématique d'où on pourra tirer une maquette, il faut définir la perspective sous laquelle on l'observera, de sorte que les lignes s'entrecroisant de part et d'autres gardent une certaine pertinence face à l'objet qu'elles devraient représenter.

Sans être capable de la définir de façon exhaustive (les attributs spatio-temporels de cette matière idéalisable dépassant amplement le seuil de représentation accessible aux agents de conceptualisation correspondant à une époque consciente<sup>99</sup>), on peut néanmoins dire que le champ "intégral"<sup>100</sup>, potentiellement couvert sur sa "longueur"<sup>101</sup> par l'axe idéologique qu'on observera d'abord, est théoriquement équivalent à l'univers spatio-temporel dans son ensemble. Un peu comme si on compressait toute la surface de sa masse sur une seule dimension dont les attributs pourraient servir de définitions aux formes se dessinant sur toutes les autres dimensions de l'objet observé, si celui-ci était d'une sphéricité parfaite. Que cela ne soit pas tout à fait représentatif de la réalité n'est pas important pour le moment puisqu'il n'est pas encore question de perspective, mais seulement de points de repère, justement pour établir les différences de formes entre lesdites dimensions.

En tant qu'elles sont nécessairement formées de substance et d'essence (en un mot, de matière), chaque parcelle de l'univers, à quelque niveau fractionnaire

qu'on la prenne, peut effectivement être dite idéalizable, pour peu qu'une somme matérielle correspondant à la conscience soit en mesure de la percevoir et/ou de la concevoir. Puisqu'il est question d'un champ évolutif continu, relativement à un cadre spatio-temporel universel sans limite concevable, on devra donc admettre qu'il doit lui être théoriquement proportionnel. Comment pourrait-on effectivement définir strictement le contenu, même potentiel, d'un ensemble dont on prétend qu'il est ouvert sur un monde lui-même théoriquement illimité, et dont la moindre fraction (figurée ou non) est active dans une surdétermination générale de chaînes dialectiques "*vari-dimensionnelles*" interconnectées à l'infini (autant spatialement que temporellement)? C'est d'ailleurs pourquoi on dit, avec Althusser, que «L'idéologie n'a pas d'histoire» puisqu'elle est elle-même (en un de ses sens généraux apparenté à celui de Destutt de Tracy) une de ces multiples chaînes multivalentes.

Une telle définition nous amène cependant hors du cadre imposé par les limites perceptuelles/conceptuelles des sens qui y sont rattachés et auxquelles l'humanité spatio-temporelle est soumise, peu importe l'angle de l'ère (qu'on pourrait presque dire son "aire") qui la définit. À ce niveau, toutes les représentations que pourrait avoir une entité quelconque seront, à cause de leur atemporalité, des possibles de mêmes densités, en autant qu'elles soient de portée semblable<sup>102</sup>. Une portée semblable formera donc, en soi, un niveau idéologique où deux représentations ne pourraient s'influencer l'une l'autre, parce que faisant référence aux limites d'une même chose qui ne serait plus elle-même si ses limites définitionnelles étaient changées. Cette équivalence peut en être une de contradiction (définissant des ellipses concentriques), elle peut être axiale, de circonférence, ou même historique. Bref, quelque soit le

niveau de la perspective prise comme échelle de mesure première, il peut toujours y avoir une équivalence, et c'est d'ailleurs ce en vertu de quoi on déterminera le type de discrimination dont fera preuve une entité face à une situation donnée. Mais c'est là une autre histoire sur laquelle on reviendra.

Mais une telle définition du champ idéologique n'est pas des plus pratiques<sup>103</sup> pour les fins d'une analyse historique dont on en fait indirectement le sujet car, puisqu'on donne son axe pour atemporel, il ne peut rendre compte de sa propre évolution, celle-ci se réalisant par une expansion «déjà-donnée»<sup>104</sup> plutôt que par un prolongement accumulatif. S'il est concevable que ce type d'évolution idéologique détermine le prolongement de l'histoire qui l'accompagne, on peut aussi tirer un rapport semblable dans le sens inverse. Une telle déduction dialectique pose alors un problème au sens où on ne peut plus en tirer quelque origine (ou fin) véritable que se soit pour ce qui est de l'histoire, de la conscience, de l'humanité, des idées (de l'idéologie, diraient probablement Destutt et ses disciples), etc. L'exposition d'un rapport de dépendance de l'histoire à l'égard de l'idéologie nécessiterait qu'on ait à la fois un début et une fin fixe d'un spectre idéologique absolu qui deviendrait la référence ultime des possibilités accessibles à l'entité dont on voudrait observer le développement du cadre physique de son histoire. De la même façon, si on voulait établir un rapport inverse, de l'idéologie vers l'histoire physique, il nous faudrait avoir la certitude d'un début et d'une fin historique qui détermineraient la visée idéologique la plus certaine pour s'y rendre sûrement.

Or, d'une façon comme de l'autre, on dit cela impossible au niveau global de l'histoire, car l'envergure du dit spectre idéologique s'inscrit dans l'infinitude d'un continuum historique fluide, et n'est reconstitué qu'artificiellement par l'évaluation de conception humaine linéaire finie. Ce continuum spatio-temporel intégral, indéfini dans la réalité universelle, et permettant à ses pôles idéologiques de s'y déplacer librement (généralement<sup>105</sup> par expansion) au fil d'un accroissement du "contenu" historique latent d'une entité, il devient abusif d'y voir un appui solide où s'assoierait sa croissance vers de nouveaux sommets historiques, et vice versa.

*Tout est vrai, rien n'est permis...*

Bref, il ne persisterait comme véritable réalité absolue, que celle de l'incertitude d'un espace-temps perpétuellement renouvelé par la conscience qui vit son inertie<sup>106</sup> imaginaire de la "vérité". Ce sera en quelque sorte une mise en perspective de la fameuse proposition de Schopenhauer: "Le monde est ma représentation"<sup>107</sup>, mettant l'emphase sur la relativité d'appartenance de ce monde représentationnel à une entité consciente particulière (et elle-même relative) qui s'en sert pour *se* justifier, plus que sur la possibilité d'en obtenir une "connaissance" objective par banalisation de ce sur quoi elle porte. Donc, on évitera bien, comme le fait Schopenhauer, de se donner une définition du monde qui donnerait le "bonheur" [sic!]<sup>108</sup> comme étant un but absolu, d'autant que cet absolu nierait ainsi sa propre existence. En effet, une telle conception que celle de Schopenhauer flirte dangereusement avec un solipsisme universel schizophrénique dont les fractions conscientes paranoïaques devraient nier leurs propres essences ponctuelles pour atteindre une harmonie substantielle ne pouvant être que chaotique. Un tel paradoxe conduirait rapidement tout être

idéologique à un nihilisme anti-existential contradictoire. Or, si l'idéologie par laquelle se définit tout être conscient est, chez Althusser<sup>109</sup>, une centralisation «imaginaire», elle est néanmoins nécessaire à son existence et toujours partiellement "vraie", peu importe sa "véridicité". Althusser donne en effet l'idéologie pour «méconnaissance»<sup>110</sup> et non pour "inconnaissance".

Une autre proposition althusserienne devrait pouvoir nous sortir de ce cul-de-sac théorique, en affaiblissant le postulat suggérant qu'il soit impossible d'avoir un aperçu de la "logique" du développement historique progressif de l'idéologie humaine. Ce champ global étant, pour une entité consciente, l'évolution ponctuelle d'un ensemble restreint aux limites relatives à ce qu'elle en perçoit/conçoit, il s'agira de procéder en l'observant en blocs d'instantanéités *relatives*. Althusser explique en effet que, si l'idéologie «en général» n'a pas d'histoire (en tant que phénomène relevant d'une conscience équivalant cette histoire), "[...] les idéologies ont une histoire à elle [...]"<sup>111</sup>.

On peut, pour un individu, un sous-groupe social d'intérêt, ou pour une société proprement dite, exposer approximativement toutes les représentations sensorielles et intellectuelles qui sont gravées plus ou moins clairement dans l'imaginaire global de l'entité sociale<sup>112</sup> en question. Ceci, qu'il s'agisse de mémoires, d'interprétations immédiates, passées, ou d'anticipations spéculatives, pour peu que ces explications téléologiques fassent partie d'un cadre de plausibilité auquel l'entité relative peut s'identifier. La représentation axiale de l'idéologie d'une entité devient donc une sorte de délimitation du champ culturel (au sens le plus large) dont ladite entité sociale dispose pour déterminer, consciemment ou non, ses réactions face aux diverses situations qu'elle peut rencontrer.



*Ainsi, sans en évacuer complètement la composante temporelle, on transférera la plus grande partie de son influence sur un autre plan<sup>113</sup>, minimisant les inconvénients de la notion d'infinité qui interdisait plus tôt toute interprétation valable. On fera alors de notre axe idéologique un cadre de possibles relatifs plus ou moins réalisés, se transcendant lui-même au besoin<sup>114</sup> pour devenir un instrument d'interprétation et même de prédiction quantique.*

Et, en fonction d'un système de points de repère imaginaires qu'on établira sur la base d'une géométrie globale indéfinie, on pourra faire une cartographie hyléo-idéelle qui définira l'efficacité relative des systèmes de représentations face à leur propre histoire. De la même façon, par une appréciation relative de l'actualité historique instantanée d'une entité complexe, on pourra déterminer les limites de son efficacité à satisfaire ses entités inférieures constituantes, et prédire, par leur vecteur respectif, quel type de relation systémique serait le mieux adapté pour obtenir une co-évolution productive pour l'une et/ou pour l'autre sur le plan historique.

## CHAPITRE 3

### PREMIER ASPECT: L'AXE IDÉOLOGIQUE

#### *Trois régions générales: Science/ Philosophie/ Mysticité*

On a jusqu'ici tenté de définir les représentations humaines sur un axe idéologique neutre, représentant à lui seul toutes les perspectives d'un plan encore relativement peu défini, tendu entre une conception "révélée" (par les sens) et une perception "suggérée" (par déduction) de la matière universelle. Cet axe, on a dit qu'il trouvait sa source en son centre réel, lequel ne pouvait pratiquement pas être son centre figuré. Une telle généralité n'apporte cependant pas un éclairage très vif sur les notions auxquelles on fait référence. Pour remédier à ce problème, on devra faire un effort d'abstraction supplémentaire en illustrant notre axe de façon un peu moins neutre et atemporelle, mais en tentant néanmoins de garder à l'esprit que, bien qu'on fasse ainsi appel à certains thèmes suggérant des questions d'intérêts assez spécifiques, aucune valorisation ne peut être tirée de cet axe.

D'un point de vue strictement théorique, donc, pour se permettre une imagerie approximative de ce à quoi correspondrait le positionnement relatif des types de représentation les uns par rapport aux autres, on pourra diviser tout axe idéologique relatif, peu importe son origine, son étendue, ou son envergure, et en dépit de la dissimilitude du contenu respectif des C.D.M. qu'il suppose, en trois régions<sup>115</sup> générales, pouvant elles-mêmes se diviser au besoin en régions plus spécifiques (dans les cas de comparaisons de cadres relatifs inter-régionaux), indiquant la relation de densité des points idéologiques entre eux.

Ces trois régions principales et leurs subdivisions exprimeront en effet la nature d'une proximité référentielle plus ou moins grande à la tangibilité de la matérialité du monde tel qu'il est vécu par l'entremise des sens, sans encore, cependant, y associer une "valeur" au sens d'une utilité relative dans la justification (et/ou l'auto-justification) des conceptions interprétatives des relations entre les objets de ces perceptions sensorielles.

On pourra donc dire qu'il s'agit à peu près là d'une échelle d'évaluation phénoménologique, laquelle sera toute relative à l'entité dont on voudra saisir la signification du champ d'imagerie culturel. L'alignement des représentations d'une entité sur l'axe idéologique devrait effectivement donner un découpage de son monde assez semblable à celui d'une entité lui étant parallèle, dans la mesure où, à un niveau comparable, la constitution structurelle des diverses entités ne peut leur permettre qu'une représentation devenant pratiquement archétypale, étant donné la parenté épigénétique<sup>116</sup> de l'instrumentation cognitive qui limite leurs représentations noético-noématiques. Des nuances notables apparaîtront néanmoins entre les diverses C.D.M. et leurs régions respectives. Ceci, sans même entrer dans l'évaluation des représentations qu'elles incluent dans la relation au monde concret qu'elles figurent en termes de véridicité, ou encore d'en évaluer la portée cosmométrique qu'y attribueront les entités les utilisant.

*Science: le temps rebelle domestiqué*

La relativité n'était qu'un moyen pour comprendre le monde; Einstein n'avait pas le droit d'imposer de limites à ce que l'homme pourrait faire dans l'avenir.<sup>117</sup>

La première de ces régions sera celle qu'on désignera comme étant la région scientifique. On se gardera de faire un rapprochement trop direct avec ce qu'on appellera plus loin (au niveau ontologique) la "*strate*" scientifique, laquelle comprendra une conjonction complète des axes formant une matrice idéalisée de la matière idéalisable. Celle-ci représentera en effet une certaine valeur d'utilité, le niveau qui en soi est le plus neutre possible, des connaissances imaginées, alors que la présente *région* scientifique désignera plutôt une catégorisation du type d'imaginaire déployé pour représenter la relation entre une entité et sa perception/conception de son monde ambiant.

Dans le cadre relatif de sa C.D.M., la région scientifique est celle par laquelle on a la prétention d'une possibilité de la saisie réelle, plus ou moins directe, d'une essence du monde, par l'observation d'une substance indéfinie dont on fait partie. Du moins cette région suppose-t-elle que les atomes idéologiques<sup>118</sup> (les *éléments*, dirait de Tracy) qui y sont admis seront des représentations rendant cette essence ainsi saisissable. La notion d'idée devrait en effet y être celle d'un instrument par lequel on capterait la "vérité absolue" de la matière, sans pour autant posséder cette dernière, puisque commune à toute chose existante (dont l'être humain qui idéalise). C'est d'ailleurs ce que dira inconsciemment Marx, le Marx de maturité<sup>119</sup>, lorsqu'il affirmera que "[...] le

mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme."<sup>120</sup>

Cependant, si cela est effectivement à peu près le cas, ce ne l'est qu'au niveau où la volonté en a besoin pour en tirer la source, en comprendre la forme, et en prévoir les interactions possibles entre ses fractions, de façon à s'en assurer un contrôle maximal. Le problème, c'est que voyant l'être humain comme partie d'un tout de nature uniformément substantielle, on en vient à réifier son "esprit" (comme toute essence) d'une façon qui le rendrait potentiellement accessible à lui-même, dans toute sa matérialité, mais aussi sous toutes ses modulations. De sorte que les sautes d'humeur de l'humanité devraient devenir aussi prévisibles que la direction que prendra la balle qu'on laisse tomber.

En effet, si on établissait, à partir d'une psyché déchiffrée, la réaction la plus probable à toutes les situations possibles, et qu'on s'aventurait à faire une construction mentale (en suivant toutes les "lois" de la physique) de la toile<sup>121</sup> de surdétermination ayant une influence immédiate sur l'organisme psychique, on pourrait alors donner l'avenir le plus susceptible de se réaliser, avec une précision proportionnelle à l'envergure de la toile tressée. Mais une telle démarche devient de plus en plus exigeante pour les capacités d'association<sup>122</sup> mnémoniques à mesure que croît le nombre de ses variables.

Dans la mesure où on aurait des spectres finis, on pourrait tenter des explications rétrospectives de la surdétermination active sur l'humanité pour en tirer des conclusions sur un possible avenir plus ou moins proche. Mais là encore, il faut émettre quelques réserves quant au degré de précision qu'on pourrait obtenir de telles analyses, même dans des conditions idéales. Le degré

de précision accessible par ce genre de prédiction reste encore soumis à plusieurs contraintes relatives au nombre et à la qualité de ses variables.

On devra d'abord tenir compte des limites esthétiques de l'entité servant de cadre relatif, c'est-à-dire, dans le cas qui nous intéresse, de l'être humain. Par exemple, si on ne prend qu'un individu, comme entité idéologique type, considérant son histoire complète entre les limites absolues de sa naissance et de sa mort, laissant donc de côté la part de surdétermination épigénétique, on aura encore à faire face aux inconnues de son inconscient. Un inconscient psychologique au sens freudien, certes, mais aussi (et peut-être surtout) un inconscient idéologique «éternel»<sup>123</sup> déterminé en grande partie (à mon avis) par son seuil d'esthésie<sup>124</sup>, qui lui fera considérer *sa* réalité comme étant *la* réalité. De sorte que, même dans le cadre d'un univers fini, sa connaissance complète ne serait pas assurée.

Pour illustrer cette proposition, supposons une condition perçue/conçue A qui, soumise à une action B, se métamorphoserait en la condition A' souhaitée par l'agent catalyseur. Il serait possible d'imaginer que ladite condition A soit en réalité un amalgame indissociable A+C, dont C ne serait ni perçu, ni conçu par l'agent. Dans le cas plausible<sup>125</sup> où une seule fraction (si nécessaire qu'elle en serait considérée banale) de l'action B n'influencerait que la composante C, de façon à suffisamment changer l'amalgame A+C pour modifier la perception/conception de A réellement inchangé en un A' qui ne serait, en fait, que la révélation d'aspects de C, il serait néanmoins possible à l'agent d'interpréter ce changement comme résultat direct de son action sur A. L'application théorétique d'une telle interprétation de l'effet de B sur A, quoique totalement erronée, sera tout à fait productive pour l'agent qui voudra

obtenir A'. Par contre, ce pourrait éventuellement devenir un obstacle majeur à l'interprétation correcte et théorisable d'autres phénomènes visant des effets différents de A'. Pire encore, ce pourrait devenir un pré-requis à la justification de systèmes théorétiques contre-productifs sur des plans plus ou moins indispensables à une possible amélioration plus grande de la qualité de vie (car c'est bien le but à peine voilé de toute théorie soi-disant "neutre") des individus, de groupes relatifs, de populations complètes, ou même d'époques conscientes entières<sup>126</sup> qui s'en serviraient.

Cela, en soi, serait sans conséquence sur l'équité nécessaire au "bonheur" si toutes les entités étaient elles-mêmes «éternelles», mais, ce pourrait en avoir de grave quant à la conscience esthétique (perçue/conçue) de ce "bonheur". Si toutes les entités avaient exactement le même inconscient, ce qui supposerait qu'elles vivent en tant qu'un seul bloc indifférencié, ayant une conscience tout aussi collective<sup>127</sup>, elles ne seraient alors que le siège de fonctions spécifiques visant un "bonheur" (qui ne serait plus qu'une nécessité non-consciente<sup>128</sup>) ne les touchant pas spécifiquement. Mais une aussi totale abnégation, analogue à celle des cellules d'un organisme, rend très improbable, sinon impossible, un tel mode d'existence pour des consciences individuelles finies sur le plan temporel. On peut en effet parler d'un inconscient collectif, même si on ne peut pas parler d'une réelle conscience collective émanant des multiples consciences individuelles.

De même que l'inconscient représente des règles suivies sans qu'on se rende immédiatement compte de la "logique" qu'elles suivent, de même il en sera de l'idéologie pour les collectivités de consciences. Comme chez les animaux moins idéologiques, mais néanmoins sociaux<sup>129</sup>, où un instinct quasi-mécanique vient combler les carences en raison nécessaire à la socialisation "consciente" (c'est-à-dire, qui ne soit pas symbiotique, commensale, ou parasitaire, mais bien coopérative, solidaire, libre, etc.), l'idéologie apporte effectivement cette impression, à peu près arbitraire et tout à fait fallacieuse celle-là, de l'incomplétude dans la solitude, qui pousse les créatures conscientes à interagir autrement que par la violence rivale d'ego possessifs<sup>130</sup> complètement régis par leur *ça*. D'où on peut tirer un lien «organique» entre l'idéologie et la socialisation consciente.

Cependant, il est assez difficile de concevoir ce que serait une véritable conscience collective, quand celle-ci devrait émerger entre des entités «relativement autonomes» ne pouvant communiquer entre elles que par des médias dont la nature profonde est "inconsciente". Si on reprend l'analogie qu'on faisait, plus tôt, avec les cellules d'un organisme, il faut préciser que celles-ci, d'une autonomie relative très limitée, communiquent directement, entre elles, par des moyens aussi tangibles qu'elles-mêmes et ayant en eux-mêmes une "signification" réelle<sup>131</sup>. De même, pour les autres animaux auxquels on faisait référence, il est indispensable qu'ils disposent de moyens de communication tangibles et intrinsèquement significatifs<sup>132</sup> pour maintenir l'ordre inconscient de leurs sociétés primitives. Or, si l'idéologie adéquatement remplit le rôle d'inconscient collectif chez les êtres conscients que sont les humains, rien ne semble régir "physiquement" la nécessité de leurs



interactions, hors ces signaux arbitraires collectivement admis<sup>133</sup> par la multitude des consciences individuelles et autonomes.

Ces dernières semblent bien ne pouvoir fonctionner comme ensemble que sur un mode "fractal", c'est-à-dire de façon à ce que la régularité de leur ensemble provienne de l'irrégularité dans le fractionnement potentiellement infini de ses composantes. Ainsi, même un univers fini ne pourrait donner naissance à la conscience individuelle qu'avec un potentiel infiniment variable si celle-ci est l'apanage de plusieurs entités différentes. Ce qui interdit qu'on donne une définition absolue de la représentation adéquate de la "Vérité" qui devrait régir absolument les communautés de telles consciences. Celles-ci ne peuvent, par définition, être dévouées à une "Vérité" que de façon égocentrique, au mieux, ou carrément égoïste dans le pire des cas<sup>134</sup>. Dans un contexte de surdétermination quantique d'une telle vérité représentationnelle, celle-ci, en plus de n'être concevable que sous la forme d'une infinité de chaînes de consciences potentielles la définissant indépendamment d'une façon à peu près cohésive, ne peut être, à l'instar d'une chaîne réelle, qu'aussi solide que le plus faible de ses maillons. Si, en plus, on ajoute l'infinitude de l'univers, on ajoute alors un facteur exponentiel aux représentations possibles de la "Vérité".

Le degré de précision, accessible par le genre de prédiction dont on parlait plus tôt, passe donc par la relativisation du champ idéologique, qui ne peut alors être efficace que dans le cadre de sa propre relativité. Cette relativité pouvant être considérée à des niveaux variables, il deviendra à peu près aussi facile de prévoir un état historico-idéologique spécifique qu'il peut l'être de prédire la forme précise d'un flocon de neige à partir de l'histoire des flocons du passé. Bref, l'histoire rejoindra le rang des phénomènes fractals.

Malheureusement pour ceux qui s'en font des dogmes, les visées habituelles de la théorisation (de tout niveau) sont généralement assez spécifiques pour ne nécessiter qu'un minimum de données considérées absolument significatives. Qu'il y ait alors (consciemment ou non) quelques trous théorétiques dans son interprétation des "faits" n'a en effet que peu d'importance pour le théoricien d'une quelconque forme d'histoire<sup>135</sup>, en autant qu'il atteigne son but ultime de relier ses données en un schéma explicatif efficace à justifier ses perspectives. Raison principale pour laquelle on ne pourra se fier à l'Histoire et aux autres histoires autrement que comme un ensemble de variables agencées en systèmes relatifs à ceux qui la racontent et/ou y croient.

C'est pourquoi la portée de la proposition suivante de L'idéologie allemande devra être étendue:

Jusqu'à présent les hommes se sont toujours fait des idées fausses sur eux-même, sur ce qu'ils sont ou ce qu'ils devraient être. Ils ont organisé leurs rapports en fonction des représentations qu'ils se faisaient de Dieu, de l'homme normal, etc. Ces produits de leur cerveau ont grandi jusqu'à les dominer de toute leur hauteur. Créateurs, ils se sont inclinés devant leurs propres créations. Libérons-les donc des chimères, des idées, des dogmes, des êtres imaginaires sous le joug desquels ils s'étiolent.<sup>136</sup>

Cette citation qui trouvera plus loin son terme dans la très connue onzième thèse, si elle part d'une intention louable, doit s'appliquer à tous les domaines de la connaissance, sciences y compris (et peut-être même plus que les autres en ce moment de sa dominance), sans quoi, elle ne peut devenir que l'expression contre-productive d'une volonté de remplacer un joug par un autre. Celui moins subtil d'un pragmatisme naïf, dictatorial, et sans imagination. L'«anti-humanisme théorique»<sup>137</sup> vanté par Althusser devient alors à la fois la force et la faiblesse du marxisme conventionnel, ainsi que de tous les systèmes sociaux (peu importe qu'ils se veuillent ou non communistes) se fondant sur un dogme rigide de neutralité (scientifique ou non) hors duquel on ne peut être qu'hérétique. Sa force, parce que cette prémisse méthodologique demande qu'on élimine de la donne sociale, comme le proposaient Engels et Marx, les variables sans effets autres que l'asservissement de la pensée aux arbitraires impératifs "moraux" de ceux qui dictent les dogmes répondant à leurs aspirations dominatrices. Sa faiblesse, puisqu'on y élimine aussi, artificiellement et le plus arbitrairement du monde, les triviales aspirations humaines du nombre des composantes essentielles à une société d'humains, pour les remplacer par de faux<sup>138</sup> impératifs rationnels tirés d'une interprétation tout humaine (sinon strictement animale) de ce qui n'est pas strictement humain.

Pour le moment, ce qu'il importe de retenir, pour pouvoir définir la région scientifique (comme toutes les régions idéologiques, sans égards à leur niveau de relativité), c'est qu'elle repose sur une notion d'intérêt. Ce qui sera alors à déterminer, pour définir au mieux cette région scientifique, c'est le type d'utilité qu'une entité peut en tirer dans sa relation aux entités de nature relative analogue.

Cette "volonté" de connaissance «neutre» de la matière pourra, à mon avis, être interprétée comme celle, pour l'entité interprétante, de soustraire la substance pouvant avoir une utilité pour elle à l'emprise aléatoire du temps, par la systématisation imaginaire de celui-ci. Par extension, on pourra dire que cette volonté est celle de s'exclure soi-même des aléas du temps, lequel on a donné comme la meilleure représentation qu'on peut avoir d'une essence co-constituante (avec sa substance symétrique) de toute matière. L'esprit humain étant la forme d'essence la plus relativement autonome (donc, la plus imprévisible) qu'on connaisse, il est alors compréhensible qu'une volonté scientifique cherche à l'évacuer au maximum de ses représentations<sup>139</sup>.

Voilà pour ce qu'il en est pour la "neutralité" intéressée (qu'on dira progressive et intrinsèque) de la région scientifique, mais reste alors à en traiter de façon à élucider certaines des règles relatives qui sortent du modèle fractal de l'idéologie, pour éventuellement parvenir à la situer par rapport aux autres régions de même relativité.

On suppose, donc, que le monde lui-même sera vu, par la créature le comprenant à travers une idéologie scientifique, comme un assemblage de substances produisant éventuellement, dans la conscience, un épiphénomène permettant à certaines quantités matérielles (des entités) d'intérioriser plus ou moins directement les attributs d'altérités quantitatives constituées hors d'elle<sup>140</sup>. C'est pourquoi on dira que, dans la relativité d'une C.D.M., la limite extrême du cadre représentationnel sera le concept de "matière brute" telle que conçue dans sa région scientifique. L'Univers physique total (voire totalitaire) issu de ce monde représenté sera considéré, par les (entités) "scientifiques"

comme étant la perfection absolue puisque totalement atemporel. À partir de lui, l'évaluation des autres représentations accessibles à la pensée sera faite en fonction de ce qu'on a appelé leur "densité", c'est-à-dire de la proximité substantielle de leur noème à la noèse de matière brute, dans le contexte représentationnel de l'entité relative qui évalue. En d'autres mots, c'est bel et bien une classification progressive de la persistance "caractérielle" des formes diverses de matière idéalisable représentée, en fonction de leur interrelation temporelle, qui est ainsi accomplie.

Il sera cependant difficile de définir exactement la limite inférieure de la région scientifique, celle-ci ayant nécessairement une densité trop faible, trop idéale, pour qu'elle soit explicable en termes "scientifiques". On en arrive alors obligatoirement à un degré de représentation qui peut n'être évalué que partiellement par les principes des sciences, sans qu'on puisse pour autant les en exclure totalement comme étant de prédominance marquée pour le "chaos"<sup>141</sup>. On dira donc pour l'instant que, pour l'esprit scientifique, la fraction de la pensée où s'arrêtera la science sera là où l'utilité représentationnelle prendra le dessus sur sa représentativité, ou encore, là où l'interprétation des perceptions ne réussira plus à concevoir avec justesse les états futurs de la "matière brute" comprise dans l'objet sur lequel elle porte. Cet "endroit" vague sera aussi plus ou moins équivalent au début d'une région *philosophique* très difficile à cerner, dont on traitera tout de suite après avoir vu une région *mystique* qui la borne de façon tout aussi imprécise du côté opposé. Cet apparent écart, brisant la linéarité méthodologique à laquelle se prête habituellement une représentation axiale, est en fait imposé par la nature concentrique qu'on a supposée à l'idéologie. La région *mystique* qui suit, et qui, comme la présente région scientifique, se définit assez bien positivement, de

par son inclusion imaginaire d'au moins un point limite universel (si impossible son existence peut-elle être), rend sa définition nécessaire à celle autrement évasive de la "*philosophie*".

## CHAPITRE 4

### *Mysticité: la révélation d'une subjectivité universelle*

L'humanité ne supporte pas la pensée que l'homme est né par hasard, par erreur, seulement parce que quatre atomes insensés se sont tamponnés sur l'autoroute mouillée. Et alors, il faut trouver un complot cosmique, Dieu, les anges, ou les diables.<sup>142</sup>

À l'antipode de la région scientifique, se trouve ce qu'on appellera la région mystique. D'emblée, il me faut préciser que, là où l'explication du mode de perception/conception du monde qu'implique la science était passablement simple, il sera plus difficile (pour moi du moins) d'expliquer objectivement les généralités d'une perspective mystique, celle-ci se voulant ouvertement subjective. En effet, la mysticité est nécessairement subjective, en ce sens qu'elle suppose une sorte de révélation individuelle de la "Vérité"<sup>143</sup>. Pour en faciliter l'explication, qui serait autrement des plus laborieuses, on procédera par la description hypothétique du cheminement de classification d'une figure générale du personnage mystique type. On se gardera donc, comme ce fut le cas avec notre description du "scientifique", d'accorder trop "d'épaisseur" à cette représentation axiale, qui ne se veut personnalisée, rappelons-le, que pour en simplifier l'illustration.

Il faudra aussi, une fois de plus, se garder d'interpréter littéralement ce nom pour le moins évocateur. On ne parlera pas nécessairement de la mysticité en

un sens qui soit toujours rattaché à une forme de "connaissance" dont l'accès relèverait d'une réelle<sup>144</sup> expérience initiatique à un prétendu mystère quelconque. Le mystique sera plutôt considéré comme une forme d'aveu indirect (et le plus souvent inconscient) d'impuissance, d'incompétence, et (plus indirectement encore) d'ignorance, de l'entité qui se fera un élément d'importance de la régularité contraignante de certaines formes de la matière idéalisable. En d'autres mots, là où le scientifique allait chercher sa sécurité, le mystique ne trouvera que l'inconfort d'une mécanisation de son libre-arbitre.

Un peu de la même façon que le temps était l'objet de frustrations pour l'entité "scientifique", poussant cette dernière à s'inventer des systèmes de contrôle de la bête indomptable, sa contrepartie "mystique" sera obsédée par la spatialité de son monde. Ce qui pourra éventuellement se traduire en vénération craintive et/ou jalouse des "forces"<sup>145</sup> brutes extérieures qui lui resteront insaisissables par les systèmes d'interprétation rationnels du monde qu'il base sur sa nature "énergétique". L'entité mystique ne pourra concevoir que son monde, le monde d'où elle est tirée, soit régi par les simples règles d'une fatalité mécanique inconsciente, sans raisons qui soient impénétrables à qui s'en sert et s'y limite. Cela, parce que, si l'esprit humain n'était effectivement qu'un assemblage matériel répondant à des algorithmes, si nombreux et complexes furent-ils, cet esprit serait nécessairement d'un temps fini, dans l'infinité de l'univers.

À la mort d'un être, quelle que soit son évolution cognitive, il ne resterait plus que des principes devenus inactifs, et lors de la dissolution de son enveloppe corporelle, ceux-ci retourneraient à un univers bête, sans conscience, dans un "chaos"<sup>146</sup> mécanique dissolvant aussi sa personnalité. Bref, l'esprit humain pourrait n'être qu'un accident, voire une erreur, sans but autre que celui de se



produire et se reproduire, donc, sans importance, sans rôle utile à jouer dans un univers lui apparaissant autrement autonome. Sans compter que cela éliminerait la conscience innée de la fameuse "fin" historique de toute apocalypse, laquelle fait converger les disparates intérêts humains vers la réalisation d'un but commun, promettant l'accomplissement d'un monde qui lui serait pourtant si doux. Les attributs le rendant si différent du reste de la matière pourraient-ils, en fait, être un handicap par rapport à celle-ci? Certes non, cela ferait de lui une forme d'existence si vaine, si incomplète, qu'elle ne saurait même pas, contrairement au plus vulgaire caillou, la place et la fonction qu'elle doit remplir pour se sentir "apaisé"<sup>147</sup> des urgences de sa nature physique qui lui interdisent aucun repos durable dans l'existence. Il n'y aurait alors plus d'autre choix logique à l'être humain que celui d'abrèger promptement sa vie. Mais, ayant une conscience innée de sa finalité "historique" éternelle, cette avenue lui est épargnée, pour ne pas dire qu'elle lui est cruellement retirée<sup>148</sup>.

La totale liberté de choix entre le *bien* et le *mal*<sup>149</sup> sur laquelle il fonde toute sa conception du monde, ne peut être le fait, dans l'humain, d'une simple suite de valeurs "informatisées" incorporée à une bête "programme" inconscient. Après tout, n'est-il pas lui-même la preuve d'une "énergie volitive" supérieure, par la capacité qu'il démontre de changer la réponse qu'il donne à certains stimuli, en dépit de ses propres valeurs, et sans qu'aucune intervention extérieure ne soit nécessaire? Si on tire les conséquences d'un tel passage de l'essence mécanique d'une "volonté" physique, qui réagit par seule nécessité, à l'essence psychique de la volonté "libre" de l'être humain, qui agit apparemment par choix des conséquences qu'il désire, on en arrive presque automatiquement à penser qu'il doit exister une forme supérieure de cette "Volonté", agissant par "amour"<sup>150</sup>,

dont toute chose dépend. Cela qui ne semble pas évident, l'est en effet plus qu'il n'y paraît, et ce pour plusieurs raisons.

Qu'on prenne tout d'abord les rapports qui s'établissent entre les formes de "volonté" ayant une matérialité immédiatement perceptible par les sens dont l'humain est pourvu. On a la preuve formelle, par les abondants et souvent même assez complets documents de l'antiquité<sup>151</sup>, qu'une analyse visant la classification de la teneur "spiritifère" des choses a vraiment été faite. On se perdrait en détails s'il fallait expliquer les particularités de chacun de ces modes de classification. On donnera par conséquent une approximation naïve d'un mode d'évaluation qu'on pourrait y déceler et qu'on pourrait encore aujourd'hui soupçonner possible, sous une forme plus sophistiquée, chez les mystiques actuels.

Aux yeux, donc, d'un être humain ingénu, il est facile de constater que la nature qui l'entoure est assez rigoureusement hiérarchisée en ce qui concerne les choses de "l'âme". En effet, certaines choses matérielles qu'il côtoie ont l'air si peu pourvu de cet attribut qu'il y paraît jusque dans leur forme. Des cailloux, en nombre impressionnant, révèlent que, malgré une constitution tangible rigoureusement semblable, leur "âme"<sup>152</sup> est si faible qu'ils ont peine à même garder une forme qui leur soit commune. De plus, leur inertie flagrante montre bien qu'ils ont besoin de toutes leurs forces pour simplement garder leur propre aspect, sans être capables d'*être* avec quelque régularité commune, les uns étant petits grains blancs, les autres étant rochers rouges, certains étant même montagnes noires. Si rien ne venait les déranger, il semble bien qu'ils ne feraient rien d'autre que d'exister. Par contre, d'autres "choses" semblent plus éveillées à leur propre existence. Elles prennent une forme qui, quoique assez

approximative, demeure néanmoins suffisamment bien définie pour qu'on puisse les regrouper en familles ayant un minimum de volonté commune. Ainsi, les végétaux, qui de surcroît *deviennent* de plus en plus ce qu'elles sont, montrent qu'ils ne sont pas entièrement dépendants de ce qui les entoure pour agir. Action primitive que celle de croître, mais combien plus révélatrice d'une "âme" que le simple fait d'exister. Ensuite, de petites particules de matière viennent éblouir la naïve créature cérébrale qui les constate, par cette magnifique faculté qu'elles ont de se répliquer presque parfaitement d'un représentant de même famille à un autre. Lorsqu'en plus on tient compte qu'elles agissent, en se déplaçant toutes seules, encore plus que les plantes (qu'elles vont jusqu'à les visiter tour à tour, avec une certaine espièglerie, pour les consommer), il ne fait plus nul doute qu'elles sont effectivement mieux nanties que ses dernières. Cependant, elles semblent payer cher cette autonomie, car la longévité n'est pas leur principale qualité. Comme si elles s'épuisaient d'*être* si intensément.

Si les insectes étaient remarquablement "conscients" de cette brève existence qu'ils vivaient au sein de formes leur étant inférieures, que penser alors des animaux plus volumineux? Ceux-ci, en plus d'avoir tous les attributs des autres de façon plus importante encore, semblaient avoir tellement de volonté à leur disposition, qu'ils pouvaient se permettre de n'en dépenser que très peu en considération corporelle. Ainsi, s'ils ne tombaient pas victimes les uns des autres, d'un désordre insondable de leur constitution, ou d'événements au-delà des occurrences naturellement prévisibles, ils pouvaient vivre considérablement plus longtemps que les petites bestioles à exosquelette. Il sembla cependant que la nature, qui avait été si généreuse en "âme" envers ces animaux, l'avait été pour un nombre moins important d'entre-eux qu'elle ne

l'avait été pour les insectes. Plus la créature était complexe, moins le nombre de ses représentants semblait élevé. Comme si cette âme avait été une rare denrée qu'elle ne pouvait, ou voulait, distribuer trop largement. Ce qui servait, par ailleurs, assez bien l'ordre des choses puisque toutes les créatures semblaient tirer leur subsistance d'une source plus faible qu'elles en "âme", mais combien plus abondante en corps. En fut-il autrement que cela aurait été funeste à bien des niveaux. Cela aurait été, en premier lieu, un effroyable gaspillage de cette "essence", si précieuse qu'elle n'était accordée qu'avec la plus rigoureuse parcimonie. En second lieu, il s'eût produit un hétéroclite avantage en faveur de la "médiocrité". Troisièmement et plus sérieusement encore, cela aurait vite entraîné l'extinction de la vie.

C'est probablement à partir de tels constats que l'être humain, quand il se vît lui-même comme échelon suivant de la hiérarchie volitive, se sentit choyé, élu d'entre les animaux, puisqu'il était à peu près supérieur en à peu près tout sur à peu près toutes les choses de l'existence. S'il était quelques fois surclassé en un ou l'autre des attributs sur lesquels il évaluait l'âme, ce ne l'était apparemment jamais en "intellect", lequel compensait généralement amplement pour n'importe quelle de ses lacunes relatives. Le nombre très restreint des humains, comparativement aux autres animaux, le prouvait bien. Une telle "quantité" d'âme que celle qui était le lot humain ne pouvait avoir été attribuée aveuglément.

La hiérarchisation ne s'arrêtait pas là. Les créatures "évoluées" avaient en effet une hiérarchie interne à leurs espèces. L'humain n'y échappait pas. On en viendra à appeler cette hiérarchie élémentaire un "*Complexe de Caïn*", qui référera à la forme possible d'une genèse des rapports sociaux de domination, mais ce n'est pas l'objet de la présente analyse. On se limitera alors ici à en donner quelques lignes majeures concernant la *virtù*, pour reprendre l'expression consacrée par Machiavel<sup>153</sup>, des personnages les plus influents d'une telle société de domination.

Au sein de ses propres clans, donc, l'humain mystique voit que certains semblent mieux pourvus en "âme" que d'autres, caractère qui d'ailleurs semble se transmettre de génération en génération<sup>154</sup>, et qui les amène à avoir des comportements assez particuliers. Ceux-ci sont en effet plus enclins à dominer les autres, par le fait d'une agressivité clémente, ou d'une intelligence malicieuse, leur garantissant, ainsi qu'à leurs proches, une constante satiété aux niveaux des besoins primaires. Cette attitude, analogue en bien des points à celles des espèces animales entre elles, semblera alors être à l'humain ce qui confère proportionnellement un certain "*droit*" aux êtres vivants, face aux choses du monde.

Ce "*droit*", s'il peut sporadiquement paraître injuste à certains, est néanmoins généralement promu entre les membres plus frugaux d'un clan puisque, entre autres, il serait vain d'aller contre un ordre naturel des choses qui s'accomplirait de toute façon, que cela favorise ou non l'ensemble du clan. De plus, s'il semble parfois injuste à l'intérieur du clan, ce "*droit naturel*" s'avère plus souvent favorable à celui-ci, face à l'adversité de la compétition que doivent se livrer les clans pour l'obtention des bienfaits de la nature. C'est pourquoi on se fait un

devoir de choyer ses dominants, qui décideront en quelque sorte de la hiérarchie inter-clanique.

Il résulte de ce favoritisme soumis que les dominants d'un clan seront mieux dotés en ce qui concerne les choses utiles à la domination, que ce soit la nourriture vitale qui leur donne des forces, ou éventuellement les instruments de guerre. Instruments à partir desquels ils renforcent leur domination et d'où il leur devient d'autant plus facile d'obtenir tous les objets de leurs caprices. Par la suite, se produit une adéquation imaginaire entre le statut de "chef" et l'accumulation de biens, qui à son tour devient l'équivalent d'une extension du corps le rendant plus "gros que nature"<sup>155</sup>. L'avantage pour la survie qu'apportent lesdits biens passe alors par un étrange tour de dialectique qui leur confère les mêmes vertus que le volume véritable de l'animal imposant sur ses "égaux d'ego" et la "taille" de cet ego sur les autres créatures vivantes moins "psychiques". Doit-on alors se surprendre de voir l'accumulation de choses extérieures se métamorphoser peu à peu en but ultime, peu important l'utilité réelle que peuvent avoir de telles acquisitions. On n'ira pour le moment pas plus loin dans cette voie nous conduisant aux mécanismes de l'élévation ontologique. Disons seulement que cette valorisation des moyens au-dessus même des fins sera l'objet de deux approches théorétiques, ô combien différentes, dans le freudo-marxisme de Marcuse<sup>156</sup> et "l'anti-moralisme" de Nietzsche<sup>157</sup>.

Pour revenir à l'organisation "neutre" de la hiérarchisation mystique, on passera immédiatement aux conséquences inductives de l'appréciation qu'une entité mystique fera du comportement des plus "vaillants" membres de sa communauté. Sans qu'on ait besoin d'en donner la nature exacte, on peut partir

du fait incontestable qu'il existe, chez toutes les sociétés animales, des situations plus ou moins symboliques de compétition où le «vouloir-vivre» de leurs membres est mis à l'épreuve. Compétitions servant plus ou moins consciemment à la hiérarchisation "neutre" des formes de ce «vouloir-vivre». On s'intéressera ici tout particulièrement au rapport apparent entre l'opulence découlant de ce «vouloir-vivre», l'étendue de son utilité comme instrument de domination, et la position hiérarchique que donnera la pensée mystique aux entités en étant pourvues.

Parmi les plusieurs formes de compétitions auxquelles se livrent les entités, certaines des plus symboliques apparaissent viser simplement à établir une hiérarchie de compétences potentielle entre les individus d'une entité sociale relative. De sorte que les privilégiés qui sont ainsi déterminés obtiennent un respect, pour ainsi dire, "de luxe", mais celui-ci n'est pas encore accompagné d'une libération majeure des contraintes de l'inconfort matériel de l'existence. Les égards qui leur sont faits ont une valeur assez restreinte en ce qu'ils sont en rapport à un type de compétences toutes particulières dont l'utilité, si elle peut éventuellement être bénéfique à un grand nombre d'individus, ne sert encore qu'à démontrer que leurs détenteurs les ont assez maîtrisées pour s'en servir dans des situations idéales et très peu contraignantes. Ces "tournois" établissent une habilité brute qui resterait encore à être testée en situation de crise, où leur démonstration mettrait la vie des "champions" en péril au profit d'un certain nombre de leurs congénères. Qu'on pense aux joutes médiévales, aux olympiades, aux rencontres saisonnières du sport professionnel contemporain, ou aux paisibles tournois d'échecs, les "champions" de ces disciplines ont, comme c'est le cas pour les épreuves de force confrontant les adolescents des diverses espèces animales, théoriquement peu de chances d'y laisser leurs vies,

et le profit potentiel à une communauté reste encore limité à un petit groupe de "théoriciens" inconscients des utilités<sup>158</sup> dans l'entourage immédiat desdits champions, ceux à qui le "talent" du champion profite.

Il n'y a cependant aucune commune mesure entre l'admiration démontrée pour de tels champions "régionaux" et ceux dont le sacrifice de soi, de ses activités les plus productives pour la survie individuelle, implique que leurs vies soient réellement mises en péril au profit de tiers, ou encore qu'il touche une importante partie de la population dans un aspect majeur de sa survie. Ces très rares "héros", d'autant plus s'ils agissent de façon soi-disant désintéressée, obtiendront une vénération beaucoup plus grande et plus largement étendue que les simples champions, car ils démonteront, par leur attitude méprisante face au danger, un tel "supplément d'âme"<sup>159</sup>, qu'ils peuvent se permettre d'en risquer jusqu'aux nécessités les plus fondamentales de leur existence corporelle. Que penser alors de ceux qui se font un devoir de se mettre ainsi au service du commun de ses congénères. Leur désintérêt pour les choses du corps<sup>160</sup> est tel que leur "quantité" d'âme doit être à la limite d'une existence sans celui-ci. Tant et tellement que ces "saints" doivent persister presque intégralement en essence après leur vie terrestre. D'autres encore, qui non seulement mettent leurs vies au service des autres, mais en plus bravent littéralement le danger, doivent être encore plus élevés dans cette hiérarchie des âmes. Au point où il sera plus facile de les associer à autre "chose" de supérieur à l'humanité, par quoi ils ont certainement été "nourris" en âme, ou par quoi ils ont tout simplement été engendrés (conjointement à une matière humaine inconsciente de ce fait). Hercule et Persée ne pouvaient avoir été les rejetons de seuls "simples mortels".



Une fin à cette perfectibilité corporelle, donc une fin<sup>161</sup> de l'histoire, devient alors obligatoire, sinon l'humanité entière pourrait éventuellement prétendre au titre de "demi-dieu". Il s'agirait tout simplement de vivre une existence téméraire qui, si elle se terminait prématurément, conduirait de toute façon à un paradis quelconque. Mais, d'une part, si tout le monde pouvait si facilement accéder au "Walhalla"<sup>162</sup>, à quoi aurait été bon d'y tenir des festivités? Quel honneur y aurait-il eu à participer à une telle fête devenue populaire? D'autre part, qui aurait alors voulu sacrifier sa vie mortelle aux corvées de l'existence terrestre? Aussi bien dire qu'on aurait demandé gentiment des volontaires pour être éternellement esclaves, puisqu'une existence de sacrifices pour le bien-être terrestre de ceux qu'on destinait au paradis, se serait terminée sans gloire, dans la médiocrité d'une vie éternelle, somme toute, très semblable à celle "endurée" sur terre. L'anonymat resterait éternellement, en effet, comme pour les porteurs d'eau des événements sportifs, le lot de tels serviteurs car, si on invite normalement tous le "personnel" d'une "équipe" à participer aux "célébrations d'après-match", seuls les joueurs ont leur nom sur la "coupe", et moins encore peuvent prétendre à entrer au "temple de la renommée". Ce qui n'est compensé, relativement aux acteurs les plus apparents de la victoire, ni par des avantages marginaux, ni par des avantages matériels. À moins, alors, de célébrer la nature différente de ce sacrifice de soi autant que celui des guerriers, sinon davantage (pour compenser la routine terrestre). Mais ainsi, qui voudrait être guerrier? Bref, une telle voie "unidimensionnelle"<sup>163</sup> aurait vite conduit, dans le contexte compétitif de construction globale d'un système de hiérarchisation ouvert à tous, à l'annihilation suicidaire d'une civilisation bipolaire.

Cependant, si le contenu en âme devait atteindre certaines limites dans les êtres corporels, même chez les meilleurs, certains signes ne trompaient pas quant à

l'existence de formes encore supérieures d'âmes, dont l'existence ne dépendait même plus d'un corps tangible. Qu'on prenne pour exemple les éléments se déchaînant sans préavis ou encore les astres suivant des parcours parfois irréguliers, voire erratiques. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que les premières divinités reconnues aient été celles concernant ces phénomènes. Mais ceux-ci pouvant être aussi destructeurs que bénéfiques (que ce soit directement ou par l'entremise d'oracles), ils ne pouvaient pas agir aussi aveuglément que les humains et faire des erreurs aussi grossières. Après tout, n'étaient-ils pas censés avoir une âme supérieure aux simples humains? On peut donc supposer que c'est une raison pourquoi les "dieux" animistes furent subordonnés à des dieux "émotionnels" les gouvernants. Il devenait alors possible de trouver chez les dieux des conflits "politiques" analogues à ceux des humains, quoique à une échelle spirituelle bien supérieure, sur le mérite hiérarchique de leurs causes respectives, faisant de la rage des éléments un reflet des ires des uns contre les autres et non directement dirigés (quoique ce fut parfois le cas) sur les hommes.

Une fois de plus, malheureusement, un tel système avait ses failles. C'est qu'une perception microcosmique de l'ordre universel ne pouvait être aussi cohésive chez les humains que ne l'était une orientation strictement bipolaire. Les humains se sentant lésés n'avaient plus, pour laisser libre cours à leurs instincts égocentriques, qu'à prêter allégeance à un dieu dont les aspirations correspondaient aux leurs, et ainsi se promettre une éternité aussi relativement plaisante que sa vie devenait profitable<sup>164</sup>. C'est d'ailleurs probablement ce qui amena indirectement les théoriciens de l'âme vers la conception d'un seul<sup>165</sup> Dieu macrocosmique omnipotent et omniscient, source suprême d'énergie volitive, auquel on opposait une antithèse porteuse de tous les maux. Un tel

génie du mal ne pouvant plus séduire personne, sauf par des ruses qu'on savait en être nécessairement, tous devaient alors tenter de leur mieux de suivre la juste voie rédemptrice.

Certes, une telle analyse, pour le moins synthétique, n'est peut-être pas exactement représentative du cheminement historique vers de religions bipolaires, mais elle révèle néanmoins assez clairement le syllogisme auquel devait presque inévitablement mener la perception qu'avaient les êtres humains mystiques d'origine, d'autant plus probablement que leurs héritiers se la sont transmise jusqu'à nos jours sans transformation majeure. Les choses matérielles semblent agir de façon autonome en fonction d'une force préétablie qui détermine leur degré d'activité et leur niveau d'autonomie. Plus est élevé le niveau d'autonomie, plus la "chose" qui en est dotée semble avoir pouvoir et droit sur la destinée des autres "choses" qui lui sont inférieures en "contenu" de cette énergie, d'une façon d'autant plus subtile (avec des visées proportionnellement grandioses), et avec d'autant moins de réserve, qu'elle en est elle-même pourvue. Puisque la créature humaine apparaissait la mieux pourvue en une telle énergie, parmi les "choses" terrestres tangibles, elle devait donc être maîtresse de toutes les autres. Il ne restait plus, alors, qu'à appliquer ce même syllogisme à l'intérieur de l'espèce des créatures humaines, comme l'avaient apparemment fait inconsciemment d'autres créatures sociales plus primitives, pour déterminer quels des humains devaient se voir opposer le moins de résistance à leurs volontés, et par conséquent devenir les "décideurs" des priorités matérielles des groupes relatifs auxquels ils appartiennent.

L'*energeia* de cette âme, en tant que forme de "volonté" plus ou moins consciente (s'étalant sur terre du «vouloir-vivre» animal plus ou moins subtil à la mécanique physique) est effectivement le principe actif de toute chose existant, et est toujours ce à partir de quoi le temps est évalué. Ce que l'entité mystique prendra pour son essence spirituelle, ce à partir de quoi elle évaluera son monde, sera justement l'expression apparemment irrégulière des principes la régissant, l'apparente liberté qu'elle aura face à la détermination des choses plus simples qu'elle perçoit du monde.

La région mystique part donc du présupposé que la temporalité "volitive"<sup>166</sup> est l'aspect de la matière duquel la «conscience» est la plus près. Ainsi, si l'entité scientifique (au présupposé substantiel), cherchait à dominer l'aspect temporel de la matière qu'elle pensait lui échapper, en niant dans la conception idéale de son monde et d'elle-même, toute forme intrinsèque de dépendance à un temps dont elle cherchait paradoxalement à s'en "approprier" la plus grande "quantité" possible<sup>167</sup>, ce sera l'inverse qui se produira au niveau mystique. Se concevant lui-même comme la créature potentiellement parfaite d'une sorte de "pure" volonté n'ayant pas besoin de la triviale matérialité du monde qu'elle aurait créé pour sa créature (pour la choyer et/ou pour la mettre à l'épreuve, selon les variantes), le mystique aura plutôt tendance à vouloir multiplier, ou à vouloir limiter (selon la croyance que le divin habite ou non, qu'il *soit* ou non le monde qu'il a créé<sup>168</sup>) le plus possible ses contacts avec la matière neutre car, dans son optique plus ou moins admise d'une essentialité indestructible (de l'éternité spirituelle), c'est là la composante de la matière qui échappe à la logique "spirituelle" de ses besoins. Bref, son attitude face au palpable sera tout le contraire de la neutralité que cherchait le scientifique, cherchant effectivement à trouver la voie d'une subjectivité parfaite, qui serait

intrinsèquement et exclusivement porteuse de "bonheur" (parfois obscur, il faut le reconnaître) pour l'humanité<sup>169</sup> qui s'y conformerait inconditionnellement.

Cette conception régionale est en effet sujette à faire du contrôle sur la matière, l'expression suprême du "savoir", même s'il n'est toujours, en fait, que relatif aux objectifs que lui fixe son agenda utilitaire. D'une façon tout aussi paradoxale que chez les scientifiques, qui refusaient l'aspect essentiel de leur être, les mystiques, pour bien comprendre l'univers de façon "objective", croiront que sa définition essentielle devra être faite par négation de ce qu'ils sont profondément. Dans ce cas, cependant, la négation de soi ne sera pas celle des facteurs temporels sans constance, mais celle des facteurs physiques contraignant une subjectivité universelle (que posséderait l'humain) à se plier à des règles déplaisantes. Le mépris de la matière brute qui pourra en sortir, pourrait donc être interprété comme une frustration de ne pouvoir faire toujours à sa guise, frustration qui métamorphoserait, chez les mystiques, en dénégation d'une puissance matérielle illimitée qui leur permettrait de continuer éternellement une existence matérielle qui serait alors sans contrainte. On pourra donc parler d'une sorte de complexe d'infériorité. Il en résultera une humilité contrariée contournant ses prémisses négatives par une logique psychotique selon laquelle la *Vérité essentielle* d'un créateur bienveillant dirigerait le monde perçu de la substance, à partir de règles dont le mode conçu de l'existence psychique n'offrirait qu'un mince aperçu. La magnificence d'une telle puissance qu'offrirait la fin<sup>170</sup> de l'existence corporelle serait en effet incompréhensible même pour le plus éclairé des mortels, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas intelligible ni communicable, mais qu'il serait seulement possible d'en ressentir la nécessité.

Dans la région mystique, on trouvera principalement les conceptions qui feront de la matière l'expression incomplète d'une expérience, dont le mode d'existence n'atteindrait la "perfection" que dans une absoluité idéale d'un idéal intangible. D'où on dira que le principe moteur de la mysticité sera "l'idée pure" dont elle se fera un but. La logique de toute dialectique conséquente s'opérant dans une opposition entre deux termes extrêmes, il ne sera pas étonnant de voir les plus extrêmes conceptions scientifiques devenir l'expression de ce qu'il y a de plus méprisable, de plus erroné, pour l'être de la mysticité. Si, donc, la conception mystique était la voie de la justesse (qui ne tardera pas à devenir "justice"), son opposée dialectique ne pourra être qu'incorrecte (une in-justesse qui mènera à "l'injustice"<sup>171</sup>). Il ne semble pas nécessaire d'élaborer sur la façon "mécanique"<sup>172</sup> par laquelle les deux extrêmes de l'axe idéologique, c'est-à-dire la "rebelle"<sup>173</sup> matière brute (strictement spatiale et sans "âme") des humains à tendance scientifique et l'inconséquente idée pure (strictement "temporelle"<sup>174</sup> et sans constante) de ceux à tendance mystique, celle-ci ayant été amplement expliquée par Nietzsche<sup>175</sup>, mais on doit tout de même souligner cette apparition, dans le domaine mystique, de la conception du "bien" et du "mal" dans laquelle elle résulte. Dans une des représentations se voulant un guide vers la perfection mystique, la "Sainte Bible", on trouve d'ailleurs, dès le début, cette opposition du bien et mal, où ce dernier prend la forme d'un arbre portant le fruit défendu, la *connaissance* du bien et du mal, qui sera l'objet du péché originel<sup>176</sup> par lequel la condamnation à l'anxiété viendra.

Pour revenir à la description plus théoriquement neutre d'un axe idéologique sans trop "d'épaisseur", on pourra donner la limite supérieure de la région mystique comme étant le lieu où la connaissance de la matière n'est plus qu'objet de contrôle, c'est-à-dire le point conceptuel ayant un contrôle total sur celle-ci, sans en avoir besoin pour exister. Son équivalence temporelle sera donc celle d'un temps absolu et illimité dont la volonté est indépendante de tout espace. Pour ce qui est de sa limite inférieure, on en a dit qu'elle était, tout comme pour sa contrepartie scientifique, difficile à définir exactement, mais on la définira tout de même comme le lieu où la fraction essentielle (l'idée) de la matière n'a plus d'utilité de contrôle sur sa substance (la contrainte physique).

C'est avec ce problème qu'on a à définir les limites inférieures respectives des deux régions jusqu'à présent observées, qu'on effectuera la transition vers une analyse de la région qui servira de tampon entre lesdites régions, c'est-à-dire la région *philosophique*. En effet, les régions scientifique et mystique n'entreront pas directement en collision, par leurs limites inférieures. L'exception viendra peut-être d'un contexte où il y a guerre ouverte, mais c'est alors généralement entre deux clans relativement isolés l'un de l'autre dont on ne peut dire qu'ils forment une même société. On retournera alors à des "valeurs" plus fondamentales, dont l'enjeu de la distribution de la matière paraîtra parfois plus évident, mais dont on verra, en y observant de plus près, que c'est, en fait, sous le couvert d'une forme plus subtile de la primitive opposition entre les conceptions "spatiales" et "temporelles"<sup>177</sup> que se déclareront les hostilités. Lors de la résolution des conflits, ce jeu donnera alors naissance à la région "médiatrice" d'une philosophie "populaire", regroupant ce qui était conceptuellement le plus "bas" des deux côtés, qui permettra l'intégration des

conceptions opposées à la société plus globale des survivants, laquelle reprendra la forme générale, bien qu'amplifiée, de ses composantes originelles.



## CHAPITRE 5

### *Philosophie: L'état de nature perpétuellement dénaturé*

Pour vivre seul, il faut être une bête, ou un dieu. Reste un troisième cas: il faut être les deux à la fois... *philosophe...*<sup>178</sup>

Entre les deux pôles régionaux de la science et du mystique, dont on a tenté de définir au mieux des paramètres assez précis tout en restant plutôt ouverts, on définira une région plus nuancée, laquelle comprendra généralement les domaines obscurs<sup>179</sup> correspondant au politique, au psychologique, et à l'éthique. Généralement, car on dira cette région plus ambiguë à cause de sa proximité à la conception qu'une entité devrait "logiquement"<sup>180</sup> avoir d'elle-même, étant en effet au centre des conceptions idéologiquement possibles aux entités conscientes ayant une "symétrie"<sup>181</sup> matérielle analogue à celle de l'être humain hyléo-idéal. En d'autres mots, ce qui rendra la région philosophique si équivoque, c'est qu'elle traitera d'occurrences spatio-temporelles aux conséquences relativement semblables pour toute conscience qui les observera, mais que les réactions typiques qu'on tentera d'y définir comme les plus conformes à la réalité systémique de l'Univers seront nécessairement analysées sur les bases de facteurs préjugés involontairement préférentiels, relatifs à la position concrète, sans fixité spatio-temporelle, de la surdétermination historique de l'entité consciente qui l'intéressera. Ainsi, c'est parce qu'elle est en quelque sorte soumise à une double nécessité d'ouverture sur des conditions réelles d'existence changeantes, et de fermeture théorique permettant une certaine stabilité prévisionnelle, que la définition précise de cette région deviendra si problématique. En effet, la réalité universelle philosophiquement

conçue n'est plus une question d'absolutisation d'une ou l'autre des composantes "symbiotiques" de la matière pour prévoir son "opposé" théorique, mais bien une tentative de réconciliation de ces "opposés" extrêmes dans un impératif matériel qui n'a pas de réelle constance, outre celle d'un "vouloir-vivre" indéfinissable, dont les seuls indices de son existence sont de toute façon entièrement question d'une surdétermination de plus en plus vaste au niveau théorétique.

C'est dire que la région philosophique ne sera pas construite de la même façon que les régions précédemment décrites, lesquelles se définissaient (et définissaient du coup l'être humain) en fonction d'un référent totalement extérieur à la nature humaine, ou plutôt en fonction d'une extrapolation idéale d'un absolu universel obtenu par prolongement excessif d'un aspect spécifique de la bipolarité unifiée qu'est la matière en général (donc, par extension, qu'est la forme humaine de cette matière). Contrairement à celles-ci, la région philosophique, qui deviendra ainsi le début de l'expansion ontologique des entités humaines de tout niveau, se constituera à partir du centre inconscient<sup>182</sup> de l'entité globale relative à laquelle ses conceptions réfèrent, vers les limites inférieures de chacune des régions précédentes, dont on a déjà vu qu'elles étaient floues.

Ce centre, d'où s'élèverait éventuellement une échelle ontologique relativement juste de la relation des entités à leur monde, sera cependant très rarement, sinon jamais, le centre effectif de la conception que l'entité aura d'elle-même. Une entité qui aurait une telle conception d'elle-même serait trop près d'un "*bonheur*"<sup>183</sup> si perpétuellement intense qu'il rendrait le «vouloir-vivre» obsolète, comme le voudrait Schopenhauer, mais cela rendrait aussi la vie elle-

même pratiquement impossible. D'abord, on peut penser qu'elle ne pourrait jamais s'élever suffisamment, du point de vue ontologique, pour même avoir une conscience du monde assez consistante pour lui permettre d'y survivre plus de quelques jours par elle-même.

Car c'est bien l'élévation ontologique "générale"<sup>184</sup> qui distinguera cette région philosophique d'une entité à conscience "supérieure" du simple champ idéologique plus restreint d'une "chose" ou d'un animal au champ idéologique moins expansif. Or, justement, une telle élévation ontologique est difficile à imaginer sans l'expansion du champ idéologique auquel elle se rapporte car, ce champ ne porterait alors plus que sur l'*être* de l'entité supra-consciente qui en résulterait. C'est d'ailleurs pourquoi, dans l'hypothèse improbable d'une symétrie idéologique parfaite, la région philosophique deviendra pratiquement un synonyme archétypal de conscience "juste"<sup>185</sup>. Cependant, une entité tronquée de ses plus grandes incertitudes certaines<sup>186</sup> serait très peu fonctionnelle, et manquerait de la plus élémentaire des autonomies, n'ayant tout au plus qu'un «vouloir-vivre» hypertrophié de nature quasi-végétale, mal adapté à sa condition organique complexe. Même si elle parvenait à obtenir un regard plus large sur son monde, tout devenant pour elle si fatalement nécessaire<sup>187</sup>, une entité vivant une telle félicité perdrait la combativité minimale nécessaire pour surmonter l'adversité. Elle deviendrait en quelque sorte un âne de Buridan conscient de son absurdité.

Sans aller plus avant dans l'explication du rapport de la région philosophique du champ idéologique à l'axe ontologique, il reste néanmoins des points importants qu'on peut relever sur le plan strictement idéologique. On peut dire, par exemple, que la région philosophique partira d'une reconnaissance plus ou moins complète de la double nature faussement paradoxale de l'existence consciente, résultant en une conception plus "fonctionnaliste" du monde que ses voisines "utilitaristes" aux limites inférieures mitoyennes de son extérieur. Cependant, si elles se veulent neutres, les conceptions philosophiques garderont toujours une certaine tendance, relative à ce, qu'elles proviennent d'un point spatio-temporel "central" d'un champ en perpétuel changement<sup>188</sup>. Un tel phénomène fera en sorte que son centre ne pourra être fixe en valeur "absolue", et entraînera que toutes les C.D.M. qui y évoluent ne pourront perpétuellement garder un même *réfèrent de véridicité* "présent" (ou "actuel") sans éventuellement se voir graduellement reléguées au niveau de tendances, voire assimilées à des hérésies non-fonctionnelles. Ce qui les condamnerait, en leur temps, à disparaître au rythme de leurs adeptes, qui ne pourraient plus survivre (métaphoriquement autant que littéralement) grâce à elles. On peut d'ailleurs penser que c'est ce qui pousse la conscience à évoluer, puis à se déplacer, d'autant plus vite qu'elle est étendue<sup>189</sup>. Alors, pour simplement survivre, un "philosophe" aux systèmes rigides devrait être, ou le roi de la conscience chez un peuple complètement niais, ou encore avoir une philosophie tendancielle, devenant d'autant plus tendancieuse qu'il est "intelligent"<sup>190</sup>. Autrement, il lui faudrait avoir un niveau ontologique assez élevé pour avoir une conviction égale de la "vérité" de tous les extrêmes représentationnels de son espèce. Ce qui est une fois de plus impossible, à moins d'être l'univers dans son entier, ou encore d'être totalement sans "Volonté"<sup>191</sup>. Le Roi-philosophe de Platon serait donc une aberration, de

quelque sens qu'on le prenne. On n'entrera pas tout de suite dans les détails de cette proposition, mais disons simplement que ce sera le «vouloir-vivre» d'un "philosophe" qui le poussera initialement vers l'intelligence de son monde et que celle-ci lui rapportera en retour... un plus grand «vouloir-vivre». Ce qui confirmera d'autant plus sa tendance qu'il ne peut y avoir "d'extrême centre"<sup>192</sup> dès que le niveau de conscience des individus d'une espèce implique qu'ils aient besoin d'une forme quelconque de politique (car si elle n'est pas que cela, la philosophie est toujours politique) si primitive fut-elle, pour vivre et survivre à la vie sociale qui lui est imposée<sup>193</sup> par son type de matérialité.

Pour se mieux représenter cette région philosophique, on tentera de l'imaginer comme une C.D.M. autonome, de façon à y retrouver ses propres mini-régions scientifique, philosophique, et mystique. Ce sont celles-ci qui seront alors transposées en sous-régions politique, psychologique, et éthique, de la région philosophique plus vaste, qu'on voulait délimiter de ses voisines tout en la gardant sur un continuum idéologique général type. Ce sont là les thèmes les plus généraux de l'idéologie philosophique<sup>194</sup>. Ils représenteront, au niveau philosophique, le type de rapport que l'être humain entretiendra avec lui-même, en tant qu'élément des trois régions générales ici définies. Ainsi, la politique traitera des rapports entre les humains spatiaux, l'éthique observera leur relation temporelle à eux-mêmes, et la psychologie se voudra plus connectée aux deux aspects de la matière humaine, analysant principalement l'individu humain comme entité globale. On aura ainsi une idée plus précise de ce qui caractérise particulièrement spécifiquement la philosophie, tout en l'unissant à ses partenaires de palier plus radicales. Ne retrouve-t-on pas, par ailleurs, dans le vocabulaire usuel contemporain, une discipline que l'on appelle la *science politique*<sup>195</sup>? La psychologie *empirique* contemporaine ne tire-t-elle pas aussi

son nom d'un mot du vocabulaire *religieux*<sup>196</sup>? Et finalement, l'éthique en général ne se veut-elle pas une sorte de *morale* disciplinaire sans dieu<sup>197</sup>? Bref, il semble tout à fait pertinent et approprié de procéder de la sorte.

Ce qui apparaît d'ailleurs d'autant plus vraisemblable que ces sous-régions se réclament «d'autonomies relatives» plutôt mitigées. L'éthique, trop modeste pour être incluse parmi les diktats d'une morale divine, est par contre trop noble pour se laisser assimiler à un cadre philosophico-scientifique n'incluant que des disciplines aussi farfelues que celles traitant de la façon de se diviser les mondes en propriétés<sup>198</sup> plus ou moins collectives (non pas au sens scientifique de qualités communes aux choses entre elles mais de possessions propres des humains). La politique, moins rigoureuse qu'une science exacte, est néanmoins trop bien réglementée pour qu'on lui mette une étiquette la rapprochant des champs peu rationnels (voire quasi-émotionnels) de la morale ou même de l'éthique. La psychologie, elle, n'accordant aucune préférence marquée pour aucune des tendances idéologiques possible, se concentrant d'abord sur le *hic et nunc* d'un archétype supposé de l'individu [*sic!*], ne pourrait pas, non plus, être totalement fusionnée aux disciplines conjointes de la région dont elle participe, sans devoir au moins s'élever au-dessus d'elles comme médiatrice de leurs disputes.

On se trouve, ici, à devoir recommencer un processus de classification semblable à celui qui est l'objet de l'ensemble de notre axe plus général. Cela est, soit dit en passant, conforme aux attentes qu'on peut avoir face à une conception Relativiste, telle que celle à laquelle se limite encore la présente analyse. Ainsi, ce qu'il faudrait déterminer, ce sont les points extrêmes délimitant la sous-région philosophique de l'axe idéologique. Cependant, la

désormais plus évidente relation de notre approche à une théorie de la Relativité rendra cette entreprise plus difficile, pour autant qu'on la considère objectivement possible, car elle pourrait ensuite être appliquée d'une façon plus spécifique encore sur les micro-régions obtenues, et ce de façon pratiquement infinie. De plus, qui dit Relativité, dit du coup changements significatifs selon la correspondance spatio-temporelle du référent choisi. En tenant à l'écart la nature évolutive d'une société particulière, et en gardant encore assez élevé notre niveau quantique d'incertitude, on devrait néanmoins pouvoir adapter notre mollusque de référence relative, de façon à obtenir un point plus solide sur lequel fonder nos réflexions. Au point où on en est de l'analyse, étant difficilement en mesure de le mieux définir, on se contentera pour le moment de donner notre mollusque comme étant l'État de ce qu'on conçoit aujourd'hui comme une société civilisée. Une meilleure définition de celui-ci viendra un peu plus loin...

Donc, c'est par la relation des sous-régions à leur État qu'on définira grossièrement les limites les plus poussées de notre région philosophique. Cet État, qui deviendra éventuellement lui-même une entité relative, et il sera déterminé arbitrairement par un cadre qu'on appelle celui de la légalité. Certes, les sous-régions philosophiques pourront parfois avoir des limites quelque peu différentes de ce qui sera officiellement reconnu par la légalité étatique mais, dans les cas où celles-ci deviendraient l'équivalent des absolus ultimes des régions scientifique et mystique d'une C.D.M. plus vaste, pour peu que ces référents relatifs n'affectent directement en rien l'existence de l'État<sup>199</sup>, ils seront plus facilement tolérés que pourraient l'être les hérétiques antithétiques totaux des régions plus radicalement spatiale ou temporelle. Cela fera d'ailleurs partie des indices qu'on pourra observer pour déterminer les tendances relatives

des Conceptions Du Monde ponctuelles des épisodes particuliers de l'Histoire humaine. Là-dessus, trêve de digressions contextuelles, et regardons-y de plus près.

Ce qui prendra valeur de référent philosophique ultime, du côté de sa tendance scientifique, sera donc ce point limite qui sera déterminé par la légalité d'une action ayant des répercussions directes sur la constituante physique de la matière universelle prise comme référent ultime par un corps social. Par exemple, pour une très hypothétique société (et tout autant improbable) qui aurait la matière brute scientifique comme référent, on pourrait dire que ce point correspondra approximativement à quelque chose où le temps idéal pur de son opposé mystique commencerait d'avoir assez d'influence sur le nombre des individus la constituant pour mettre en doute l'universalité du principe choisi comme régissant l'entité sociale en cause. Il apparaît que c'est d'ailleurs cette variable de l'opinion des individus qui rendra plutôt improbable cette illustration par une société absolument scientifique.

En effet, toute entité sociale, même sous les formes les plus idéologiquement extrêmes, devra toujours inclure la composante individuelle des fractions qui la compose de façon consciente (en l'occurrence, la composante humaine) minimale dans son cadre légal. Cela est bien compréhensible puisque son existence même vient de l'union de ces fractions individuelles. La définition consensuelle de l'individu type pourra sensiblement varier d'un cadre à l'autre, mais il n'en restera pas moins qu'on devra l'y inclure. De surcroît, on devra l'y inclure d'une façon qui permettra à ceux qui y seront reconnus, et s'y reconnaîtront<sup>200</sup>, de pouvoir remplir les fonctions élémentaires permettant le



maintien de leur existence (et par extension, de l'existence de l'entité sociale en question).

Ainsi, la composante temporelle de la matière constituant l'individu conscient, l'obligeant à supposer un minimum de sens à son existence pour stimuler son «vouloir-vivre», toute société doit s'assurer de laisser entrer des éléments idéologiques paraissant "surréalistes" comparativement à une définition rigide de l'espace pris comme matière brute d'une C.D.M. strictement scientifique. On aura alors une délimitation plus facilement concevable, quoique encore un peu floue, de ce qu'on prendra comme point séparant la région philosophique de la région mystique définie plus tôt. Ce point, qui sera aussi la conception éthique la plus extrême, représentera la conception légale qu'une entité sociale se donnera comme limite en dedans de laquelle les individus conscients trouveront une raison de participer à l'entité plus vaste de leur société, tout en donnant un sens "universel" à leur existence propre. On pourra l'associer à plusieurs vocables reconnus<sup>201</sup>, mais on reconnaîtra partout que sa composante essentielle en est une d'appréciation émotive de l'histoire de l'entité sociale globale qu'elle concerne. C'est-à-dire que l'éthique la plus extrême sera une conception pseudo-logique<sup>202</sup> qui donnera sa raison d'être à l'individu conscient dans le principe de son entité sociale pris comme fin. Hors de cette limite, un individu ou un sous-groupe social qui élèverait, par son action, des principes "moraux"<sup>203</sup> au même niveau que celui reconnu légal socialement, sera reconnu coupable de crime. Ce, même si le fondement idéal de son action peut paraître louable<sup>204</sup>.

Si on procède de la même façon pour concevoir la frontière séparant le scientifique strict du philosophique, débusquant du coup la limite qu'on appelle

politique de cette dernière région, on aura une image tout fait inversée de ce qu'on trouvait avant. En supposant une entité sociale hypothétique complètement mystique, c'est-à-dire, ayant un référent de véridicité absolument temporel (donc, idéal), on aura une situation où ce seront les besoins physiques élémentaires des individus conscients qui devront être pris en compte par le cadre légal de l'entité sociale qu'ils constituent.

Ainsi, la politique se voudra ce mode spécifique de la pensée, à partir duquel on déterminera les moyens d'inclure la notion d'individu au corps social d'une entité déterminée. Contrairement à ce qui était le cas pour l'éthique, ce ne sera plus la finalité idéale ultime de son histoire qu'une entité cherchera à inculquer aux individus la composant. Ce sera plutôt la légitimité de la distribution hiérarchique des éléments physiques de son mode propre d'existence que l'entité tentera de justifier auprès de ses fractions, et c'est ce qui rendra encore une fois nécessaire l'inclusion minimale d'une reconnaissance de la nature humaine dans le cadre légal de la région philosophique. En effet, si l'entité sociale a besoin de ses éléments conscients individuels pour perdurer, elle doit donc garantir à ceux-ci le moyen de leur propre continuation. Or, comme les individus conscients de toute société humaine ont des besoins physiques, il faudra alors leur garantir "légalement" d'avoir un approvisionnement en ce que leur corps nécessite pour survivre, et même un peu plus puisque sans un léger supplément, l'individu pourrait très bien survivre sans le groupe de sa société et y trouver le même compte.

Cela qui jusqu'ici est tout à fait "logique" en ce que, sans cette garantie, l'individu qui n'a plus alors aucune raison de s'engager dans une société qui s'étiolera au rythme du désengagement collectif, n'est cependant pas d'une

logique infaillible. Tout comme c'était le cas pour la limite éthico-mystique de la légalité sociale, la logique politico-scientifique de la sous-région philosophique qui nous intéresse ici n'est que partielle. En effet, la reconnaissance d'un principe politico-philosophique peut, s'il est transposé dans les faits concrets à un niveau rejoignant celui de la légalité, être aussi mal perçue et entraîner autant de conséquence que ce qui était le cas pour la limite opposée du cadre philosophique. Dans le scénario présent d'une entité sociale énergiquement mystique, celui qui appliquera à la lettre des prescriptions politiques admises au niveau "moral", comme si elles étaient "lois", sera certainement sanctionné<sup>205</sup> aussi énergiquement que l'autre qui faisait lois des principes plus éthiques.

Bref, c'est principalement aussi un aspect économique de la société que délimite la sous-région politique de la philosophie, c'est-à-dire qu'elle est ce qui régit les relations entre les individus<sup>206</sup> idéels, face à leur milieu spatial. Puisque la région philosophique est conçue ici comme étant délimitée à l'opposé par ses considérations éthiques, lesquelles régissent les individus physiques entre eux face à leur environnement idéal, on peut donc dire qu'elle concerne surtout la nature économique des entités sociales. À partir de là, la définition d'une sous-région dite psychologique apparaît presque accessoire pour les fins générale de notre présente analyse, mais elle trouvera un sens nouveau un peu plus loin, donc on s'y attardera quand même un peu ici.

Une fois de plus, comme ce fut le cas pour la région philosophique en son ensemble face à ses voisines, il faut prendre à part la situation particulière de la sous-région psychologique dans la petite, quoique aussi et souvent même plus acharnée (car plus directe), rivalité tendancielle intra-régionale. On aura déjà compris que, étant au centre de ces conceptions idéelles et physiques d'un être conscient évoluant dans un monde dont on considère principalement l'aspect opposé de la matière le constituant, la définition de la psychologie qu'on aura ici en sera plutôt une plaçant une entité relative face à elle-même. Cette simple affirmation devrait suffire à donner toute sa pertinence à l'exergue qu'on a placé en début de chapitre. Pour vivre son existence d'une façon réellement consciente<sup>207</sup> qui serait totalement exempte de frustration, une entité devrait pouvoir vivre seule, sans aucune interaction effective avec des entités de même nature qu'elle, ayant des visées similaires aux siennes. Or, pour même survivre dans la solitude absolue, il faudrait avoir un instinct "mécanique" suffisamment développé (comme celui des animaux tels qu'entendus par Nietzsche) pour se passer d'éducation, ou encore avoir la science infuse d'un dieu. Reste, comme le dit Nietzsche, un troisième cas, il faudrait être philosophe, c'est-à-dire être en harmonie totale et perpétuelle avec son milieu. Ce dont bien peu d'humains, s'il s'en trouve, semblent avoir été capables à ce jour...

Avant de conclure l'explication de notre axe idéologique, il resterait encore une position à élaborer pour expliquer plus à fond les raisons qui l'ont précédemment fait rejeter, celle d'une relation des régions radicales à la philosophie mettant cette dernière en situation de marginalité totale. La raison pour laquelle elle avait été laissée de côté, c'est que cette position est impossible à soutenir hors du contexte d'un *axe historique*<sup>208</sup>, mais alors, son sens changera radicalement. Tenant compte de la mouvance historique, la

marginalité de conceptions philosophiques ne pourrait signifier qu'un déplacement des C.D.M. indiquant qu'on aurait évolué en un point faisant de ce qui est actuellement philosophique l'équivalent d'une région de convictions obsolètes au point qu'on les aura oubliées. Ce qui marquerait, pour ainsi dire, une nouvelle époque consciente philosophique.

C'est d'ailleurs aussi une des raisons pourquoi on a dû refuser l'idée d'un Roi-philosophe qu'on prendrait pour meilleur détenteur du référent de vérité absolue. Une philosophie étant toujours tendancielle elle aura toujours un parti pris qui se dirigera progressivement vers l'extrême de sa tendance. On pourrait croire que, étant de toute façon plus près de l'expérience humaine, il ne s'agirait alors que de conserver éternellement un même modèle philosophique, mais même une philosophie fixe ne pourrait servir de référent social, car elle serait stagnante et donc, non-viable dans une société mouvante. Une telle conception s'apparenterait à une forme de schizophrénie non-fonctionnelle (par opposition au philosophe "normal" qui est au moins fonctionnel) de l'entité, ne pouvant transiger avec les situations nouvelles qu'entraîne nécessairement la mouvance sociale.

Autrement, advenant qu'on admette la possibilité d'un être détenant une sagesse *supérieure* à celles connues, on serait en face d'un être ayant un mode d'existence différent de celui de l'être humain. Seulement, sans «fin historique», ce surhumain ne serait fondamentalement pas beaucoup *mieux* que l'humain perpétuellement actuel, il ne serait que *différent* de celui-ci. En effet, dans un tel "monde" surhumain, ce n'est que la définition du "Véritable" (la C.D.M.) qui changerait, et non la nature du nouveau "Surhomme" ("INCIPIIT ZARATHUSTRA"<sup>209</sup>). L'humain converti à ce "surhumanisme" ne serait alors

certain que d'une chose de plus que son prédécesseur: qu'il n'est plus ce qu'il était. Or c'est toujours là une chose qu'on prétend savoir, sans cependant oser aller jusqu'au bout son raisonnement. Autrement dit, on n'en aura fini avec le questionnement sur la nature exacte de l'être humain que le jour où il n'y aura plus d'humain vivant. Pas parce qu'on aura atteint le paradis mystique de toutes les réponses "spirituelles" ou parce que la science aura atteint un niveau pouvant expliquer le rôle "mécanique" de l'humain dans l'Univers... Non, ce sera simplement parce que la question (au moins pour la branche terrestre des potentielles formes d'existence vivantes) se sera éteinte avec la dernière créature la posant...

En terminant, puisque cette tentative de différenciation positive de la philosophie face aux régions qui lui sont contiguës sur l'axe dit idéologique tire à sa fin, on peut résumer ledit axe comme suit:

La science offre une «conception du monde» où la spatialité est l'absolu universel par lequel on tente de contrôler le temps. La mysticité propose plutôt un monde où la temporalité est l'absolu par lequel on cherche à obtenir le pouvoir sur la spatialité de la matière. Et pour terminer, la philosophie, prenant pour absolu une définition spécifique du "bonheur" humain, tend à prendre ce qu'elle considère arbitrairement (selon la tendance de son entité) le meilleur des deux mondes dans un composite spatio-temporel, afin de contrôler au mieux les éléments de l'espace et/ou du temps interdisant normalement la réalisation de sa conception particulière du "bonheur". En d'autres mots, puisque les éléments spatio-temporels les plus dérangeant pour la Conception Du Monde d'une entité sont justement les C.D.M. d'autres entités analogues, on pourra dire que la région philosophique prendra les "auteurs" de C.D.M.

comme "absolus" et cherchera par leur étude à contrôler les "effets" tangibles de ces C.D.M. Ce qui revient à dire qu'une entité générique tentera, par sa "philosophie", de contrôler les entités de même nature qu'elle, en comprenant leur façon de se situer dans leur "monde".

Ces types idéaux de C.D.M. (grossièrement décrits, il faut l'avouer) que pourraient devenir les régions d'un axe idéologiques, étant en compétition les unes avec les autres, la région philosophique apparaîtra comme celle qui tentera inconsciemment de faire une médiation entre les deux autres, mais elle ne pourra malheureusement pas être cette médiatrice neutre qu'on la voudrait. Elle semblera en effet avoir tendance à toujours prendre sensiblement parti<sup>210</sup> pour une ou l'autre des régions radicales et, à ramener la partie lui semblant dominante vers un centre éternel (et éternellement) inaccessible, en lui opposant certains arguments de la partie adverse. Le principe moteur des divers représentants philosophiques étant sensiblement différent, la perception de dominance d'une ou l'autre des régions côtoyant la philosophie sera d'autant différente.

Paradoxalement, la région philosophique en deviendra le lieu idéologique dans lequel l'affrontement des positions lui étant extérieures sera le plus directement apparent. Cela se déroulera cependant à l'insu des "philosophes" qui se réclameront d'une pensée indépendante. Ainsi, on délimitera la région philosophique comme région située entre le point où la science devient trop mystique pour permettre la prédominance spatiale de son principe moteur, et le point où la mysticité devient trop scientifique pour permettre la prédominance temporelle de son principe moteur. Elle sera donc, en quelque sorte, définie par l'insatisfaction pratique qu'elle provoque chez les représentants officiels des

régions qui s'y affronteront indirectement, dont elle ne devrait pourtant être que le prolongement théorique "logique".

On ne se surprendra alors pas que, de toutes époques, mais surtout depuis ses débuts institutionnels, la philosophie soit en perpétuelle "crise"<sup>211</sup>. Il ne peut en être autrement puisqu'on y refuse systématiquement que les malheurs humains ne soient que le résultat des actions humaines, et surtout, le fait des justifications imaginaires que l'humanité se donne pour vivre. Refusant, donc, de voir les malheurs (les entraves au "bonheur") de l'humanité comme des faits simplement, strictement, et entièrement humains, l'espèce humaine cherchera toujours son "bonheur" dans une exaltation projective de sa "double" nature sur l'extérieur immédiat<sup>212</sup> de son entité relative, elle ne pourra être qu'en crise, mais elle ne pourra en même temps que se perpétuer. Bref, "l'espace" philosophique sera celui qui, en définitive, s'accommodera mieux des divers aléas de l'existence matérielle telle qu'elle se présente aux humains, mais il sera aussi la juste cause de l'anxiété<sup>213</sup> humaine.



## CHAPITRE 6

### *LA MATIÈRE IDÉALISABLE, SECOND ASPECT: L'AXE "COSMOMÉTRIQUE"*

Premièrement, on ne pourrait jamais atteindre le *commencement* de cette série de causes et d'effets, c'est-à-dire de modifications liées entre elles; ce commencement se trouverait reculé sans cesse à l'infini, comme les limites du monde dans l'espace et le temps. Ensuite, l'ensemble des causes effectives par lesquelles on prétend tout expliquer repose sur quelque chose d'absolument inexplicable, je veux dire les *qualités* primordiales des objets et les *forces naturelles* qui s'y manifestent, forces qui permettent aux qualités d'agir d'une manière déterminée.<sup>214</sup>

La conception précédente de l'axe idéologique n'est pas suffisante pour décrire à elle seule la perspective qui peut s'offrir à une entité interprétante. Il y a d'ailleurs quelque chose d'intrinsèque à cet axe idéologique qui semble en effet plutôt étrange. Considérant qu'on y a des perspectives aussi diversifiées, avec des conséquences qui, même en ne les ayant que frôlées, se révèlent si multiples, comment se fait-il qu'elles soient néanmoins accessibles les unes pour les autres comme objet de compréhension théorique? Il doit y avoir entre elles une sorte de lien, sans quoi elles ne pourraient donner lieu qu'à une tour de Babel conceptuelle d'une hauteur incalculable. On se rend alors compte que, s'il donne une bonne idée de la dualité du type de nature qu'une entité peut accorder à sa représentation des perceptions/conceptions matérielles qu'elle vit, l'axe idéologique n'est pas apte à expliquer la constitution de ces structures esthétiques en terme de principe actif.

Une fois qu'on choisira de donner le mode de réalité esthétique d'une C.D.M. en termes de qualités spatio-temporels (spatiales, temporelles, ou hyléo-idéelles), il restera donc encore à décrire comment cette "vérité" s'y organise pour donner l'impression qu'elle donne d'unicité ou de multiplicité. En effet, le seul axe idéologique, qu'on veut un descripteur strictement qualitatif, donnera parfois naissance à des problèmes théorétiques en ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler des contradictions unifiées de représentations semblables, ou encore, des superpositions de différences de même nature. Dans ces cas, une description qualitative qu'on fera de deux atomes représentationnels types mettra ceux-ci en contradiction à un niveau autre que celui de leur seule désignation terminologique, sans qu'on puisse pour autant dire qu'il y ait entre eux de différence sensible au niveau idéologique (ni même au niveau ontologique, qu'on décrira plus loin), qui soit assez importante pour justifier l'impression de contradiction qu'ils laissent. Parfois même, il n'y aura pas de décalage terminologique entre tel genre de conceptions semblant pourtant peu conciliables au niveau de l'axe idéologique<sup>215</sup>.

C'est que, la conscience esthétique procède d'elle-même, automatiquement et naturellement, à une autre catégorisation, plus "quantitative" celle-là, des esthésies reçues. Cette différenciation est aussi directement liée à l'appréciation idéologique des esthésies, mais elle est relative au mode de présence desdites esthésies plutôt qu'à celui de leur persistance. Si on se permet alors de dire que la représentation idéologique était l'aspect "temporel" d'une esthésie, en ce qu'elle transposait même la plus brute conception possible de la matière en général en une représentation idéelle paradoxalement tout à fait intangible (sans laquelle elle n'aurait pourtant aucune "réalité"<sup>216</sup>), on pourra dire qu'il y a

en même temps, une appréciation plus "spatiale"<sup>217</sup> qui est faite de cette esthésie. Il faut immédiatement préciser que cette spatialité dont il est question est d'abord théorique et qu'elle ne peut en aucun temps devenir objet de discordance chez les entités qui partageraient complètement une même idéologie (ce qu'on doit de toute façon reconnaître impossible<sup>218</sup>) car, à elle seule, la cosmométrie n'a pas de "valeur de réalité" si elle ne porte pas sur une idéologie, elle-même dépendante de la matière en général. On comprendra alors que, si cette cosmométrie porte, elle aussi, sur les perceptions/conceptions (les esthésies), ce sera sur un mode sensiblement différent de celui de l'idéologie, puisque toutes les entités semblent pouvoir théoriquement la partager simultanément, tant qu'elle n'attaque pas l'intégrité de ce qu'elles croient composer leur *être*.

La similitude cosmométrique parallèle qu'on retrouve présente partout, de la même façon, sur toute l'étendue de l'axe idéologique, est celle d'une "logique formelle" où seule la réponse est constante. Cette réponse, qui demeure égale indépendamment de la nature qualitative de la position qu'on choisit pour référent, est l'*utilité* qu'en tire l'entité qui s'y réfère pour justifier (plus ou moins directement, il faut le dire) *son importance face aux autres entités de son niveau*, ainsi qu'à ses propres yeux. Cette *utilité* étant équivalente à une application un peu plus concrète<sup>219</sup> du pouvoir idéologique, on ne pourra donc faire, ici, de cette relativité une question restreinte<sup>220</sup> qu'à condition de l'inclure dans la relation des entités constituantes du cadre socio-idéologique d'un environnement physique.

Le genre de distinction dont il est question répond en effet à une logique "moins" abstraite pour les entités "interprétantes" que celle de leurs rivalités idéologiques. En tant que diacritique, cette différenciation définit sa logique

sur des éléments dont les qualités prises pour apodictiques sont «toujours-déjà» organisées, entre lesquels elle crée des liens tautologiques (donc incontestables). Par exemple, qu'on l'associe à une charge électrique (microcosmique) ou à la colère d'un dieu (macrocosmique) n'est pas contradictoire en soi, sur le plan cosmométrique, pour l'évocation mentale du concept d'éclair<sup>221</sup>. Il faudrait, pour avoir ici une réelle contradiction, associer le concept à une position idéologique absolutisée.

De plus, puisqu'on n'y traite plus directement de questions de "pouvoir" ou de "dominance" et qu'il n'y est pas question d'enjeu et de justification de contrôle<sup>222</sup>, cet axe n'aura pas les mêmes implications quant à la confrontation de leurs éléments<sup>223</sup>. Partant, «en dernière instance» (pour reprendre l'expression marxienne consacrée), d'un seul type d'entités analysantes relativement semblables entre elles, et portant, toujours «en dernière instance», sur l'organisation en systèmes d'interprétation d'esthésies relatives à ce même type d'entités, chacun des systèmes de référence y sera nécessairement «en dernière instance»... le même. On pourrait faire ici une analogie au château de cartes, qui peut conserver une même structure théorique, peu importe la position effective des cartes spécifique et la valeur accordée à celles-ci.

Cette appréciation portera, donc, sur les "rôles" relatifs que l'esthésie en question aura, au sein de la C.D.M. de l'entité qui la reçoit. Il faut d'ailleurs associer ces rôles à une ligne idéologique quelconque pour que leur valeur trouve quelque sens que ce soit. Par eux-mêmes, les rôles définis par l'appréciation cosmométrique seront tellement neutres qu'ils seront tout à fait

commutatifs, et leur signification concrète sera nulle et/ou tautologique. On notera que cet effet pervers de la prise à l'écart de l'axe cosmométrique viendra renforcer la position qu'on s'est donné au départ interdisant les absolus représentationnels. Cela, parce que cet axe ne sera jamais autant égal à lui-même (c'est-à-dire, nul) que dans les absolus extrêmes de l'axe idéologique qu'il recoupe.

En effet, si on prend les positions extrêmes de l'axe précédent, pour trouver l'opposé extrême de notre matière brute idéalisée, même la conception la plus idéale de l'idée pure, du temps le plus totalement immatériel, devra comprendre une composante "spatiale" dont elle ne pourra se défaire. C'est-à-dire que l'entité qui définira sa notion de logique, tout immatérielle et autonome la voudra-t-elle, n'aura d'autre choix, si elle veut la voir interagir d'une façon ou d'une autre avec la spatialité plus ou moins solide de ses esthésies conceptuelles, que de lui donner un "volume"<sup>224</sup> relatif par rapport à celle-ci, sans quoi, elle obtiendra effectivement la définition d'un néant qui ne peut être cause de rien<sup>225</sup>. Cependant, cette relation que l'entité établira entre les rôles logiques définis par l'axe cosmométrique ne sera pas en soi assez consistante pour lui attribuer ce qu'on dira plus loin une "valeur" ontologique. Un tel volume (*l'energeia*) ne sera pas garant d'une identité propre (*une dynamis*) qu'on voudra parfois lui attribuer, mais sera néanmoins représentatif, pour l'entité, d'une réalité concrète présente dans toutes les choses, par le seul fait de leur présence.

Ainsi, on aura beau prendre une position platonicienne et dire que l'idée est la seule "vérité" admissible, ou encore dire, comme Lucrèce, que la seule "vérité" qui soit est celle de la réalité tangible, si on n'explique pas comment le principe temporel parfait d'une chose se révèle à nous en tant de fractions spatiales imparfaites de ce qu'elles reflètent, ou comment des éléments indivisibles<sup>226</sup> s'organisent en agglomérats souvent si semblables entre eux qu'ils rendent une occurrence aléatoire improbable, on a peu dit de convaincant sur cette "vérité". De plus, ce qui ajoute à une obscurité théorique devenant presque un paradoxe en-soi, les conceptions différentes pouvant effectivement devenir des représentations n'ayant pour contradiction que l'appellation<sup>227</sup> qu'on donne à la mystérieuse "réalité" qu'elles sont supposées représenter, un même niveau représentationnel peut (et on le constate dans les faits) donner des conceptions plus opposées entre elles qu'elles ne le sont à ces parallèles conceptuels avec lesquels on les met normalement en confrontation directe de façon diagonale.

***Le champ "cosmométrique": Paramètres logiques des mondes***

Si K' est relativement à K un système de coordonnées qui effectue un mouvement uniforme sans rotation, les phénomènes de la nature se déroulent, relativement à K', conformément aux mêmes lois générales que relativement à K. Nous appelons cet énoncé «principe de relativité» (dans le sens restreint).<sup>228</sup>

L'opposition, parfois si flagrante entre des conceptions de nature idéologique apparemment semblable, invite à donner ici un axe sur lequel on pourra délimiter la nature des esthésies en terme de "quantité". De cette façon, il nous sera alors possible d'expliquer un peu mieux l'apparence que se donne le

monde "réel" pour ceux qui le vivent. Pour ce faire, on imaginera une échelle, perpendiculaire à l'axe dit idéologique avec lequel il formera un plan cartésien plat, sur laquelle on donnera la nature constitutive de notre perception du monde. Cet axe sera délimité à un extrême par la conception grecque originelle de l'atome (*atomos*), celle d'une sorte de particules indivisibles présentes en un nombre incalculable, et de l'autre côté, par la conception d'un tout universel ne se révélant à nous qu'en fractions définies par notre capacité de les percevoir.

Il sera donc possible de diviser les conceptions du monde en explications macrocosmique et/ou microcosmique, en fonction de la position choisie par une entité donnée pour son référent de véridicité. Ainsi, pour adapter la conception populaire d'une gauche idéologique en opposition avec une droite de même nature, on devra faire des oppositions directionnelles de quadrants tendanciels plutôt que de concepts bivalents, afin d'obtenir une représentation des oppositions possibles plus conforme au plan conceptuel ici exposé<sup>229</sup>.

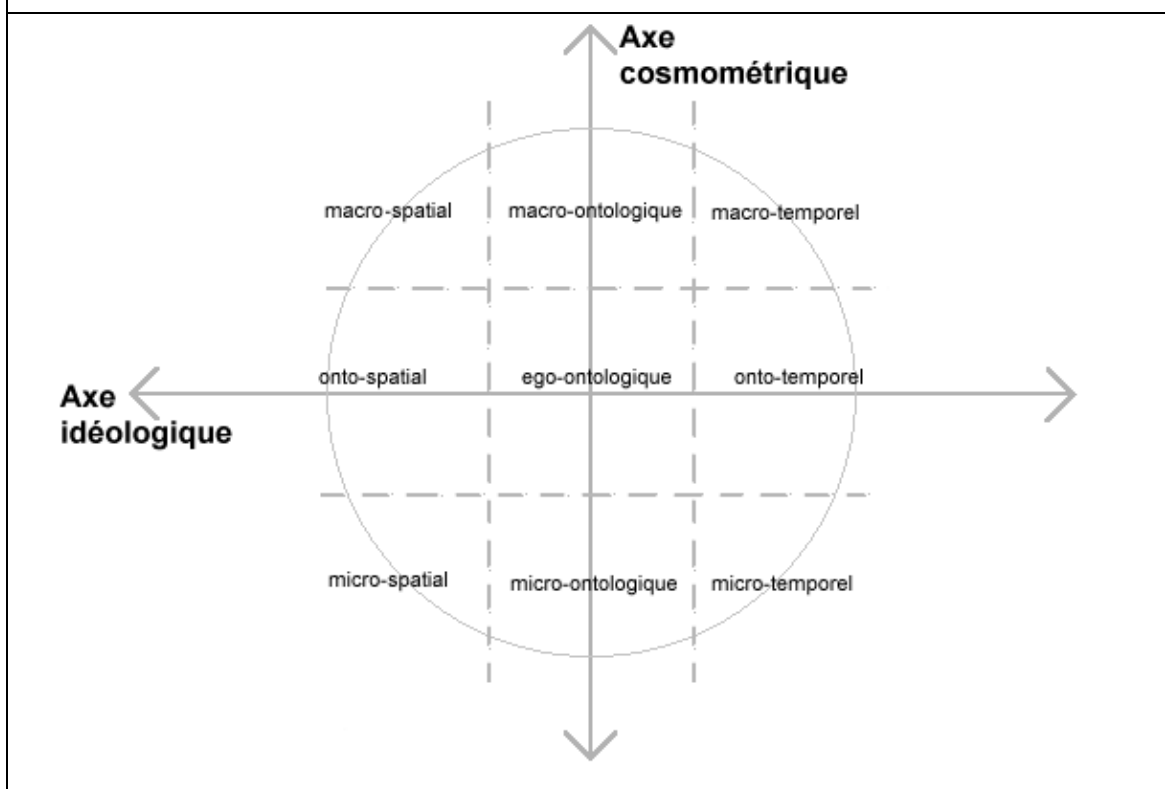
Le nouvel axe cosmométrique, est assez similaire<sup>230</sup> à celui qu'on a tenté de décrire isolément comme celui du premier aspect de la matière idéalisable. Cette ressemblance ne facilitera pas toujours la tâche qu'on se donne de le définir, contrairement à ce qu'on pourrait penser, car il faudra en effet éviter une probable addition à la confusion terminologique déjà possible. Les deux axes fonctionnant conjointement, étant en fait un dédoublement perpendiculaire l'un de l'autre (mais fonctionnant tout de même d'une façon assez différente), on pourra faire des analogies entre eux, mais on devra faire en sorte de prendre les mots utilisés comme tels et non comme synonymes théoriquement symétriques.

Hors cette question terminologique, la possibilité de référence à quelque chose de déjà défini devrait tout de même permettre d'accélérer quelques descriptions car il ne sera pas nécessaire de décrire toutes les nuances axiales avec autant d'insistance. De plus, si certaines explications peuvent sembler un peu floues, il ne faudra pas s'en faire outre mesure puisqu'elles devraient prendre tout leur sens dans un contexte global qu'on pourra aborder dès qu'on fera entrer en jeu l'intrigant axe ontologique. Ainsi, on devrait pouvoir se permettre une définition de l'axe cosmométrique soulignant quelques ressemblances, certes, mais principalement les plus importantes différences qu'il a avec son homologue idéologique.

La figure suivante nous illustre le positionnement théorique des axes idéologique et cosmométrique sur un plan cartésien à deux dimensions, ainsi que le quadrillage idéo-cosmométrique qui naît de la conjonction des sous-régions de ces axes.



Figure du champ idéo-cosmométrique



On commencera donc par dire que l'axe cosmométrique sera aussi pris comme un continuum et que toutes les limites esthétiques, encore une fois, y seront dites exclues en tant qu'extrêmes autonomes. Ces dernières, qu'on concevra comme "atomos" (ou "atome cosmométrique") et "univers", seront néanmoins les limites par lesquelles se définiront deux types majeurs de représentation du monde, bordant eux aussi une troisième sorte composite d'une telle représentation. Elles seront cependant plus facilement reconnues pour relative par les entités qui les utiliseront car, elles seront nécessairement variables, en tant que spécifiques à l'utilité qu'on leur donnera dans la réalisation du positionnement des éléments idéologiques de l'axe précédent.

Plutôt que de se définir en termes spatio-temporels de consistance/persistance (ce qu'on a appelé la "densité"), le présent axe sera donc défini par le type de relation (le volume) qui est impliqué dans la position qu'on donnera aux "atomes" idéologiques pris comme "*atomos*" universels. Un *atomos*, relativement à l'atome idéologique qui était un type qualitatif de représentation, représentant la notion d'unité indivisible utilitaire, sera toujours unique. L'atome idéologique pourra donc représenter plusieurs *atomos* (on laissera ici tomber le pluriel grec). La position d'un *atomos*, par rapport au centre (la conjonction des deux axes) du plan idéologique d'une C.D.M. particulière, sera donc représentative du nombre théorique qu'une entité considérera possible de trouver de celui-ci. Cette position représentera donc, dans une certaine mesure, la rareté ou l'abondance<sup>231</sup> esthétique. En effet, les *atomos* de la périphérie d'une C.D.M. seront considérés comme ayant des qualités primaires qu'il est possible de retrouver chez les autres éléments inclus dans cette ellipse relative de ladite conception. Il en ira d'ailleurs de même, d'une façon toujours plus restrictive, dans des ellipses concentriques relatives à visées spécifiques (c'est-à-dire, des C.D.M. de portée plus précise), incluses dans la C.D.M. générale.

Cet emboîtement pourrait se représenter sous plusieurs formes, allant de la plus complexe à la plus simple, car il s'agit d'un mode de représentation fractal, et sa perception/conception est toujours relative à la perspective particulière de l'utilité recherchée par l'entité qui y "construit" des relations. Pour les besoins du présent texte, on tentera de demeurer à l'intérieur de modèle simple, mais il serait possible d'en multiplier les formes particulières dans autant de domaines de "connaissance" assimilable aux multiples horizons de Gadamer<sup>232</sup>. Ce qu'il faut retenir, c'est que ces "horizons" seront, en-soi, de petits univers théorétiques (de petites C.D.M. locales), mais qu'ils pourront aussi servir

d'éléments indivisibles "relatifs"<sup>233</sup> pour l'entité plus vaste qui en inclura toutes les qualités à son identité transcendante.

Ainsi, un atomos pourrait être synonyme réel d'un atome idéologique mais, il ne sera alors jamais synonyme des atomes le composant, c'est-à-dire qu'un atomos particulier peut très bien représenter une catégorie d'atomes idéologiques mais, ce ne sera qu'en tant qu'ensemble de ceux-ci, et il fera alors lui-même partie d'une autre catégorie d'atome idéologique. Par exemple, un cheveu, comme atome idéologique ne sera pas différencié de ceux qui l'accompagnent dans une chevelure<sup>234</sup> mais, il sera unique comme atomos. Aussi, n'aura-t-il pas la même valeur que son ensemble pour une entité qui s'en fera un objet d'importance.

### *Le nombril du monde*

Comme on vient de le dire, même la conception la plus large d'un Univers pourrait être théoriquement prise pour référence absolue, mais dans ce cas, on aura affaire à une définition qui impliquerait le néant qu'interdit la conscience humaine d'être. La représentation de l'infini (ou du néant auquel il équivaut théoriquement comme absolu de référence) étant inaccessible à la conscience esthétique, c'est ce concept idéal du tout universel limité (et/ou relatif), d'Unique<sup>235</sup>, qui sera la limite supérieure<sup>236</sup> exclue du continuum cosmométrique. À l'opposé, on trouvera un concept s'apparentant de très près au sens grec originel de l'atome, c'est-à-dire la fraction la plus petite qu'il est possible de concevoir comme constituant l'univers relatif à un système. Il faut prendre garde de confondre ce dernier avec la notion d'atome au sens de la physique contemporaine, qui en a progressivement perverti (et qui continue

d'ailleurs, heureusement) la signification d'indivisible en point de référence relatif à lui-même. Pour des raisons tout à fait semblables à celles qui ont faites qu'on doive limiter la notion consciente d'universalité, quoique ayant un résultat inverse<sup>237</sup>, on ne pourrait prendre cet atomos pour une chose plus grande que l'entité qui la conçoit que théoriquement car elle ne pourrait autrement qu'annuler immédiatement cette entité comme telle.

Au centre<sup>238</sup> de ce continuum, lui aussi nécessairement en expansion, se trouvera la notion d'*être*, telle que se définit toujours par et pour elle-même la conscience qui définit les choses de toute nature parmi lesquelles elle se perçoit. Ce sera là notre indicateur de Relativité. Dans le cas de la conscience "vraie"<sup>239</sup>, ce sera le sentiment que les individus auront de participer à une entité. Par la suite, lors de l'union d'individus en sociétés plus ou moins restreintes, on trouvera un niveau de relativité qui donne à celles-ci ce qui lui sert de "fausse" conscience collective, laquelle faisant que ses individus constituants se sentent plus ou moins profondément et hiérarchiquement un humain, d'un sexe, d'une race particulière, d'une nationalité ou religion définie, d'une allégeance politique quelconque, membre d'une association professionnelle, et ainsi de suite, jusqu'à son sentiment de déréliction (ou de paranoïa) le plus profond d'être un individu qui doit être préservé à tout prix<sup>240</sup>. Pour le reste des formes d'existence, la matière sub-entitaire, elles seront toujours considérés en fonction de ce qu'elles contribueront à la perpétuation de l'entité, qui les assimilera alors à son propre être, dans un rapport unidirectionnel.

Un peu à la façon dont une dialectique hégélienne représente l'Histoire<sup>241</sup>, on peut dire que le centre dont on parle ici est à peu de chose près l'équivalent de l'idée de synthèse. L'entité qui aura le sentiment plus ou moins conscient d'être, l'aura en effectuant tout d'abord une négation d'elle-même basée sur une des deux conceptions quantitatives susmentionnées (Univers ou atomos), qui sera déterminée en fonction de sa tendance (si faible fut-elle) scientifique ou mystique.

Si on se souvient de la difficulté qu'il y avait à délimiter la région médiane de l'axe idéologique, celle-ci chevauchant deux types de qualités par lesquels on définit plus ou moins directement le monde tel qu'on le perçoit, on peut alors redouter un dédoublement de cette conjoncture. Ce n'est heureusement pas le cas. Bien qu'il soit aussi relatif, l'axe cosmométrique se voulant quantitatif d'un positionnement ontique se concluant résolument en un centre idéal (peu importe qu'il soit "vérité" scientifique ou divine), ses oppositions relatives ne deviennent que des étendues de définition de la catégorie d'être à laquelle les diverses esthésies (même celles des hérésies) peuvent être associées.

Ainsi, on observera se dessiner un plan<sup>242</sup> de définitions linéaires concentriques à partir desquelles on pourra par la suite définir des ellipses. Ces dernières représenteront des champs de "connaissances"<sup>243</sup> admissibles dans le cadre particulier d'une définition idéologique qui sera éventuellement prise comme référent de véridicité pour une société qui l'aura élevée au sommet de son échelle ontologique. On catégorisera alors ce point ontologique favorisé collectivement sur une ellipse de connaissances, par sa position sur le quadrillage naissant de la conjonction de la cosmométrie avec notre premier aspect de la matière idéalisable. Pour le moment, ce seront là les points

de repère qu'on se donnera pour définir, à peu près comme on l'a fait dans l'idéologie, cet axe qu'on voit dépasser le simple cadre de l'ontique, sans être encore réellement ontologique.

## CHAPITRE 7

### *Trois zones générales: macrocosme/ ontocosme/ microcosme*

C'est pourquoi ceux qui sont dans l'idéologie se croient par définition en dehors de l'idéologie: c'est un effet de l'idéologie que la *dénégation* pratique du caractère idéologique de l'idéologie, par l'idéologie: l'idéologie ne dit jamais «je suis idéologique». <sup>244</sup>

Comme cela à été fait sur l'axe idéologique, il sera possible de séparer le présent ensemble catégoriel en parties regroupant des types d'esthésies qu'il est possible de distinguer. Une fois de plus, la distinction entre celles-ci sera en elle-même relative, mais dans ce cas, puisqu'elle relève de l'organisation d'esthésies préalablement "jugées" comme composantes possibles du monde, plutôt que sur un jugement visant l'attribution de qualités, on ne pourra parler d'une relativité causant une tension d'opposition grandissant avec l'envergure. Cette relativité ne sera cependant pas intentionnellement <sup>245</sup> excentrique. Elle viendra principalement de ce que son mode de fonctionnement, toujours plutôt semblable d'une entité relative à l'autre, en soit un de distributivité de la nature paradoxale du monde représenté. Lorsqu'elle sera volontaire, l'entité qui prendra conscience de cette excentricité aura une impression de déséquilibre qu'elle cherchera alors à compenser. Si par malheur l'excentricité était le fait de la position que l'entité attribue à sa propre représentation d'elle-même, ce déséquilibre senti lui semblera d'autant plus urgent à combler qu'il sera important.

On prétendra, en quelque sorte, que l'entité qui référera au "contenu" de cet axe, en quelque point qu'elle se considère ou qu'elle "soit" elle-même sur celui-ci, tendra vers son centre car, si on en fait une question de connaissance, ce point central figuré sera ce que l'entité considérera la représentation de sa "réalité" existentielle<sup>246</sup>. La périphérie de ce point ne deviendra cependant pas automatiquement une "fausseté". Lorsque appliqué aux simples choses, l'éloignement du centre sera plutôt significatif d'une importance diminuante de cette chose en tant que participante au point pris comme référence par l'entité. Dans ce cas, où ce sont les simples choses qui deviendront objets d'intérêt, l'entité relative ne se sentant pas directement compromise par la position d'un tel atome cosmométrique décentré, pourra même en faire, provisoirement, le centre de ses intérêts. Cependant, dans sa perspective, tout intéressant qu'elle pourra trouver ce seul point, l'entité n'hésitera pas à en détacher son attention pour un point plus près de son centre référentiel. C'est ce qui se produira si son observation ne peut se mettre en parallèle avec un point opposé, par lequel sa représentation du centre essentiel de ce qui la compose comme être (dans une relativité moins grande) deviendrait équivalent à celui de l'amplitude de son observation. Les points les plus éloignés sur l'axe cosmométrique, dont le rapport à l'axe idéologique relatif à une entité sera symétrique, constitueront l'envergure des connaissances utiles de cette entité. Ainsi, les points sans parallèle, pris sporadiquement comme objets d'attention, correspondront généralement aux "passe-temps"<sup>247</sup> de l'entité qui s'y attarde sans pouvoir les inclure dans un cadre utile à sa propre définition.

La relativité identitaire étant ce qu'elle est, les entités plus simples constituant une entité complexe pourront ne pas avoir le même centre imaginaire comme référence, ni la même envergure à leurs conceptions cosmométriques. C'est ici

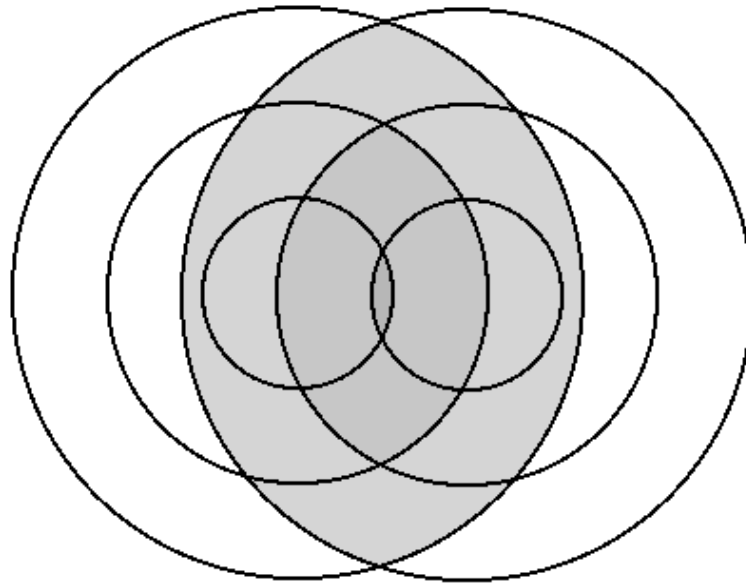


qu'on verrait jouer les convictions différentes de l'axe idéologique, dans une relation politique, mais pour fin de compréhension, on n'en parlera pour le moment que dans un peu probable cadre idéal. Idéalement, donc, une entité complexe aurait son référent central en un point à mi-chemin entre ceux de ses entités composantes. Lesdites entités devraient donc avoir une relation en fonction des intérêts concentriques de l'entité qu'ils composent. Cependant, il arrivera (on peut même dire que c'est toujours le cas quand s'opposent de véritables convictions) qu'une entité tente d'imposer ses visions aux autres entités de son niveau.

Pour simplifier l'explication, on reprendra la relation entre les membres d'une "entité sociale relative" de seulement deux entités. Celles-ci vivront sans problème jusqu'au niveau où la moyenne sociale de leur relation s'effectuera d'une manière permettant à leur propre référent d'exister sans contrainte majeure. On pourra donc dire que leur interaction sociale sera relativement harmonieuse jusqu'au niveau où leurs zones concentriques partageront des atomes cosmométriques.

La figure suivante illustrera le mode d'inclusion de divers points idéo-cosmométriques aux différents niveaux de deux conceptions distinctes des choses du monde.

Figure de la tolérance d'inclusion



Lorsqu'on aura franchi le degré d'accord entre deux entités sur l'inclusion des choses "agées" du monde, on aura des rapports ouvertement conflictuels entre les deux entités. On pourrait alors se demander comment deux conceptions, qui autrement se compléteraient apparemment si bien, peuvent encore laisser place à des dissensions.

On doit faire appel ici à une caractéristique fondamentale de l'idéologie «en général» telle qu'elle est définie par Althusser, soit que celle-ci ne s'applique jamais à elle-même, conjointement à l'affirmation faite plus tôt que la neutralité absolue était impossible. On comprendra alors que l'assimilation

cosmométrie ne pourra se faire que dans la mesure où le point central de l'entité assimilée sera inclus à un niveau lui donnant un avantage à voir sa conception assimilée. C'est-à-dire que cette entité restreinte ne doit pas devenir un "passe-temps" pour celle qui l'englobera. On voit ici se pointer timidement la notion de valorisation qui jouera au niveau ontologique, offrant la possibilité de promotion, et d'obtention d'avantages suffisants pour satisfaire les aspirations personnelles, reliées à une relation hiérarchique d'apprentissage.

Ce sera, par contre, aussi par ici que la confrontation cosmométrique viendra car, les entités en cause ne se laisseront pas convaincre si facilement qu'un système de référence par lequel elles définissent toute leur relation au monde soit ainsi rabaissé. Si l'axe cosmométrique se dessine par une tentative d'établir un réseau de connexions logiques entre les perceptions d'esthésies atomiques, autant individuelles que collectives, il y aura tout de même une certaine résistance à déplacer le centre de leur C.D.M. pour des entités de même niveau. Reconnaître la pertinence est une chose, reconnaître la supériorité en est une autre. Cela expliquera qu'il existe, dans une société normale de plusieurs individus, différents "centres" d'intérêts qui seront définis en fonctions de la possibilité qu'offriront les systèmes en découlant, d'atteindre un certain niveau de confort<sup>248</sup>, lui-même dicté par les allégeances idéologiques différentes, recherché par les individus.

Pour revenir à un modèle simple, chacune des entités restreintes cherchera donc à étendre son envergure de façon à inclure l'ensemble cosmométrique de l'autre tout en gardant son propre référent et d'en faire approcher le plus possible le centre du référent de leur société. Tant qu'une telle inclusion se fera perpendiculairement à l'axe idéologique, elle ne pourra être vraiment perçue

négativement par l'entité assimilée, car elle ne donnera (au pire) qu'un moyen de mieux comprendre le monde qu'elle cherche à contrôler.

On devrait, une fois de plus, faire appel à l'échelle ontologique pour expliquer un phénomène qu'on voudrait décrire comme *energeia* sociale, pour simplement signifier qu'il n'y a pas confrontation de même type qu'on trouvait au plan idéologique. Pour les oppositions de champs cosmométriques, on ne nécessite que la démonstration de leur utilité potentielle respective<sup>249</sup> pour les fondre en un champ plus vaste les englobant. Si on faisait abstraction de toute "épaisseur", on pourrait voir qu'il n'y a pas compétition cosmométrique sur la forme de pouvoir recherchée par les diverses entités aux conceptions différentes, il n'y a que la recherche pure et simple de pouvoir potentiel, c'est-à-dire de puissance. C'est d'ailleurs pourquoi on disait des *psychologues philosophiques* qu'ils ne pouvaient être totalement neutres. Ils devraient pour cela ne rechercher qu'une puissance sur leur propre personne individuelle dans un autisme végétal, sinon minéral. Or, la stricte nécessité de la survie impose que la plus rudimentaire des logiques animales porte aussi sur un extérieur d'autant plus incertain qu'il est éloigné dans l'espace et/ou le temps<sup>250</sup>.

Certes, l'intégration de ces conceptions à un champ les surclassant à pour effet de les faire reculer un peu sur une échelle de proportion qui pourra éventuellement devenir hiérarchique, mais c'est sans compter que l'élaboration de la structure systémique d'une conception idéologique à pour effet de renforcer certaines des convictions de l'entité. Ce qui lui donnera l'impression de participer à une entreprise plus grandiose, car sa propre pertinence existentielle sera alors mieux supportée dans la globalité de sa C.D.M.. On peut

certainement assimiler ce phénomène aux quatre phases althusserienne d'idéologisation:

- 1) l'interpellation des individus en sujets;
- 2) leur assujettissement au Sujet,
- 3) la reconnaissance mutuelle entre les sujets et le Sujet, et les sujets eux-mêmes, et finalement la reconnaissance du sujet par lui-même,
- 4) la garantie absolue que tout est bien ainsi  
[...]<sup>251</sup>

Il faudra par contre, alors, se garder de confondre deux définitions de l'idéologie<sup>252</sup>, car un sens plus premièrement destuttien impliquera que cette "idéologisation" ne relève pas de l'idéologie comme telle, mais d'une structure cosmométrique "neutre" (pour autant que la conscience en général est concernée) ne s'idéologisant que par l'utilité qu'on en tire, laquelle peut tout aussi bien être scientifique que mystique. Les sciences, comme les "autres" idéologies (jusqu'aux religions les plus "primitives") n'étant que des systèmes de référence à un monde dont l'esthésie générale provoque nécessairement des insatisfactions, elles ne peuvent, en soi, être meilleures ou pires les unes que les autres. Elles ne seront représentatives que d'un type de frustration nécessaire à la vie, d'autant plus que cette frustration sera consciente, soit celle d'un manque d'autonomie qui ne peut être comblé que par ce avec quoi il y a conflit.

Les conflits eux-mêmes, entre des conceptions aussi différentes que celles qu'on trouve sur l'axe idéologique, ne peuvent être le simple résultat d'une opposition linéaire de principes idéologiques. Ils ne pourront survenir que

lorsqu'on prétendra la même structure pour des principes différents, qui en réalité ne font qu'un. S'il advenait un tel alignement universel de l'idéologie et de la cosmométrie qu'on trouve dans tout système humain, on serait alors en présence d'une solide trame de "chaînes des commandements"<sup>253</sup> triangulaire, sans même la possibilité d'un paradoxe politique. On voit de plus que, en ne prenant qu'un seul référent idéologique, si elle a comme conséquence de confiner les compétences d'une entité à un secteur plus restreint de la conception ponctuelle globale, en les incluant à un cadre d'application théorique où elles se noient, l'intégration se fera sans pour autant les désactualiser assez pour leur enlever toute pertinence<sup>254</sup> référentielle minimale. Cela, parce qu'une assimilation théorique intégrera normalement des intuitions esthétiques qui n'étaient encore que du domaine des passe-temps, justifiant ainsi une dévotion plus intense à ceux-ci. Par ailleurs, ce sont le plus souvent, sauf pour quelques accidents, de tels passe-temps qui provoqueront l'expansion du champ cosmométrique<sup>255</sup>.

Or, la "vérité" elle-même, le célèbre paradoxe du menteur<sup>256</sup> le démontre bien, devient un paradoxe lorsqu'elle est prise comme absolu. Alors, le principe idéologique d'une C.D.M. deviendra menaçant pour l'intégrité de l'entité qui y verra un paradoxe. Deux choses pourront se produire pour résoudre un tel paradoxe. D'une part, l'entité frustrée pourra se redéfinir vers une zone de relativité plus restreinte, de façon à s'intégrer à la C.D.M. assimilante. Par contre, elle pourra aussi changer sensiblement de "référent de véridicité" (et du coup, de C.D.M.) de manière à ce que son intégration éventuelle ne se fasse qu'au prix de concession de l'entité englobante sur la limite inférieure de sa propre C.D.M. et donc, réduise les exigences de son référent. Cette dernière éventualité équivaut en fait à un nouveau changement de C.D.M. sociale<sup>257</sup>, ce

qui ne sera pas toujours si simple qu'il y paraît car, il faudra pour cela trouver (ou créer) une entité dont la C.D.M. serait supérieure aux deux autres<sup>258</sup>.

Dans le cas hypothétique de notre petite entité de deux individus où on ne peut trouver de médiateur (ni en créer un impartial), l'entité refusant l'assimilation aura alors tendance à sur-valoriser le point qui était rejeté par son homologue (se créant ainsi une toute nouvelle C.D.M.), tandis que celle-là qui se voulait assimilante aura plutôt tendance à sur valoriser le point par lequel était venu le conflit (se définissant, elle aussi, une nouvelle C.D.M.). S'éloignant donc de plus en plus l'une de l'autre, mais restant néanmoins prisonnières d'une même réalité pour ce qui est de la matière idéalisable à leur disposition, cet éloignement théorique ne pourra se faire qu'en distordant l'ordre dialectique qui prévalait jusqu'alors, de manière à ce que le référent de véridicité des deux C.D.M. puisse permettre aux individus d'exister intégralement comme *êtres* (temporels), sans disparaître comme *êtres* (spatiaux).

Du point de vue d'une entité dont la perspective engloberait celles des deux précédentes, la distorsion dialectique susmentionnée ressemblerait plus à une exagération du mode dialectique d'un des deux individus, et au retournement diamétral du mode de l'autre. Ce ne sera cependant pas le cas pour lesdits individus car, de même<sup>259</sup> que lors d'une intégration réussie, la dissociation d'entités antérieurement jointes se fera en incluant ce qui n'était encore que passe-temps, pour l'ancien mode dialectique conjoint, à la C.D.M. respective de chacune d'elles (renforçant le sentiment de justesse et/ou de justice<sup>260</sup> émanant de leur "cause"<sup>261</sup>). Les individus de l'hypothèse n'y verront alors qu'une poursuite légitime de leur logique individuelle, face à celle erronée d'un

opposant qu'on n'a plus qu'à convaincre ou éliminer. Effectivement, lors d'un tel schisme<sup>262</sup>, l'acceptation mutuelle ne pourrait plus se faire que lorsque leur développement respectif (car il y a expansion des idéologies et des cosmométries) sera assez vaste pour s'inclure de façon réciproque, soit par l'aveu d'hérésie de l'un ou élévation<sup>263</sup> de l'autre. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne garantira que le champ résultant sera alors mieux adapté à répondre entièrement aux aspirations de l'un et de l'autre, ni même qu'il soit plus "vrai" ou plus près de la réalité de la matière universelle neutre. Cela signifiera seulement qu'un *être* s'est soumis à l'autre, que cet autre a suffisamment élargi son champ pour accepter le premier intégralement comme *être* intégral sans menacer le sien propre, ou bien encore que les deux ont fait des compromis ontologiques...

On voit donc que, d'un point de vue se voulant plus "neutre", les réels conflits entre entités se réalisent, non pas seulement à un niveau idéologiquement et linéairement arbitraire mais, aussi (peut-être même surtout) "obliquement", par la "logique" concentrique qui découle de la fixation de constantes de référence systémique et/ou organique<sup>264</sup>. Certes, une certaine opposition mutuelle des entités inférieures composant une entité englobante est nécessaire et favorisée à l'évolution de cette dernière entité, cependant, dès lors qu'on prend un absolu de quelque nature qu'il soit (spatial, temporel, ou composite) pour ce qu'il est, il deviendra irrémédiablement inopérant pour le nombre grandissant de ceux dont une trop rapide radicalisation de son universalité restrictive menace l'*être*. Alors, pour éviter le schisme, l'entité se voulant englobante (consciemment ou non), n'aura d'autre choix que celui de déplacer son *principe* (ou *réfèrent de véridicité*) au-delà de ce qu'il est, de sorte de pouvoir inclure son opposé le plus extrême, dans lequel les insatisfaits pourraient trouver un tentateur<sup>265</sup> sous



lequel se regrouper contre elle, dans un schisme l'affaiblissant significativement<sup>266</sup>. On remarquera que la présente position invalide au moins partiellement (sinon entièrement) le fameux rasoir d'Occam<sup>267</sup>, lui substituant une utilité tendant vers l'intérêt calculateur à sa "simple" simplicité.

C'est par cette allusion au rasoir d'Occam qu'on se dirigera enfin vers l'explication de l'*axe ontologique*, mais il semble néanmoins opportun de faire d'abord une rapide récapitulation sur ce dont on parle essentiellement sur l'axe cosmométrique et d'ainsi profiter de l'occasion pour faire le point sur les termes s'y rapportant. Ce qui permettra aussi de "figer" ceux qu'on a (si on permet ce jeu de mots) laissés en plan, portant sur les implications du plan résultant de sa jonction à l'échelle idéologique.

### *Quadrants idéologiques*

On supposera, donc, que, à l'instar de niveau idéologique, un axe d'évaluation s'élabore à partir d'un centre inconscient (celui d'une matière fondamentalement indifférenciée de la matière idéalisable universelle) plus ou moins étendu (selon l'entité à laquelle on réfère), qu'on donnera tout d'abord comme étant une primitive notion relative<sup>268</sup> d'*être* ayant une conscience individuelle et autonome de la matière idéalisable<sup>269</sup>, en étant elle-même constituée mais en ayant en plus des esthésies sur ses formes lui étant extérieures. Cette notion d'*être*, fonctionnant d'abord sur un mode dialectique hégélien, s'étendra peu à peu, au rythme de la prise de conscience d'un milieu immédiat de plus en plus vaste et semblant s'étendre à l'infini. De cette prise de conscience dialectique l'*être* catégorisera son monde, et du coup se catégorisera lui-même, non pas seulement en qualité *pour*<sup>270</sup> lui, mais aussi en quantité

*par*<sup>271</sup> lui, qui sont alors assimilées, ou exclues, comme constituante partielle de lui-même. *Première adéquation théorique: pour-soi + par-soi = en-soi*<sup>272</sup>.

Dans sa découverte qualitative-quantitative du "monde"<sup>273</sup>, la désormais entité pourra observer principalement des choses auxquelles elle pourra s'identifier, dont les caractéristiques "discriminatives" (de similitudes/différences) les situeront toutes de deux façons par rapport à l'*être*-entité. Premièrement, celles qui sont *moins* qu'elle, pourvues de certaines qualités esthétiques et, deuxièmement, celles qui sont *plus* qu'elle, pourvues de telles qualités. Cependant, celles qui seront *moins* en certaines qualités seront aussi, à la fois, *plus* d'autres. Par exemple, une étoile qui en terme de perception strictement spatial est *moins*, lui semblera néanmoins, par sa brillance, d'une énergie beaucoup *plus* concentrée.

Dépendant alors de la somme approximative qu'il fait de ces quantités de qualités des choses qu'il observe, l'individu pourra catégoriser celles-ci en deux groupes majeurs (tout à fait hégéliens) de *positifs* et de *négatifs*, toujours par rapport à l'*être*-entité-individu. Ces groupes ne seront, par contre, pas nécessairement représentatifs de la relation qu'il entretient avec elles à tous les niveaux. Certaines de ces choses qui sont beaucoup moins que lui en quantité "absolue"<sup>274</sup> de toutes les qualités qu'il leur attribue, resteront néanmoins beaucoup plus en "qualité" de ses quantités, et vice versa. C'est-à-dire que, des choses positives en-soi pour l'entité, se présenteront à lui moins souvent (soit, à de plus grands intervalles temporels) et/ou d'une manière difficile à saisir (car plus éloignées physiquement) que d'autres qui seront négatives, et qu'à l'inverse, il y en aura qu'il rencontrera souvent qui seront, en elles-mêmes, elle aussi positive ou encore négative. Un bloc entitaire pourra, d'ailleurs, constater

que les choses qu'il perçoit le moins souvent, sont d'habitude d'une polarité (le rapport positif/négatif) plus grandes que lui, et inversement pour les choses rares. Par exemple, le soleil ou la lune<sup>275</sup> qu'on peut dire positifs de façon intrinsèque, apparaissent par contre uniques (instantanément) et éloignés.

C'est ainsi qu'il se constitue deux grands ensembles catégoriels (et c'est ici que cesse l'analogie hégélienne), celui des choses dont la nature polaire instantanée semblent les rendre facilement (par une présence tangible abondante) accessibles à l'assimilation directe<sup>276</sup>, qu'on baptisera microcosme, et celui regroupant celles qui, malgré leur nature polaire instantanée relativement intense, apparaissent plus difficiles, quand c'est même possible (car il faut dépenser plus d'énergie pour le faire), à assimiler directement, qu'on nommera macrocosme. L'entité a donc à sa disposition deux types d'appréciation, pouvant elles-mêmes lui donner potentiellement deux sortes de résultat évaluatif. Une sur l'énergie qu'une chose dégage ou que l'entité en reçoit, et une autre sur l'énergie que l'entité doit elle-même fournir pour parvenir à en avoir une appréciation plus globale.

On peut traduire plus simplement que le microcosme est ce par quoi l'*être* (en l'occurrence, humain) se créera des liens plus ou moins solides à son monde, en tant qu'il se saura partie constituante de ce dernier, sans que ces liens contribuent directement à le rendre lui-même ce qu'il est, tandis que le macrocosme sera l'ensemble des choses parmi lesquelles il se trouve et avec lesquels il pourra dire qu'il constitue cet ensemble plus grand, sans pour autant pouvoir donner une évaluation positive ou négative de cet ensemble. On verra donc qu'il peut y avoir, par exemple, des choses lui apparaissant plus petites que lui, mais qu'il considérera meilleures pour lui que d'autres, même s'il ne les

trouve que très peu souvent. Le microcosme est donc nécessairement inclus dans le macrocosme, mais ce dernier peut n'être pas porteur de beaucoup de la qualité qu'il trouvera en un type d'élément particulier, au point où il faille couvrir beaucoup d'espace et/ou de temps pour parvenir à en avoir de grandes quantités.

En tant que seul exemplaire de ce qu'il perçoit toujours positivement, l'*être* d'une entité peut s'attribuer à lui-même la qualité de chose la plus rare dans son monde personnel, et donc de meilleure représentation de ce qu'il peut assimiler et par quoi il peut se dire assimilé, de toutes les choses qu'il connaisse. Par conséquent, sans encore avoir donné aucune valeur d'*être* à quoi que ce soit, il peut néanmoins se placer lui-même au centre de son monde, en tant qu'il *est* toujours à la fois par-soi, pour-soi, et en-soi dans celui-ci. Ensuite l'*être*-centre peut classer les choses de son monde, en fonction de catégories relatives à la fois à une impression brute d'attirance/répulsion intrinsèque aux dites choses (prises comme "contenant de qualités") et à une autre de potentiel universel de ces qualités, en termes de concentration de "contenu" (qu'on pourrait plutôt associer à un calcul inconscient du rapport investissement/rendement). La classification se faisant en quelque sorte par un positionnement périphérique des atomes pris comme atomes idéologiques, on pourra dire qu'elle s'élabore en fonction de quadrants définis à partir de l'entité qui en juge.

On donnera ces quadrants comme macro-spatial, macro-temporel, micro-spatial, et micro-temporel. Il sera en effet possible à l'entité de classer ses esthésies en quatre catégories résultant du dédoublement perpendiculaire de la nature spatio-temporelle qu'elle leur attribue. L'individu lui-même étant ici l'*être* de référence défini comme entité, son monde d'abord très restreint sera

alors défini dans un macrocosme aux limites des esthésies de plus longue portée de son corps (qui est donc le monde comme tel) mais dont il ne pourrait saisir immédiatement le mode d'*être* sans d'abord en assimiler toutes les parties à son propre espace-temps, sous forme de sensations qui deviennent alors elles-mêmes objets pour-lui, par-lui, mais en elles-mêmes<sup>277</sup>. C'est d'ailleurs ainsi qu'apparaît la notion d'un microcosme, constitué de toutes les impressions locales qu'apportent les choses dont l'entité perçoit/conçoit immédiatement, par expérience, et constituant le mode d'*être* de l'entité dans ce monde. *Deuxième adéquation théorique: pour-soi + par-soi = en-soi, mais un en-soi pouvant être constituant et/ou constitué, dans un rapport réciproque.*

Ce ne seront encore toutes là que des esthésies auxquelles il pourra donner une constance à la définition catégorielle qu'il en donne. Un ouragan restera toujours, pour une entité, une partie négative de son macrocosme, comme un verger en sera une plus positive, qu'elle se trouve ou non dans un ouragan ou verger. Le goût de la pomme restera normalement une partie positive de son microcosme, mais l'impression des épines d'un rosier restera négative, que l'entité ait ou non la sensation directe qu'elle associe à la pomme ou à l'épine. Cependant, il est des catégories sur lesquelles elle ne pourra être aussi tranchant dans ses jugements instantanés. Les animaux, avec qui elle pourra d'ailleurs le plus s'identifier, ne lui donneront pas toujours la même sensation, en particulier ceux qui lui ressemblent tellement et qui semblent partager un mode d'*être* pourtant si semblable au sien. Certains, dans quelques cas, peuvent être classifiés de manière tout à fait différente, selon qu'un contexte macrocosmique qu'ils partagent les amène à rechercher des sensations microcosmiques similaires plus ou moins disponibles. C'est ainsi qu'on entre

dans une définition plus politisée de l'idéologie, par laquelle surviennent les affrontements déjà illustrés sommairement plus tôt.

Comme on l'a vu, les confrontations cosmométriques seront à un niveau permettant néanmoins la cohabitation, sinon la favorisant, des adversaires. Tout comme une confrontation strictement idéologique devrait, en fait, se faire dans une relation de complémentarité. Des conflits réels surviennent pourtant, parfois même assez violemment. Cependant, même alors, on ne peut penser qu'il s'agira de conflits strictement idéo-cosmométriques car, à ce seul niveau, il serait toujours possible de trouver des compromis acceptables.

La façon dont on a fait référence aux situations de conflits, jusqu'à présent, a forcé l'utilisation prématurée d'un concept ontologique car, tout affrontement en découle directement. La cosmométrie et l'idéologie évaluatives n'y seront alors que des composantes de la croyance identitaire référentielle, laquelle sera paradoxalement toute définie par le monde extérieur. Ainsi, lors de conflits de toutes sortes, ce ne seront pas réellement ces composantes ou leurs conceptions qui seront mises en question. Ce seront plutôt directement des notions d'être qui s'affronteront. Pour les conflits d'intérêt intra-régionaux, on leur trouvera une cause au niveau où des conceptions d'*être* différentes cesseront de partager une base commune immédiate, c'est-à-dire qu'ils se trouveront en fonction de l'exiguïté des envergures idéo-cosmométriques relatives, où la position idéologique du référent identitaire central des entités en conflit sera relativement peu importante en comparaison avec sa nature cosmométrique. Ce sera effectivement le plus souvent une division au niveau cosmométrique qui sera apparente. D'où viendra aussi la difficulté d'un champ unifié des conceptions idéologiques, autant en science que dans la mysticité<sup>278</sup>.

Dans les cas où les notions ontologiques particulières opposeront des conceptions trop fondamentalement différentes de l'être, il sera alors question de révolution ou, de rencontre extra-sociale dégénérant en guerre. À ce niveau, on verra que, si l'idéologie «en général» peut, dans sa définition encore assez vague de plan idéo-cosmométrique, être la cause apparente des conflits, elle vient plus possiblement d'une différence de définition de l'*être*. Cette définition ne relève alors plus seulement d'une profondeur cosmo-paranoïaque ou d'une largeur idéo-schizophrénique, mais plus carrément d'une forme de mégalomanie ontologique de tendances idéo-cosmométriques diagonales (qu'on décrira sous peu). C'est ainsi que sans plus tarder, on passera, enfin, à l'explication de l'axe ontologique.

## CHAPITRE 8

### LA MATIÈRE IDÉALISANTE: L'AXE ONTOLOGIQUE

L'homme est la mesure de toutes choses,  
de celles qui existent et de leur nature;  
de celles qui ne sont pas et de  
l'explication de leur non-existence.<sup>279</sup>

L'axe ontologique viendra compléter, sur une troisième dimension, le plan cartésien de la représentation ponctuelle à étendue variable, telle que celle-ci est conçue dans cette analyse. Cet axe prendra une forme analogue à ce qu'on a vu pour les autres aspects «en général» de l'idéologie, sauf qu'ici, s'il demeure général par sa relativité étendue, il se spécialisera dans une forme plus particulière de ce qu'on a déjà appelé des régions et des zones. Dans un souci d'éviter la confusion, et pour servir la relativité horizontale d'un axe dont la forme relative intrinsèque est verticale<sup>280</sup>, on appellera les intervalles grossiers qu'on y découpera du nom de strates.

Cette verticalité qu'on vient de lui attribuer, associée à la relativité idéologique qu'on a dite horizontale, fera en sorte qu'une grande part de son caractère relatif, s'il peut se constater pour l'ensemble des atomes idéologiques et atomes cosmométriques, s'appliquera par une élévation des ellipses concentriques du plan idéo-cosmométrique décrivant les limites de ses champs descriptifs. On supposera effectivement, à l'instar de ce qui était le cas pour l'axe cosmométrique, une forme de logique particulière à l'être représenté par cet axe. Elle ne sera cependant plus implicite aux qualités d'esthésies dont on y traitera (comme l'arbitraire qu'on trouvait au niveau idéologique), pas plus qu'intrinsèque à l'étendue spatio-temporelle qui y sera déterminée



théoriquement (comme on le voyait pour l'étendue cosmométrique). Il s'agira de la logique plus explicitement discriminative d'une valeur |absolue|<sup>281</sup> hiérarchique, qui y sera "calculée" relativement aux ellipses formées sur les deux autres axes. Pour cette raison, sa relativité sera plus facile à constater par l'envergure horizontale qu'on y représentera que sur celle, verticale, étant son champ spécifique. Un pouvoir (car c'est ce qu'on y observera) sera effectivement plus clairement différencié de ceux qu'il côtoie par l'étendue des restrictions qu'imposera sa nature, laquelle ne peut somme toute avoir de propriétés propres que celles de qui en usent.

En d'autres mots, un pouvoir en soi n'est rien, il doit être pouvoir sur quelque chose, par quelque chose: quelque chose qu'on a préalablement apprécié sur le plan plus ou moins conscient de l'esthésie. Ce pourquoi on ne pourra analyser sa valeur qu'en fonction de son entité de référence.

De plus, ce qui ajoutera au constat sur sa relativité, le fait que cet axe s'étende concrètement d'une manière linéaire impliquera les notions, jusqu'ici imaginaires, d'origine et de fin (autant comme relation début/finitude que comme cause/finalité). Sa relation au champ idéo-cosmométrique nous amènera quand même à y traiter de questions d'infinité. En revanche, dans la mesure où on en fera une question transcendant le temps déterminé par la nature de l'*être* qui l'établira, on ne pourra prétendre que l'axe ontologique aura une connexion aussi directe à l'infini, du moins, pas d'une façon qui soit universelle pour toutes les consciences qui accepteront plus ou moins volontairement<sup>282</sup> sa gouverne. Définissant en effet ouvertement un idéal pouvant éventuellement compromettre l'intégrité "d'*être*" de certaines formes de la matière idéalisable, on ne pourra définir cet axe en sorte que ses points

soient d'une fixité leur interdisant toute "mobilité". Incidemment, même le point culminant cet axe pourra se déplacer (ne serait-ce que pour "éloigner"<sup>283</sup> l'infini à la verticale), selon les besoins de l'entité qui y référera. Si on ajoute à cela que, dans certains cas, le mode d'*être* qu'on attribuera à des atomes et/ou atomes idéalisés sera complètement incompatible avec celui que ceux-ci auront d'eux-mêmes (ou *seront* effectivement<sup>284</sup>), il deviendra illusoire (particulièrement s'il s'agit de "choses inertes" ou de "volontés faibles") de vouloir contraindre de telles "choses" à des comportements dont elles sont incapables, tout en leur conservant la nature auto-esthésique intégrale de l'expression ontique qu'on perçoit en elles.

Ce sera d'ailleurs la raison première pour laquelle l'axe ontologique devra être pris avec d'autant plus de précaution regardant les propriétés d'être des formes de matière idéalisable qu'on y situera, que celles-ci s'éloigneront "naturellement"<sup>285</sup> d'une ellipse centrale déterminant le pouvoir requis à une entité analysante pour exister à un niveau extrême d'intégrité. Cette réserve s'appliquera particulièrement dans les cas où la matière observée n'atteindra pas le niveau minimal de cette intégrité requise pour faire partie de l'*être*<sup>286</sup> de l'entité sociale à laquelle s'identifiera une entité plus simple qui en jugera. Ainsi, les animaux non-humains, par exemple le meilleur ami de Schopenhauer<sup>287</sup>, ne seront pas soumis aux mêmes contraintes que l'être humain le sera par lui-même. Ce dernier sera, en effet, celle des formes de la matière idéalisable qui devra respecter le plus de règles extérieures à son mode d'être intrinsèque pour qu'on lui accorde un statut que la seule esthésie qu'on en a forcerait normalement de lui donner a priori<sup>288</sup>. Ce qui sera d'autant plus le cas qu'un humain sera d'une culture semblable à celle supposée par l'ellipse de l'entité relative qui sera référence de jugement sur ce qui lui sera permis de

faire par sa nature attribuée<sup>289</sup>. La raison, plutôt évidente, de cette permissivité variable sera attribuable à ce que l'entité de référence supposera un niveau de conscience, par exemple, au chien, qui sera naturellement beaucoup plus bas que le sien propre, tandis que le niveau de conscience différent d'un être humain sera considéré comme une tare volontaire justifiant le mépris.

On comprendra donc que, pour les cas où on suppose qu'il n'y a aucun niveau de conscience, pour les choses qu'on disait plus tôt inerte (des formes généralement<sup>290</sup> assez brutes de la matière universelle), la contrainte qu'imposera une entité à celles qui l'entourent sera d'une relativité directement proportionnelle à la possibilité qu'elle aura de leur transmettre sa C.D.M. Les formes de matière avec lesquelles elle ne peut pas même établir de *communication* "bénéficieront" d'une clémence, laquelle sera inversement proportionnelle au niveau de conscience que l'entité discriminante leur accordera, peu importe leur éloignement respectif au référent qu'elle prendra pour absolu. Ces formes de la matière idéalisable universelle, plus "brutes" qu'elle-même, seront néanmoins incluses à la C.D.M. de ladite entité, pour peu qu'elles fassent partie des esthésies reconnues par celle-ci. Aussi, le mode d'être de telles "choses" ne compromettra-t-il généralement pas le pouvoir que nécessite cette entité pour conserver son intégrité. De fait, ces "choses" contribueront fortement à édifier (le plus souvent passivement, mais aussi activement dans les cas de sub-standards<sup>291</sup> conscients (au sens freudien)) un référent de véridicité à son niveau d'absolu relatif, car elles confirmeront le degré d'élévation de l'entité<sup>292</sup> par la possibilité qu'elles lui offriront de prévoir, sinon prédire<sup>293</sup>, un avenir plus ou moins rapproché. C'est, aussi, sans compter qu'un référent, quel qu'il soit, devra éventuellement se régénérer car, un *référent de véridicité* (soit, ce qu'on trouve comme apogée relatif de

l'ontologie) ne peut prévaloir indéfiniment par lui-même, n'ayant pas, en tant qu'idéologie (aux sens marxien et marxistes), d'existence qui lui soit propre.

*Le champ ontologique: De l'ontique à l'en-soi, en passant par l'être*

Une chose peut ou bien être ce qui arrive  
ou bien n'être pas ce qui arrive et tout le  
reste demeurer égal.<sup>294</sup>

On vient de voir que l'axe ontologique permet d'établir le rapport entre l'entité qui s'y réfère et son monde idéal, tel qu'elle-même le conçoit. Il sera impératif, pour maintenir un ordre méthodologique établi avec les définitions antérieures, de déterminer les points entre lesquels se situe cet axe, ainsi que ceux délimitant ses strates. On commencera tout d'abord par préciser qu'on traite principalement, sur cet axe, de "l'intentionnalité"<sup>295</sup> qu'une entité attribuera à ce qu'elle y définit. En deux mots, on pourrait presque dire qu'il s'agit d'une gradation entre la Volonté universelle (inconsciente) de Schopenhauer, et un Idéal platonicien qui transcende de façon imaginaire son producteur, dans le résultat mythique de systèmes absolus où "l'ordre universel" est réifié en une (ou plusieurs) entité dont l'inertie est supra-volitive (ou omni-consciente).

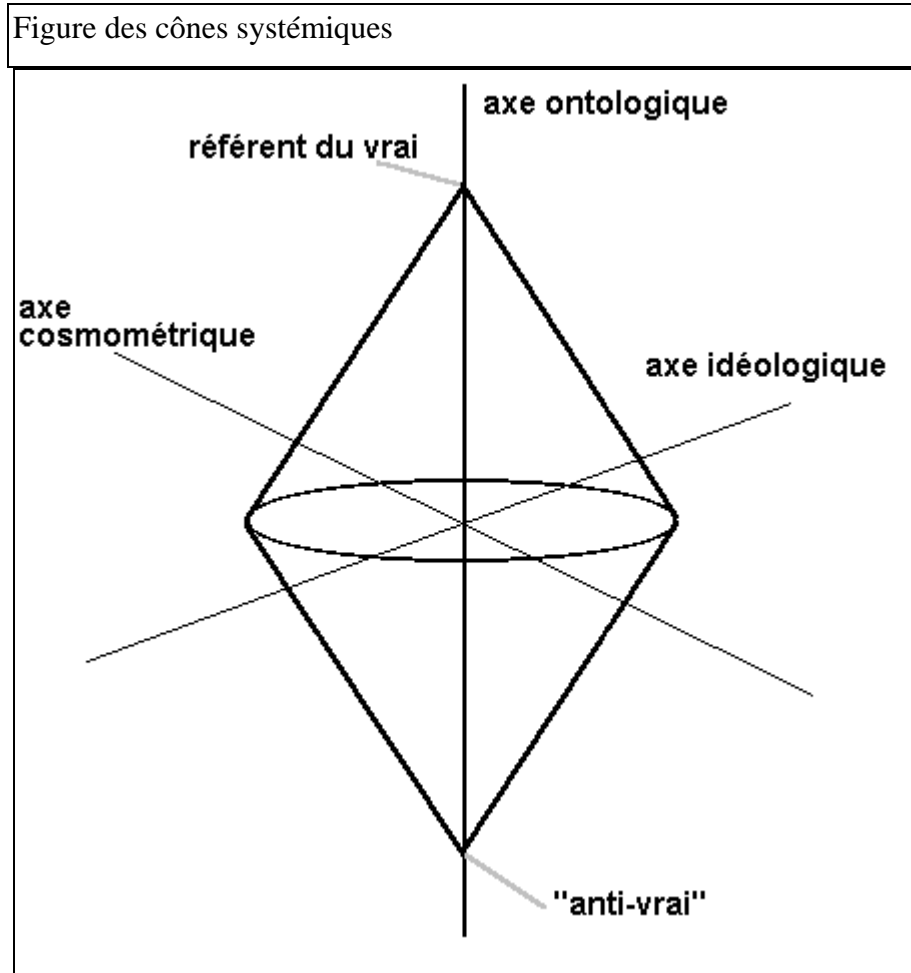
Ainsi, on peut tout de suite prétendre qu'un réel point central sera d'autant moins accessible à la conscience éveillée (ou freudienne<sup>296</sup>) qu'on parle d'une entité complexe (constituée de plusieurs entités plus simples allant jusqu'aux individus). On pourrait même dire qu'un tel point serait totalement inexistant<sup>297</sup>, advenant qu'on voudrait en faire une constante universelle commune à toute entité de toute époque, qui devrait pouvoir les faire converger vers un mode d'être dont chaque individu de chaque entité, et chacune d'elles

dans "l'entité globale" de référence absolue, seraient entièrement satisfaits et/ou s'y sentiraient complètement accompli. En effet, s'il était possible de trouver une telle chose supra-humaine sans aucune "*intention*" (ou d'une *intention* "*neutre*"), celle-ci existerait d'une façon tout à fait inconcevable à l'esprit spatio-temporel<sup>298</sup> de l'être humain, de sorte que ce dernier pourrait l'avoir directement devant lui, qu'il n'en aurait aucune esthésie, à moins qu'elle ne soit accidentellement en concordance avec lui-même. Mais serait-elle alors vraiment désintéressée?

Ne pouvant le situer à l'échelle universelle (seule échelle qu'on puisse réellement prétendre neutre), on devra alors situer ce "centre" ontologique comme étant celui où convergeront toutes les C.D.M. existantes, c'est-à-dire le "*monde comme représentation*"<sup>299</sup> tel que les esthésies humaines en permettent la saisie consciente. Partant de ce monde, on développera un axe d'intentionnalité relative, sur lequel s'élèvera, premièrement, une impression d'approbation à l'existence de l'*être*<sup>300</sup>, tel qu'il se trouve au centre réel<sup>301</sup> de sa conception représentationnelle du monde. Cet axe conduira vers un point correspondant graduellement à un absolu de la "vérité" que l'entité prétendra représenter son référent ultime d'existence. Cela équivaudra à dire que cette partie de l'axe ontologique correspondra, dans les faits, à une ligne imaginaire entre l'*être* (tel qu'une entité a l'esthésie de son existence, le *Dasein*<sup>302</sup>) et lui-même (tel qu'elle se perçoit/conçoit comme "*but*", le «*vouloir-vivre*»), se transcendant dans une représentation idéelle de ce qu'il serait, s'il était conforme à la limite existentielle que lui permet la logique cosmométrique de l'envergure de son axe idéologique. D'autre part, comme un "faux"<sup>303</sup> reflet exact de cette ligne imaginaire vers l'absolu, on aura un "rabaissement" du point diamétralement opposé au référent de véridicité. Cet "anti-vrai" serait ce

qui interdirait toutes les formes de son mode d'*être*, si une logique tout à fait inverse à celle de son idéo-cosmométrie lui était imposée par un autre mode d'*être* tout aussi transcendant que celui de son référent ultime.

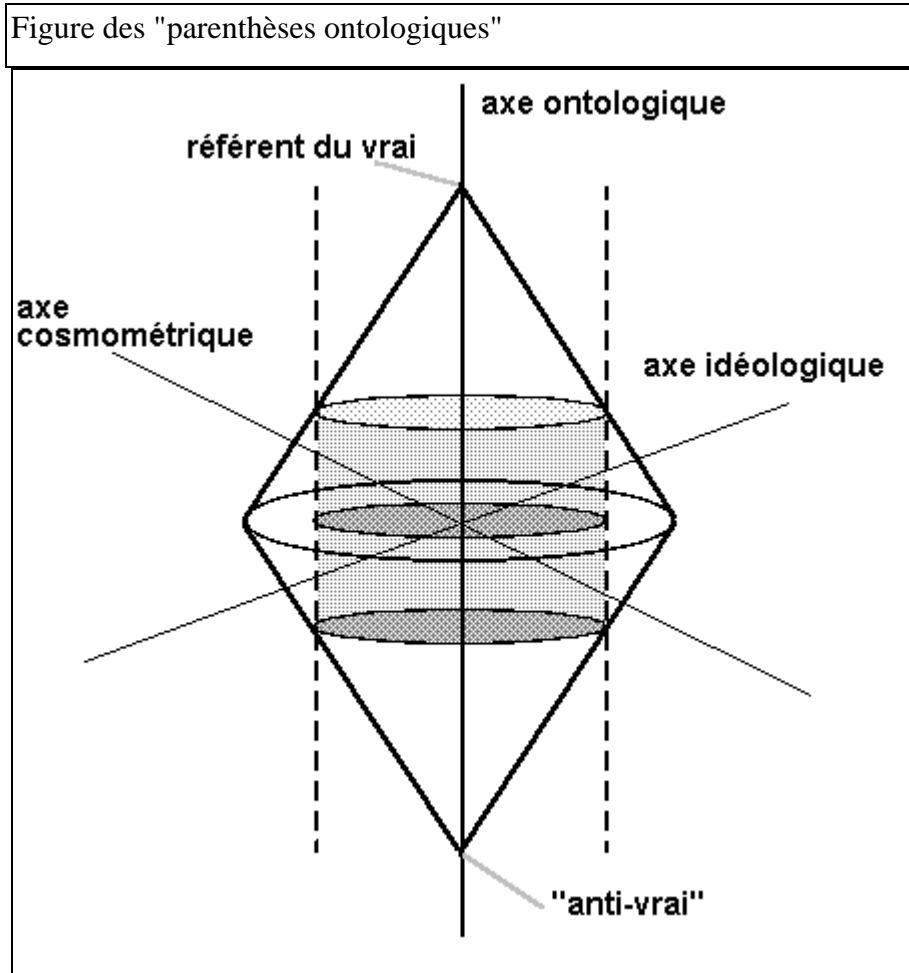
Ces points les plus intentionnellement chargés, on l'aura compris, seront ceux qui seront librement appelés le "Vrai" et le "Faux" absolus. Ils correspondront, en fait, à la conception idéale du "Bien" et du "Mal" qui sera impliquée par toute C.D.M. On comprendra de plus que le niveau de relativité intrinsèque entendu par la source humaine de cet axe se verra d'abord, pour la conception même de l'existence telle que saisie dans le monde, celle qui sera définie par le cône formé perpendiculairement entre l'ellipse des atomes idéo-cosmométriques extrêmes et le référent le "plus" ultime de véridicité admis par une entité relative. Ce qu'on pourrait appeler l'enfer d'une entité concevant un système idéal de ce type, sera alors une représentation tout à fait semblable, laquelle sera renversée pour donner une image transcendante correspondant au Faux, au Mal infini. Dans la conception idéale de l'impossible Roi-philosophe de l'existence, ce que d'aucuns associeront immédiatement au concept de "Dieu des philosophes", on obtiendrait alors une figure qui ressemblerait à celle qui suit, qui nous force une fois de plus à refuser ces notions soi-disant "neutres".



La représentation du mal devrait alors effectivement être, elle aussi, transcendante, sans quoi elle devrait annuler une bonne partie de ce qui était admis possible par la C.D.M.<sup>304</sup>, et surtout, tout ce qui est nécessaire à l'existence de l'entité (même son "être *en-soi*"). Si une des "choses" à quoi on n'accordait pas (bien au contraire) d'intentions malveillantes devenait telle "*en-soi*", son "intention" négative devrait devenir absolument impossible, entraînant avec elle toutes les pauvres entités qui se damnaient par elle<sup>305</sup>.

La façon avec laquelle on verra fonctionner la conception du "faux" miroir "intentionnel" de l'ontologie fera, en effet, en sorte de rendre le moindre atomos rebelle d'une neutralité irréprochable jusqu'au niveau ontologique où sa cosmométrie le séparera de l'entité. De cette manière, les valeurs d'intentionnalité de l'axe ontologique d'une entité, quelle qu'elle soit, pourront transcender l'ontologie arbitraire de celle-ci, sans s'annuler par son reflet. C'est pourquoi le plan idéo-cosmométrique aura "naturellement" une certaine épaisseur de "neutralité". C'est aussi ce qui causera la définition d'au moins deux types de valeurs, la "mauvaise intention" ne pouvant apparaître comme telle (à moins d'avoir l'incohérence d'un animisme déclaré) qu'avec une conscience trop élevée pour qu'il soit possible par la suite d'en faire autre chose qu'un phénomène humain et/ou surhumain (au moins supra-animal). La prochaine figure illustrera comment l'opposition de concepts généraux, sur la base de l'intentionnalité qui leur est associée, donne nécessairement naissance à des paradoxes plus ou moins marqués.





Certes, ce n'est là qu'une des formes<sup>306</sup> que pourra prendre théoriquement la saisie idéologique que des entités auront pour mode d'être. Cette figure, contenant tous les paradoxes qu'on vient de décrire, n'a évidemment pour fonction que de servir de modèle de référence. À partir de celui-ci, il sera possible d'établir un système de comparaison schématique des types d'entités relatives qui seront prises pour archétypes du rapport hiérarchique qu'on établira entre elles. On fera éventuellement un exposé général sur les formes systémiques des types de relativité inter-systémique qu'on pourra éventuellement voir au niveau ontologique mais, avant de poursuivre plus

avant dans une telle voie explicative, il apparaît important de revenir sur un point de relativité intra-systémique venant d'être soulevé, lequel semble des plus importants.

On vient d'insinuer que, ce qui est "vrai", pour une entité relative, devra nécessairement l'être aussi pour les entités qui lui sont inférieures sur l'échelle ontologique, et même en deçà... Ainsi, une entité supérieure ne devrait pas avoir de difficulté à "imposer" son référent, comme argument de dernière instance, à toutes les entités plus restreintes de son giron. Il n'en sera cependant pas de même pour le cas où une entité restreinte voudrait faire valoir un référent spécifique à sa condition à une entité plus élevée qui l'engloberait. Un référent de véridicité, qui servirait d'absolu relatif à un groupe particulier désireux de l'imposer à une entité présumée supérieure, pourrait très bien ne pas servir les fins plus pointilleuses de cette dernière. Ce qui rendra naturellement les consciences "supérieures" d'un axe de référence, rébarbatives aux volontés inférieures du même axe. On profitera de la perplexité amenée par ce constat pour passer à une brève description de certaines *strates* qui serviront de référence pour expliquer la relative cohérence des groupes de consciences volitives et, éventuellement, des sociétés proprement dites.

### **Catégories "discriminatives"<sup>307</sup> de l'energeia sociale: Ontologies à focale variable**

On a dit de l'image théorique aux pôles coniques dont l'axe ontologique serait parfaitement perpendiculaire au plan idéo-cosmométrique, qu'elle n'était qu'un modèle assez improbable chez une entité concrète. Elle est néanmoins nécessaire pour introduire la dynamique générale s'opérant hypothétiquement entre diverses conceptions, relativement différentes quant à leur portée sur les

entités relatives composant une entité de référence plus vaste. Seulement, si elle illustre avec assez de clarté un schème ontique de la dynamique applicable à la matière inerte (aux "choses"), schème qu'il est possible de définir grâce aux points de références représentationnels qu'on s'est déjà donné du monde esthétique d'une entité, il n'en va pas tout aussi ostensiblement de la structure concrète que prendront ces relations conceptuelles dans un contexte ontologique.

Il serait effectivement tout à fait arbitraire et présomptueux de définir ces relations sur la base des seules données contemporaines quant à la nature d'un monde qui ne cesse de se définir depuis l'apparition de la conscience volitive d'*être* idéologiques, dont le bagage mnémonique n'est transmissible que par le biais d'une hérédité indirecte. D'autant plus qu'on s'en est fait un phénomène de relativité, d'une relativité se voulant elle-même relativisée par la théorie quantique et le principe d'incertitude d'Heisenberg pris ici pour règle d'or.

Plusieurs points, auxquels on n'a touchés que très légèrement au cours des explications précédentes portant sur les autres axes, trouveront toute leur pertinence avec l'établissement de cette structure archétypale car ils référaient à certains types d'identification possibles pour des entités relatives et/ou d'une entité plus générale. Ce qu'il sera justement question de définir ici. En premier lieu, il semble impératif de donner quelques définitions relatives à la perspective que donnera la place graduelle qu'occuperont les divers "espaces" régionaux d'une conscience spatio-temporelle. Cette place se traduira en divers types de "connaissance" identifiables à des entités relatives. Il ne faudra cependant pas voir ces types de connaissance comme étant l'apanage simultané et instantané de toutes les entités relatives de même niveau ontologique. Ils ne

seront représentatifs que de la "valeur" qu'on leur attribuera comme "objets", dans la mesure où l'accessibilité à ceux-ci facilitera un type de contrôle recherché par une entité, dont le point pris comme référent de véridicité les comprendra sur l'envergure de sa C.D.M. particulière.

On devra retenir qu'il s'agira là d'une structure de discrimination dont la dénomination de ses strates, les plus "épaisses" comme les plus "minces", devra garder une certaine flexibilité, de sorte que leur ensemble structural soit applicable indépendamment de l'entité relative sur laquelle on la fera porter. On cherche en effet à obtenir un modèle général qui pourra être représentatif de toute forme effective de contrôle qu'une entité observée recherchera par l'entremise de son propre référent ponctuel. Ainsi, un vocabulaire économe devra pouvoir exprimer des relations nécessairement assez vagues, qui pourront se trouver sous des formes différentes, à tous les niveaux de relativité, en conservant néanmoins un rapport à son ensemble, soit comme "quanton", soit comme "quantum"<sup>308</sup>. Ce vocabulaire théorique sera cependant assez facile à "caractériser", puisqu'il suffira de lui attribuer une valeur d'*être* telle qu'elles sont déjà définies dans le "langage ordinaire"<sup>309</sup>, par des identités de référence préétablies, sur la base desquelles on fait une discrimination plus ou moins justifiée (on peut même souvent se demander, à bien des niveaux, si elle est justifiable) d'appartenance/exclusion, en vertu d'une proximité prétendue à un référent obscur. On aura alors la possibilité de se référer approximativement à des strates de hiérarchisation plus spécifiques concernant l'ensemble des types d'entité, selon la nature que supposera leur propre définition d'elles-mêmes, comme justification de leur propre existence. Cela rendra dès lors possible de traiter d'idéologie d'espèce, de race, de nation, etc. jusqu'à une notion

d'individu. On pourra du coup observer le rapport de telles idéologies à leur "vérité".

Il s'agira donc, à partir du chapitre suivant, d'expliquer les portions résultant du découpage de notre modèle de base (la C.D.M. représentée par nos deux dernières figures), de sorte à rendre possible une analyse tridimensionnelle des formes spécifiques qu'il prendra dans les tendances normalement associée aux positions idéologiques.

## CHAPITRE 9

### *La strate scientifique: "L'économie" empirique des valeurs esthétiques*

On voit apparaître ici manifestement quel est le plus sûr chemin de la science de la nature au mysticisme. Ce n'est pas l'impétueux foisonnement théorique de la philosophie de la nature, mais l'empirisme le plus plat, dédaignant toute théorie, se méfiant de toute pensée.<sup>310</sup>

La *strate scientifique*<sup>311</sup> sera le plus neutre des niveaux de valeurs attribuables aux esthésies qu'une entité identifiera comme fragments individuels de son "monde". Elle comprendra d'ailleurs, par une nécessité structurelle bien contrariante pour les chercheurs d'absolu, toutes les valeurs qu'il est possible d'attribuer aux atomes et atomos persistant au sein d'une C.D.M. (même celles qui font un élément neutre, voire négatif, du référent de son entité). En effet, tout ce qui existe ne peut qu'exister, et l'existence, en tant que telle, ne pourrait être chargée d'une quelconque "valeur" ésotérique qui rendrait une "chose" plus existante qu'une autre. S'agirait-il d'un élément idéologique aux qualités absolument contraires au référent de véridicité d'une entité, qu'il ne pourrait en être autrement. Ainsi, même l'opinion qui sera la plus farfelue<sup>312</sup> pour une entité devra être prise en compte par celle-ci, comme composante des possibles du "monde". Qui dénigrerait l'existence potentielle d'une chose esthétique, en effet, ne ferait que confirmer son existence car, il supposerait une compréhension minimale de ce qui devrait n'être que néant. Une telle auto-duperie ne pourra se trouver que dans des cas assimilables à une dénégation

psychologique, elle-même synonyme d'un refoulement de l'inconfort relatif à l'impuissance ou l'ignorance.

C'est d'ailleurs une des raisons qui interdisaient le centre "absolu" d'une entité aux représentations conscientes d'origine multiple. On peut effectivement appliquer ce constat de façon universelle puisque, même le plus paranoïaque des individus (c'est-à-dire celui qui s'imaginerait avoir la seule "Vérité" et ne porterait pas la moindre attention aux consciences lui étant similaires) tirera sa C.D.M. de multiples esthésies, résultant toutes «en dernière instance» de ses multiples connexions nodales (les sens) au "monde" concret. Quiconque, donc, rejetterait même la conscience de ses équivalents formels, devra encore expliquer que sa conception "parfaite" du monde ne lui permette pas un contrôle parfait, ni sur ledit monde, ni sur soi. Une explication plausible ne pourrait alors lui venir autrement qu'en admettant l'imperfection de sa conception, ou en déniait sa propre réalité. Bref, d'une façon comme de l'autre, une entité devrait admettre que sa "volonté" (consciente au niveau individuel, tangentielle pour une entité plus complexe) ne soit pas nécessairement celle de son monde et, par extension, qu'il existe un mode d'être indifférent à sa perfection, donc, ayant une "volonté", sinon consciente, au moins autonome, indépendante, voire même relativement plus "neutre".

La limite conceptuelle inférieure de l'axe ontologique devra donc être celle de la "Volonté" telle qu'elle participe, chez son père conceptuel (Schopenhauer), de toutes les choses, aussi "brutes" et/ou "pures"<sup>313</sup> soient-elles, auxquelles une entité peut accorder une valeur (même négative) de véridicité. Pour qu'un absolu "matériel" (aux sens des matérialismes communément admis<sup>314</sup>, c'est-à-dire aux sens spatial et "historique") soit pris comme référent immuable, il lui

faudrait encore démontrer son propre principe autrement que par lui-même, sans quoi il restera toujours son concept même de principe absolu comme possibilité d'existence strictement temporelle. De même pour un absolu "idéal" (au sens idéaliste) qui nécessiterait autre chose que lui-même pour se démontrer sans l'ombre d'un doute sur sa validité autonome.

Pour ce qui est de décrire la limite supérieure de la strate scientifique, la question ne sera pas tout à fait aussi simple à régler. On a déjà rapidement fait allusion à ce point. Hormis les formes les plus brutes de la matière, pour lesquels on semble s'être entendu pour leur conférer un rôle d'esclaves de la conscience<sup>315</sup> en tant qu'elles sont d'un niveau de volonté qui à lui seul "gaspillerait" leur potentiel de réponse à un principe<sup>316</sup>, une entité tendra à convaincre aussi toutes les "volontés" plus relatives qu'elle englobera du principe favorisant sa perpétuation, de sorte qu'une tierce "volonté"<sup>317</sup> concernée s'y conforme plutôt volontairement. Cette prémisse quant au caractère volitif de la marge où l'intentionnalité ontologique peut être distinguée qualitativement de la simple réaction ontique, prémisse qui se confirmera généralement chez toutes les entités, peu importe leur niveau de relativité, aura néanmoins ses zones grises<sup>318</sup>.

En fait, on ne pourra appliquer concrètement une délimitation concernant la réponse effective à un principe théorique<sup>319</sup> qu'à condition de l'envisager dans la perspective d'un niveau de volonté végétale, tout au plus. Jusqu'à ce niveau, presque tous les principes admissibles pourront réclamer un tribut minimal<sup>320</sup> aux "volontés" concernées. On pourra même déjà sentir une certaine résistance<sup>321</sup> sur l'autonomie "volitive" qu'on pourra "raisonnablement" accorder à cette "conscience" proto-organique, par rapport aux attentes



"raisonnables" de ces esclaves face au "maître-principe" que tentera de leur imposer un contremaître théoricien dudit principe. Cette résistance est cependant trop faible pour qu'on en fasse un élément de relation politique entre les acteurs en présence. De tels «vouloir-vivres» brutes pourront bien devenir enjeux politiques, ils ne prendront jamais part activement à des conflits volitifs autrement que par une action involontaire sur elles-mêmes.

Dès qu'on verra une soumission au principe chez une forme de matière dont on est certain qu'elle pourrait changer d'elle-même son mode d'inertie, c'est-à-dire, dès qu'on aura affaire à une forme d'existence pouvant influencer d'elle-même la durée de son existence, on pourra conclure à une certaine efficacité politique (plus que scientifique) de l'entité dictant le principe. En effet, la soumission à un principe, dans de tels cas, se fera parce que les valeurs dudit principe auront été reconnues (avec plus ou moins de raison<sup>322</sup>) par ceux sur qui elles s'appliqueront, et non plus subies par des choses qui agiraient de toute façon exactement de la même manière.

C'est pourquoi on donnera les modes d'existences situés entre la vie végétale et l'animal pour limite supérieure de la strate scientifique. Les végétaux devant se plier presque exactement aux exigences motivant l'adoption d'un principe, leur mode d'existence passif les rendant entièrement dépendants de facteurs actifs extérieurs<sup>323</sup>, ne pourront néanmoins être pris inconditionnellement pour limite du scientifique, puisqu'ils auront toujours certaines "fantaisies" incontrôlables (ne fut-ce que dans la disposition de leurs organes).

Les animaux de tout ordre, de leur côté, auront effectivement cette aptitude de modifier les conditions extérieures influant sur leur mode d'inertie<sup>324</sup> existentielle -- entre autres, par une recherche active des éléments favorisant leur perpétuation. Cependant, on verra rarement des animaux cesser la poursuite de ce qui leur est vital, et même quand ce sera le cas, on pourra difficilement affirmer que ce sera le produit d'une décision volontaire de s'étioler visant la conformité à un principe qui leur serait propre (un sacrifice), ou par dépit pour un principe généralisé incompatible avec leur propre idéal (un suicide). Chez les animaux dont le comportement est tellement primaire qu'il en devient prévisible, on pourra même se demander s'il ne s'agit pas d'une conformité au principe résultant d'une programmation strictement mécanique, plutôt qu'un conditionnement quasi-politique.

On dira, donc, que la limite supérieure de la strate scientifique reste quelque peu ambiguë. L'histoire humaine semble vouloir démontrer que, lorsqu'il est question de définir cette délimitation, celle-ci fluctue au gré des battements d'ailes des papillons de l'idéologie<sup>325</sup>. Le fait qu'on puisse constater de telles variations quant à ce qu'on veut, peut, ou doit, soumettre à sa propre volonté, selon la limite qu'on croit être celle du scientifique, donnera d'ailleurs à penser qu'on assiste effectivement à une "modification" *ad hoc* des principes. Ce caractère particulier rendra d'autant plus difficile une délimitation objective des strates ontologiques évaluées, qu'elle ne saurait refléter ici que la conformité à un absolu, même si c'est celui d'un anti-absolutisme déclaré. Cela expliquera qu'on doive tracer des frontières plutôt larges entre les strates qu'on choisira de définir.

Une structure "principielle" de valeurs d'intentions ontologiques hiérarchisées, bien que soumise à une dialectique lui étant propre<sup>326</sup>, restera toujours la synthèse prédéterminée de la dialectique hégélienne de ses ellipses idéo-cosmométriques. On devra donc tenir compte de tout nouvel argument prétendant démontrer son invalidation partielle. Cela, à cause de sa nature dialectique la plus autonome. C'est pourquoi, en vertu du rapport direct qu'on lui supposera au plan idéo-cosmométrique, on devra assumer que l'axe ontologique sera en mesure d'offrir un choix d'au moins quatre<sup>327</sup> réactions-types pour transiger avec la matière semblant lui être rébarbative de façon à s'adapter aux quadrants de ce plan. Ainsi, la métamorphose du principe général, face à une forme de matière rebelle à se soumettre, sera faite en fonction du quadrant dans lequel se trouvera le principe devenu particulier d'une entité. Un principe ne pouvant s'adapter de lui-même (puisqu'il n'a pas d'existence en-soi), on devra aussi tenir compte du quadrant où se situe l'entité évaluatrice, telle qu'elle se positionne elle-même sur son axe ontologique, en rapport à l'indocile.

On pourra supposer, par exemple, qu'une entité se croyant en ligne directe avec, et/ou très près de son principe, pourra adopter une attitude "fanatique"<sup>328</sup>, telle qu'elle tendra à simplement rabaisser l'auto-évaluation de son propre niveau ontologique, afin que ce qui lui sert de principe de référence absolue reste intact. Une telle entreprise aura par contre ses désavantages, puisque l'entité relative avouera du coup que la non-conformité d'un phénomène plus simple qu'elle-même (qui peut être une chose, mais aussi un individu) dépendra de sa propre mécompréhension du principe. Cette entité devra alors probablement rabaisser son propre niveau de pouvoir directement attribuable à sa connaissance prétendue du principe. Elle ne pourra plus réclamer le pouvoir

dont elle s'affuble d'une compréhension correcte de son principe<sup>329</sup>. Cependant, sa situation face à ce, ou ceux, qu'elle jugeait inférieurs à elle-même n'aura pas changé.

Advenant que ledit phénomène soit en fait d'origine sociale, et qu'il implique les revendications d'entités classées (et se croyant) à un niveau inférieur, leur statut restera aussi le même, face à leurs prétendus supérieurs, en tout ce qui ne concernera pas leurs revendications. En d'autres mots, le rapport de pouvoir entre les "inférieurs" et les "supérieurs" ne changera pas tellement. Seul le rapport de distance imaginaire entre les divers niveaux d'entités et leur référent commun apparaîtra plus équilibré. On dira cette attitude fanatique: si les revendications habituelles vont plutôt vers une élévation ontologique des revendicateurs, l'entité dominatrice préférera écraser ceux-ci sous le poids d'une répression. Cette répression pouvant même aller jusqu'à entraîner la mort de tous les membres de son entité relative (elle-même comprise), équivaut dans le meilleur des cas à un rabaissement de sa propre situation<sup>330</sup> ontologique globale face au référent "absolutisé" commun du groupe social.

Il sera aussi possible, pour une entité moins drastique, d'adopter une attitude "réflexive" qui lui fera considérer devoir intégrer les formes de matière insoumises, en surélevant, davantage qu'à l'infini, le niveau ontologique du référent. Cet ajustement se fera de façon à allonger l'ellipse de sa C.D.M. vers une plus vaste cosmométrie, de sorte que l'entité se voyant comme étant d'une même tendance idéologique que son principe, mais d'une cosmométrie différente, puisse s'inclure au nombre des *êtres* supérieurs à la bête matière brute. Ainsi, si la position du référent pourra demeurer inchangée au sens idéo-cosmométrique, l'auto-évaluation de l'entité se trouvera réévaluée à la baisse

quant à sa proximité à son principe, quoique restant néanmoins en ligne directe avec celui-ci. Dans une situation sociale comme celle présentée plus haut, on aura alors une sorte de compromis d'accessibilité à une certaine forme de pouvoir, ce qui ne changera cependant pas la nature idéologique du référent de véridicité. Il n'en augmentera que sa portée. Il ne changera pas non plus le statut des revendicateurs, ce qui implique que dans une situation de crise, ils seraient les premiers à prendre leurs droits nouvellement acquis.

D'une manière assez semblable, pour les cas d'auto-évaluations conflictuelles de même tendance cosmométrique, mais où l'entité croira s'écarter de la verticale idéologique de son principe, elle pourra adopter une attitude "méditative", dont la principale différence par rapport à une attitude réflexive sera qu'on verra une inclusion idéologique (plutôt que cosmométrique), par étirement de l'ellipse en ce sens. Alors, pour une situation sociale, il y aurait un réel compromis idéologique, lequel, s'il peut amener un certain prestige, ne changera pas beaucoup la réalité de l'entité revendicatrice quant à ce qu'elle aura effectivement de pouvoir<sup>331</sup>. Autrement dit, ses subalternes idéologiques lui devront un nouveau respect mais le principe et ses gardiens immédiats n'auront pratiquement pas de nouvelles obligations à son endroit.

Contrairement à ces attitudes conciliantes avec le principe, une entité se percevant plutôt comme étant dans le quadrant diagonalement situé par rapport à celui-ci, pourrait tout aussi bien, face à une preuve de sa défaillance, prendre une attitude "repentante". C'est-à-dire, qu'elle remettra tout simplement en cause son principe pour pencher vers ce qu'elle croyait auparavant farfelu. En termes sociaux, un tel comportement traduira une véritable acceptation de la

valeur de l'autre, même si cela se produit généralement par des compromis mutuels, sans quoi l'entité repentante perdra vite son intégrité.

Bref, parmi quatre possibilités tangentielles, une seule aura pour conséquence de faire descendre le référent de véridicité du piédestal qui lui est érigé par ses entités relatives. On y trouvera d'ailleurs, par extension, la raison pour laquelle on disait, au niveau idéo-cosmométrique que les conflits idéologiques ne survenaient que dans les cas d'oppositions diagonales. Avant de se lancer dans l'explication plus complète de ce phénomène, peut-être sera-t-il d'abord utile de rappeler qu'il ne s'agira là que de déterminer des points de repère approximatifs, dont le caractère utilitaire n'affectera pas son efficacité à décrire des phénomènes effectifs d'une manière vraisemblable.

Pour faire, donc, une moyenne (plutôt arbitraire il faut l'avouer, quoique probablement assez près de la réalité) sur laquelle il sera tout de même à peu près possible de s'entendre, on placera cette limite à un niveau où on trouvera les animaux sans autres comportements sociaux que ceux qui se rapportent à la territorialité et/ou la reproduction. De tels comportements étant essentiels à une minimale "sélection naturelle"<sup>332</sup> portant sur la stricte subsistance physique et génétique, il semble qu'on pourra les inclure à la première catégorie des valeurs ontologiques, soit, celle dont le caractère prévisible dénote une simple volonté "mécanique" ou "automatique" d'auto-préservation, sans grande implication morale et/ou intellectuelle. C'est-à-dire qu'on assimilera ces comportements à des attitudes ontologiques "réflexes". On en fera donc des attitudes machinalement prises par les entités comme étant nécessaires à leur survie mais, ayant la caractéristique d'être "rationalisées". Il ne restera alors qu'une périphérie idéo-cosmométrique sur laquelle il pourrait y avoir conflit

"scientifique". Cependant, ce seront là les positions extrémistes de fanatiques intégristes<sup>333</sup> qui seront normalement désavoués par les entités qui les admettent malgré tout (le plus souvent à contrecœur) par principe...

On dira qu'en deçà de cette limite ontologique sera définie une hiérarchie de valeurs dont la faiblesse en "contenu" de volonté intentionnelle permettra à une entité de prendre, sans trop de vergogne, les formes de matière qu'elle considère y être incluse, pour de simples objets destinés à leur usage. Dans des cas plus dramatiques, lorsqu'un objet ne pourra être prétendu diabolique "en-soi" (à cause d'une nature intentionnelle insuffisante qui lui sera attribuée) mais qu'une entité sera néanmoins incapable d'y voir une utilité autre que celle de gêner l'harmonie de son "monde"<sup>334</sup>, il deviendra un objet phobique de plus ou moins grande intensité. C'est une "valeur d'usage" qui sera définie de la sorte car, dans tous les cas, il sera question d'objets (peut-être devrait-on plutôt parler de *noèmes*?) envers lesquels on croira avoir tous les droits mais bien peu d'obligations.

Cela sera d'autant plus vrai qu'une entité se croira près de son principe. Lorsqu'une entité croira connaître assez bien les règles gouvernant ces "choses" du "monde" pour s'en permettre une "manipulation" plus ou moins complète (selon le niveau de volonté qu'elle accordera aux dites choses en particulier), elle se croira permis de tirer tout le potentiel jouissif, sans avoir à faire d'efforts trop considérables (selon le niveau propre qu'elle s'attribue à elle-même) pour compenser leur exploitation. Tant et tellement qu'on ira même, dans le contexte d'une entité plus complexe, jusqu'à s'en servir comme monnaie d'échange<sup>335</sup> (quelquefois littéralement) pour l'obtention du potentiel jouissif plus direct d'autres formes de matière. Dans le contexte où une telle chose se produira sur

une forme particulière de matière, faisant de celle-ci un symbole de la valeur du principe simultanément reconnu par tous les membres éveillés d'une entité sociale, on pourra alors fermer la boucle relationnelle entre un principe et cet objet-symbole commun<sup>336</sup>, qui représentera alors la prétendue neutralité du principe. Un principe "Universel" ne pourrait, en effet, être mieux représenté que par ce qu'il suppose de plus commun.

En effet, cette forme de matière, reconnue par tous comme monnaie d'échange, sera considérée si neutre qu'elle pourra tenir le rôle du principe qui dirige l'entité en question. Avec pour résultat que ceux qui seront les plus près du principe, seront normalement aussi ceux qui détiendront le plus grand pouvoir sur cette forme primitive de matière prétendument neutre et, par extension, sur celles se trouvant entre eux et celle-ci sur l'échelle ontologique de la valorisation. Ce pouvoir sur l'élément pris pour le plus neutre et universel, par lequel on pourra échanger toutes les valeurs d'usage, deviendra alors un appareil de contrôle sur les tournures imprévisibles de la logique intrinsèque aux entités individuelles. Elle donnera effectivement un droit imaginaire sur toutes les formes matérielles dont les individus et entités relatives ont un besoin essentiel pour survivre et, donc, pour lesquelles elles seront prêtes à trahir leur propre volonté. Cela sera cependant occulté par divers mécanismes qu'on verra un peu plus loin, lesquels préviendront le mode d'être d'une entité de devenir effectivement et ouvertement l'image de cette boucle. L'entité en question serait alors au centre de son auto-conception tridimensionnelle et causerait ainsi son éclatement comme entité, dévoilant sa nature strictement auto-justificative et ne s'approchant en rien d'aucune neutralité.



Pour l'instant, on comprendra que toutes les valeurs hiérarchisées ici "s'emboîteront" l'une dans l'autre. C'est-à-dire que la valeur contenue dans un objet ponctuellement considéré comme "inférieur" sera au même moment (ou par une entité au principe et à l'envergure idéo-cosmométrique le permettant) supposée présente dans toutes les valeurs qui lui seront dites "supérieures". Il apparaîtra alors qu'un tel niveau ontologique, dans son ensemble, est si minimal qu'on devra, pour toutes les valeurs des strates qui suivront, supposer qu'elles y sont incluses. C'est ainsi qu'à mesure que le principe s'élèvera et globalisera la perspective "en altitude"<sup>337</sup> des valeurs inférieures, on pourra prendre des formes de matière, beaucoup plus complexes que celles d'un niveau ontologique scientifique, pour simple "valeur d'usage"<sup>338</sup>. Lesdites formes de matière "post-scientifique", étant d'un niveau plus bas (au sens de l'entité qui la contient) que celles qui pourront ainsi se servir de leur potentiel jouissif, croiront un tel état de chose justifié. Cherchant à atteindre ce qui sera le principe motivant sa propre existence, chose théoriquement toujours contenue par le principe général de l'entité globale, un individu contribuera volontiers à renforcer l'influence qu'un principe obtiendra par son symbole, moyennant qu'on rétribue la contribution de son potentiel jouissif (qui ne lui servirait autrement qu'à peu de choses dans l'obtention de l'objet de sa quête existentielle) par une quantité de ce substitut d'échange qui permettra l'atteinte de ce qu'il convoite réellement. Ce sera à ses yeux une bonne affaire mais, il s'agit là de phénomènes qui demandent qu'on explique d'abord cet occulte niveau "post-scientifique".

## CHAPITRE 10

### *La strate morale: Les valeurs organiques des institutions éthiques*

La religion est le soupir de la créature accablée, le sentiment d'un monde sans coeur, comme elle est l'esprit des temps privés d'esprit. Elle est l'*opium* du peuple.<sup>339</sup>

On vient de voir que la strate scientifique devait, résultat de la nature concentrique des systèmes de référence, pouvoir s'appliquer aux formes de matière les plus complexes. On aura par contre compris qu'à son seul niveau, la strate qu'on a appelée scientifique ne peut être d'une grande utilité pour déterminer des stratégies décisionnelles portant sur des êtres ayant une certaine intellection consciente de leur propre existence. Elle ne s'adressait, naturellement, qu'à une capacité de compréhension de la matière comme possibilité indifférente à l'évolution de son inertie, en tant qu'elle n'en aura pas une esthésie concrète et qu'elle serait de toute façon impuissante à la changer. Ce ne sera pas le cas avec la strate qu'on tentera ici de définir.

La strate morale sera cet espace entre la limite supérieure de la précédente et un niveau ontologique d'obligation et d'interdiction formelle. En effet, la strate morale comprendra des "règles de liberté", c'est-à-dire qu'elle sera un ensemble de comportements permis, sinon favorisés, par le principe d'une C.D.M. On en arrivera effectivement à une forme de matière dont la prévision de ses comportements deviendra trop incertaine pour pouvoir garantir l'exploitation de son potentiel jouissif par l'efficacité arbitraire de simples règles d'une logique mécanique qu'on supposera peser sur elle. Cette matière sera

évidemment la matière consciente, qu'on trouve principalement, dans l'échelle humaine de l'ontologie, au niveau des choses possédant des attributs composant l'être humain lui-même. Dès lors, on comprendra pourquoi il faut parler de comportements en termes plus larges que ce qu'on entendait pour la matière brute.

La complexité du mode humain d'être matériel fera en effet en sorte qu'on ne pourra nécessairement prédire la réaction de tels *êtres* dans toutes les situations où on tentera d'en extraire le potentiel jouissif. Cela, parce que cette forme de la matière est régie par une foule de besoins portant sur des objets extérieurs à elle-même pour exister, et qu'elle est elle-même en quête de choses potentiellement jouissives pour eux. Ce qui veut dire que, pour livrer son potentiel jouissif, plus de latitude est nécessaire à un protohumain<sup>340</sup>, si on veut qu'il le développe. L'entité (relative ou globale) qui voudra obtenir une jouissance quelconque d'un tel être, devra donc, en retour, faire un investissement plus contraignant pour sa volonté spécifique. Contrairement à la forme scientifique de l'être matériel des choses, qui "s'éteint" généralement avec l'exploitation de ses qualités jouissives, le potentiel jouissif d'un être conscient aura cependant l'avantage d'être renouvelable, autant à court qu'à long terme.

L'entité "exploitante"<sup>341</sup> ne peut pas, par contre, laisser toute latitude aux êtres dont elle entendra tirer parti car, la nature hétérogène (pour ne pas dire hétéroclite) de celles-ci les ferait vite aller vers des extrêmes strictement auto-gratifiants. Ce, qui pourrait compromettre l'intégrité du principe social, pourrait donc compromettre l'intégrité de l'entité. Ce qui à son tour compromettrait l'intégrité de ses entités, donc, aussi, de la plus simple fraction possible de

l'entité sociale relative, soit l'individu aux qualités humaines valorisées<sup>342</sup>. Ainsi, tous les membres reconnus d'une entité complexe donnée, en commençant par ceux qui sont les plus près du principe, se trouveraient menacés. Bref, il faudra alors aux plus ontologiquement élevés des individus, donner un cadre relativement permissif, en dedans duquel les comportements se rapprochant de l'axe ontologique seront rétribués et où ceux sans utilité directe au principe (plus éloignés de l'axe ontologique de référence) devront être néanmoins permis. Cela, pour permettre aux individus de se régénérer et à la matière humaine de se renouveler.

Des comportements plus éloignés que la limite définie par cette nouvelle ellipse idéo-cosmométrique n'y seront cependant pas nécessairement "punis" comme tel, tant qu'ils n'affectent pas ceux et celles des individus et entités étant d'un niveau ontologique plus "considérable" que cette entité (ou individu) qui s'en rendra coupable. Celle-ci subira néanmoins un certain type de punition non-formelle en ce que, si elle commet une telle faute à la limite de l'acceptable, ou encore qu'elle en répète une moins grave trop fréquemment, on finira, de toute part, par la soumettre à un ostracisme dévalorisant, par lequel elle verra son prestige ontologique baisser d'autant que son écart<sup>343</sup> sera sévère.

En fait, tant qu'elle ne fera rien qui soit directement dommageable au principe ou à ceux qui en sont près (ses gardiens), les comportements du niveau supposé à une entité relative lui seront tous permis, jusqu'à la limite ontologique séparant le moral du scientifique de son entité globale de référence. Son prestige, c'est-à-dire les gratifications auxquelles elle aura droit, sera cependant d'autant plus affecté que ses "écarts" de conduite seront particuliers à un niveau relevant de la "petitesse" ontologique. Il ne faut pas se méprendre par contre

sur cette permissivité à restriction croissante. En montant dans l'échelle ontologique, les entités ne perdront pas nécessairement tous les droits rattachés aux plaisirs d'une nature primitive.

Ce qui se produira en fait, c'est que de tels plaisirs se trouveront "ritualisés"<sup>344</sup>. De cette façon, dans la mesure où on procédera à leur accomplissement dans un cadre bien réglementé et que leur réalisation suivra une "logique" de cause à effet laissant transparaître les intentions derrière les actions (permettant ainsi d'en prévoir l'occurrence), ceux-ci seront néanmoins permis. Or, comme on vient à peine de le susurrer, plus une entité relative est près du principe de son entité générale, plus elle a la possibilité d'invoquer la puissance du principe pour obtenir ce qu'elle désire de celles qu'elle surplombe. Ainsi, ce qui était "rituellement" (conventionnellement) considéré comme indécent pour les uns, deviendra privilège pour les autres. Les membres "honorables" d'une entité sociale de référence auront en effet droit à plus de privilèges, dans la mesure où ils rempliront plus facilement les conditions imposées par lesdits rituels.

Une meilleure connaissance "naturelle" des rituels, découlant du fait que les motivations participant de leur mode d'être soient plus près de celles données comme étalon par l'idéal du principe les représentant, sera à l'origine d'une évidente inégalité entre ce qui sera permis aux uns et aux autres membres fractionnaires d'une entité de référence. Plus une entité relative pourra s'identifier à son principe, lequel sera réciproquement calqué sur les modes d'être les plus valorisés dans les entités qui le définiront, plus elle sera apte à remplir des rituels complexes s'y rapportant et, de là, plus il lui sera permis d'assouvir des pulsions jugées primitives dans ses conjoints sociaux "inférieurs".

Donc, sous le couvert du sophisme de rituels définis par une interaction discriminative dont elles participent d'autant plus fortement qu'elles en sont l'origine, plus les fractions sociales hiérarchiquement élevées seront près d'une inertie jouissive équivalant à leur idéal inertiel. Autrement dit, advenant que leur seul pouvoir de persuasion direct<sup>345</sup> ne serait pas encore suffisant pour convaincre les choses volitives d'agir à leur avantage, les plus "nobles" des "organes" d'une entité de référence pourront encore procéder par "la porte arrière", en faisant agir le pouvoir que leur donne leur droit sur l'élément symbolisant le principe. De cette façon, on "déplacera" ou on "condensera" la volonté réfractaire d'une majorité collective sur un point qui permettra de contourner la "raison" de cette majorité volitive vers les objets d'envie, de désir, ou de besoin, propres à la catégorie des individus plus favorisés par le principe de leur C.D.M. Il s'agira là d'une forme plus ou moins sophistiquée de conditionnement, par laquelle une entité considérée supérieure pourra induire un comportement contre-inertiel à d'autres entités, prises pour inférieures, en échange d'objets/symboles-principiels permettant la réalisation partielle et indirecte de l'inertie de celles-ci.

Les exemples de ce conditionnement sont abondants. On pourrait penser aux bêtes qui sont leurrées à fournir le travail qui permettra la production de quantités phénoménales de nourriture, en change de quelques fractions quotidiennes de ce que permet leur travail. Il faudra aussi penser à ajouter la notion de travail salarié à cette liste car, il s'agit effectivement du même phénomène, à une échelle plus sophistiquée. Ce conditionnement pourra même aller jusqu'à la soumission même de la volonté inertielle originelle de perpétuation maximisée dans ce qu'on appelle la prostitution<sup>346</sup>. On se gardera de

porter ici des jugements de valeurs, pour se concentrer strictement sur le fait qu'une entité peut parfois aller contre le meilleur jugement découlant "logiquement" de son propre principe.

Normalement, les valeurs particulières d'une entité quelconque pourraient en effet lui faire choisir de ne pas collaborer volontairement à l'objectif d'une autre entité. Cependant, si cette dernière est suffisamment près du principe de leur C.D.M. commune pour posséder en assez grande abondance de l'objet esthétique (tangible ou non) qui servira de symbole au dit principe, elle pourra user de ce référent symbolique pour "corrompre"<sup>347</sup> jusqu'à la volonté même de la première. Bref, ce qu'on dit est que, au sein d'une entité commune de référence, les entités relatives les plus élevées sur l'échelle ontologique de cette C.D.M. pourront faire valoir leur proximité au principe (peu importe sa nature idéo-cosmométrique) de cette C.D.M. dans des cadres relatifs totalement étrangers aux visées inertielles particulières des entités moins élevées de cette hiérarchie.

Il ne s'agit donc pas de décrier tel ou tel comportement, mais plutôt de réaliser qu'un comportement de ce genre, qu'on croit habituellement un échange acceptable, n'est pas nécessairement le fait simple des choix individuels fait sur la base d'une volonté inertielle dénotant le niveau ontologique "naturel" des entités, mais bien un phénomène "social"<sup>348</sup> tout à fait relatif et transposable sur toutes les C.D.M. possibles. Ainsi, dans de tels comportements, que d'aucuns acclameront et que d'autres décrieront, il faudra voir un phénomène se produisant partout (sous des formes un peu différentes) en fonction, non pas d'un niveau ontologique "naturellement" inférieur de l'entité dite soumise, mais

en fonction d'une hiérarchie arbitraire touchant les référents relatifs plutôt que les individus.

Il y aura quand même une limite à cette strate morale, au-delà de laquelle il deviendra plus difficile de contrôler la volonté intentionnelle sur la base d'une "clémente" permissivité de rituels justificateurs de l'accomplissement des désirs. En effet, les plus "morales" des entités relatives pourraient elles-mêmes avoir des écarts de conduites dangereux pour le principe dans les cas où leurs objets d'envie, de désir, ou de besoin, deviendraient d'une attirance trop pressante et/ou viscérale. Au coeur de toute entité, on l'a dit, se trouve, peu importe son degré de relativité, une volonté inconsciente d'auto-conservation de l'*être* minimal d'elle-même. Ainsi, s'il advenait qu'une entité relative veuille élever son référent moral au-dessus d'une certaine limite (même en deçà du principe de son entité la plus globale) il pourrait arriver que ledit référent devienne nocif à la structure supérieure de la "société" dont elle participe.

Ce niveau de volonté sera des plus difficiles à évaluer précisément, particulièrement quand il sera question d'entités relativement restreintes, et d'autant plus lorsqu'on parlera des individus. Ce qui demeure certain, c'est que, lorsqu'elle se révélera, elle sera le plus souvent révélatrice des impostures sociales de "singés"<sup>349</sup> parvenant à imiter les "rois". Comme il apparaît assez clairement, il sera relativement facile à une entité relative de donner l'apparence d'un haut niveau ontologique, par simple "dévotion" à certaines règles du principe coïncidant particulièrement avec ses ambitions propres, tout en ayant des motivations "déviantes".



Il importera donc aux promoteurs d'un principe de donner une structure de discrimination qui soit assez rigide pour contraindre de tels mimes à se démasquer d'eux-mêmes. Ce qui sera fait en circonscrivant davantage les ellipses idéo-cosmométriques supérieures dans un cadre ne permettant, dans sa définition, aucune transgression qui ne puisse servir le principe de l'entité globale. Ainsi, un imitateur de "vertu" qui se sera hissé jusqu'aux niveaux supérieurs de la strate morale, s'il n'a pas une intellection réelle du principe, laquelle ne pourra plus être instinctive (ou si elle l'est, elle ne pourra être complète), il devra tôt où tard faire un usage répréhensible du pouvoir que lui accorde l'élévation ontologique qu'il a atteinte jusqu'alors, et provoquer sa propre déchéance, d'une façon d'autant plus irrécupérable qu'il se sera révélé à un niveau élevé et/ou que son écart sera éloigné de la ligne ontologique du principe. C'est cette limite qu'on donnera pour délimitant la strate morale de la strate de "sur-ritualisation" qui suit: La strate légale.

## CHAPITRE 11

### *La strate légale: Le principe incarné en valeurs systémiques*

Si on veut une fin, il faut aussi en vouloir les moyens: si on veut des esclaves, il faut être fou pour leur donner une éducation de maîtres.<sup>350</sup>

La strate légale servira de tampon entre la précédente et le principe lui-même. Elle sera ce fameux niveau ontologique d'obligation et d'interdiction formelle. Tout ésotérique qu'on puisse le vouloir, un principe, peu importe l'ellipse qu'il surplombe, peut en effet être à peu près accessible pour n'importe qui s'en donne la peine, à condition d'être suffisamment motivé. Il doit effectivement, on l'a dit, être d'une simplicité telle qu'il équivaudra à ce que chacun conçoit comme étant la perfection universelle, "l'ordre naturel des choses", en un mot: La "Vérité". Ce ne voudra certes pas dire que tout individu y comprendra la même chose. Cela signifiera plutôt que les entités relatives auront la possibilité d'en tirer, ou d'y appliquer, une "logique" personnelle (de complexité variable), d'une utilité relative aussi pragmatique pour l'un que pour l'autre, à l'égard de leur propre existence. Un principe restera toujours, quoiqu'on en dise, une interprétation humaine de la matière. Or, une telle interprétation, ne pourra être à son tour qu'une croyance, mais là n'est pas la question. Elle vient plutôt, comme on l'a dit, du fait qu'un principe est interprété par chacun comme s'il lui était directement adressé, pour l'aider à atteindre ses buts les plus personnels.

À partir d'un certain niveau, ce qui sera d'autant plus vérifiable qu'on s'approchera du principe d'un axe ontologique déterminé, les comportements auxquels s'adressera la ritualisation croissante dudit principe seront compensés

par une permissivité tellement accrue, qu'ils seront trop alléchants pour qu'une simple obligation morale soit suffisante à lier les entités s'y rapportant. Une entité quelconque, qui aura atteint un niveau ontologique où elle considérera qu'elle a atteint ce que représente pour elle le principe par excellence, se croira en effet justifié d'agir à sa guise dans n'importe quelle circonstance. S'il advenait alors, par hasard, qu'un point "supra-moral" confondu avec le principe officiel ait été à un endroit inclus jusque dans les hauts niveaux de l'axe ontologique de l'entité globale de référence, l'entité relative qui s'y rapportant ne pourra être prise en faute qu'au moment où elle aura atteint un indice de respectabilité qu'elle croira suffisant pour avoir droit à tous les égards associés à la conformité inconditionnelle face au principe. On aura alors affaire à un niveau de conscience beaucoup plus imprévisible que celui où intervenait plus particulièrement la strate morale, car il est, lui, à proprement parler, volitif (et non plus émotif<sup>351</sup>). Ce phénomène correspond d'ailleurs à ce qu'on entendait plus tôt, lorsqu'on parlait d'extrêmes strictement auto-gratifiants pouvant devenir nuisibles pour un point ontologique devenu principe.

Si on trouvait, plus tôt, une ritualisation par laquelle certaines actions se voyaient régies pour le bien des individus constituant la base d'une entité relative, il y aura ici une forme de ritualisation qui visera plus directement le bien de l'entité englobante elle-même, par un mécanisme de protection de son principe direct (ou de ses principes supérieurs subordonnés). Étant théoriquement une voie assurant le plus complet «bonheur» accessible à ses commettants, le principe sera "logiquement" plus important à sauvegarder que tous et/ou chacun de ces derniers. La structure hiérarchique de toute "logique" positive étant ce qu'elle est, il sera naturel de penser spontanément qu'un principe visant le bien-être de ses ouailles ne pourra causer de tort à ceux-ci.

Cependant, il faudra tenir compte que ces derniers seront, en plus d'être ceux sur qui portera la réglementation ritualisée, ceux en charge d'appliquer ledit principe, et que leur conception individuelle de celui-ci sera une interprétation qui n'a rien d'universel.

De plus, il faut se souvenir qu'un principe, à quelque niveau qu'on le prenne, visera toujours la perpétuation de l'entité la plus englobante à laquelle il se rapporte directement, bien avant de se rapporter aux composantes de celles-ci. La structure de la logique du principe comme tel n'aura alors plus la signification, qu'on voudrait lui désigner, de dispensatrice d'une forme universelle de «bonheur» s'équivalant d'un niveau à l'autre de l'ontologie attribuée aux êtres s'y identifiant. Elle prendra plutôt la valeur de la hiérarchie arbitraire s'installant entre les individus composant l'entité globale de référence à laquelle elle se rapporte. On pourra alors se demander qui aura plus avantage à voir se perpétuer un système, sinon ceux qui seront privilégiés par le contexte qu'il provoque. Du coup, on aura compris d'une manière quasi-littérale la conjonction des expressions marxiste-althusseriennes faisant de "l'idéologie" dominante, une idéologie imposée par la "classe" dominante, et en faisant aussi quelque chose de matériel.

***La vertu est la volonté des vertueux***

En effet, ceux des individus de celles des entités qui seront les plus vigilants défenseurs de l'intégrité d'un principe, seront naturellement ceux qui n'auront pas d'autres besoins à remplir par l'acquisition de son symbole, que le désir de possession du symbole principal dans sa valeur strictement symbolique. On comprendra donc que les plus grands détenteurs de ce qui sera pris comme

base neutre<sup>352</sup>, c'est-à-dire ceux dont les besoins et désirs inférieurs au principe comme tel<sup>353</sup> auront été entièrement comblés, seront aussi les plus grands défenseurs de "l'ordre" apporté par l'élévation ontologique d'un symbole du principe arbitrairement prétendu neutre. Il n'y a là rien de surprenant, puisque le principe de l'entité globale de référence correspondra alors presque intégralement à sa conception de l'inertie idéale.

Ainsi, ceux qui se sentiront, et/ou qui seront, désignés comme étant "gardiens du principe" (les représentants de "l'ordre") feront nécessairement respecter leur propre compréhension des règles du principe, peu importe que cela coûte le bien-être, voire la vie, d'un ou plusieurs des individus de leur entité globale de référence. Cette rigidité sur les comportements limitrophes, qui remplacera la permissivité réprobatrice de la strate morale, ne causera pas pour autant un quelconque malaise, tel que devrait l'induire l'identification mutuelle entre les entités et leur entité. Une justification inconsciente assimilable aux mécanismes de "rationalisation"<sup>354</sup> leur fera concevoir une faute d'interprétation de la définition du "bonheur" chez ceux qui verraient un possible préjudice dans les applications aussi drastiques d'un concept inertiel.

La strate légale aura effectivement pour un de ses objets, la conséquence d'affaiblir les liens les plus généraux entre les entités pour ne préserver que les plus particuliers, d'une façon presque complètement exclusive. Un peu comme on le voyait avec la strate morale, où les liens d'identification directe avec le niveau scientifique étaient coupés mais, plus intensément encore. De sorte qu'en s'élevant dans l'échelle ontologique, une entité sera d'autant plus intransigeante envers celles qui se prétendront de son niveau, qu'elles prétendront aux privilèges de ce niveau. En même temps, elle perdra aussi,

proportionnellement, le sentiment d'obligation qui la liait aux niveaux les plus "bas" et sentira ses droits augmenter sur ceux-ci. Le plus souvent, ce sentiment hiérarchique sera accepté, mais pour les cas de contestation, des mesures coercitives directes pourront s'appliquer sur les contestataires, avec une vigueur proportionnelle à l'écart entre l'ellipse du niveau dont ils réclamaient les avantages et le niveau où leur principe "déviant" les situeraient s'ils étaient rapportés sur une ellipse acceptée par l'entité globale de référence.

"La justice est aveugle" dira-t-on. Cela sera vraisemblable en ce qui concernera une entité légale (au faite du cône) elle-même, et ses semblables ontologiques. En revanche, ce ne sera pas le cas pour ceux sur qui elle s'appliquera de la façon la plus contraignante. D'autant plus quand ceux-ci auront des conceptions du "bonheur" différentes de celle prescrite "par le principe" de leur entité de référence et qu'ils voudront élever leur valeur pour en faire des normes globales. Aussi, avec ce qui vient d'être dit sur la hiérarchie effective au sein d'une entité, on devra comprendre la justice d'un principe, en tant qu'elle est réifiée par ceux qui l'établissent, comme un binocle contre la presbytie<sup>355</sup> de ses gardiens, pour garantir la perpétuation dudit principe comme référent suprême des entités de niveau ontologique supérieur. Pour le reste, la strate morale sera alors structurellement contrainte de faire en sorte que sa supérieure ontologique puisse reposer sur une base solide.

*Qui se ressemble, s'assemble...*

Les individus et entités, plus ils s'élèveront sur l'échelle de la hiérarchie ontologique, auront de plus en plus tendance à se ressembler, l'envergure des entités supérieures étant proportionnellement restreinte au nombre d'individus qu'elles comprendront. Or, ce phénomène favorisant l'identification, pourra aussi favoriser une indulgence plus marquée envers des incartades au principe dans lesquelles on reconnaîtrait un minimum de ses propres "faiblesses", ou encore qu'on aurait de la difficulté à identifier comme fautes. Mais une telle tolérance myope viendra inmanquablement qu'à compromettre la base spécifique de la strate légale, faisant s'écrouler la pointe du cône officiel, entraînant la chute de l'appréciation ontologique de ceux la constituant, ainsi qu'un doute sur la valeur du principe en vigueur jusqu'alors.

C'est pourquoi, pour garantir un maximum de cohérence au sein de cette strate névralgique de direction, il faudra instaurer des règles d'autant plus sévères et rigides qu'elles concerneront des aspects comportementaux dont la proximité au principe sera évidente. Il faut cependant bien comprendre que cette coercition apparente ne devrait pas en être réellement une pour ceux qui seront sincèrement fidèles au principe. On passera outre les multiples cas de corruption possibles, pour noter que ce sont principalement ceux dont l'appréciation ontologique de leurs pairs les placerait en position compétitive pour l'accession aux domaines supérieurs de la strate légale que les règles de cette strate viseront. Dans la mesure où elles sont appliquées, lesdites règles serviront effectivement à freiner l'ambition de ceux des plus ontologiquement élevés dont les motivations profondes découleraient d'un principe sensiblement différent de celui de l'entité générale d'un cadre social relativement global.

Ces derniers, dont ceux qu'on a qualifiés de "singes" du principe, lorsqu'ils se mettront en position de recevoir un blâme, ne feront pourtant le plus souvent que l'équivalent de ce que plusieurs autres, de niveau inférieur, accompliront en n'ayant pour peine qu'un ostracisme plus ou moins marqué. La différence résidera en effet dans ce que ces "singes" auront une influence de plus grande portée sur l'ensemble des individus et entités du groupe social global, mettant ainsi plus concrètement en doute la validité du principe. Non pas qu'ils affecteront directement un nombre plus considérable de leurs pairs communautaires, mais leur influence aura des répercussions sur des domaines dont l'institution sociale aura fait ceux d'importance primordiale. Bref, ils n'auront de réelle influence négative<sup>356</sup> pour l'entité globale qu'en ce qu'ils en menaceront la tête (ou plus concrètement, les plus prestigieux individus composant les entités de direction d'un cadre spécifique<sup>357</sup>). En d'autres mots, le commun des individus pourrait ne même jamais voir l'influence des actes de telles "menaces sociales" sur sa vie quotidienne, ne fut-elle pas mise en évidence par ceux qu'elles affecteront plus directement. Car le principe judiciaire qui veut qu'il y ait apparence de "justice", autant que "justice" comme telle, signifie en fait probablement plutôt qu'il doit y avoir exposition publique de ce qui est ou non admissible par un système. Cela, entre autres, pour éviter le sentiment d'aliénation des entités de la strate morale, face à celles de la strate légale.

Pour indice du haut niveau ontologique (et de la "volonté" qui s'y rattache) qu'on supposera aux entités dont l'éventuelle dissidence pourrait affecter l'inertie statutaire des "gardiens" du principe, on n'a qu'à voir toute l'ampleur des ressources<sup>358</sup> qu'on déploiera dans un but strictement préventif. Celles-ci



seront en effet fortement démesurées, par rapport à leur but déclaré de vouloir maintenir l'entité sociale relative à l'abri d'un désordre qui pourrait affecter l'inertie du "bien-être" des entités et individus des strates inférieures. D'ailleurs, les expédients dont il est question ne seront que très rarement (sinon jamais) utilisés dans un cadre de "protection" directe desdites entités de strates inférieures (à moins que ce ne soit dans des situations où une grande partie de celles-ci serait affectée, au point de menacer l'équilibre des strates supérieures reposant sur elles).

Par exemple, on pensera à l'appareil policier, ou encore à l'appareil médiatique d'État<sup>359</sup>, lesquels ne seront pas ou peu mobilisés dans les cas où "l'injustice" relative frappera les plus communs des conjoints sociaux. Ceux-ci seront par contre déployés dans toute leur envergure lorsqu'une "injustice" (dont la nature ne différera que par son échelle) s'abattra sur une institution étatique, sur ses détenteurs (directs ou délégués, car le domaine privé, quelle que soit sa forme relative<sup>360</sup>, constitue la base de l'État légal), ou sur le principe lui-même (peu importe qu'il soit ou non tangible). Ceux qui commettront une telle "injustice" seront alors passibles des pires châtements admissibles par l'envergure "morale" définie par la conception minimale de l'être que supposera l'entité de référence<sup>361</sup>.

*...Pour mieux désassembler*

Ce, qui en soi ne pourrait justifier la très grande rigidité dont on fera preuve à l'égard de déviants, devra cependant, pour être accepté par une majorité ontologiquement plus près de ceux-ci que des "magistrats" (pouvant donc s'y identifier plus facilement qu'à ces derniers), donner l'apparence de mettre en péril jusqu'à la base de l'entité globale de référence<sup>362</sup>. C'est pourquoi, les actions ainsi sanctionnées devront être affichées<sup>363</sup> comme étant des transgressions délibérées, et surtout malintentionnées, des règles du principe. D'où, pour les outrages d'un tel niveau, l'ignorance de la loi ne pourra être invoquée comme défense. Il sera ainsi possible de donner (sans qu'il y ait nécessairement raison de le faire<sup>364</sup>) des offenses plutôt régionales pour agressions envers le bien "public" et l'ordre "social". Si on dissèque la nature de la criminalité, on est cependant forcé de se ranger du côté d'Émile Henry, et de constater avec une candeur semblable à la sienne que "Nous pouvons classer les crimes commis aujourd'hui en deux catégories: les crimes d'intérêts et les crimes passionnels."<sup>365</sup> Or, sur les premiers, on est bien forcé de reconnaître qu'ils tirent le plus souvent leur origine d'un sentiment d'injustice<sup>366</sup> ressenti par ceux qui les commettent. De plus, on doit noter que ceux qui en jugeront seront généralement à l'abri d'un tel sentiment, puisqu'ils auront d'habitude accès (par les avantages liés à leur prestige ontologique) à la plupart des objets de désir qui peuvent devenir cause de litiges.

Ainsi, ce bien "public" et cet ordre "social" se dévoileront comme étant, en fait, l'expression d'un mode d'inertie promu par ceux envers qui il est particulièrement favorable. La criminalité, pour sa part, n'y représentera le plus souvent que l'expression d'un défi à la classification hiérarchique effective (et

non au principe proprement dit). Ce qui s'expliquera parce que les entités délinquantes prendront l'inertie de leurs supérieurs immédiats<sup>367</sup> pour cause limitant leur accès à ce qu'ils conçoivent comme inertie idéale (le sentiment d'accomplissement ontologique). Dans certains cas, cette contestation de la hiérarchie établie sera tout à fait nécessaire aux individus et entités relatives d'un référent, s'ils veulent prétendre un jour à l'accomplissement de leur conception inertielle. Elle pourra même éventuellement le devenir pour la survie<sup>368</sup> de certaines des entités "fautives" dont la conception inertielle sera trop éloignée de la superficie idéo-cosmométrique admise dans l'axe d'un principe.

Il y aura bien, donc, dans la strate légale, une partie qui, comme c'était le cas au niveau moral, consistera à rendre le potentiel jouissif des individus et entités disponible pour les uns et les autres (dans un rapport défini par l'entité de référence). L'identification commune à un même principe vague d'inertie (si général qu'il correspondra à toutes les définitions du "bonheur", de la "liberté", etc.) promettra un minimum de la quiétude (versus la fameuse anxiété, ou "angoisse", dont on a parlé plus tôt) recherchée par chacun, en échange d'une certaine modération quant à l'ambition vers laquelle pourrait conduire une volonté trop égotiste. Cependant, contrairement au niveau moral, la ritualisation gratifiante y sera plutôt rare et parcimonieuse, tandis que les rituels préventifs, participatifs et punitifs y seront d'autant plus nombreux, pouvant même parfois être disproportionnés par rapport aux "avantages" qu'en tirent la plupart de ceux qui s'y conforment.

On aura donc compris que la dérogation aux règles sociales viendra de ce qu'Henry appelait des questions "d'intérêt", interdisant l'atteinte de leur inertie idéale aux entités divergeant trop fortement du principe de référence. Ce qui sera ritualisé comme gratification indécente pour les uns, deviendra effectivement privilège pour les autres, dans la mesure où ces derniers rempliront plus facilement les conditions imposées par lesdits rituels légaux, en ayant une meilleure connaissance ou y ayant plus simplement une meilleure prédisposition<sup>369</sup>. Dans la même ligne, pour expliquer la conformité à des règles légales les défavorisant fortement, on devra changer la dénomination utilisée pour représenter le rapport social dans lequel se trouveront les plus négligés d'un système. Pour ces derniers, dont l'idéal inertiel sera si bas qu'ils se contenteront du minimum vital en échange de leur passivité, leur état de disgrâce face au principe officiel sera considéré comme étant le plateau de la normalité.

Tout ce que le cadre normatif social viendra ajouter à leur misère relative sera donc perçu comme une gratification, qu'ils considéreront n'avoir rien fait pour l'obtenir, émanant de la bienveillance de ceux qui auront malgré tout réussi à s'élever au-dessus de cette malade normalité. Les bénéficiaires des "gratifications" gratuites de ces derniers, s'ils veulent continuer d'en profiter, devront démontrer un minimum de "gratitude". Se croyant eux aussi généreux, les bienfaiteurs des "faibles" achèteront inconsciemment, de cette façon, un ordre social qui pourrait, autrement être contesté par ceux qui n'en tirent rien directement. Ceux qui, entre ces deux paliers de la "générosité", joueront le rôle de tiers observateur, verront là une démonstration de la "noblesse" justifiant le statut ontologique revendiqué par les mécènes, puisque ce sera

l'accomplissement d'un apaisement des plus directs prétendants à leur statut ontologique, dont ils ne pourraient être eux-mêmes maîtres d'œuvre<sup>370</sup>.

Une analyse en trois dimensions, sans préjugé sur la nature intrinsèque des possibles référents ontologiques idéalisés, démontrera cependant que c'est là un phénomène, composant structurellement toute société hiérarchisée. Il dépendra bien plus de l'aptitude d'entités à imposer leur inertie idéale comme paragon les transcendant, que de la nature intrinsèque de ce qui est pris pour idéal d'une entité globale de référence qui se formera par ce fait. Il ne s'agirait donc que de changer le référent d'une entité globale de référence pour aussitôt voir changer les rôles sociaux des entités relatives.

### *Philanthropie égotiste*

Les avantages inertiels concédés aux uns et aux autres des membres d'un groupe social seront donc déterminés de façon structurelle par la forme de hiérarchie y étant reconnue. Par exemple, si une entité de référence prescrit un type particulier de générosité comme condition à remplir, peu importe la nature de la prescription, l'individu n'ayant que le minimum vital de l'objet d'intérêt duquel il faudrait être généreux ne pourra, malgré toute la bonne volonté du monde, s'en départir. Contrairement à cela, celui qui aura à profusion de cet objet d'intérêt pourra en être très généreux. Dans l'ordre habituel de la hiérarchie sociale, une telle occurrence verra surtout les gardiens et détenteurs du principe être favorisés par cette "logique".

Il pourra cependant arriver, avec le dépérissement de l'attrait d'un principe<sup>371</sup>, que des entités communes deviennent, aux yeux de la majorité absolue, plus respectables que les dignitaires officiels d'une C.D.M. sociale. Tant et si bien que celles-ci pourraient éventuellement se voir élevées, de l'extérieur du cercle du principe (par ses pairs et inférieurs ontologiques), à un niveau ontologique où leurs priorités propres les rendront incapables de se conformer aux particularités rituelles qui ont cours au sein de l'entité globale. Advenant que l'objet d'intérêt sur la base duquel elle sera ainsi marginalement élevée soit accidentellement très près du référent commun à une majorité, une entité relative pourrait effectivement accéder à un niveau ontologique général qui "dépasserait" (selon les normes du principe) son niveau ontologique intérieur global. De sorte que cette entité relative pourrait se trouver en bonne position pour modifier sensiblement la structure supérieure de la hiérarchie globale et, donc, menacer l'intégrité du principe tel qu'il est strictement défini par ses gardiens.

C'est pour éviter de telles situations que les promoteurs d'un système établiront avec rigidité la strate légale, dans le cadre de laquelle des comportements seront très valorisés, s'ils sont bien observés, mais qui seront difficilement accessibles si on n'en est pas viscéralement partisan. Ces comportements auront des exigences rituelles telles que la moindre incartade aux règles du plateau ontologique auquel ils donneront accès, sera passible de peines dont la sévérité croîtra avec l'écart à l'envergure du niveau de la strate transgressé. On s'assurera ainsi que ceux qui deviendront les gardiens du principe seront bien de véritables partisans du principe, et non simplement des "singes". Ainsi, toute modification à l'interprétation officielle (celle de l'entité globale de référence) du principe devra nécessairement être sanctionnée par le cercle

restreint de ses gardiens. Un tel processus demandera par contre un certain temps, question de consolider les nouvelles règles qui se trouveront alors définies. Cette temporisation permettra aussi (et peut-être surtout) aux législateurs d'adapter leur condition de domination à ces règles. C'est d'ailleurs par un tel mécanisme que s'opérera le mouvement de pendule qu'on a baptisé *l'effet de balancier*.

### *Les fils à Papa Noël*<sup>372</sup>

Pour être partisan inconditionnel d'un principe, dans la forme stricte que lui donnera un système, il faudra avoir été bien conditionné conformément à l'ésotérisme de son interprétation légale, ou encore être à l'origine de cette interprétation. Le référent des entités globales de référence sociale étant rarement témoin de changements draconien quant à sa nature<sup>373</sup>, on pourra soupçonner ici une forme de népotisme. En effet, pour s'assurer un maintien de leur statut dans l'éventualité inévitable d'une dévaluation de leurs compétences, il ne sera pas à l'avantage des détenteurs du principe de faire entrer toute la population sociale dans leur cercle d'élus du principe. L'appartenance à ce groupe n'aurait alors plus aucune signification quant aux avantages relatifs associés à une telle situation de pouvoir. Cependant, il s'agira plus souvent d'un népotisme axé sur l'orientation comportementale (dans toute son ampleur idéo-cosmométrique), plus que d'une de ses formes fondée strictement sur l'embranchement génétique. Par contre, l'orientation comportementale étant grandement définie par une "éducation"<sup>374</sup> parentale et par des conditionnements relatifs à l'environnement hyléo-idéal immédiat, on pourra dire que les deux formes se confondront dans ce qu'on appellera un népotisme idéologique.

C'est là une affirmation que la prédisposition à obtenir un niveau ontologique élevé sera partiellement déterminée par les "propriétés" (autant des patrimoines génétique que culturel) des individus, certes, mais on y insinuera aussi, plus fortement encore, que les statuts sociaux seront conditionnés de l'extérieur par les besoins de l'entité de référence telle qu'elle sera définie par les gardiens du principe, détenteurs de son symbole. Ainsi, le sentiment légal s'en voudra un où l'appartenance sera "distributive", au sens où elle délimitera l'envergure des actions et comportements admissibles par les individus eux-mêmes face à leurs pairs. Par ce sentiment, il y aura réciprocité de l'identification entre les individus et leur entité de référence. Cette réciprocité informera les individus de la mesure dans laquelle l'identification de l'entité globale à chacun d'entre eux leur permettra un certain laisser-aller dans l'observation des rituels du principe.

En résumé, le rôle de la strate légale, contrairement à celui de la strate morale qui consistait à créer une identification collective des entités relatives entre elles face au référent de l'entité globale, sera principalement de retourner les entités relatives à une identité propre où, cependant, leur auto-évaluation se fera plus nécessairement sur un mode égotique (quoique ce sera tout de même le cas pour les entités de niveau élevé) mais par rapport à une définition de leurs propriétés (intrinsèques) basée sur les "propriétés" (extrinsèques) leur venant du principe de l'entité globale. En deux mots, on verra des "classes sociales" se dessiner peu à peu à travers cette innocente logique propre aux systèmes, et avec elles arrivera la fameuse "lutte des classes" qu'on s'efforce de dénigrer dans tous les systèmes sociaux. Cette lutte n'aura par contre pas, sous



cet angle, l'aspect "vertical" marxien qu'on lui a trop rigidelement conféré dans l'interprétation marxiste.

Elle sera d'abord relativisée, et la détermination des appartenances aux entités intermédiaires qui y seront en lice se fera la base de la satisfaction, plutôt que sur l'insatisfaction, face à ses conditions d'existence. Dans sa perspective relative, cette forme "horizontale"<sup>375</sup> de lutte de classes sera livrée principalement à l'intérieur des "classes" verticale<sup>376</sup>, et non entre elles. Son objet ne sera pas la répartition des "richesses", mais plutôt la création de la "pauvreté", puisqu'on y mettra en relief l'abondance de ressource dont on jouit dans des domaines qu'on s'efforcera de promouvoir comme étant primordiaux, plutôt que ce par quoi on est désavantagé. C'est ce mécanisme qu'on a déjà désigné comme Complexe de Caïn, lequel expliquera le paradoxe de la solidarité en période de misère (le fameux "communisme de misère" marxien) et la compétition dans l'abondance<sup>377</sup>.

Avant d'étayer ce concept, il apparaît cependant impératif de donner quelques explications sommaires quant à la nature ontologique des "principes" occultes auxquels on attache tant d'importance. D'autant qu'en y observant bien, on se rendra compte que leurs attributs seront presque antithétiques de ce dont ils seront prétendus être représentants. Au fond, loin d'être les archétypes neutres, favorables à l'accomplissement idéal qu'ils promettent, les systèmes légaux serviront de mécanismes d'asservissement à ceux qui ne pourraient atteindre un niveau d'inertie satisfaisant, voire même viable, s'ils étaient soumis aux mêmes contraintes relatives qu'ils font peser, par ses fallacieuses promesses, sur ceux à qui ils imposent insidieusement leur "principe".

On prétendra en effet qu'un principe ne sera pas l'objet de connaissance par lequel on obtiendra un pouvoir sur les formes de matière du "monde" qu'il vise, mais plutôt une source imaginaire de pouvoir, une "volonté" de contrôle sur ce "monde", par laquelle on définira arbitrairement la matière en sorte qu'elle y soit conforme. Ce qui semblera d'ailleurs se confirmer par le fait que les symboles des principes soient assez analogues d'un système principiel à l'autre. Les gardiens/détenteurs de principes seront donc bien plus près du publiciste, implantant la notion d'un bonheur accessible par la voie du référent (qu'ils créeront de toute pièce à partir de leur propre idéal), qu'ils seront assimilables à d'habiles décodeurs des mécanismes "véritables" du monde telle qu'il pourrait être idéalement si on pouvait le plier à sa volonté. En d'autres mots, on observera la nature hautement idéologique des référents de véridicité, par laquelle, en exagérant la valorisation et/ou la dévalorisation apportée à des aspects ne correspondant en rien à ce qu'il propose, on inculquera son principe comme solution idéale à des problèmes, somme toute, sans intérêts pour ceux qui "l'achèteront".

DEUXIÈME PARTIE  
**FORMES ET ORIENTATIONS DES CONCEPTIONS DU MONDE**

## CHAPITRE 12

### Les modèles mécaniques

Conversion de la quantité en qualité = conception «mécanique» du monde, un changement quantitatif modifie la qualité. Voilà ce que ces messieurs n'ont jamais flairé!<sup>378</sup>

Les trois axes dont on dispose à présent nous ouvrent déjà la voie à une certaine forme d'interprétation des Conceptions Du Monde. Il semble d'ailleurs que ce soient approximativement les indices pris comme références par les théories de l'Idéologie les plus célèbres. On pourrait effectivement dire qu'on a défriché le champ idéologique couvert par les théories habituelles, et qu'on en arrive donc à un début de théorie de l'Idéologie comme telle. S'il s'agit d'une forme relativement originale de théorie, il faut dire qu'elle reste encore dans le même champ représentationnel couvert par toutes les formes antérieures de théories touchant aux Conceptions Du Monde humain. Pourquoi alors, demandera-t-on, s'être donné le mal de réinterpréter chacun des aspects de telles théories, si on en arrive à une modélisation qui n'a de différence, avec celles qui la précèdent, que le vocabulaire et la schématisation qu'on fait des éléments dudit champ? Surtout lorsqu'on en arrive à une proposition disant que tous ces modes de schématisations sont, en définitive, aussi valables les uns que les autres...

La réponse à cette question viendra de l'efficacité relativement déficiente qu'on a très largement reconnue, au sein des communautés intéressées par ce sujet, à ce genre de théorie. Tout instrument de connaissance, on l'a déjà exprimé plus

tôt, vise implicitement une forme de contrôle sur l'objet de son étude (prévision), en même temps qu'il vise la compréhension de ce qui a fait de celui-ci ce qu'il est (classification). Or, si les théories de l'Idéologie ont toujours offert des modèles de classification relativement convaincants quant à de probables mécanismes internes s'appliquant à certains schèmes représentationnels, elles ont la plupart du temps failli à "prédire" avec une précision significative la "direction" et la "portée" historiques de ces schèmes dans les fonctions supérieures de l'appareillage idéologique humain<sup>379</sup>.

Les théories bidimensionnelles, utilisant des représentations composites des axes décrits jusqu'à présent ou d'autres, plus audacieuses, cherchant à inclure les trois axes sur des dimensions propres, ont toutes laissé certains vides inexplicables dans leurs interprétations. En fait, leur problème devrait apparaître relativement simple aux yeux qui auront suivi la démarche du présent texte. Croyant avoir inclus le "temps"<sup>380</sup> comme variable significative, par l'importance qu'elles accordaient à leur composante historique, les théories "classiques" de l'Idéologie avaient oublié de tenir compte de la nature même du temps qu'elles prétendaient utiliser comme référence.

Comme on l'a vu, toute conception consciente du temps ne peut être qu'idéologique, à moins d'en faire un absolu inaccessible. Cependant, une telle conception absolue du temps créera instantanément un paradoxe majeur pour l'interprétation théorique puisque, relevant de l'indéfinissable, elle rendra alors la théorisation impossible. Ce problème sera résolu grâce au principe d'incertitude de la théorie quantique, mais, pour le moment, on doit s'arrêter un peu sur un premier constat qui découle de cette proposition. On peut en effet supposer, en admettant que le temps soit le principal élément défectueux des

théories antérieures, que chacune des théories de l'Idéologie comporte un maximum potentiel de validité au niveau strictement descriptif.

On ne cherchera pas ici à décrire, dans leur vocabulaire respectif, l'aspect descriptif de toutes les théories de l'Idéologie déclarées et/ou intuitives<sup>381</sup> mais, on tentera tout de même de tracer certains modèles généraux auxquels il sera possible de les associer. Par la suite, on constatera que le principe d'incertitude pourra éventuellement servir à les connecter entre elles mais, concentrons-nous d'abord sur ces modèles qui nous serviront d'archétypes structuraux.

***Le référent de véridicité: Le principe réifié de "l'État"***

Le monde vrai, accessible à l'homme sage, pieux, vertueux -- il vit en lui, *il est ce monde*. (Forme la plus ancienne de l'idée, relativement habile, simplette, convaincante. Paraphrase de la formule: <<Moi, Platon, *je suis la vérité*.>>)<sup>382</sup>

On aura probablement déjà reconnu l'importance de la diffusion des règles gouvernant les rituels que la "classe légale" (les gardiens du principe) a davantage à voir respectées. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on pourrait se permettre de juger de la valeur accordée aux différents atomes et atomos idéologiques à partir des media de propagation (pour ne pas dire "de propagande") les plus populaires. Il sera certainement déjà possible d'associer cette interprétation de la "diffusion médiatique" aux célèbres appareils idéologiques de Louis Althusser (les AIE) avec la différence qu'on a soulignée quant à la nature du "privé" et du "public", qui référeront sournoisement à une seule et même chose: le principe<sup>383</sup>.

Ce fameux principe dans lequel il faudra voir, on l'a dit, comme avatar du pouvoir recherché par une entité un argument spécieux dont les mécanismes ésotériques seront, tout entiers, dévoués à préserver une inertie sociale basée sur la hiérarchie imposée par la "force"<sup>384</sup> imaginaire (le "pouvoir"). Cette force imaginaire réservera les bienfaits de ce principe volitif, tout aussi imaginaire, à une "élite" n'étant telle que parce qu'elle en sera l'origine<sup>385</sup>.

Ce référent, lui-même, pourra (et devra), donc, être en mesure de prendre n'importe quelle valeur. Comme on l'a aussi dit, il devra être relativement vague et flexible afin d'être accepté par une majorité (sinon la totalité) des entités relatives à un corps social s'y définissant. En tant qu'il devra, en quelque sorte, représenter un idéal correspondant à la majorité, voire la totalité, des intérêts divers qu'on peut trouver dans une communauté, on dira qu'il devra faire converger une multitude de solipsismes individuels (l'état naturel d'égotisme des individus) vers un seul centre d'intérêt commun, assez large pour les englober tous. Il devra, en même temps, être assez précis pour éviter l'égarément des potentiels utiles individuels vers des fins qui pourraient nuire à ceux qui prétendront, avec le plus de verve et/ou de conviction, avoir une connaissance des "forces" du principe.

C'est pourquoi, dans la mesure où on devra en donner une définition, on se contentera d'abord de référer à la cartographie idéo-cosmométrique, pour identifier la nature particulière qu'il prendra dans des cas spécifiques. C'est-à-dire qu'on associera au principe, comme identité archétypale approximative représentant le "bonheur universel"<sup>386</sup>, une de neuf tendances générales<sup>387</sup> du plan idéo-cosmométrique, afin de représenter le solipsisme supérieur de "l'inconscient collectif" d'une entité de référence. Cela, parce que la raison

première motivant l'utilisation d'un principe ultra-humain ne pourra être située qu'à un niveau strictement humain. Ce niveau serait facilement contestable par n'importe quelle entité constituante du groupe auquel il servira de référence, si on en déclarait la véritable nature.

Les promoteurs d'un principe se feront toujours, en effet, progressivement partisans d'un absolu, sur la base de leurs propres préférences existentielles. Pour préserver l'intégrité de leur C.D.M. ontologique minimale, de leur "être", les partisans d'un principe devront toujours, éventuellement, procéder à des ajustements sur leur C.D.M. globale. Or ces ajustements se font le plus souvent par les mécanismes qu'on a déjà décrits d'élévation "englobante" du principe. Les promoteurs chercheront néanmoins à garder le meilleur contrôle possible en gardant en ligne directe le principe avec leurs préférences conceptuelles. Ces dernières préférences ayant nécessairement une tendance générale<sup>388</sup>, mais étant en définitive déterminées par les circonstances particulières et épisodiques que rencontreront ceux qui élèveront en culte des principes, on comprendra que pour demeurer acceptables aux yeux de tels "prêtres"<sup>389</sup>, les absolus devront pouvoir s'adapter aux dites circonstances.

Ainsi, s'il peut y avoir maintes formes de représentants symboliques, par lesquels on prétendra pouvoir accéder à l'allégresse promise d'un principe, ce sera plutôt un rapport inverse qui existera entre un principe et ses symboles tangibles. On entend par là que ce sera le principe qui permettra à ses promoteurs d'obtenir les choses dont on fait ses symboles. Et ce n'est pas la conquête de ces derniers qui conduira à la félicité absolue promise par la dévotion au principe. On rejoint cette affirmation faite timidement un peu plus haut que, les discours des appareils médiatiques les plus "irradiants" sont de



meilleurs représentants de la préférence tendancielle d'une entité complexe que les symboles officiels du principes qu'ils soutiennent<sup>390</sup>.

Les besoins et désirs ponctuels, motivant la promotion d'un ou l'autre principe chez les individus les plus enthousiastes composant une entité (plus ou moins relative), auront nécessairement une envergure plus large qu'un simple point idéal dans lequel on voudrait voir une voie simple vers une inertie parfaite (vers la "vérité"). Il apparaîtra donc évident que cette simplicité théorique sera plus dépendante du "sujet" convoitant (face à son objet de convoitise) et du contexte de son existence que du principe supérieur prétendument visé au-delà de l'acquisition de ses multiples symboles.

Le monde ainsi conceptualisé de manière linéaire, donnera effectivement toujours l'impression que le chemin le plus court entre deux points est la ligne droite et qu'il existe une structure théorique universelle (le fameux Rasoir d'Occam) permettant d'atteindre l'inertie "totale"<sup>391</sup>. Ce à partir de quoi on tirera la conclusion trompeuse suivante: il est possible d'avoir un point idéal supérieur à son entité concevante, par la voie duquel chaque entité fractionnaire de sa structure supérieure devrait atteindre son apogée inertiel tout en contribuant à celle des autres entités plus ou moins relatives participant de l'entité la plus vaste à laquelle on voudra bien l'identifier. Pour cela, il faudrait qu'on ait affaire à de réelles "pyramides russes"<sup>392</sup>. Or, ce qu'on prétend, c'est qu'il y a, dans une C.D.M. reconnue, un déplacement permanent (à terme plus ou moins long) des définitions locales partageant les mêmes strates. Ainsi, on ne pourra s'attarder impunément sur la structure interne d'une entité, si on veut pouvoir obtenir un quelconque degré de précision permettant la prédiction de l'orientation "historique"<sup>393</sup> d'une entité.

C'est ici que l'utilisation du principe d'Heisenberg<sup>394</sup>, dans le cadre d'une théorie de l'idéologie, prendra toute sa pertinence. Ce principe dit que, lorsqu'on tente de décrire un phénomène en termes d'espace et de temps, comme c'est le cas pour les quadrants idéo-cosmométriques où l'on tente de situer le référent relatif d'une entité, il est impossible de déterminer les causes "mathématiques" (ou logique) précises de l'état<sup>395</sup> du phénomène. À l'opposé, ce principe dit aussi qu'une analyse logique de la structure interne d'un phénomène reste possible, sauf qu'il devient impossible alors d'en donner une description spatio-temporelle.

Transposé au niveau de la présente analyse de l'Idéologie et des idéologies, cela voudra dire que les modèles qu'on pourra tirer, comme ça a été jusqu'à ce jour le cas, d'un champ idéologique tel que celui des C.D.M. ne pourra, en-soi, avoir de valeur de prédiction certaine<sup>396</sup>. On pourra certes tenter de le faire, peut-être même avec un certain succès, mais une éventuelle réussite ne sera généralement pas due à la compréhension des structures qu'on aura décelées. Ce sera possiblement par une intuition sur la forme générale des C.D.M. relatives, et cette intuition ne révélera rien de vérifiable quant aux "valeurs" accordées aux atomes et atomos idéologiques des champs ainsi connectés. Comme pour le cadre de la physique où on admet généralement la plausibilité de la théorie quantique, la description spatio-temporelle d'un "phénomène" C.D.M. ne pourra être garant que d'elle-même, et ne pourra en rien prédire avec exactitude l'évolution dudit "phénomène".

Pour donner un exemple de ce qu'on propose, on parlera d'une polémique analogue à celle de l'œuf et de la poule, quoique en moins caricatural, c'est-à-

dire la fameuse controverse entourant l'influence que peuvent avoir eu l'un sur l'autre le développement de la main et celui du cerveau chez l'être humain. Il est assez facile de concevoir ce que ces deux constituantes humaines ont permis comme réalisations dans l'évolution de l'être humain. Personne ne contestera que c'est probablement le travail conjoint de ces deux organes qui est à l'origine de la sophistication du mode d'existence humain.

Pris séparément, il est possible de donner un cheminement chronologique plausible de la complexité des tâches réalisables par chacun de ces organes humains. Cependant, lorsqu'ils sont vus comme principaux responsables conjoints de l'évolution humaine, il devient pratiquement impossible de déterminer certainement lequel, de la main ou du cerveau, a déclenché la réaction en chaîne qui a conduit à l'humanité actuelle, ni où cette évolution conduira. Quoiqu'on en dise, une réponse à cette question ne peut être donnée de façon univoque que sur la base d'un choix préférentiel. On semble d'ailleurs voir déjà se dessiner, dans un tel choix, le conflit imaginaire que se livrent les représentations de l'espace et du temps<sup>397</sup> sur l'axe idéologique mais, étant ici dans un champ idéo-cosmométrique si restreint qu'il fait partie de la base ontologique de toute entité humaine, on ne pourrait déterminer avec certitude un point de départ précis à cette chaîne de surdéterminations.

Par cet exemple trop idéologique pour considérer qu'il relève d'une science dite "exacte" mais, trop indéniablement théorisable mathématiquement<sup>398</sup> pour en faire une question purement idéologique, *on croit pouvoir faire le lien entre la proposition althusserienne sur "l'historicité"<sup>399</sup> idéologique et le principe de Heisenberg*. En effet, puisqu'on admet le principe d'incertitude au niveau de la physique et qu'on vient de le valider à un niveau historique moins restreint,

force est d'admettre qu'un principe semblable peut très bien être argumenté au niveau historique le moins restreint qu'il nous est donné de concevoir: Celui de l'histoire<sup>400</sup> même. Dès lors, étant donné que Althusser avait déjà souligné l'adéquation entre l'Idéologie et l'Histoire, il ne reste plus qu'à fusionner complètement les deux positions pour poursuivre notre réflexion.

On arrive alors à la conclusion qu'on ne peut traiter la connaissance humaine sur la base d'un seul "mollusque de référence" relativiste, mais qu'il en faut au moins deux, dont la nature et l'utilité théorétique seront tout à fait différentes et incompatibles. D'une part on aura notre "mollusque" C.D.M. (le plan tridimensionnel de nos trois axes précédents), qui servira à analyser une structure interne relative aux entités auxquelles on l'appliquera, et d'autre part, il nous faudra concevoir un autre "mollusque" qui pourra connecter les diverses entités d'un plan idéologique au niveau pan-historique<sup>401</sup>. Le premier jouera donc un rôle qu'on pourrait dire "critique"<sup>402</sup>, en ce qu'il servira à vérifier la compatibilité entre un principe et ce qu'il promet à son entité. Le second, qu'il nous reste encore à aborder, aura plutôt une fonction "herméneutique", parce qu'il liera ensemble les différentes phases possibles de Conception Du Monde.

Une modélisation critique du premier type est ce vers quoi on se dirigera maintenant. Cependant, on doit encore souligner que cette façon d'aborder le monde des représentations nous forcera à rejeter les entreprises épistémologiques de conciliation des deux "mollusques"<sup>403</sup>. Celles-ci ne pourraient être que des voies de credo conduisant à un fanatisme analogue à n'importe quelle position absolutiste du plan idéologique.

### *Les tautologies d'États: Modèles structuraux*

Il ne sera pas question ici de décortiquer la structure interne de C.D.M. particulières. On a déjà donné quelques implications de tels modèles au cours des chapitres précédents, de sorte qu'il devienne possible d'adapter les théories existantes au cadre tridimensionnel proposé par la présente approche de l'Idéologie en rapport à ses idéologies. C'était d'ailleurs principalement le but jusqu'à présent visé par la démarche: Donner un champ de relativité sur la base duquel il serait possible de représenter toutes les approches imaginables de l'idéologie prise comme "régulateur" des conflits de la conscience<sup>404</sup> éveillée. L'analyse détaillée de ces modèles serait beaucoup trop longue pour être incluse dans le cadre d'une thèse au champ aussi vaste que celle du présent essai, et elle serait de toute façon, comme on l'a dit, tout à fait relative à une perception contemporaine des exemples choisis. Or, l'utilité qu'on reconnaît à ce genre d'analyse étant principalement critique, et visant donc une représentation contextuelle, elle n'apporterait rien<sup>405</sup> à la prétention qu'on a de pouvoir donner un instrument de "prédiction" quasi-scientifique portant sur l'Idéologie.

Ce qu'on entend faire est plutôt une représentation sommaire des modèles qu'il sera possible de rencontrer pour en tirer des archétypes formels donnant les paramètres constants de l'évolution idéologique. On trouvera principalement, dans ce qui suit, une série de représentations graphiques qu'on associera arbitrairement à des noms, évocateurs dans le contexte de leur rédaction, mais qui n'auront pas de valeur univoque au sens de l'histoire<sup>406</sup>... On tentera néanmoins d'associer ces formes et ces noms à de très brefs exemples historiques connus mais, il faudra toujours garder à l'esprit que ces exemples

ne peuvent avoir rien de définitif comme descriptions figées des identifications qu'on leur donnera. Ils ne serviront, donc, qu'à aider le lecteur à se figurer les relations formelles qu'on tentera d'établir entre diverses "C.D.M.-types" qui ne pourront jamais, selon le principe d'incertitude quantique, représenter des formes concrètes immuables de ce de quoi on en fait des représentantes.

De plus, il faudra se conditionner à toujours voir ces conceptions-types sur un plan idéologique tridimensionnel de même portée, c'est-à-dire que, lorsqu'on parlera d'un modèle "étatique", il ne faudra pas lui opposer un modèle "corporatiste" ou "individuel". Comme dit l'adage populaire, il faut comparer les choux avec des choux. Ainsi, quand on fera, d'un modèle historique particulier, la représentation opposée d'un autre modèle de même nature, il ne faudra pas voir les éventuelles similitudes d'entités incluses dans ces modèles comme un indice de défaillance de la comparaison. On a d'ailleurs déjà expliqué que cela était possible sans contradiction, puisque le "lieu" de divergence entre deux entités analogues devient justement ce qui constitue la particularité de leur C.D.M. respective. Donc, en deçà de ce lieu de complète divergence, deux entités doivent nécessairement partager plusieurs connexions structurelles semblables.

## CHAPITRE 13

### Représentations graphiques

On commencera par se donner une figure par laquelle on représentera l'ensemble du champ qu'on tente de cerner. Il s'agit d'un "espace" fermé, déterminé par les possibilités qu'offre l'ensemble des conceptions, croyances et impressions qu'une entité donnée aura de son "Monde". Il ne s'agit pas de sa C.D.M. comme telle. Il est plutôt question ici d'un cadre limite, à l'intérieur duquel se situe la marge de manœuvre permise par l'ensemble des représentations conceptuelles que ladite entité pourra se faire de ses esthésies. On prendra note que la nature fermée de ce champ implique déjà une notion de relativité applicable à l'état ponctuel de l'entité à laquelle il se rapporte. Ce qui est à dire que deux entités distinctes pourront avoir des champs Idéologiques sensiblement différents, voire même, selon l'écart spatio-temporel qui les sépare, complètement séparés. Il en sera de même lorsqu'on observera une même entité à des étapes différentes de son existence historique.

De plus, dans les cas où on parlerait d'une entité complexe comprenant des entités plus restreintes, il faudra comprendre que ce champ de relativité ne sera pas nécessairement accessible en son entier à toutes les fractions d'identités distinctes incluses par un tel ensemble et que, à l'intérieur de celui-ci, certaines entités restreintes pourront avoir des C.D.M. relatives semblant aller à contre-courant du schème général définissant leur entité globale de référence. Ce ne sera cependant qu'une impression trompeuse provenant de ce que le centre identitaire originel imaginaire (le point 0 onto-ontique<sup>407</sup>) de telles entités sera situé à un niveau différent, mais néanmoins admis, de celui donné comme

référence par l'entité les incluant. Ce qui fera de ces entités relatives des rebelles rivales de palier, domestiquées par une réglementation systémique des pulsions agressives qui devraient normalement les faire se déchirer mutuellement. Ainsi, il s'agira, pour une telle entité complexe, d'un champ représentationnel admissible socialement, dont les niveaux d'acceptation qu'on y accordera aux différentes représentations présentes seront définis en fonction d'une tendance qui dictera les marges d'une norme favorisée, sinon prescrite, ou même imposée. On devra alors faire une dernière remarque formelle, avant de poursuivre, quant à la forme sphérique que prendra l'illustration qu'on propose de ce champ.

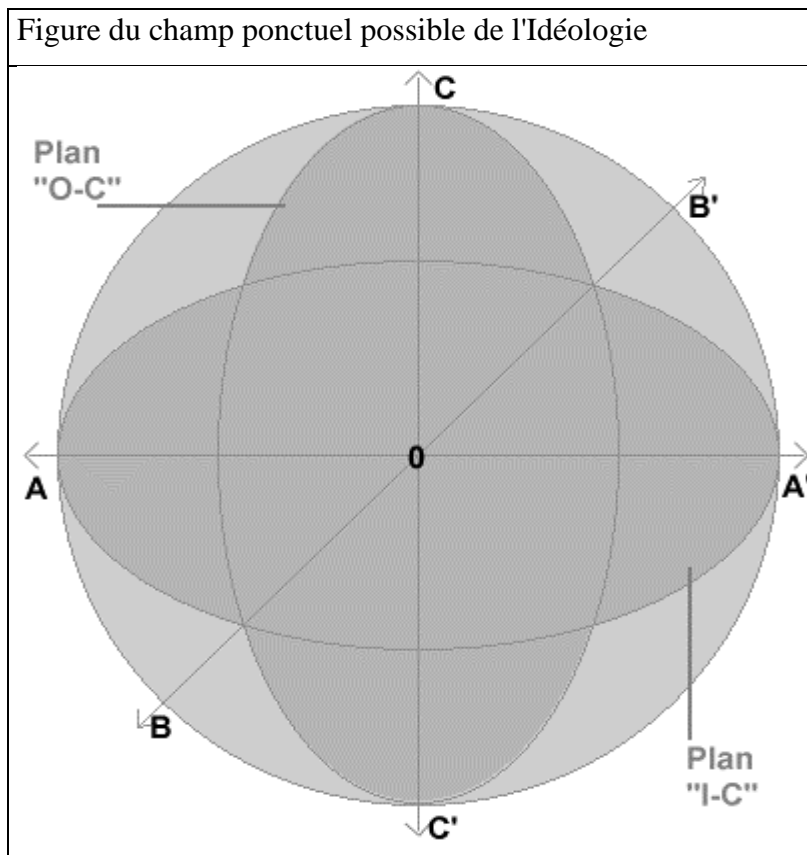
La figure de la sphère de l'Idéologie se veut une illustration du champ symétrique se rapportant à l'histoire réelle, c'est-à-dire qu'elle représente la C.D.M. neutre impossible d'une entité figée dans un intervalle spatio-temporel dépourvu de contraintes. Pour reprendre l'imagerie de Gadamer sur les horizons conceptuels, on pourrait dire qu'il s'agit des limites esthétiques qu'aurait une entité myope immobile, ayant un champ de vision instantané de 360°. Incapable de focaliser sa perception sur quoique ce soit, une telle entité aurait alors nécessairement une conception de son Monde comme étant une boule uniforme dont elle serait le centre. Cela limiterait aussi sa conscience, au plus, à une "*awareness*" de l'altérité existant entre elle-même et ce monde.

On pourrait émettre plusieurs hypothèses prétendant, comme Schopenhauer, que l'état de cette entité hypothétique équivaldrait à la félicité, ou bien que, d'une façon plus près de Kierkegaard, une telle existence sans «angoisse» s'approcherait plutôt de la lassitude existentielle, ou encore, plus probablement, qu'il s'agirait d'une illustration concrète de la faiblesse intellectuelle d'un âne de



Buridan. Tel n'étant pas l'objectif principal de cet écrit, on passera donc immédiatement à une explication sommaire de cette figure.

*Le monde est ma représentation*<sup>408</sup>



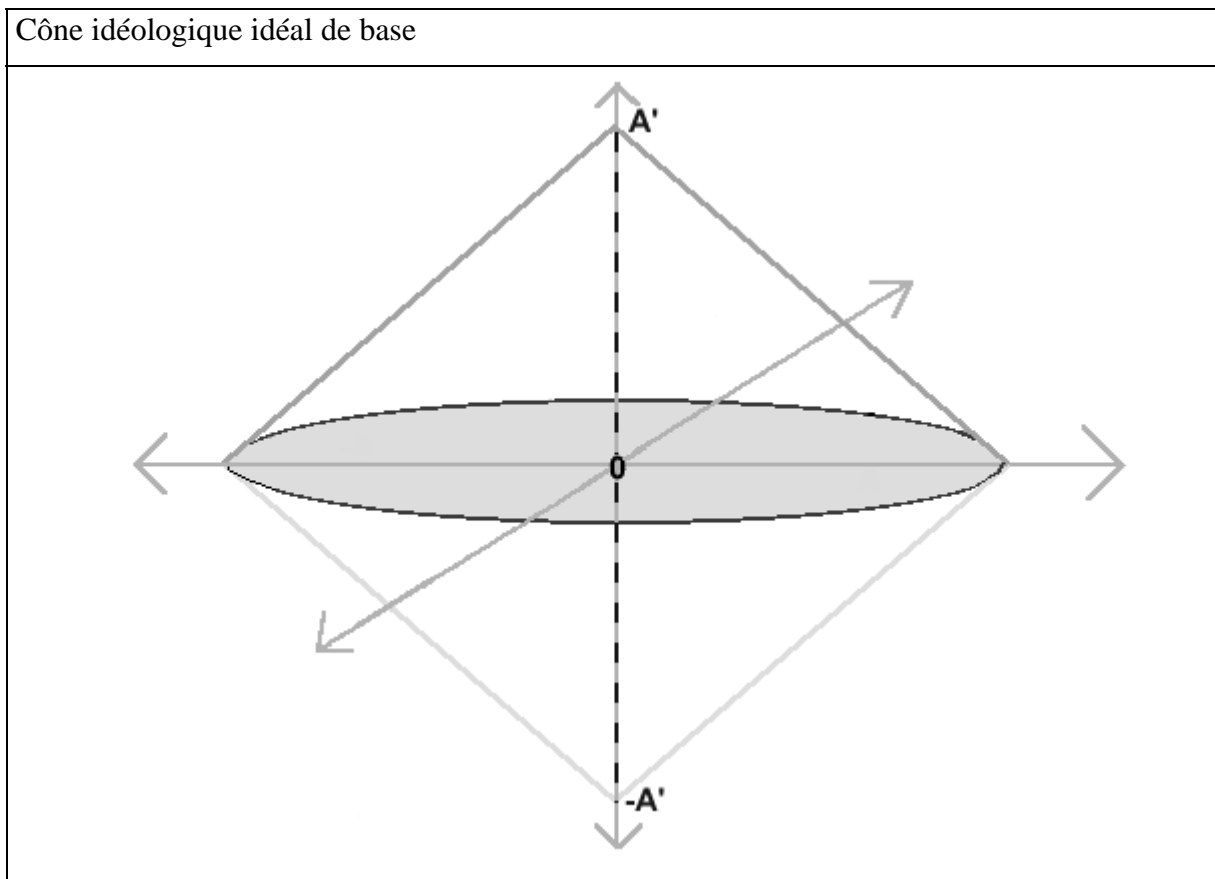
Cette figure représente la mise en place de tous les aspects de l'Idéologie dont on a traité jusqu'à présent. Par exemple, si on prend l'axe A-A' (entre le "scientifique" et "l'idéal") pour étant celui qu'on a appelé axe idéologique et l'axe B-B' (entre le microcosme et le macrocosme) pour étant l'axe cosmométrique, on aura compris que le plateau circulaire divisé par ces deux axes représentera le plan idéo-cosmométrique (plan I-C) auquel on a déjà fait référence. De même, si on prend le plateau circulaire divisé par la conjonction

de l'axe A-A' et de l'axe C-C' (représentant l'axe ontologique entre la "vérité" et "l'anti-vrai"), on référera au plan onto-idéologique (plan O-I, non-identifié sur la figure). Finalement, le disque coupant l'axe des B et l'axe des C sera celui du plan onto-cosmométrique (plan O-C).

Pour plus de clarté graphique, on a volontairement omis les divisions qu'on avait faites sur chacun des axes. Celles-ci n'étant, en définitive, qu'un "épaississement" de l'axe perpendiculaire à celui où on les retrouve, on voudra bien considérer l'anneau diamétral des plans eux-mêmes comme s'ils divisaient leur axe perpendiculaire en trois parties plutôt que deux. Ainsi, lorsqu'on fera appel à un point qu'on situera directement sur l'axe C-C', on devrait percevoir celui-ci comme étant à un niveau idéologique (sur l'axe A-A') apparenté à la sous-région de cet axe idéologique qu'on a appelée philosophique.

On rappellera que, pour cette figure comme pour celles qui en seront tirées, la seule partie effective du champ qu'elle couvre sera la demi-sphère supérieure. La partie inférieure, comme on l'a déjà mentionné, ne pourra être qu'une répétition, un miroir, de la première qu'une entité se donnera inconsciemment pour situer ses conjointes spatio-temporelles avec qui elle divergera quant à la conception du Monde qu'elles partagent. Ce miroir sera donc un dédoublement du caractère imaginaire des C.D.M., servant à la classification ponctuelle des conceptions incompatibles avec la représentation d'une entité de référence donnée. C'est de cette façon que les entités parviendront à justifier le sentiment négatif que leur inspireront les C.D.M. idéologiques que leur propre C.D.M. leur fera voir comme erronées et contre-nature. On devra cependant attendre d'avoir un schème de C.D.M. plausible avant de pouvoir expliquer comment ce phénomène se produit dans la réalité imaginaire de ce champ idéologique.

Avant d'arriver à un de ces schèmes plausibles, il nous faut d'abord reprendre un modèle de base à partir duquel s'élaborera la forme structurale de toute idéologie: nous proposons cette figure pour l'illustrer.



La dynamique de la dernière figure ayant déjà été abordée, on ne s'étendra pas trop en explication à son sujet. D'autant plus qu'on la considérera comme étant peu plausible puisqu'elle implique, comme on l'avait déjà dit plus tôt, que l'antithèse imaginaire, par laquelle une entité justifiera son animosité envers ses rivales absolues<sup>409</sup>, équivaut exactement à la même Conception Du Monde. On

mentionnera simplement qu'il s'agit là d'un modèle d'où, par un jeu de distorsion sur son corps flexible, on tirera toute les autres C.D.M.

**...mais les hallucinations sont aussi des faits.**<sup>410</sup>

On pourra mieux exposer sur la figure suivante la dynamique pseudo-optique qu'on prétend agir dans un cadre idéologique puisqu'il s'agit de la première conception plausible d'une C.D.M. On devra auparavant réitérer l'avertissement fait au chapitre précédent que les dénominations et caractérisations utilisées sont arbitrairement choisies par l'auteur pour rendre ses conceptions plus "tangibles", mais qu'elles ne se veulent en rien universelles. S'il est possible d'avoir une relative entente consensuelle quant aux choix ainsi faits, il faut garder à l'esprit que ce consensus pourrait facilement être renversé si on le proposait à l'examen d'entités ayant une autre origine spatio-temporelle que la nôtre. Ainsi, il faudra s'attacher plus ici aux formes qu'aux associations toponymiques qu'on leur définira.

Pour simplifier l'atteinte dudit consensus, on partira globalement de la vieille prétention marxiste d'avoir trouvé, dans le matérialisme historique, une interprétation "scientifique" de la succession des événements (les faits) retenus comme marquant l'écoulement spatio-temporel entre deux points de l'histoire réelle. Pour ceux qui seraient en désaccord avec cette interprétation, ils voudront bien l'accepter pour les fins de l'explication, sachant qu'elle n'est prise qu'en tant que référence arbitraire à une réalité relative, et qu'elle ne discrédite en rien (sans la confirmer absolument pour autant) l'interprétation qui les siérait mieux... Ainsi, comme ce sera aussi le cas pour tous les autres modèles qu'on décrira, la figure associée ici au marxisme traditionnel sera en fait la

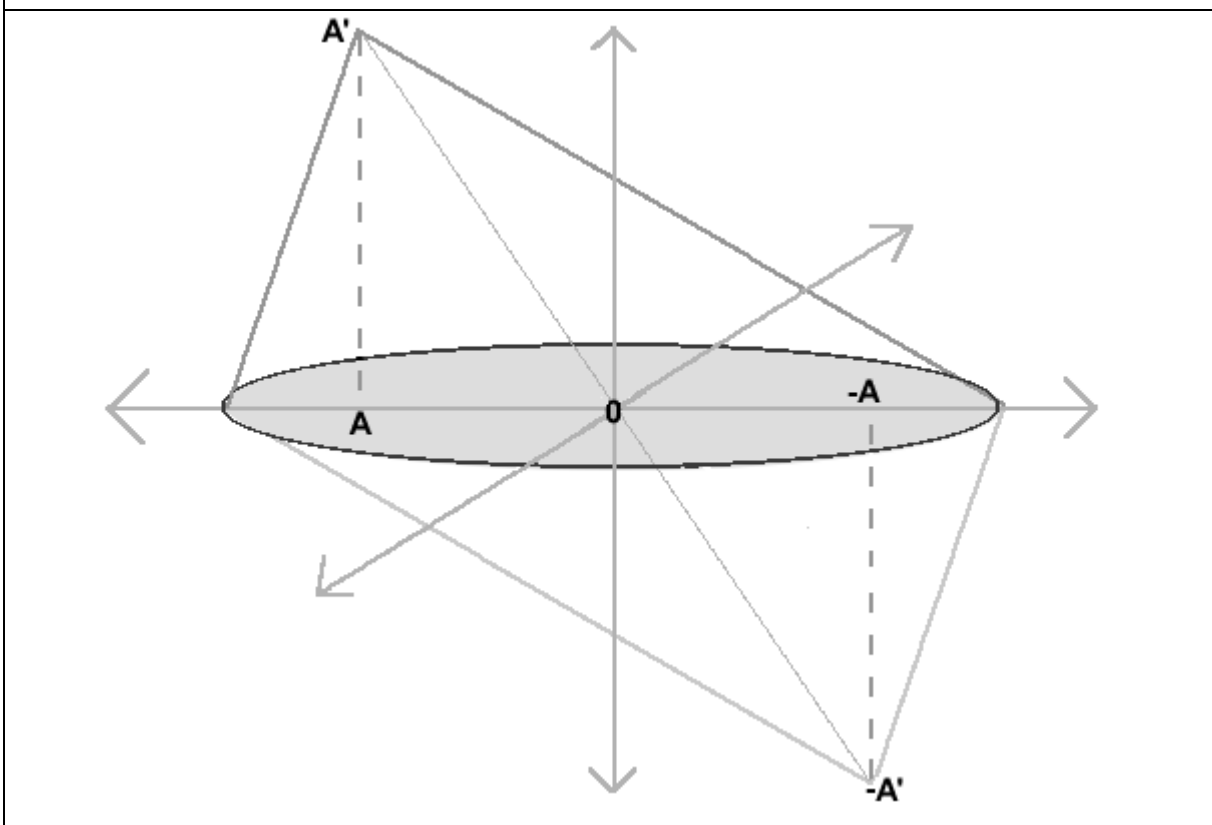
représentante d'une tendance de type marxien sur l'échelle d'évaluation qu'on a tenté d'élaborer précédemment. En d'autres termes on la veut représenter toutes les nuances plus ou moins extrémistes<sup>411</sup> d'une Idéologie dont le référent de véridicité se situera dans l'hémisphère spatial (à gauche du plateau reposant sur l'axe des B et des C de la figure sphérique) qui ne dénotera pas une préférence générale marquée pour une cosmométrie radicale<sup>412</sup>. De plus, il faudra se rappeler, encore une fois, qu'il s'agit là d'un modèle par lequel on veut représenter le niveau social le plus englobant d'une communauté aux interactions immédiates<sup>413</sup>. Toute comparaison entre des sous-cultures et celle-ci sera donc à proscrire puisqu'elle référerait à des types identitaires de nature différente.

Tel qu'annoncé un peu plus tôt, on tentera de faire un parallèle entre l'exposé théorique et le vocabulaire du langage populaire. Il faudra alors mettre aussi en garde les puristes contre les réactions négatives que pourraient susciter des interprétations dont l'explication pourra leur paraître un peu rustre et simpliste. Il s'agit une fois de plus de garder en vue l'essentiel d'un discours portant sur les mécanismes d'une forme de dialectique, et non de lui trouver un véritable équivalent historique dans un champ ayant déjà été l'objet d'analyses les plus approfondies.

### Tendance 1: Marxisme épistémologique

La condition première de toute l'histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants.<sup>414</sup>

Figure d'une C.D.M. scientifico-ontocosmique



Gardant la signification symbolique de nos axes telle qu'elle a été définie au premier schéma du présent chapitre, la figure ci-dessus se voudrait près de celle du marxisme utopique. Dans le langage populaire, on pourrait dire que son référent idéologique (le point A', dont l'évaluation strictement idéologique est A) se situe à gauche sur l'axe représentant cet aspect de la C.D.M. On la fait

correspondre au marxisme utopique de la théorie marxienne parce qu'elle ne marque pas de préférence cosmométrique. D'où on lui associe la zone scientifico-ontocosmique du découpage qu'on a fait précédemment du plan idéo-cosmométrique. Le marxisme traditionnel, répondant aux besoins théoriques d'une époque particulière où l'aspect spatial de la nature physique de l'être humain était éclipsé par son aspect temporel ("spirituel"), cherche, comme toute entreprise dite scientifique, à concevoir le "Monde" d'une façon donnant préséance à la représentation qu'elle a de son espace, de sorte de pouvoir mieux contrôler les aléas provoqués par l'écoulement du temps.

La théorie de Marx cherche en effet à s'ancrer dans les faits tangibles de l'histoire (autant au niveau macrocosmique de son matérialisme dialectique qu'au niveau microcosmique de son économie) en gardant l'être humain physique comme référent de véridicité. Dans une telle perspective, la rivalité absolue ne pouvait évidemment être conçue qu'en tant que C.D.M. où le référent de véridicité (-A') avait son origine dans le temps total idéalisé en "esprit"<sup>415</sup>. C'est d'ailleurs pourquoi les critiques de Marx à l'égard de la société de son époque s'adressaient principalement au pouvoir justifié d'une façon mystique.

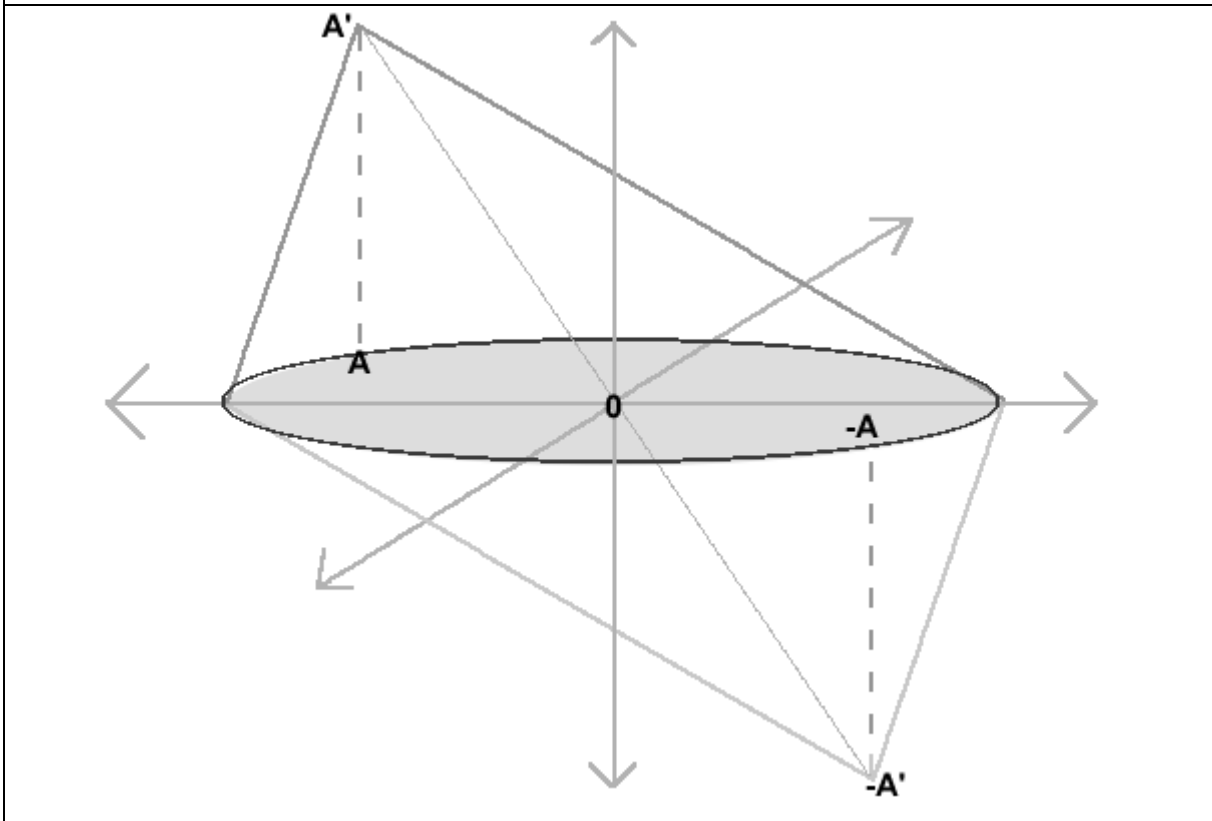
Comme on le constate sur la figure, le déplacement de l'idéal (du référent de véridicité) et de son opposé, occasionne une inclinaison de l'axe joignant les pôles A' et -A'. Cela équivaut au déplacement, qu'on a abordé dans un chapitre précédent, par lequel une entité relative se donne une représentation idéale de ce qu'elle serait si elle était parfaitement conforme à ses propres aspirations<sup>416</sup>. Cette représentation d'un super-soi d'une entité finira, comme ce sera aussi le cas pour toutes les autres C.D.M. dont le référent se situera ailleurs sur le plan

idéo-cosmométrique, par devenir plus important que l'auto-perception de son point d'origine "réel"<sup>417</sup>. De sorte que, pour une entité complexe de type marxiste (ou scientifico-ontocosmique), certaines de ses composantes (ses sous-entités) qui auront un point d'origine (point 0) personnel plus près de l'idéal prescrit par la "culture" sociale de leur entité globale<sup>418</sup>, seront favorisées dans l'accomplissement de leurs pulsions inertielles les plus essentielles. Cependant, même si celles-ci seront en situation privilégiée quant à la perpétuation de leur identité minimale, il est presque garanti que leur aspiration à un super-soi personnel ne sera pas le point A' de la C.D.M. de leur entité englobante. Cela, parce qu'elles auront un décentrement de l'idéal qui leur sera propre. Ainsi, même étant en position de pouvoir plus facilement atteindre un niveau d'influence supérieur au sein de leur société<sup>419</sup>, ces sous-entités chercheront toujours à changer sensiblement le référent de leur groupe, de sorte à le faire correspondre davantage à leur propre référent idéal. Ces sous-entités auraient autrement une impression de stagnation dans leur propre quête du Graal existentiel. Ce phénomène explique d'ailleurs pourquoi on disait plus tôt qu'une entité (de relativité restreinte ou non) tendra toujours à redéfinir son idéal vers de nouveaux extrêmes. On ne reviendra plus sur cet aspect, mais il faudra cependant garder à l'esprit que c'est ce qui se produira pour tous les types de situation qu'on supposera possibles dans nos C.D.M. idéologiques.



**Tendance 2: Une variante non-marxienne du marxisme.**

Figure d'une C.D.M. scientifico-macrocosmique



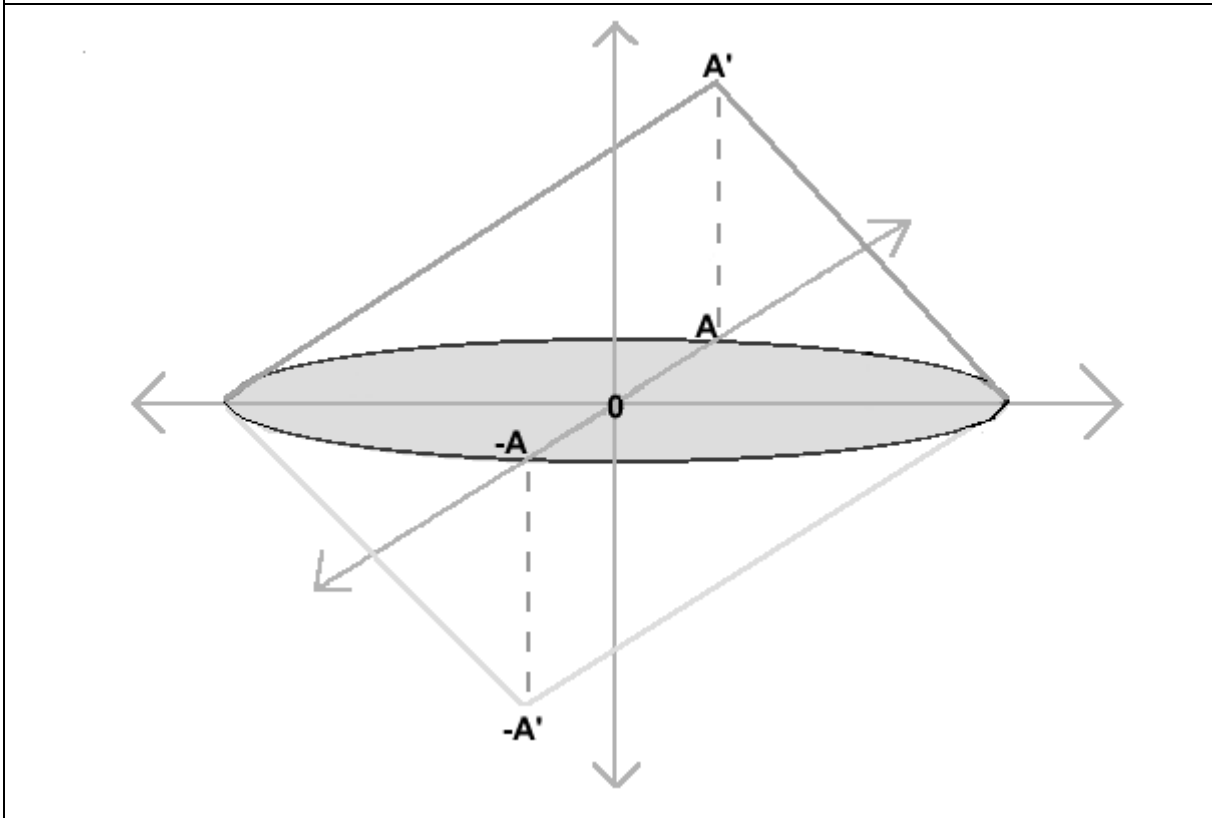
La présente figure typique représenterait plutôt une forme de marxisme macrocosmique plus représentative de la branche traditionnelle de l'École de Francfort. À la différence du marxisme traditionnel, on peut en effet prétendre que l'École de Francfort, avec ses idéaux esthétiques cherchant à atteindre l'universalité des arbitraires interprétations sensorielles, a tenté d'atteindre des idéaux intangibles à portée absolue tout en gardant une correspondance idéologique spatiale.

Joignant le mode de représentation précédent à celui qui suivra, on dira que ce qui caractérisera le plus particulièrement une C.D.M. du type présent est que la figure-type idéale valorisera les propriétés intrinsèques des impressions esthétiques au détriment des moyens par lesquels ses impressions parviendront à la conscience plus ou moins restreinte<sup>420</sup> de l'entité qui l'adoptera. Ainsi, pour ladite entité, ce qui sera l'objet d'analyse du "Monde" le plus certain par lequel elle pourra avoir un relatif contrôle de "l'élément" qu'elle considérera rébarbatif, sera un archétype émotionnel. Ce dernier, une fois bien maîtrisé, devrait, dans son optique, lui procurer un pouvoir sur tout ce qui fait partie d'un opposé théorétique considéré rebelle à "l'harmonie universelle" de son idéal.

En d'autres termes, une C.D.M. de ce type préconisera la connaissance du lien macrocosmique le plus tangible entre le "Monde" et ses composantes conscientes d'autonomie relative, c'est-à-dire qu'elle fera un objet de connaissance de la réaction de ces composantes face à ce qui les entoure. D'une certaine façon, on pourrait dire que ce sont des émotions rationalisées qui tiendront le rôle de référent d'une telle C.D.M.. Par contre ce ne seront pas des émotions perçues au sens temporel de l'idéalisme traditionnel mais, des émotions d'un sens plus spatial. Pour ne pas amener inutilement de confusion, on pourra associer ce référent de véridicité à une forme de consensus sur la nature des choses telles que ressenties par l'entité. Ce ne seront donc pas d'émotions immanentes aux entités dont il sera question, mais plutôt d'impressions émanant du "Monde"... Une sorte de logique globale mettant l'entité au diapason de son environnement par la voie d'une "vérité" déduite du nombre d'impressions similaires face aux choses du monde. Pour terminer, on pourrait dire qu'une telle perspective mettra l'emphase sur les impressions ressenties plus que sur l'entité qui ressentira ces impressions.

### Tendance 3: La phénoménologie

Figure d'une C.D.M. onto-macrocosmique



Cherchant son idéal dans le quadrant qu'on a baptisé onto-macrocosmique, cette figure tente de représenter une C.D.M. du type de ce qu'on appelle de nos jours la phénoménologie. Comme le suppose la position du référent de véridicité qu'on donne à une entité ayant ce genre de perspective, celle-ci devrait faire preuve d'une certain "équilibre" idéologique pour ce qui est de son regard sur la nature spatio-temporelle de son "Monde". Si elle risque de ne pas accorder une préférence notable à l'un ou l'autre des aspects idéologiques<sup>421</sup> de sa perception ponctuelle, elle aura cependant une tendance à considérer le macrocosme relatif

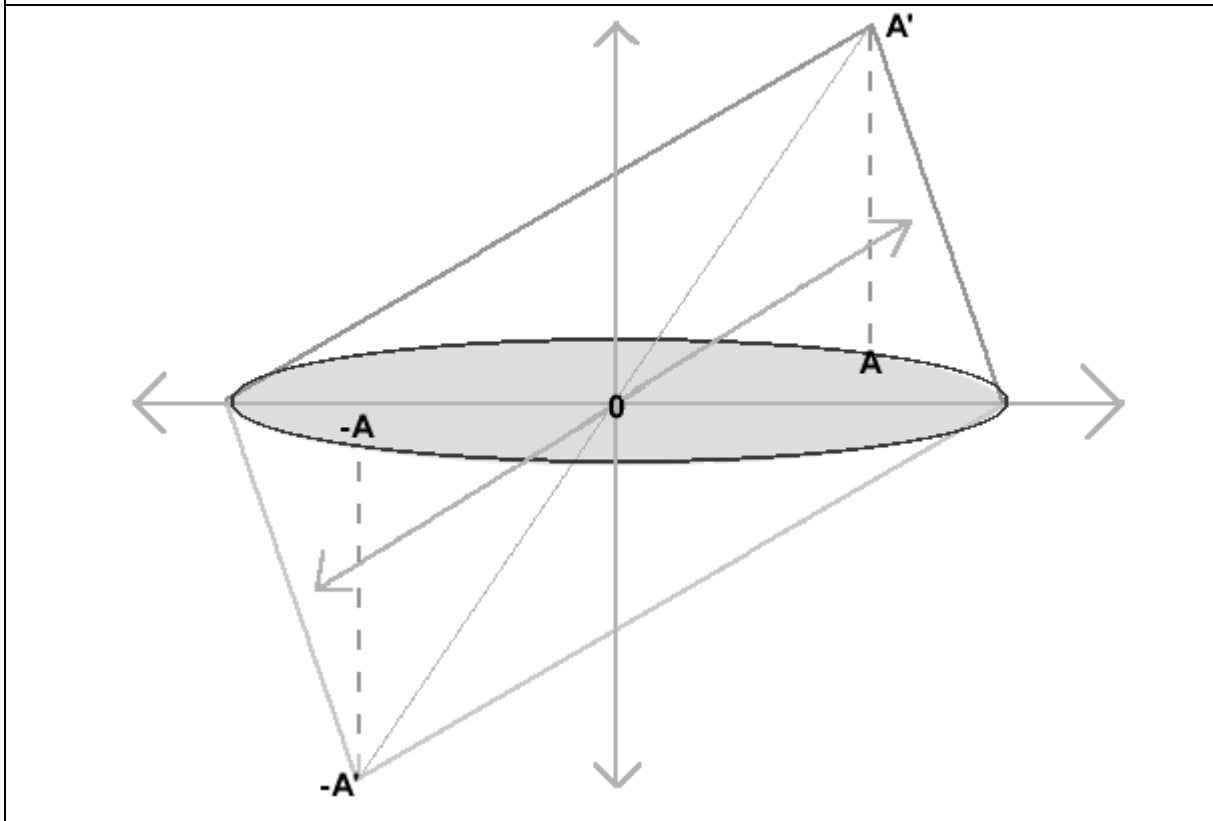
de sa situation comme étant plus important à cerner que son microcosme pour bien comprendre son univers. Cela justement dans le but d'acquérir un contrôle sur les éléments de ce microcosme.

Ainsi, si on prétend que le point 0 idéologique représente la nature réelle de l'entité sur l'axe de ses esthésies, on pourra dire que sa C.D.M. tentera de tenir compte de la synergie spatio-temporelle composant son "être". Cependant, puisqu'on y positionnera l'idéal d'une façon qui le désaxera sur le plan cosmométrique vers un extrême macrocosmique, il faudra penser que la perception de cet idéal le "dé-relativisera" autant spatialement que temporellement. Ce qui revient à dire que l'idéal y sera perçu comme un archétype de la nature humaine qui devrait essentiellement être le même chez tous les individus formant le genre humain. On comprendra alors que les déviations y seront considérées comme des aberrations ontologiques typiques plutôt que comme des particularités individuelles.

En bref, là où il y avait, dans la C.D.M. du type Francfort, une interprétation de la réaction esthétique comme résultat d'une qualité attribuable à la nature spatiale du monde, il s'agira plutôt ici d'un phénomène attribuable à la nature spatio-temporelle de l'entité globale même. Donc, dans ce type de C.D.M., l'accès à l'idéal qu'on y donne, comme les déviations face à celui-ci, dépendront de la perception en-soi du monde. Il y a, pour ainsi dire, une recherche du conformisme perceptuel.

#### Tendance 4: Mysticisme "Naturel"

Figure d'une C.D.M. idéo-macrocosmique



La présente figure, par le positionnement de son référent de véridicité dans le quadrant idéo-macrocosmique, serait représentative d'un type de mysticisme holiste qu'on dira "Naturel". Naturel, au sens où il tiendra compte de la multiplicité des réponses émotionnelles possibles aux stimuli esthétiques du "Monde". Cependant, ces réponses resteront stéréotypées et l'entité d'une telle C.D.M. prônera aussi une certaine forme de conformisme. Ce qui changera sera que la nature supposée de l'idéal de sa conception prendra d'une tendance spatiale. En ce sens, là où précédemment (avec Francfort) on avait une

recherche des attributs spatiaux universels déclenchant certaines réactions types, ou encore (avec la phénoménologie) une recherche des attributs de la perception qui les rendaient ou non juste, on aura plutôt ici une interprétation de l'idéal comme devant être la qualité même engendrant la réaction.

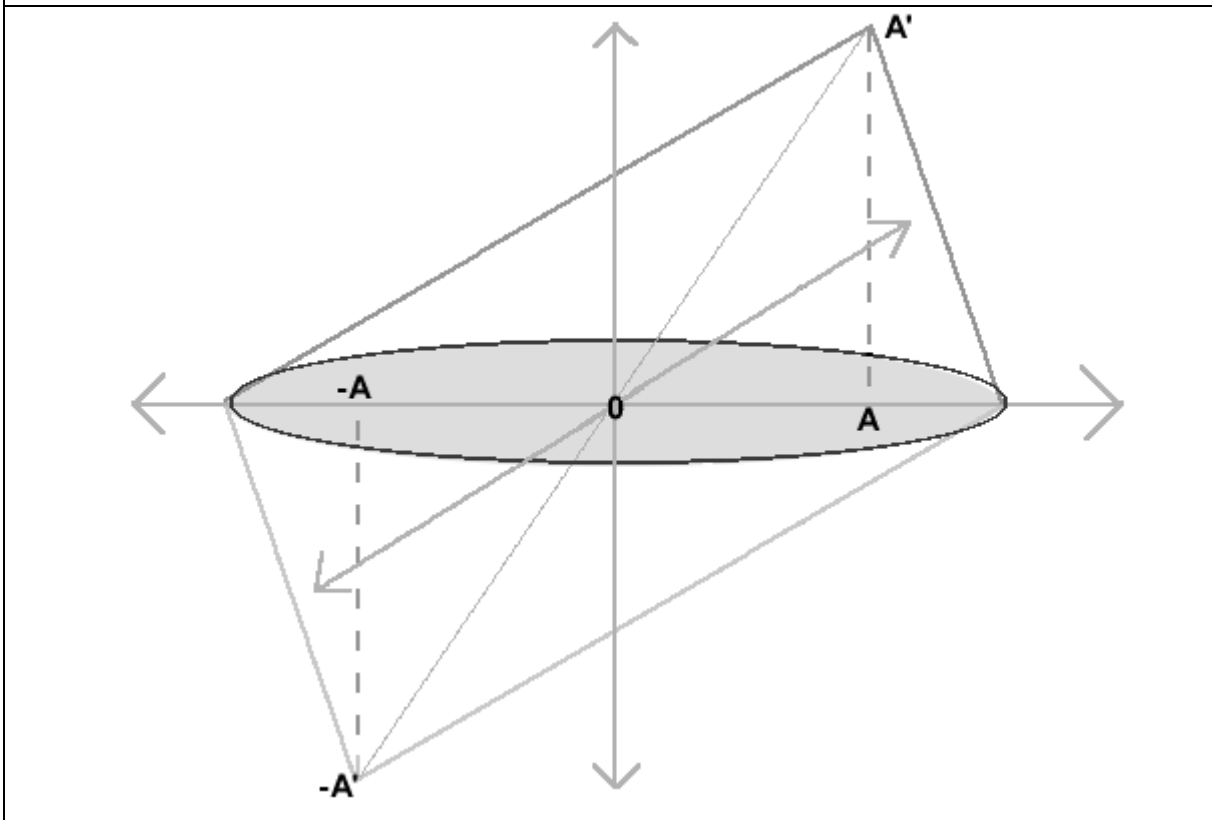
Par exemple, là où une chose était prise, par la C.D.M. de type Francfort, pour étant "belle" ou "bien" parce qu'elle était constituée de "matière brute" occupant un espace en harmonie avec le reste du "Monde", là où elle était "belle" ou "bien", pour l'attitude phénoménologique, parce que la nature de l'entité lui permettait d'en saisir la "beauté", elle deviendra ici "belle" simplement parce qu'elle est emplie de cet attribut temporel (idéel) qu'on appelle "beauté". Ainsi, la notion de nécessité d'existence de l'entité pour percevoir le monde sera même évacuée de la C.D.M.

Une telle conception prise à son extrême donnera naissance à un mode de pensée où les "choses" ne peuvent avoir que des valeurs absolues dans la perspective totale du monde de l'entité qui l'utilise. Pour représentant de cette forme de C.D.M., il faudrait donner un type de monothéisme rigide.

### Tendance 5: Mysticisme herméneutique

Ces produits de leur cerveau ont grandi jusqu'à les dominer de toute leur hauteur.<sup>422</sup>

Figure d'une C.D.M. idéo-ontocosmique



Cette figure d'un mysticisme qu'on dit de type herméneutique est le modèle qu'on prétendra actif dans les C.D.M. à tendance polyvalente et/ou "omni-valente", du plan cosmométrique. On inclut dans cette catégorie les religions de type chrétien, l'idéalisme de type hégélien, mais on pourrait aussi bien parler d'un type de mysticisme beaucoup moins mystique. Le terme mystique ne réfère pas nécessairement, en effet, à une conception du monde devant être

entièrement déconnectée des préoccupations physiques auxquelles les entités sont inexorablement soumises. Le modèle étant lui-même toujours relatif à ce à quoi il s'oppose, on a d'ailleurs prétendu qu'il se définissait toujours par cette antithèse à son principe sur laquelle il prétendait pouvoir donner un contrôle. Pour toutes nos figures il faut donc se rappeler qu'il est toujours question de relativité, et que dans un cas restreint particulier, cette relativité pourrait donner naissance à une forme de C.D.M. tout à fait différente d'une autre ayant un référent de véridicité tout à fait semblable. Ainsi, quand il sera question de l'économisme capitaliste, on pourra très bien prétendre, selon les circonstances dans lesquelles on l'observe, qu'il s'agit aussi d'une telle forme de mysticisme, malgré que son objet apparaisse (c'est du moins ce que plusieurs prétendent) comme étant au coeur même de la réalité historique concrète des humains.

Cela provient, comme on vient de le dire, du contexte et du mode d'utilisation du référent sur lequel se construit une C.D.M. Un peu de la même façon que pour son "opposé" scientifico-ontocosmique, cette C.D.M. ne favorisera pas d'extrême esthésique dans sa "logique" conceptuelle, c'est-à-dire qu'elle pourra utiliser les points également éloignés du "centre" cosmométrique de son entité sans réelle nuance sur leur valeur de véridicité. À sa façon, l'entité ayant une telle perspective sera elle aussi "consciente" que les extrêmes cosmométriques de sa C.D.M. lui sont également inaccessibles (quoiqu'essentiels). C'est pourquoi elle centrera sa C.D.M. sur le mode d'être de sa sous-entité fondamentale (en l'occurrence, l'individu humain) comme source de son propre mode d'existence. Cependant, là où le but de la C.D.M. était, pour l'entité scientifico-ontocosmique, la continuation de son mode d'existence spatiale (par le contrôle sur le temps), il sera plus important pour l'entité idéo-ontocosmique de perpétuer son mode d'existence temporelle (par un contrôle sur l'espace).

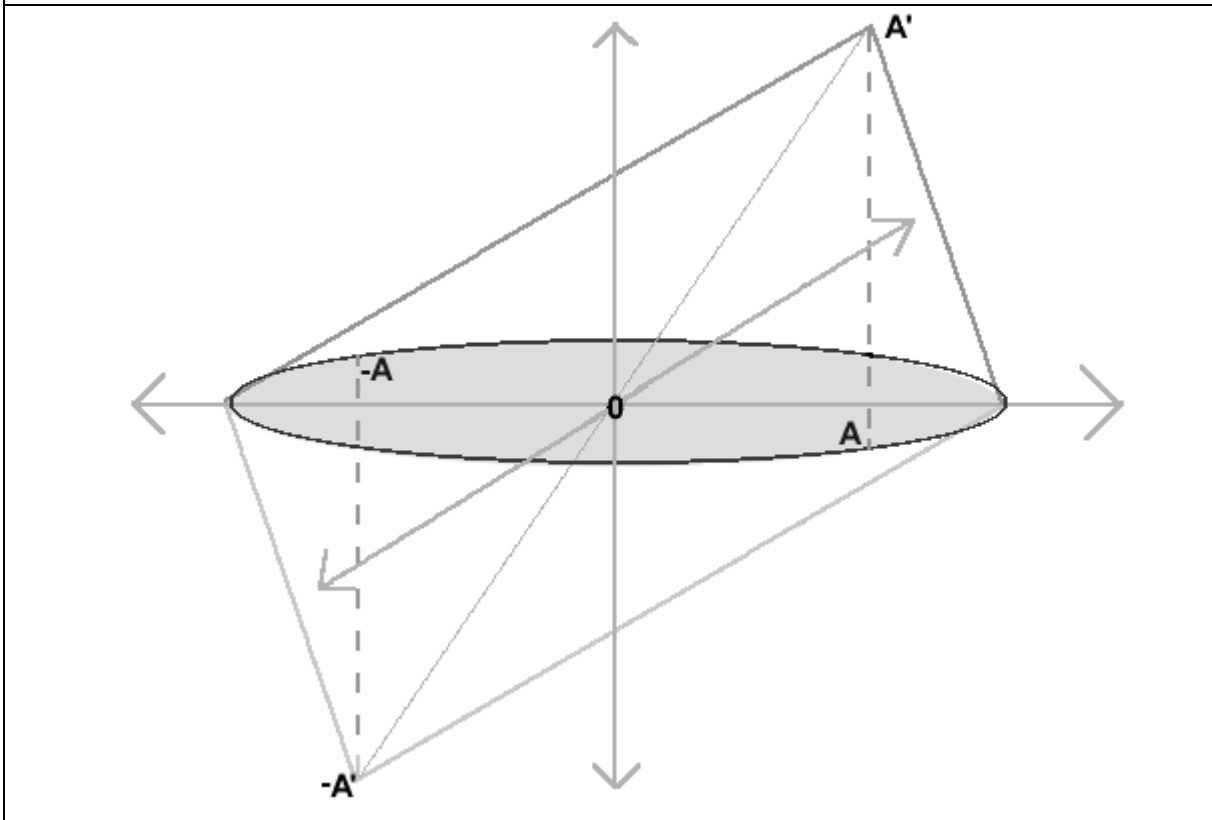


C'est pourquoi, plutôt que d'avoir des sciences "historiques"<sup>423</sup>, la C.D.M. du type mystique herméneutique aura des sciences "sémiotiques"<sup>424</sup>. On comprendra alors qu'il soit possible d'associer ce qu'on a appelé l'économisme capitaliste à cette forme de C.D.M. puisque ses "lois"<sup>425</sup> analysent les comportements de consommation sur une base temporelle pour comprendre ce qui permettra l'expansion spatiale de son entité. L'économisme capitaliste en arrive donc à une C.D.M. dont le but n'est que l'augmentation du capital par la manipulation des pulsions engendrant la consommation chez les individus, dans la perspective d'une rentabilité établie sur tout l'éventail du champ cosmométrique de son entité.

Dans la sphère religieuse qu'on mentionnait plus tôt, on pourrait illustrer cette polyvalence cosmométrique par le paradoxe de la trinité qu'on trouve exprimé explicitement dans le christianisme. Par cette trinité, on peut prétendre que le christianisme rejoint en effet les trois zones qu'on définit sur l'axe cosmométrique. On pourrait dire, par exemple, que la métaphore du Père serait représentante de la notion macrocosmique, que le Saint-Esprit équivaldrait à la notion microcosmique, tandis que le fils représenterait le point cosmométrique neutre (ici, le point A) mettant l'humain en rapport avec l'idéal (A') de sa C.D.M.

### Tendance 6: Mysticisme atomique

Figure d'une C.D.M. idéo-microcosmique

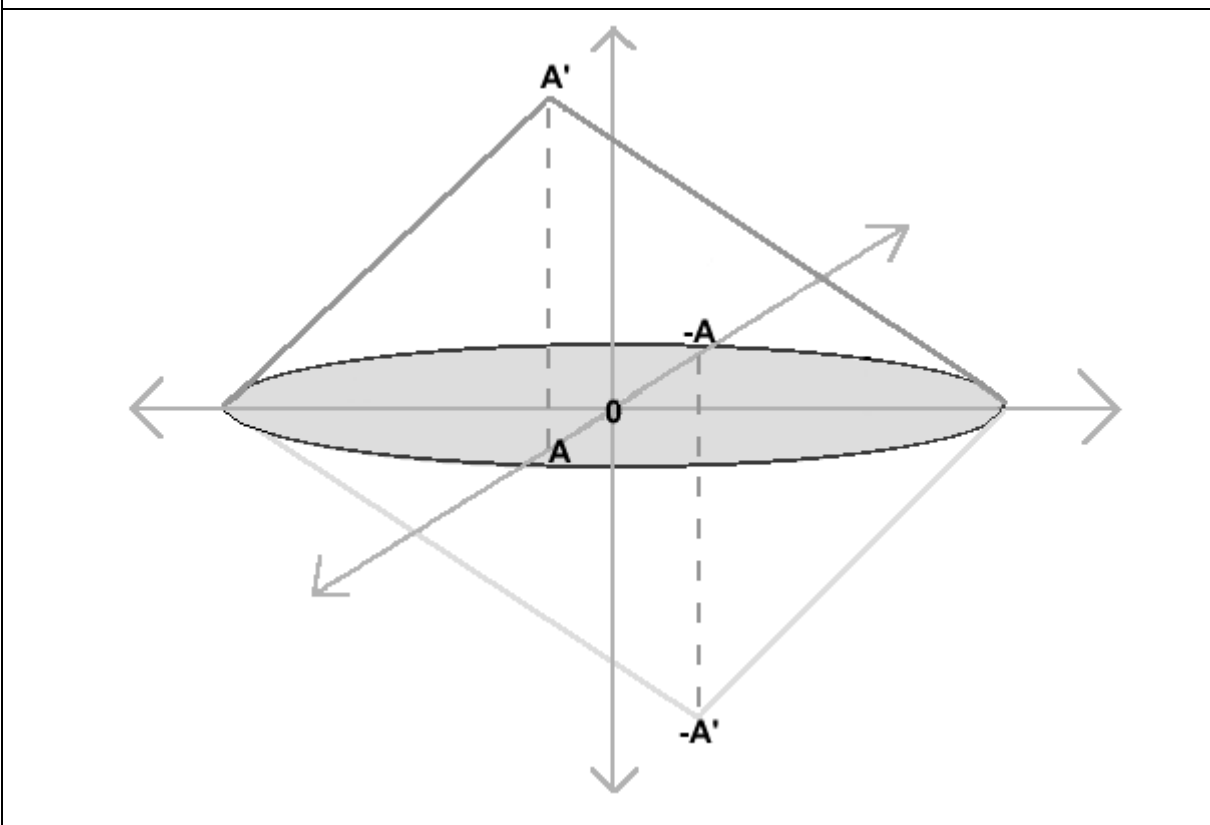


Ce type de conception du "monde", où le référent de véridicité se trouve dans le quadrant idéo-microcosmique, se veut représentatif d'une entité ayant une tendance temporelle (idéelle) atomique. On entend par-là qu'une entité ayant ce genre de C.D.M. tendra à interpréter son monde comme étant l'assemblage d'éléments temporels, existant sous un nombre indéterminé "d'espèces". Ce qui découlera d'une telle perception/conception de l'univers est un système de référence où les impressions (qui seront ici réellement des émotions, contrairement à l'approche de type Francfort) seront prises pour moteur de la C.D.M., avec ceci de particulier que la multiplicité des sensations affectives

sera sa propre cause en-soi. Les éléments du monde seront considérés comme ayant une "vie" leur étant propre, avec des "intentions" autonomes d'être ou non agréable à l'entité en ayant l'esthésie. C'est d'ailleurs pourquoi on dira qu'il s'agit d'un modèle favorisant le polythéisme et/ou l'animisme.

### Tendance 7: Psychologisme

Figure d'une C.D.M. onto-microcosmique



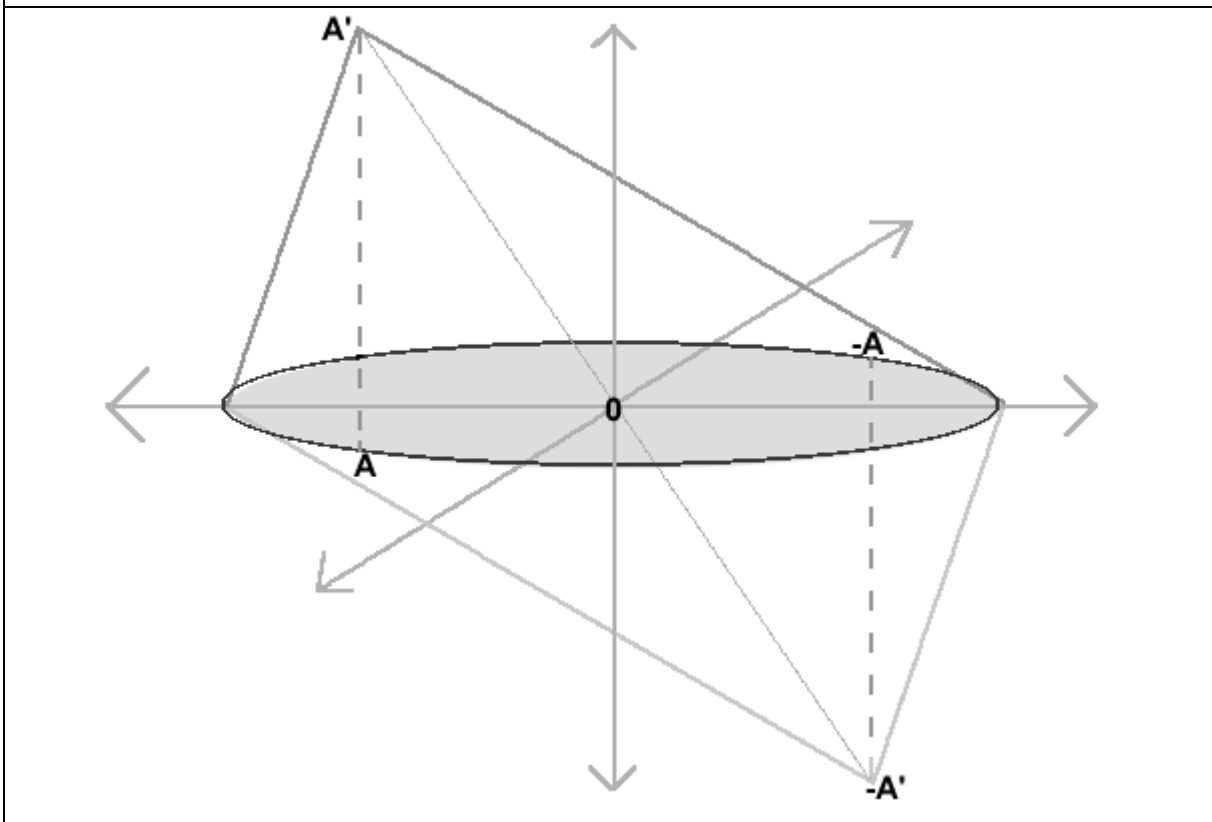
La parenté entre la phénoménologie et une approche psychologique a souvent été affirmée par plusieurs. Qu'on les donne comme représentantes typiques de nature opposée pourra alors paraître étrange à certains. Il faut cependant rappeler que, comme c'est aussi le cas pour toutes les oppositions faites dans ce

chapitre, il ne s'agit pas réellement d'en faire des contraires "absolus". Il serait même plutôt question de complémentarité, si on se souvient de la figure d'une C.D.M. idéale qu'on a ébauché plus haut, ne divergeant que par la survalorisation que chacune des figures désaxées donne d'un aspect cosmométrique de l'esthésie du "monde". Ainsi, pour le cas présent, on cherche à représenter une C.D.M. qui ancrera son référent de véridicité dans la fraction unitaire la plus petite des composantes de l'entité qui l'adoptera.

On prendra le freudisme pour étant représentatif d'une telle C.D.M. puisqu'il est la mieux connu des théories prenant une direction généralement inverse à l'approche phénoménologique. On y conçoit le monde comme étant centré sur les expériences affectives des entités (jusqu'au niveau individuel) plutôt que sur des catégories émotionnelles prises comme étalons de la réalité extrinsèque à l'expérience qu'elles accompagnent.

### Tendance 8: Marxisme marcusien

Figure d'une C.D.M. scientifico-microcosmique



Avec cette dernière forme typique de C.D.M., on se trouve en présence d'une représentation relative<sup>426</sup> qu'aurait un marxisme microcosmique de type marcusien. Celui-ci étant en quelque sorte "l'opposé" théorique de la C.D.M. qu'on trouve à la figure 4 de ce chapitre, il ne s'agira bien évidemment que de renverser l'importance accordée aux éléments spatio-temporels par une, pour obtenir l'échelle des valeurs de l'autre. Ainsi, fidèle aux positions de l'hémisphère microcosmique, une C.D.M. de type marcusien aura une tendance normale à trouver son référent dans un élément du monde étant plus restreint que l'entité qui l'utilisera. De plus, puisqu'une telle conception se situe en même

temps dans l'hémisphère "scientifique" (spatial ou spatio-historique), son référent devra aussi être d'une nature plus "tangibile". On pourra dire par là que, si on réfère à une entité sociale complexe par exemple, ce genre de C.D.M. tendra à prendre le niveau de satisfaction matériel individuel des sous-entités sociale pour référent de véridicité.

La nuance avec la position de l'École de Francfort sera subtile, en ce sens qu'il sera toujours question des impressions laissées sur l'être humain par son environnement. On pourra cependant la voir dans ce qu'il n'y aura pas une recherche aussi marquée de propriétés matérielles extrinsèques à l'être humain sur lesquelles on établira une notion de normalité. Ainsi, il ne sera pas tellement question de trouver les propriétés de la matière universelle qui devraient universellement provoquer des réactions similaires mais, plutôt, d'analyser les réactions possibles face à une circonstance donnée pour voir celles qui sont prédominantes au sein de la société observée.

### **Système sans fin pour histoire sans fin...**

On pourra certes contester la classification effectuée lors de ce survol des formes typiques qu'on suppose possibles dans le cadre de l'Idéologie. On devra alors répéter, ce qu'on a dit en début de chapitre, qu'il s'agit d'une classification arbitraire et toute relative, par laquelle on ne cherchait qu'à élaborer un mode de différenciation entre les différentes formes. Il n'est encore une fois pas question de figer quoique ce soit dans un absolu théorique universel, et on reconnaît d'emblée qu'avec une perspective spatio-temporelle différente de celle de l'auteur, on pourrait arriver à un étiquetage des C.D.M. complètement différent sans pour autant qu'il soit moins plausible. On a d'ailleurs fait exprès de ne pas

limiter les exemples donnés à un cadre trop bien circonscrit pour éviter de laisser l'impression que le but de l'entreprise était de ne faire qu'une classification de systèmes. Ce qui est le plus important à retenir pour les fins de ce texte, c'est la notion de "forme" idéologique en action à travers les âges définis par l'histoire. Cela dit, on pourra maintenant passer à une tentative d'explication d'un mouvement dialectique complexe supplémentaire créant l'histoire réelle des humains concrets. Cette seconde dialectique prendra place sur ce qu'on a annoncé comme étant l'axe historiométrique...

D'aucuns se demanderont pourquoi on semble avoir presque totalement évacué les questions relatives à un axe ontologique qu'on s'est pourtant donné la peine d'inclure dans notre explication. Pour répondre à cette interrogation, on précisera simplement que l'élévation ontologique du référent d'une entité est quelque chose de tout à fait arbitraire et qu'elle n'a pas de réelle signification hors d'un contexte de confrontation des C.D.M. Dans ce cas elle devient cependant extrêmement relative et doit être observée dans la perspective de conflits concrets. Autrement, on ne pourrait que s'étendre très longuement sur toutes les éventuelles possibilités d'affrontement entre les C.D.M. en tenant compte de tous les facteurs de leurs situations spatio-temporelles particulières. Puisque le présent chapitre voulait davantage s'attacher à décrire les formes des C.D.M. possibles plutôt que d'expliquer exhaustivement leurs modes d'interaction, il n'y avait donc pas de pertinence à privilégier plus particulièrement l'axe ontologique.

La suite du travail cherchant, dans l'esprit qu'on s'est donné au départ, à interpréter l'évolution d'une entité humaine globale regroupant toutes les civilisations retenues par l'Histoire (dans l'espoir d'y trouver un modèle

plausible de prédiction idéologique), plutôt que de chercher à décrire à fond les modes de confrontation possible ayant concouru à cette évolution, on devra se contenter de rester vague sur les questions d'élévation ontologique. Il y aurait d'ailleurs plusieurs points supplémentaires à traiter pour tirer toutes les implications du cadre théorique proposé par ce travail mais, la tâche étant si grande on comprendra qu'il faille se restreindre à certains aspects plus généraux, pour obtenir une base théorique fondamentale. Celle-ci devant éventuellement déboucher sur une analyse plus complète des éléments particuliers qu'on y suppose.



## CHAPITRE 14

### *LA MATIÈRE IDÉALISÉE: L'AXE HISTORIOMÉTRIQUE*

[...] il n'y a pas de trajectoire en soi, mais seulement une trajectoire par rapport à un corps de référence déterminé.<sup>427</sup>

On entre ici dans une section théorique exigeant du lecteur qu'il soit particulièrement indulgent devant les difficultés inhérentes à la description du phénomène, habituellement relativisé, que nous abordons ici selon une perspective quantique. Cette approche interdisant de situer aucun point comme absolu de référence il devient effectivement problématique de donner quelque explication des éléments du concret nécessaires à l'établissement d'une structure théorique stable<sup>428</sup>. Ce chapitre pourra donc apparaître quelque peu flou si on ne se place pas du point de vue pragmatique qui le gouverne.

Jusqu'ici, l'entreprise de cet essai n'a pas tellement différé de celle de Michel Vovelle ou celle de Paul Ricoeur, si ce n'est qu'elle introduit une notion de distorsion intrinsèque aux C.D.M. qu'elle suppose, en combinant ces deux approches d'une façon plus descriptive que la première et plus dynamique que la seconde. Il s'agit en effet d'une interprétation des facteurs esthétiques conduisant une entité plus ou moins restreinte à concevoir sa propre position comme une suite "logique" d'événements amenant son niveau de conscience à des stades toujours plus élevés<sup>429</sup>. Une explication de l'état actuel de la conception admise de notre monde exige en effet un tel regard quasi-épistémologique<sup>430</sup>, et c'est d'ailleurs exactement ce que font l'histoire,

l'herméneutique, ainsi que toutes les entreprises à visée plus ou moins anthropologique auxquelles on a fait une référence plus ou moins directe.

La définition d'une "*matière idéalisée*" qui sera l'objet de la présente section, ne différera que très peu, là-dessus, des autres points de vue qu'on a pris pour observer les esthésies possibles d'entités hypothétiques. Cependant, dans la dynamique d'une relativité quantique supposée par la présente approche, on a à faire face à une difficulté particulière quant à la valeur qu'on peut accorder à de telles interprétations. Celles-ci ne pouvant jamais être universalisées, il devient pratiquement impossible d'émettre une proposition faisant consensus sur le mode de consensus auquel on veut se référer. C'est pourquoi, pour répondre aux problèmes que pose cette question méta-interprétationnelle, on se doit d'abord d'introduire une notion (à laquelle on a déjà fait allusion plus tôt) permettant de situer l'angle sous lequel on observe l'évolution d'une C.D.M.: la notion «d'époque consciente». Cette notion devrait d'ailleurs permettre d'éclairer les divergences et convergences interprétatives entre "les Histoires".

***Époques conscientes: Quand une idéologie devient histoire***

La notion d'époque consciente se veut un concept par lequel on identifiera la référence globale la plus vaste à laquelle l'entité d'un point spatio-temporel donné peut (mais surtout, veut) s'identifier elle-même comme résultante d'une suite plus ou moins directe de points similaires ayant évolués vers sa situation actuelle. Autrement dit, c'est l'espace historique duquel une entité se sentira l'aboutissement logique.

Étant donné que la logique d'une entité peut varier énormément selon ses ambitions sporadiques et la C.D.M. qui en résulte, on peut supposer que cet espace idéologique pourrait changer au même rythme. En fait, cette histoire est tout de même relativement<sup>431</sup> stable pour ce qui est de son contenu. C'est surtout au niveau de son interprétation que des changements majeurs se feront périodiquement sentir. Certains des événements qui seront considérés comme déterminants par l'entité pourront prendre des valeurs différentes en alternance mais, l'appartenance<sup>432</sup> ressentie face à ces fragments spatio-temporels restera généralement assez stable pour de très longues périodes. Ce qui fera que l'époque d'identification restera elle-même plutôt croissante pour très longtemps.

La fraction que cette *époque consciente* représentera de l'univers concret aura certes une origine correspondant à un point ayant naguère été réellement tangible pour de quelconques êtres sensitifs<sup>433</sup> mais, cette tangibilité ne sera toujours, en fait, qu'instantanée et on devra alors vite la ravalier au niveau de phénomène interprétatif résultant en une impression mnémonique abstraite. Donc, cette époque consciente restera elle-même une balise relative du type d'identification que l'entité aura face à son histoire. Ainsi, même les interprétations qui seront données par le présent texte à portée générale ne pourraient avoir la prétention de donner un portrait fidèle des événements de l'espace-temps ayant conduit aux conditions idéologiques passées, actuelles et à venir. Il s'agira encore une fois d'observer des mécanismes possibles qui cette fois tenteront de représenter des trajectoires plutôt que des formes.

Cela qui était le cas pour l'interprétation d'une histoire à courte portée<sup>434</sup> le sera d'autant plus pour la question de transmission d'interprétations qu'est l'histoire des historiens. On supposait jusqu'à présent une identification directement intra-entitaire<sup>435</sup> mais, il y aura aussi une forme d'identification aux stades précédant l'affirmation par l'entité de son statut ontologique propre. Une identification forte à une telle histoire pré-entitaire ne pourra se faire pleinement car elle sera considérée par l'entité comme n'étant pas partie intégrante de son identité propre mais seulement un regroupement de conditions extérieures nécessaires à son aboutissement. L'entité se sentira donc un certain lien filial avec ces parties historiques. Cependant, elle gardera normalement<sup>436</sup> une certaine réserve quant à la valeur de nécessité qu'elle attachera à cette filiation. En fait, elle deviendra de moins en moins forte avec l'éloignement spatio-temporel qui séparera les points historiques en cause de l'entité interprétante mais ces points resteront tout de même partie de l'époque consciente.

Ils en seront d'ailleurs la limite utilitaire pour l'entité qui les reconnaîtra pertinentes dans la poursuite de ses fins. Dépendant du niveau entitaire qu'on observera, on pourra facilement identifier la limite utilitaire d'une époque consciente par un changement de désignation identitaire pour référer au lien de filiation. Par exemple: au niveau individuel, là où quelqu'un se démarquera culturellement de sa famille en identifiant ses parents comme aïeux, il délimitera l'époque consciente de sa C.D.M. propre. De même pour les sous-entités sociales tels les mouvements syndicaux qui référeront au "Trade-unionisme", les sociétés qui identifieront des civilisations, et même l'être humain en général qui se classifiera comme *homo sapiens*<sup>437</sup> face à ce qu'il

considère être les restes "préhistoriques" de sa ligné génétique et qu'il différencie à titre de *pithécanthrope*, *australopithèque*, etc<sup>438</sup>.

Bref, on voit que la notion d'époque consciente est tout à fait relative à l'utilité qu'y trouve l'entité qui l'adopte y trouve pour affirmer la nécessité de son existence comme point culminant d'une chaîne évolutive. On devra donc admettre qu'il n'y a pas là non plus d'universel faisant consensus sur tous les facteurs interprétés comme nécessaires à une utilité ultime. Il ne s'agira encore une fois que d'un jeu interprétationnel de nature "politique" où ceux qui réussiront le plus efficacement à articuler toutes les époques conscientes ponctuelles autour de leur propre référent de véridicité auront un pouvoir accru sur l'orientation de la C.D.M. qui prédomine au sein du groupe relatif auquel ils cherchent à s'identifier comme maîtres. Dans ce cas, il faudra aussi supposer l'évidence pour toutes les sous-entités de l'arbitraire du pouvoir d'interprétation qu'elles concèdent à celles dont elles acceptent la préséance.

Ce type d'impressions déterminera toujours néanmoins partiellement les conceptions découlant de perceptions "instantanées" du milieu effectif qui motivera les actions subséquentes, sur la base d'une conviction en l'efficacité théorique démontré (à plus ou moins grande échelle) de celles-ci à réaliser les attentes de leurs auteurs. On considérera alors que les faits actuels que sont ces actions<sup>439</sup> (en tant qu'ils influenceront le milieu effectif dans lequel elle se réalisent) ne pourront être que des réalités relatives au "lieu" spatio-temporel délimité par ce point d'origine "virtuel" et celui de la distance de l'effet souhaité. Cela, parce qu'elle deviendront vite aussi une contribution à la justification (ou inversement) de l'interprétation désubstantialisée du monde. En effet, ce sera toujours plus ou moins consciemment (au sens de

"awareness") pour l'obtention d'un but qu'une action sera entreprise, et cela sera généralement fait en vertu d'une croyance en l'acquisition d'un pouvoir suffisant sur la catégorie (humaine) de matière en jeu, par la compréhension idéelle de son principe, qu'une action sera exécutée.

Ainsi, le type d'action choisi pour influencer le comportement de la matière, s'il dépend d'une perception/conception "traditionnelle" de la matière sur laquelle il porte, dépendra aussi d'une expectative quant au résultat de l'expérience en cours de réalisation. Dans les cas les plus douteux, ceux dont on voit difficilement un lien entre le but et la méthode, ce sera le plus souvent par une superposition de "principes" démontrés par une expérience antérieure de nature différente que s'effectuera la théorisation idéologique. Il s'opérera alors d'une gradation de l'étendue d'applicabilité par essai/erreur, mais il restera néanmoins, à la base, une attente idéale pour une réalité future. Cette volonté de contrôle, même lors d'une certitude quasi-implacable de succès, ne sera donc qu'une idéologisation méthodique pour élever la possibilité d'utilisation des diverses formes de la matière perçues/conçues, et non l'utilisation d'une saisie réelle du principe agissant sur la matière.

Si l'on prend l'humanité générale comme entité sociale, on pourrait alors effectivement dire que sa matière idéalisable équivaldrait à la somme de toutes les cultures, passées, présentes, et anticipées. Les limites exclues d'une telle Idéologie (de "l'axe idéologique" de cette méga-culture) ressembleront bien, tout comme c'est le cas pour toute définition du champ culturel des entités sociales relatives, d'une part, à la matière brute (soit la matière conçue comme une substance atemporelle) et, d'autre part, à l'idée pure (ou l'idée conçue strictement comme essence intangible). Mais ce ne sera pas là une définition de

l'Idéologie de même nature que celle *des* idéologies qu'on veut (chez les marxistes, entre autres) prendre pour indices d'une logique de l'évolution idéologique. Ce qui n'était déjà pas réalisable au niveau des individus, la surdétermination calculable à partir de leur simple "cosmos" idéologique étant déjà trop complexe pour en donner l'entièreté de leur structure "logique" relative, le sera encore moins quand il sera question des interactions entre la multitude de ces individus. Ceci bien que l'entité sociale qu'ils constituent réponde à une logique "supérieure" qui leur est commune et dont elle ne peut sortir au moment où elle agit. Ce qui fait qu'on est toujours dans le domaine de l'interprétation, et pour ce que réserve l'Histoire (même lorsqu'on l'écrit à rebours), il s'agit d'une interprétation portant principalement, on l'aura deviné, sur les impératifs téléologiques déterminés par les intérêts, mais c'est là une autre question.

***Le chemin le plus court...***

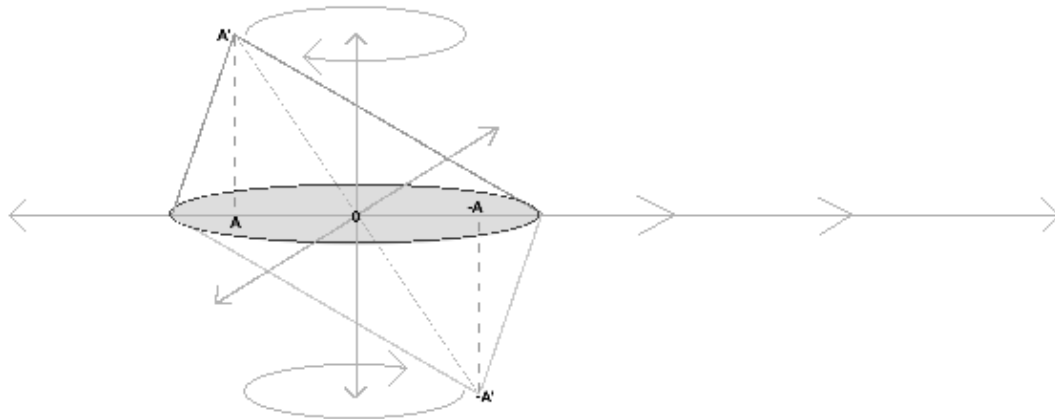
Dans tous les modèles formels du chapitre précédent, lorsqu'il est question de l'évolution historique d'une entité qui s'auto-analyse par sa C.D.M., on prétendra qu'un seul des trois axes qui les composent sera pris, par ladite entité, pour étant celui de l'écoulement réel du temps. C'est probablement ce qui expliquera le mieux le désaxement qu'on supposait à chacun d'entre-eux car, on a dit que tous ces axes représentent un aspect différent d'un ensemble synergique réellement indifférencié. La survalorisation d'un de ces aspects ne peut alors résulter qu'en un déséquilibre de l'esthésie générale du monde qu'aura l'entité adoptant une telle conception du monde. En effet, puisqu'elle considérera l'expansion spatio-temporelle de son monde sur seulement deux, au mieux trois<sup>440</sup>, des quatre dimensions qui le composent<sup>441</sup>.

Certes, cette façon de concevoir le monde permettra à l'entité d'intégrer, à sa façon, les changements d'orientation idéologique de son histoire. Ce sera d'ailleurs cette façon d'intégrer les changements idéologiques qui constituera l'essence de ce qu'on appelle l'Histoire. Cependant, avec une telle façon de construire l'histoire, on ne peut arriver qu'à une conception linéaire qui fera très souvent défaut dans le résultat de son analyse. En effet, pour arriver à imbriquer ainsi chaque événement considéré historique à l'intérieur d'une C.D.M. il faudra qu'une entité procède à la façon de Ptolémée en supposant des épicycles. Or, une telle réponse est incompatible avec la notion d'évolution expansive qui est à la base même de toute C.D.M.

Comme on le voit sur cette figure, en supposant que les changements de positions du référent de véridicité dans une C.D.M. soient considérés par l'entité qui les analyse comme une évolution progressiste, si cette entité tente de prendre un des axes du plan idéo-cosmométrique comme représentant du temps historique, il lui faudra effectivement supposer certains rebours dans l'espace-temps pour expliquer la récurrence des modèles de C.D.M. qu'une entité perçoit dans son époque consciente.



### Épicycles du temps linéaire.

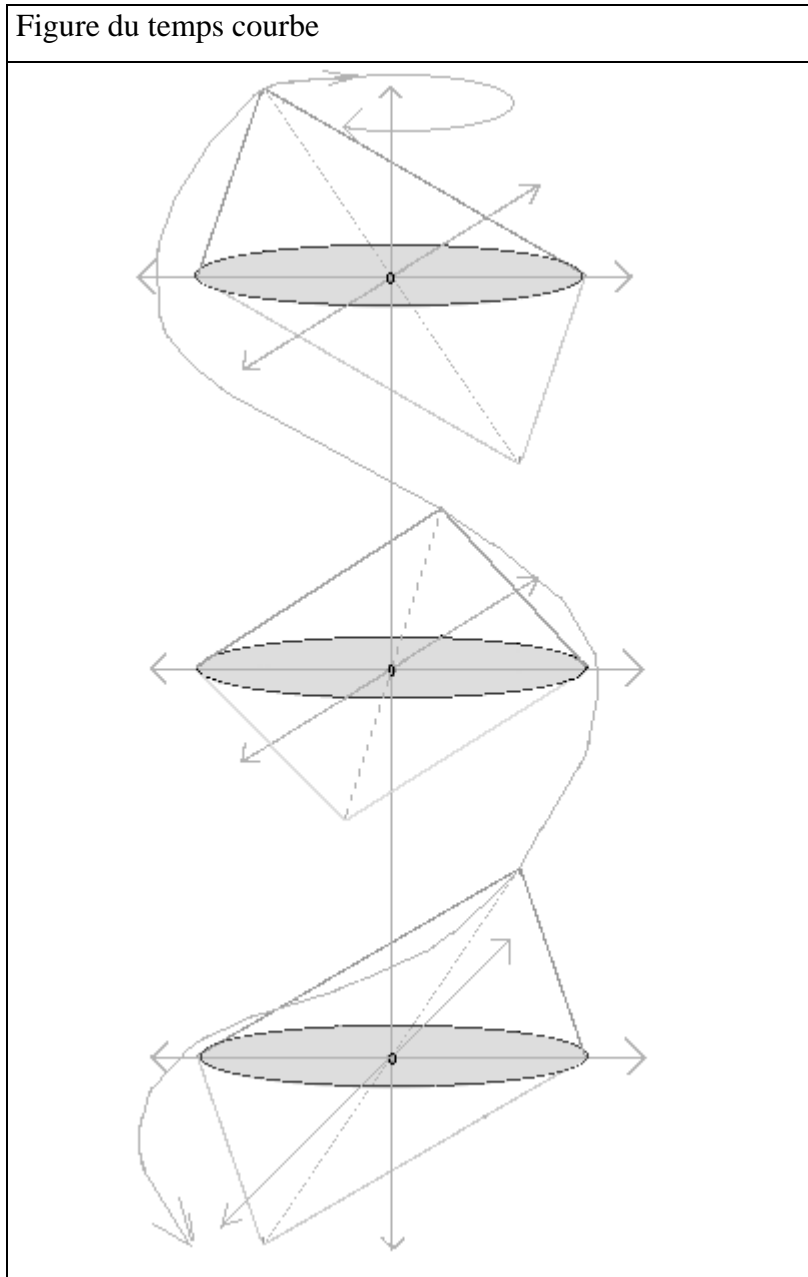


#### *La vis d'Archimède*

Le chemin droit et le contourné, c'est un seul et même chemin.<sup>442</sup>

C'est pourquoi la conception historique globale d'une entité pourra quelques fois prendre l'apparence d'une courbe, voire d'une orbite, au centre de sa C.D.M. Par exemple, on pourra penser à la théorie scientifique de "Big Bang<sup>443</sup>", à la notion nietzschéenne d'éternel retour, ou encore au concept mystique de cycles, présent dans plusieurs religions<sup>444</sup>. On inclura néanmoins ces conceptions à un mode de pensée linéaire, pour la raison qu'elles supposent une régularité relativement parfaite qui se traduirait inévitablement en linéarité "statistiques" s'il était possible aux entités qui les supposent de trouver des marques concrètes du genre d'évolution historique qu'elles avancent. Car c'est là où font défaut ces approches: Il devient totalement impossible des les confirmer globalement puisqu'elles supposent une transformation de leur matière première (l'espace-temps idéologique).

Comme le laisse remarquer la figure ci-après, une telle perspective s'articule généralement autour de l'axe ontologique "neutre"<sup>445</sup> et, de ce fait, l'entité qui aura une C.D.M. de la sorte verra son histoire comme une spirale se déroulant à partir de sa conception de "l'être".



Le problème qui se présente donc avec cette façon d'illustrer l'histoire vient de ce que ladite conception de "l'être" doit pouvoir s'y transformer au fil des âges.

Or, si on suppose une telle chose, il faudra alors admettre que l'interprétation mnémonique ne pourra se faire, au mieux, que sur l'étendue d'un cycle historique. Ce qui signifie que l'interprétation des cycles antérieurs devra nécessairement se faire sur la base des préjugés idéo-cosmométriques ponctuels de l'entité interprétante alors qu'elle portera ouvertement sur des facteurs dont la nature idéo-cosmométrique sera reconnue pour être différente.

Quelle que soit l'approche historique que l'on choisit, il faut admettre alors que le principe d'incertitude de la théorie quantique interdit qu'on la prenne trop au sérieux. D'une part, avec l'approche linéaire brute, on doit reconnaître que son efficacité à prévoir l'histoire en termes spatio-temporels ne peut donner naissance à un modèle théorique plausible puisqu'il faut lui greffer des artifices ne répondant pas aux critères mêmes de la logique lui donnant lieu. D'autre part, si on prend une approche spiralée, la plausibilité du modèle se révèle dans l'interdiction qu'il engendre de l'expliquer en termes spatio-temporels...

Si l'humain a normalement une de ces conceptions dites linéaires de son monde, c'est donc en raison d'une survalorisation qu'il a tendance à faire d'un des aspects de la matière universelle que lui révèle son esthésie. Ces conceptions linéaires (stricte et courbe) peuvent souvent apparaître des plus "logiques", cependant, on croit pouvoir supposer que le "chemin réel" de l'idéologie devenue histoire est bien différent de celui décrit par lesdits modèles. Cela parce que toute efficacité apparente qui leur est attribuée ne peut en fait que reposer sur une utilité spécifique, elle-même déterminée par les priorités téléologiques de l'entité qui les adopte.

*Un chaos existentiel?*

Mes propositions sont érudites à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens, si en passant par elles, -- sur elles -- par-dessus elles, il est monté pour en sortir.

Il faut qu'il surmonte ces positions; alors il acquiert une juste vision du monde.<sup>446</sup>

On semble alors prétendre que l'Univers (autant physique qu'idéologique) n'est qu'un chaos impossible à déchiffrer pour l'être humain qui y évolue. Ce n'est pas exactement le cas. S'il faut le rappeler encore à ceux qui auront conclu une chose semblable des propos qui ont été tenus tout au long de cet ouvrage, le moteur de cette entreprise est le principe d'incertitude de la théorie quantique. Ce qu'on suppose donc, c'est qu'il peut y avoir de multiples façons d'analyser le monde dans lequel on vit mais qu'il est cependant impossible de tracer une conception de celui-ci qui soit universellement acceptable indifféremment des intentions qui motivent sa construction. Pas plus qu'il n'est possible de donner un mécanisme réellement efficace pour expliquer l'alternance apparente entre les diverses façons dont s'expriment les C.D.M. à travers les âges.

Pour tous les cas, on prétendra donc qu'il est possible d'en dégager des schèmes de compréhension et de prédiction qui seront valables, cependant, cette validité sera relative à un objectif visé par l'analyste. Si, par exemple, on cherche une explication plausible de l'évolution des C.D.M., on devra reconnaître que les schèmes résultant de l'analyse n'auront de valeur de prédiction que dans le cadre arbitraire de la logique de l'analysant et ne pourront donc servir pour des

fins de "jugement" des C.D.M. qui se succéderont sur la ligne figurée de l'Histoire. De la même façon, si on cherche des modèles d'explication (d'appréciation) pour un état actuel de C.D.M., il sera alors impossible d'en faire des modèles de prédiction immuable.

En d'autres mots, ce qu'on affirme est que toutes les règles qui régissent les connaissances humaines peuvent toutes devenir (et le deviennent effectivement toutes, éventuellement) une forme de dictature ne servant les fins que de certains... Cela, on le dit d'autant plus vrai que l'objet de la connaissance proposé dans la réglementation d'une analyse concerne directement l'être humain. Dans ces cas, on prétend que toute analyse ne peut équivaloir qu'à l'évaluation (souvent inconsciente) du potentiel de promotionnel qu'offre ledit objet de connaissance pour ses propres intérêts. Ainsi, pour répondre à la question qui demandait comment on devrait se représenter l'histoire pour s'en faire un instrument de connaissance, on répondra qu'il faut, ou bien se garder de le faire, ce qui permettra l'évolution des types de connaissance mais qui placera l'humanité dans la plus grande des incertitudes face à son avenir, ou bien le faire pleinement et vivre avec les conséquences qui en découlent. Autrement dit on aura une meilleure<sup>447</sup> assurance sur l'avenir mais les connaissances devront demeurer stagnantes<sup>448</sup>... Ce sera d'ailleurs aussi le cas pour n'importe quel autre objet de connaissance, fut-il apparemment<sup>449</sup> tout à fait déconnecté de la réalité humaine, quoiqu'il sera alors possible d'avoir un consensus plus durable sur l'efficacité de la réglementation.

À la suite de tout ce qui vient d'être dit, on pourra justement se demander d'où vient alors la prétention de l'auteur de donner des modèles d'analyse et de

prédiction sur un phénomène si nécessairement humain tel que l'idéologie. C'est ce sur quoi se penchera le chapitre de conclusion.

## CONCLUSION

Je ne suis pas assez borné pour un système-- pas même mon système.<sup>450</sup>

Une chose primordiale que révèle l'interprétation donnée au cours de ce travail est l'impossibilité de suivre un modèle historique et de prétendre que celui-ci est une expression articulée de ce qui a effectivement cour dans la matière brute. Toute approche systémique y est en effet conçue comme une entreprise à visée politique cherchant de son mieux à promouvoir la stagnation des systèmes dans une hiérarchie des valeurs qu'on leur accorde, selon une motivation reposant principalement sur une notion d'intérêt (souvent inconscient) de l'interprétant. Ainsi, ce qu'on prétend c'est que la poursuite du "bonheur" faite sur ces bases "logiques" ne peut être qu'une pitoyable soumission de la raison à la volonté primitive de certains de voir le "monde" entier servir leurs intérêts. Bref, ce qu'on soutient est que les méthodes conventionnelles d'écrire l'histoire seraient autant de façon d'interpréter l'humanité comme devant être soumise au joug de la volonté des uns, au détriment de l'accomplissement du "bonheur" des autres. Ceux-ci refouleront alors leur frustration derrière les arbitraires concepts d'une C.D.M. englobante ne servant en réalité que les fins des quelques-uns qui en profitent réellement. Ce genre de soumission politique, qu'on a dit retrouver dans tous les domaines de la "connaissance" humaine<sup>451</sup>, s'effectue toujours sur la base de ce qu'on a appelé l'Idéologie...

On aura compris que le but du travail entrepris ici visait la redéfinition des concepts idéologiques, si brillamment exposés à ce jour par maints autres auteurs, pour expliquer l'être humain dans ses relations à ses activités, au



monde et aux autres. L'idée première étant bien entendu d'harmoniser au mieux lesdits concepts entre eux afin de les utiliser de façon à ce qu'ils se complètent dans une explication syncrétique et cohérente plutôt que de les opposer comme c'est la coutume.

Il y a cependant, aussi, une visée plus large à toute cette démarche. Une fois cette harmonisation faite, il semble effectivement possible tout en respectant le contexte (ou la problématique) d'ensemble de la présente thèse d'ouvrir quelques pistes susceptibles de déboucher sur un système "politique" tel qu'il diminuerait les contraintes de l'absolutisation résultant inmanquablement des principes idéologiques de C.D.M. figées.

L'objectif final de la présente entreprise n'étant pas la prescription d'une marche utopique à suivre idéalement, on s'est peut-être contenté trop rapidement des hypothèses avancées au sujet des conditions de viabilité d'un tel système. Il pourra alors sembler, selon les attentes que chacun des lecteurs auront eu face au titre de l'essai, que plusieurs points ont malheureusement été traités trop rapidement. C'est peut-être là le lot de toute entreprise se voulant à portée globale: Ou bien elles ne peuvent être qu'ébauche (comme chez Althusser, par exemple), ou bien elles doivent s'étendre sur de nombreux et volumineux fascicules (pensons simplement à Destutt de Tracy).

En fait, toute la présente démarche se voulait un moyen d'ouvrir à une façon différente de concevoir le développement et l'application de théories sociales plutôt que de contribuer au renouvellement d'une de ces théories elles-mêmes. Il faudra alors comprendre que la voie empruntée par l'auteur étant celle de l'ébauche, il lui était impossible d'approfondir tous les éléments théoriques qu'il

utilisait. De même, pour l'invitation à l'exploration que se veut cette conclusion, il sera encore une fois impossible de donner toutes les implications possibles des hypothèses soumises en cours de route... On devra donc, d'abord, se concentrer sur la perspective choisie, puis, il sera alors libre au lecteur de laisser aller sa réflexion vers d'autres terrains hypothétiques laissés en friche par le présent texte.

*Le sens de l'histoire: une question de perspective*

N.B. La conformité à une fin ne prouve pas encore l'existence de la fin<sup>452</sup>

En dépit de cet essai si incomplet, nous prétendons néanmoins que dans ses limites mêmes il suffit à élaborer la base fondamentale d'un système politique inédit. Un système qui pourrait permettre à la quasi-totalité des individus s'ils choisissaient de le construire de réaliser un maximum de leurs aspirations légitimes tout en minimisant l'effet des contraintes nécessaires à l'harmonisation des diverses entités composant un corps social global. Avant de donner un aperçu de ce que pourrait être un tel système, il serait probablement utile de se remémorer les plus importants points rendant selon nous tout système actuel synonyme, dans un sens plus ou moins restreint, de dictature.

Ce qu'on peut retenir de ce qui a été dit au dernier chapitre est que l'histoire ne peut vraisemblablement pas être interprétée d'une façon qu'on a dite "linéaire"<sup>453</sup> sans qu'il ne se produise des problèmes liés au principe d'incertitude quantique. Sans même tenir compte de ce principe essentiel<sup>454</sup>,

plusieurs des obstacles locaux que le principe provoque peuvent être assez facilement identifiables et explicables (dans la mesure où on ne tente pas de donner d'explication ultime sur l'articulation précise de ses explications) dans une logique relative "généralement restreinte"<sup>455</sup>.

D'abord, on constatera que les principaux facteurs de mécontentement, chez les marginaux systémiques, sont effectivement provoqués par une application positive générale des explications relevant d'un cadre qui ne peut toujours être que restreint.

Première conclusion à tirer: *pour qu'un système global soit capable de combler les attentes de tous ceux qu'il prétend servir, il doit avoir les mêmes implications contraignantes pour la volonté de toutes les entités auxquelles ont veut qu'il s'applique, ou alors, il ne doit s'appliquer sur aucune de leurs volontés. Et comme il est impossible d'avoir les mêmes implications contraignantes pour tous alors un tel système ne devrait pour être efficace ne s'appliquer sur aucune des volontés*

Puisqu'on vient de mentionner l'intérêt des volontés entitaires, on en profitera pour souligner que cette notion d'intérêt ne devrait jamais être prise pour universelle. Pas même lorsqu'il est question des intérêts les plus fondamentaux de la survie d'une entité "normale"<sup>456</sup>. En effet, l'intérêt d'une entité peut volontairement aller à l'encontre de ce qui lui permet d'exister. On pensera ici spontanément à la tendance suicidaire qui anime certains individus qu'on dit atteints de déséquilibre pathologique, cependant, on peut aussi référer à des entités plus complexes qui se forment avec l'intention bien claire de disparaître sitôt un objectif spécifique atteint<sup>457</sup>. En des termes moins obscurs, on dit non

aux divers référents de véridicité que peuvent avoir les entités de toute nature... Au niveau universel du moins...

On peut donc poser, en complément à la première conclusion, une seconde proposition selon laquelle on dira: *Un système global ne devrait jamais "prescrire" un (des) référent(s) de véridicité fixe(s) s'il est réellement destiné à favoriser la réalisation de ce que ses sous-entités (prises indépendamment) considèrent leur accomplissement, pas même celui de l'accomplissement comme tel...*

Cela qui est prétendu juste pour les entités de nature spatio-temporelle semblable, devrait être pris pour une évidence d'autant plus flagrante lorsqu'il est question de modèles identitaires relevant d'époques conscientes différentes (c'est-à-dire qu'on devrait encore moins tenter de fixer un système de valeurs sur les bases d'un passé d'autant plus incertain qu'il est éloigné). Or, l'époque consciente des entités pouvant se décomposer jusqu'aux individus, et ceux-ci pouvant s'identifier à des périodes très différentes, il faudrait donc éviter la référence systématique à l'histoire comme élément de prédiction du futur. *On prétend en effet que les formules populaires concernant l'histoire ne peuvent avoir de signification autre qu'un désir de promotion de la stagnation des valeurs ponctuelles d'un système global. Lorsqu'on prétend que, par exemple, "il faut savoir d'où on vient pour savoir où l'on s'en va", cela ne peut avoir de sens que dans la mesure où l'on veut retourner vers son point de départ. L'avenir étant toujours "actuellement" inconnu, que l'on connaisse ou non le passé ne peut donc en rien aider à prévoir l'avenir<sup>458</sup>. Ainsi, faire la promotion d'une telle idée équivaut bien à la promotion d'une stagnation (voire une*

*rétrogradation) des valeurs du système où l'on évolue, sans tenir compte des conditions spatio-temporelles.*

Il en va aussi de façon assez similaire, quoique plus subtile, avec les propositions faisant de l'histoire une source d'enseignement sur les erreurs à ne pas commettre au sein d'un système global. *Les conditions spatio-temporelles étant nécessairement différentes à chaque instant de l'histoire, il est fallacieux de prétendre pouvoir éviter des "erreurs" futures en observant celles du passé. Cela, simplement parce que lesdites "erreurs" passées pourraient très bien être appliquées plus tard avec un relatif succès, étant donné que les conditions spatio-temporelles particulières à une idéologie systémique pourraient les donner pour prescriptions nécessaires à la survie même de l'entité ayant cette idéologie. Cela est sans compter que la valeur d'erreur attribuée à certains modes de pensée qu'on trouve dans l'histoire est strictement relative à qui en juge...*

Bref cette réflexion nous dirige finalement vers l'interdiction à une quelconque prétention d'universalité, que ce soit au niveau spatial, temporel, ou conjoint. L'humanité semble autrement dit condamnée à interpréter l'univers localement pour des fins spécifiques aux intérêts des interprétants...

*Une dialectique négative<sup>459</sup>: Proposition pour un modèle quantique*

La relativité n'était qu'un moyen pour comprendre le monde; Einstein n'avait pas le droit d'imposer des limites à ce que l'homme pourrait faire dans l'avenir.<sup>460</sup>

On pourra alors se demander s'il peut toujours être possible de soutenir la proposition d'une dialectique globale pouvant permettre l'évaluation des possibilités à venir. On prétend que oui. Il ne faut cependant pas s'attendre ici à une évaluation de type "scientifique" qui donnera la conclusion la plus probable lors de la réunion de conditions spatio-temporelles particulières. Ce qu'on veut plutôt favoriser, c'est une méthode "d'évitement". On entend par-là, une méthode "anti-téléologique", c'est-à-dire une méthode qui ne vise pas l'accomplissement d'un état de matière (qu'on pourrait presque ici appeler "état d'âme") mais bien à prévenir la concrétisation d'états contraignants pour les entités de divers niveaux.

Cette façon de concevoir le problème des dictatures inévitables entraînées par une application intransigeante des principes respectifs de toute C.D.M. pourra paraître un peu simpliste, cependant elle semble la plus apte à favoriser un système cohésif ne mettant pas d'hypothèque sur le "bonheur" de certains plus que d'autres<sup>461</sup>. On ne pourra certes exposer le détail d'une telle conception mais puisqu'on parle ici d'une ébauche de théorie, il reste possible d'en donner les grandes lignes.

Tout d'abord, comme on le disait plus haut, l'astuce se trouve dans une conception négative des objectifs de la C.D.M. représentant l'idéologie d'une entité globale de référence. Ce qui est entendu par là, c'est qu'au lieu de forger

la C.D.M. d'un groupe sur les objectifs concrets à atteindre à travers les compromis d'union proposés<sup>462</sup> à ses membres, il pourrait être mieux de suggérer des objectifs à éviter sur la base des lieux communs d'une sorte de "morale naturelle". De cette façon, il devient impossible de tracer aucun de ces chemins linéaires imaginaires qui justifient normalement les plus néfastes aberrations systémiques. En effet, il pourrait (et même, il devrait) y avoir une rotation des "bonheurs" négligés en fonction des situations ponctuelles, plutôt que d'avoir un élagage systématique des valeurs provenant du quadrant idéo-cosmométrique le plus éloigné du référent de l'entité sociale globale (dont on a dit qu'elle ne suivait réellement que les intérêts de ceux élaborant de cette façon abstraite une C.D.M. soi-disant équitable et juste). En éliminant de la sorte tout idéal global positif, il ne pourrait plus être question de "chemin" subtilement préétabli par les schèmes arbitraires d'un principe mais il deviendrait nécessaire de régler chaque situation sociale en fonction des objections émises par les sous-entités pour établir un ordre social les satisfaisant.

*Mot de la fin: Méta-dialectique et sauts quantiques*

Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société; aux Rois, aux Ministres, aux Grands, aux Philosophes; aux principes des Sciences, des beaux-Arts, etc. Sans quoi, on restera dans la médiocrité<sup>463</sup>.

Le problème majeur de tout système rigide quelle que soit son orientation, vient de ce qu'il ne peut logiquement se conclure qu'à la façon du Tractatus de Wittgenstein, c'est-à-dire qu'une fois bien développé, on se doit d'en oublier toutes les règles puisque, d'une part, celles-ci deviennent une nécessité à l'intérieur du système qu'elles définissent et, d'autre part, elles ne peuvent absolument rien "régler"<sup>464</sup> de ce qui sort des paramètres très limités qu'elles touchent. Ainsi pour les systèmes de nature sociale devant transiger avec la nature humaine, on se devrait d'en oublier les règles d'autant plus rapidement que la complexité spatio-temporelle de l'être humain lui rend impossible sa propre saisie par des règles fixes et universelles .

De toute façon, la nature humaine est telle qu'une sous-entité à l'ego démesuré trouvera toujours moyen d'utiliser les meilleures règles du meilleur système de façon contre-productive, de sorte qu'une tierce C.D.M. qui se voudrait un instrument de désaliénation sera vite, d'une part ridiculisée, mais d'autre part, secrètement utilisée pour faciliter la manipulation des masses. On pensera simplement à l'héritage marxiste qui visant l'émancipation des masses et



l'abolition du pouvoir étatique, s'est traduit en ce que d'aucuns ont considéré comme une des plus grosses machines de contrôle politique jamais imaginée. Sans même référer à un exemple historique quelconque d'une tentative de réalisation de cette C.D.M. idéale, on doit tout de même admettre que l'idéal marxiste (comme pour toute C.D.M.) est une lame à deux tranchants. En effet, quel meilleur moyen de combattre un idéal opposé au sien propre que d'étudier les règles que définissent ceux qui l'élaborent? Ainsi, il n'est pas surprenant que les plus grands spécialistes de la théorie économique de Marx soient les grands financiers qui ont le moins avantage à voir la réalisation d'un idéal de cet acabit. Pour eux, comme pour tout groupe s'opposant à une C.D.M. attrayante pour la majorité sociale, nulle théorie ne peut être plus efficace que celle à laquelle ils s'opposent directement, prise au contre-pied de la lettre, pour promouvoir leur propre idéal...

Ainsi, le présent travail ne pourrait avoir une conclusion donnant réellement des solutions positives quant à l'élaboration de la C.D.M. parfaite. Dans un cadre aussi complexe que celui de l'humanité toute tentative de la sorte ne pourrait de toute façon qu'être vaine. C'est pourquoi on en arrive plutôt à une "anti-synthèse" (pour rester près du langage habituel) qu'à une réelle conclusion synthétique propre au cheminement dialectique. C'est aussi la raison pour laquelle on a précédemment parlé de *dialectique négative*... Cette notion a été dissociée dans l'usage que nous en faisons de celle provenant de l'École de Francfort mais on devra aussi se garder de faire quelque rapprochement que ce soit avec des principes de "révolution permanente" semblables à ce qu'on trouve chez Léon Trotsky ou Mao Zedong. Il ne s'agit pas ici de perpétuer l'instabilité des conditions physiques pour favoriser l'épanouissement de principes idéels. Pas plus d'ailleurs qu'il ne saurait être

question de promouvoir quelque système de l'instabilité "temporelle" à la faveur du "matériel"<sup>465</sup>. Il est plutôt question de promouvoir une forme de scepticisme perpétuel face aux réponses "évidentes" des systèmes rigides...

Comme on aura pu le constater la méthode d'analyse sociale proposée ici à titre de conclusion fait fi des principes généralement utilisés par la "logique" systémique du raisonnement linéaire. La suite "normale" des causes à effets s'y veut volontairement distordue. C'est pourquoi on dira qu'il est question, d'une certaine façon, d'une théorie de "sauts quantiques" par lesquels le moment présent devrait toujours donner de lui-même les solutions aux problèmes qu'il pose. Par là, on entend que les solutions aux problèmes d'une situation devraient provenir de la situation elle-même et non de quelconques situations prises pour analogues. Ce qu'on propose d'abord est donc de bien distinguer entre les disciplines de "connaissance" idéologique et celle de "prédiction" idéologique. Ensuite, on affirme que ces disciplines doivent absolument rester flexibles dans le cadre particulier de leur interprétation. Cela suppose qu'en ce qui concerne les règles politiques qui prévalent dans le monde des humains, il vaudrait probablement mieux abolir toute référence historique pour ne se préoccuper que de facteurs apparaissant encore plus arbitraires: ceux du *hic et nunc*...

Cette façon de concevoir une théorie de la connaissance (dont on a dit que toutes ses formes sont "idéologie") laisse cependant un champ très vaste à défricher avant d'arriver à une théorie complète. La présente entreprise ayant déjà été définie comme une ébauche, on laissera cette tâche en suspens... Ainsi, s'il faut réellement apporter une conclusion finale aux multiples propositions théoriques mises de l'avant au long de cette thèse, on dira que sa complexité

apparente a déjà été résumée à maintes reprises. On reprendra cependant une courte citation de Nietzsche qu'on a déjà mise ailleurs dans ce texte pour représenter son orientation générale, " [...] rien n'est vrai, tout est permis", dont la désarmante simplicité exprime bien l'attitude que propose le présent écrit à l'égard de tout système inefficace par définition à réaliser les aspirations qu'il a fait naître.

## NOTES

---

<sup>1</sup>Protagoras d'Abdère cité in 1964, Les penseurs grecs avant Socrate, p.204

<sup>2</sup> La différenciation exprimée par les attributs "sporadiques", de nature temporelle, et "ponctuelle", plus spatial, seront effectivement équivalents quant à la précision de la connaissance qu'on prétend pouvoir en tirer, à cause du principe d'incertitude de la théorie quantique.

<sup>3</sup> Par la majuscule, on cherche à exprimer l'idée d'une chose de nature quelconque, qui, "*en-soi*", serait toujours égale à elle-même, peu importe son contexte spatio-temporel.

<sup>4</sup> Ces positions, si on tient compte de leur propre mode discriminatif d'existence, se révéleront en fait être composites et nécessairement teintées de leur rivale, mais elles resteront néanmoins reconnues par leurs partisans, comme étant monolithiques et indépendantes, ou à tout le moins, dominantes de l'autre.

<sup>5</sup> Qu'on veut plus ou moins universel, selon la nature de ce sur quoi elle porte.

<sup>6</sup> La modeste minuscule qu'on utilise souligne le caractère indéfinissable, positivement, du concept.

<sup>7</sup> Il faudra prendre garde d'assimiler, sur cette base, la présente théorie à une position utilitariste, car elle en sera plutôt, en quelque sorte, l'antithèse de l'utilitarisme.

<sup>8</sup> Avec pour différence que la promotion de valeurs à portée négative peut difficilement mener vers les abus théorétiques qui naissent inévitablement de l'élévation en absolus positifs de systèmes utilitaires.

<sup>9</sup> C'est-à-dire que, à part les objets si simples que leur reconnaissance consensuelle est nécessaire à l'existence même de la forme identitaire relative qui est reconnue partagée par tous les membres d'un groupe, les choix théoriques des entités relatives constituant ce groupe seront faits sur la base d'une utilité égotiste recherchant l'obtention ou le maintien de leur auto-représentation idéale. Comme le maître hégélien qui devra reconnaître que sa condition est dépendante de paramètres hors desquels il lui serait néanmoins possible d'exister au niveau qu'il consent à son esclave.

<sup>10</sup> Cette mise entre guillemets d'un terme aussi simplement évocateur s'expliquera plus loin par la définition assez particulière qu'on lui supposera, fortement inspirée de la perspective de Schopenhauer.

<sup>11</sup>"Pouvoir" est pris autant comme possibilité ou liberté d'action qu'en tant que puissance de domination puisque ce ne sont que deux perceptions d'une même chose. Cela peut paraître évident lorsque appliqué aux choses inanimées, mais, dans le cadre de l'humanité, l'apparence paradoxale que prend cette réalité élémentaire peut malheureusement provoquer son rejet. D'où cette précision.

<sup>12</sup>Le mot "conscience" est pris ici au sens générique, c'est-à-dire qu'il comprend tous les phénomènes d'auto-représentation, du simple concept anglais de "awareness" à celui de raison, ou même d'âme. La notion d'obligation dont on parle étant assimilable aux sommes d'énergies en jeu dans la récurrence en "loi" de phénomènes sur lesquels ladite "conscience" se résumerait à un constat d'impuissance quant à la nature propre de son mode d'existence, on peut effectivement dire que la connaissance consciente, ne peut porter que sur une altérité qu'elle n'aurait plus dans une absolue universalité, laquelle lui interdirait alors toute alternative volitive.

<sup>13</sup>Il semble en effet que la liberté la plus élémentaire, peu importe la valeur qu'on attache à ce terme ambigu, soit incompatible avec l'instrument que se donnent les membres d'une collectivité de référence (même, et peut-être surtout, quand dite démocratique) pour l'obtenir. La logique de principes qu'on désire élever au niveau de connaissances assimilables à des "lois", lorsque détachée des motivations qui en font choisir les caractéristiques comme "utilité", ne peut être qu'une forme de dictature dogmatique prenant ses moyens pour ses fins.

<sup>14</sup> Le lecteur pourra fort justement voir ici une filiation à la célèbre théorie d'Einstein, qui sera par contre quelque peu dénaturée par la nature et le traitement quantique qu'on donnera à l'objet de ce texte. La Relativité sera prise pour outil contextuel dépendant d'une orientation volitive participant d'infinies chaînes de surdétermination quantique, et comme tel, elle ne pourra être considérée aussi infaillible qu'aurait voulu la voir celui à qui on en donne la paternité.

<sup>15</sup>Schopenhauer, Arthur, 1956, Le vouloir-vivre, pp.35-6

<sup>16</sup> On prend ici le sens cognitif du mot.

<sup>17</sup> Pris au sens du cogito cartésien.

<sup>18</sup> Tant qu'il y aura des êtres, humains ou autres, pour la "chercher" à travers leur survie, la Vérité spatiale consciente instantanée demeurera inaccessible car elle sera forcément séparée, pour cet instant, de cette fraction inconsciemment rebelle à sa réalisation...

<sup>19</sup> Entendre consciente au sens réflexif.

<sup>20</sup>Les "absolutistes" pourront voir ici une faille à ma conception car une âme de type théiste, une intelligence scientifique parfaite, ou encore une mémoire "atomique" (comme par exemple dans Charon, Jean E., 1983, J'ai vécu 15 milliards d'années) comparable à une forme scientifique de la réincarnation hindoue, franchiraient toutes les limites temporelles. Une telle "connaissance" relèverait cependant plus de la «Volonté» schopenhauerienne, laquelle ne peut être associée à aucune forme de conscience réflexive.

<sup>21</sup> On entend par là qu'il n'y a pas, dans la connaissance conceptuelle, transmission des qualités attribuées à un "objet de connaissance" au "sujet connaissant" qui se fasse d'une manière qui soit ressenti par ce dernier comme étant intrinsèquement constituante de lui-même. Que ce soit au niveau des perceptions (qui doivent être renouvelées pour en confirmer la validité) ou des conceptions (qui demandent à se produire pour confirmer leur possibilité), il n'est autre connaissance immédiate que le cogito cartésien qui ne puisse être falsifiée.

<sup>22</sup> On met ici la mémoire en continuité avec le corps physique de l'être humain pour représenter les deux aspects qu'on dira composer conjointement la "matière universelle", soit l'espace et le temps. L'apparence d'opposition vient de ce qu'il est possible à cet humain de percevoir/concevoir chacun de ces aspects comme phénomènes lui apparaissant autonomes, mais ils seront définis par le présent texte comme étant complémentaires.

<sup>23</sup> Cette neutralité doit s'entendre au niveau humain des relativités restreintes possibles, car on peut très bien interpréter une volonté très primitive dans les choses qui semblent exister de façon autonome, et une volonté plus élaborée dans les systèmes de ses choses, mais puisque aucune ne partage ce niveau intermédiaire d'état qu'on attribue à la conscience humaine, on ne peut parler d'une tendance esthésique qui aurait un réel lien de relativité avec elle quant à ses visées "téléologique".

<sup>24</sup> L'utilisation du vieux français réfère à la division en fractions élémentaires de la connaissance sur laquelle Antoine Destutt de Tracy fait reposer sa science: L'idéologie. Cette

conception est celle qui sera relativisée plus loin sous les concepts utilitaires d'*atomes* et d'*atomos* idéologiques.

<sup>25</sup> Ce terme se veut pour exprimer un rapport noético-noématique différent entre l'acte de concevoir et celui de conceptualiser. Ce rapport est pratiquement inverse, le premier étant plutôt déductif (partant donc de points reconnus vers un centre de convergence conventionnel) tandis que le second relève plus de l'induction (c'est-à-dire, visant la reconnaissance d'un point par comparaison à ce qu'il est reconnu ne pas être).

<sup>26</sup> On reconnaîtra le seul but d'une hiérarchisation pour être celui de décrire les variations d'un pouvoir potentiel, lequel sera défini en "valeur", elles-mêmes bien plus relatives aux attentes de l'interprétant qu'à la nature propre de ce qui est interprété.

<sup>27</sup> La majuscule réfère à la théorie de ce nom, telle qu'énoncée par Albert Einstein.

<sup>28</sup> Ce terme réfère à ce que l'esprit humain associe trop facilement au concept grossier de matière, auquel on greffera plus loin l'adjectif "brute", justement pour distinguer les sous-entendus de la dénomination populaire "centralisante" et la conception plus globalement généralisante d'une perspective moniste à orientation quantique.

<sup>29</sup> Le mot renvoie ici à l'attribut temporel de la matière isolée artificiellement par toute théorie, de sorte de le rendre si vague qu'il ne peut qu'être confondu avec une exactitude universelle, tant sa réalité indéfinie lui donne une grande flexibilité théorique.

<sup>30</sup> Au sens de Schopenhauer, où il est question de représentations propres aux "conceptualisateurs".

<sup>31</sup> On tente ici d'adapter un jeu de mot de Schopenhauer, qui parle de *willkür* (arbitraire) lorsqu'il est question des indices de la Volonté (*Wille*) universelle dans l'être humain.

<sup>32</sup> Le mot anglais est utilisé pour exprimer qu'en plus de se sentir inclus dans le monde, il faut s'en sentir une partie indispensable.

<sup>33</sup> Les termes relatifs à la conscience seront utilisés pour définir plusieurs réalités qui seront délimitées en cours d'explication. Dans le cas présent, l'in-conscience fait référence à un préjugé de type freudien, c'est-à-dire une appréciation égocentrique, sans fondement autre que l'utilité qu'elle a dans la conception de l'identité idéalisée qu'un individu (ou un groupe d'individus) a de lui-même.

<sup>34</sup> Le mot est entre guillemets, car on dira comme Schopenhauer (se basant lui-même sur Kant) que l'accès à une chose en soi, visé par le constat de la récurrence de ses phénomènes, impliquerait d'être cette chose et de ne plus la considérer comme force puisque ce concept implique une altérité qu'interdit l'identité de la chose à son principe. Cette conception rejoint vraisemblablement Engels, qui refuse de prendre les forces pour des données concrètes.

<sup>35</sup> La Volonté telle que conçue in Schopenhauer s'entend (v. Schopenhauer, Arthur, 1956, Le vouloir-vivre).

<sup>36</sup> Si on ne reconnaît pas la possibilité d'une objectivité absolue, on reconnaîtra par contre qu'une position mitigée entre des extrêmes en conflit, comme le supposent la plupart des définitions théorétiques de la philosophie, pourra être d'une objectivité relative (qu'il ne faudra cependant pas prendre pour universellement intemporelle).

<sup>37</sup> Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus*, p.29

<sup>38</sup> On a déjà dit de ces esthésies, qu'elles sont toujours incomplètes quant à leur contenu en objectivité, c'est pourquoi on en parle comme d'un simple rapport noético-noématique plutôt qu'en tant que rapport de cause à effet entre les choses et les représentations de leur comportement dans l'esprit humain.

<sup>39</sup> Même aujourd'hui, les théories sur l'atome ne cessent d'ajouter des composantes toujours plus infiniment imperceptibles à sa structure supposée pour valider l'expérience toujours indirecte qu'on a de lui.

<sup>40</sup> Il semble en effet, à première vue, évident qu'une proposition issue du domaine de la logique formelle est juste par elle-même car on en fait une condition préalable pour l'inclusion à ce champ. On oublie cependant normalement que cette discrimination est elle-même un facteur de relativité qu'il n'est que trop facile de falsifier.

<sup>41</sup> Nietzsche, Friedrich, 1982, Fragments posthumes printemps-automne 1884, p.96

<sup>42</sup> On place le terme entre guillemets car, cette religiosité qu'on attribue généralement à une impression spirituelle se révélera être tout à fait équivalente, sur le plan théorique, aux positions qu'on dit scientifiques.

<sup>43</sup> Wittgenstein, Ludwig, 1961, Tractatus logico-philosophicus, p. 107. Cet aphorisme célèbre est pris ici, de façon contestable mais irréfutable, comme l'apogée de la plus belle dénonciation absolue du savoir absolu.

<sup>44</sup> Le paradoxe n'est qu'apparent puisque Wittgenstein est interprété en fonction du "savoir", tandis que la paraphrase porte sur le pouvoir. Deux dimensions d'une même chose qui, si elles sont inséparables, ne peuvent être conceptuellement identifiées l'une à l'autre (comme c'est aussi le cas pour la substance et l'essence qui composent hypothétiquement notre perception/conception de la matière).

<sup>45</sup> À peu près au sens où l'entendent les membres de l'École de Francfort (particulièrement Jürgen Habermas), c'est-à-dire, approximativement, une mise en évidence de l'intérêt réel dissimulé derrière les justifications "absolues" du pouvoir.

<sup>46</sup> Ce terme désignant habituellement une école de pensée qui n'est pas nécessairement conforme à ce avec quoi on veut ici l'associer, on doit le mettre entre guillemets, mais on comprendra qu'il s'agit bien de la pensée religieuse traditionnelle dont il s'agit, qu'elle soit ou non donnée pour gnostique.

<sup>47</sup> C'est en fait d'une nature concernant la logique contrainte par des intérêts humains qu'il s'agit.

<sup>48</sup> À entendre comme une adéquation entre la "promesse" du principe et sa réalisation concrète. On verra plus loin que la façon d'obtenir une telle adéquation positive sera d'avoir des motivations négatives, c'est-à-dire des non-visées, des anti-buts...

<sup>49</sup> Pour reprendre le concept de C.D.M., une expression de Louis Althusser se rapportant à l'Idéologie.

<sup>50</sup> Schopenhauer, Arthur, 1970, Counsels and maxims, Scholarly press, Michigan, p.30

<sup>51</sup> Ne pas entendre ici une interprétation téléologique du terme absolu, mais plutôt celle d'une possibilité de compréhension relative des états de choses en tant qu'ils se rapportent à eux-mêmes.

<sup>52</sup> On n'entend pas ici une signification donnée Volonté divine consciente, mais bien une énergie dont la nature de sa surdétermination est si complexe qu'elle est inaccessible, voire intrinsèquement incompatible, avec la conscience. Cela peut certes être associé à une définition d'un dieu "philosophique", mais elle se veut dépourvue de toute connotation religieuse et/ou spirituelle telle qu'entendue par les cultes de diverses natures.

<sup>53</sup> On excusera ici le pléonasme, car la définition qu'on supposera d'une entité, dans un cadre de relativité humaine, inclut nécessairement ce niveau instinctuel de conscience qui demande à l'être qui l'est, d'avoir des apports extérieurs aux limites de son corps ponctuel, à une fréquence

assez élevée pour qu'elle nécessite une recherche active de ces éléments (qui devient sa référence perceptuelle), pour perpétuer sa forme brute.

<sup>54</sup> Cette mentalité du type de celle définie par Michel Vovelle, sera prise pour le pendant collectif de l'instinct individuel.

<sup>55</sup> Ce terme est utilisé, partiellement par faute d'un mot plus représentatif, mais il exprime toutefois bien que ces esthésies déséquilibrées sont plus principalement représentantes de l'entité qui les réifie que de l'en-soi lui-même qu'elles veulent représenter.

<sup>56</sup> Nietzsche, Friedrich, 1982, Fragments posthumes printemps-automne 1884, Oeuvres philosophiques complètes, NRF, Gallimard, France, p.104

<sup>57</sup> Il s'agit d'une expression de Albert Einstein, in 1956 La Relativité.

<sup>58</sup> Heisenberg, Werner, 1949, The physical principles of the quantum theory, p.4.

<sup>59</sup> Du nom de d'Hermann Rorschach, inventeur d'un instrument théorique d'interprétation d'interprétations aussi connu comme "test de la tache d'encre".

<sup>60</sup> Nietzsche, Friedrich, 1982, Fragments posthumes printemps-automne 1884, p.323

<sup>61</sup> Le mot même "*idéologie*" vient d'ailleurs de sa volonté d'exprimer ce concept *d'ensemble des représentations humaines* sans utiliser la notion de religiosité qu'impliquait le "*psychologie*" qui existait déjà à l'époque. *Psyché* signifie en effet "*âme*", mot sur lequel s'était jusque là assis le pouvoir mystique que s'attribuaient Roi et Église.

<sup>62</sup> Cette orthographe de l'ancien français est utilisée pour créer un lien avec les Éléments d'idéologie (1806) de Destutt dont il est question.

<sup>63</sup> La double utilisation du mot cherche ici à illustrer le propos qui vient d'être abordé sur la nature des définitions.

<sup>64</sup> Au sens strict, tel que donné dans L'anarchie (1891) du révolutionnaire italien Errico Malatesta: "Le mot anarchie nous vient du grec et signifie sans gouvernement, état d'un peuple qui se régit sans autorité constituée, sans gouvernement." (cité in Guérin, Daniel, 1973, Ni dieu, ni maître, tome III, p.11)



<sup>65</sup> Einstein, Albert, 1956, La relativité, p.115-6. Dans la partie la plus générale de sa théorie, Einstein parle d'une relativité universelle à un corps de référence non-rigide, qu'il baptise «mollusque», lequel on devrait pouvoir adapter pour expliquer tous les phénomènes spécifiques (restreints) car il les engloberait.

<sup>66</sup> Une neutralité relative à l'entité percevante/conceptualisante s'entend.

<sup>67</sup> Des éléments hyléo-idéels sont des possibilités représentationnelles qui proviennent de la perception et/ou de la conception de qualités, juste ou non, supposées intrinsèques aux choses ainsi représentées. Ces éléments, ou "atomes idéologiques", sont relativement indépendants des qualités que l'entité qui se les représente attribue à elle-même et au monde, contrairement à leurs pendants idéo-matériels, lesquels exprimeront une appréciation des choses représentées en fonction de la "valeur" que l'évaluateur s'attribuera à lui-même (ce qu'on évaluera plus loin sur un "axe ontologique").

<sup>68</sup> La notion de densité cherche à exprimer le rapport substance/essence tel qu'on le retrouve dans nos représentations matière/idée. Ainsi, on pourra dire qu'une représentation d'ordre sensoriel est plus dense qu'une conception intellectuelle du système dont on la prétend dépendre. Cela, parce que la première se vérifie par le seul temps nécessaire à sa perception, tandis que la seconde ne peut être validée que par une constance temporelle dépassant le cadre de l'expérience immédiate et diluant son effectivité. Par exemple, la représentation d'une pomme qui tombe est plus dense que le concept d'attraction gravitationnelle (peu importe qu'on l'exprime de façon scientifique, poétique, mystique, etc.), lui-même plus dense que l'idée d'un dieu (par exemple) comme cause universelle.

<sup>69</sup> Il s'agira simplement d'un imaginaire pont linéaire joignant arbitrairement les systèmes, leurs "forces" effectives, etc. Dans les mots plus classiques de deux grands auteurs philosophiques choisis eux aussi arbitrairement, parmi bien d'autres ayant traité d'un sujet similaire, on y définira approximativement une forme possible d'organisation structurale entre les extrêmes de la "substance" spinozienne et de la "Volonté" schopenhauerienne, qu'on conçoit habituellement comme les opposés du continuum universel.

<sup>70</sup> Bien que sa définition diffère un peu, la dénomination provient d'Althusser (1974, Philosophie et philosophie spontanée des savants, p.121 et ss.)

<sup>71</sup> C'est-à-dire par la nature perceptible des fractions de la matière universelle pour une quelconque forme fractionnaire "polychronique" (dont les principes peuvent, comme chez l'être humain, être effectifs hors de leur actualité active) de cette même matière.

<sup>72</sup> Soit, conforme à une "logique" relative aux limites des modes de perception spatiale instantanée d'éventuels êtres polychroniques, mais "monocosmique" (dont l'existence active ne se produit toujours qu'à l'intérieur d'un milieu spatial par lequel il se définit et définit plus ou moins précisément le monde).

<sup>73</sup> Inspiré de l'autonomie relative qu'Althusser attribue à l'idéologie par l'entremise d'une superstructure constituée principalement de ses institutions ou Appareils Idéologiques. (Positions, p.89).

<sup>74</sup> Parmi les idéologues, c'est Antoine Destutt de Tracy qui sera la principale source d'inspiration du présent texte.

<sup>75</sup> On sait que le mot *idéologie* peut prendre plusieurs significations assez autonomes. On entendra ici, par cette association de neutralité à l'idéologie, son sens général de représentations du monde.

<sup>76</sup> On comprendra cette dominante comme étant celle définie par la perception/conception qu'on a de la nature des choses, et non celle des choses elles-mêmes, qui sont soumises à la nécessité d'une substance et d'une essence totalement symétriques pour exister. On comprendra donc sa tangibilité plus ou moins directe pour des organes sensoriels.

<sup>77</sup> Outre les autres représentants du mode "vivant" *actuel*, on pourrait imaginer d'autres modes d'existence de la conceptualité représentationnelle qui seraient à tendance essentielle (les esprits, poltergeists, voyageurs temporels, etc.), cependant, n'ayant jamais eu de confirmations vérifiables de tels phénomènes, on devra minimiser l'importance de leur influence réelle (par volition consciente) dans la surdétermination de l'univers perceptible à l'humain.

<sup>78</sup> Ainsi, s'il existait bel et bien une forme de conceptualité représentationnelle consciente, du type de celles de la note qui précède, nul mode de communication ne nous est encore connu de façon assez certaine pour qu'on puisse s'en faire un universel humain. On devra donc concevoir la possibilité de leur existence, que laisse entrevoir le "paranormal", comme influence accidentelle de fractions matérielles humainement imperceptibles sur des formes plus perceptibles de la matière, sans leur attribuer l'essence volitive émotionnelle/instinctive nous rendant la matière animale relativement si imprévisible et mystérieuse.

<sup>79</sup> Allusion à ce qu'on appellera "entité sociale", c'est-à-dire un ensemble plus ou moins cohérent de mémoires essentielles relatives à des formes matérielles autres que celles de l'actualité de son contenant, créant un répertoire d'interprétations temporelles déphasées de leur actualité expérimentale (une époque consciente). En d'autres termes, c'est la position historique à laquelle un ou plusieurs agents s'identifient ou, dans les mots d'Althusser: "L'idéologie est une «représentation» du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence". (Althusser, Louis, 1976, *Position*, p.114)

<sup>80</sup> Dans ce cas elles ne seront cependant plus représentantes que des limites de la perception sensorielle à une instantanéité tridimensionnelle restreinte, et des limites de la conception intellectuelle à un temps lui aussi restreint. On pourra alors, sans nul doute, faire ici un rapport au gestaltisme.

<sup>81</sup> C'est-à-dire, en quelque sorte, qui en est à la fois cause et effet.

<sup>82</sup> Ce sera en effet le prototype même du fameux «mollusque de référence» d'Einstein, en ce qu'il sera toujours une base solide pour l'évaluation instantanée des représentations de la réalité, mais sera en même temps tout à fait différent d'un espace-temps interprétatif à l'autre, devenant ainsi une perpétuelle suite de nouveaux passés et de futurs présents. Cette suite historique étant le résultat ultime d'une surdétermination trop complexe pour être entièrement prévisible, incluant les sautes d'humeur ontologique de l'humanité (les facteurs d'émotivité par lesquels l'être humain se définit tantôt, comme le summum existentiel, et ensuite, comme une pitoyable créature), cette représentation axiale "molle" sera cependant considérée comme un phénomène quantique plutôt que strictement relatif (au sens einsteinien).

<sup>83</sup> Le mot est pris au sens politique, autant que formel, en ce que l'envergure de sa C.D.M. et la situation qu'elle s'y donne sont les critères qui influenceront le plus, par la suite, la forme de discriminations que l'entité appliquera sur son environnement, car ce sont les facteurs constituant la structure "logique" propre à sa personnalité idéale. Hors de cette structure, elle considérera avoir affaire à une délinquance qui pourra être plus ou moins acceptable, selon un mécanisme de justification/invalidation qu'on définira plus loin.

<sup>84</sup> Il s'agit en réalité d'ellipses excentriques concentriques dont l'ellipsoïde est déterminée par le décentrement de l'auto-représentation (d'où partira l'évaluation ontologique) par rapport à ses foyers sur une C.D.M., lesquels foyers en devenant ainsi apogée et périégée. Mais restons-en pour l'instant à une forme circulaire, plus simple à expliquer.

<sup>85</sup> Ce qu'on appelle ici une proto-C.D.M. est la force indéterminable qui donne ses propriétés primaires intrinsèques à l'objet esthétique, sa "volonté", d'où on tirera les "lois" la concernant.

<sup>86</sup> Vovelle, Michel, 1982, *Idéologies et mentalités*, p.103.

<sup>87</sup> Allusion au fallacieux adage historiophile insinuant que pour prévoir où son histoire conduira l'humanité, il faut nécessairement connaître le passé: "Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient". Cette phrase ne peut avoir de sens que dans le contexte déterminé d'une conformité volontaire unanime, hors de laquelle elle n'est que diktat conceptuel arbitraire de ce qui est ou non souhaitable.

<sup>88</sup> Lucrèce, 1964, *De la Nature*, p.30.

<sup>89</sup> On pense ici, bien entendu, principalement à tous les niveaux de "conscience" identitaire individuelle et collective qu'on désigne par le terme entité. Cependant, par l'utilisation de la fonction logique *et/ou* comme conjonction entre les formes intérieure (mnémotico-conceptuelle) et extérieure (expression communicationnelle) de la re-présentation, on pourrait probablement aussi inclure les animaux sub-sapiens.

<sup>90</sup> Cette symétrie au palpable, contrairement à ce que dit Marx de l'image inversée de la réalité que donne sa *camera obscura* de la pensée (*L'idéologie allemande*, p.36), n'en fait pas un "pur néant" (Althusser dit d'ailleurs que cette théorie n'est pas marxiste! (1976, *Positions*, p.111)). Au contraire, elle est ce qui définit sa tangibilité à l'être humain par la cohérence principielle qu'elle lui apporte, et sans laquelle elle aurait autant de signification que n'importe quelle de ses dimensions par elle-même. Elle est en quelque sorte l'aspect essentiel conçu qui constitue la matière (idéalisable), simultanément avec sa substance perçue.

<sup>91</sup> On fera d'ailleurs de cet univers idéal, s'étendant des plus simples représentations "matérielles" à leurs principes (forces) conceptualisés, en passant par des formes plus ou moins instinctives d'auto-représentation (les règles "logiques", "divines", "morales", "éthiques", mais aussi les pulsions, les mécanismes de défense psychologiques, les "lois" biologiques, ou simplement physiques), la co-constituante essentielle des "masses" substantielles de la matière consciente.

<sup>92</sup> Il s'agit en fait d'une standardisation idéale du rapport temporel à une substance tirée des "constantes" cohésives perçues/conçues de la matière globale, dont l'idéologie «en général» est la conséquence consciente involontaire.

<sup>93</sup> Selon la position régionale qu'on prend pour repère.

<sup>94</sup> On retrouvera d'ailleurs ce concept sous la forme d'un aspect "*idéo-matériel*" lorsqu'il sera question d'exprimer les actions et réactions semblant émaner des caractéristiques de la matière attribuées plus ou moins arbitrairement par la conscience, et non reçues passivement par elle.

<sup>95</sup> Cette opposition humaine pouvoir/vouloir est à considérer comme une nuance semblable à celle qu'établit Engels (1975, *Dialectique de la nature*, p.44) entre *dynamis* et *energeia* dans le *mouvement* de la "matière" (en un sens plus traditionnel). Il s'agit de la même différence théorique qu'on trouve entre la force passive de l'inertie et sa vitesse active, c'est-à-dire qu'il est question d'une même chose prise dans des contextes d'effectivité spatio-temporelle différents, comme cause ou effet, indépendamment de la forme de Volonté qui s'y exprime ou non.

<sup>96</sup>Dans un élan d'apologie marxiste d'un concept quasi-aristotélicien, Althusser décrit plutôt les formes de l'idéologie en termes de «modalités de matière» (Positions, pp. 118-9). Cela correspond, à mon avis, à une perspective "corpusculaire" qu'il donne de ce qu'on tente ici de décrire en termes "ondulatoires". Une approche quantique plus élaborée donnera les deux positions pour valables, selon le but théorétique visé.

<sup>97</sup>On notera que cette définition rejoint la plupart des conceptions les plus populaires de l'idéologie, dont celles de «*fausse conscience*» freudo-marcusienne, et de «*représentation du rapport imaginaire à la réalité*» marxiste-althusserienne.

<sup>98</sup>Althusser, Louis, 1986, Pour Marx p.238.

<sup>99</sup>Ce concept original «*d'époque consciente*» sera défini un peu plus loin, mais disons pour l'instant que notre humanité contemporaine en est nécessairement une.

<sup>100</sup>S'il est possible de donner une définition intégrale de l'infini potentiel!

<sup>101</sup>Voici un bon exemple du genre d'arbitraire sans conséquence qu'on doit utiliser. On parle ici d'une "longueur" du champ idéologique, mais il s'agit d'une désignation de référence qui pourrait sans difficulté être conçue comme une largeur, voire une hauteur, sans que cela affecte le raisonnement concernant ses propriétés et ses relations aux autres dimensions.

<sup>102</sup>On verra plus loin, qu'elles répondront à des normes logiques, neutres en vertu de leur rapport idéo-cosmométrique *relatif*, définissant leur influence les unes sur les autres.

<sup>103</sup>C'est d'ailleurs ce que suppose la théorie quantique lorsqu'il est question du rapport réciproque d'adéquation entre les explications causales et spatio-temporelles. (Heisenberg, 1949, pp.62-65)

<sup>104</sup>Expression de Louis Althusser pour qualifier la relation surdéterminée des «sujets» au «Sujet», des individus à l'idéologie (Positions, p.125).

<sup>105</sup>On dit généralement car il est des rebours possibles, lors de l'oubli total d'atomes idéologiques limitrophes qui n'est pas causé par un "mécanisme de défense", c'est-à-dire, lorsqu'il y a une véritable disparition, dans la mémoire latente d'une entité, des éléments transcendant les limites des perceptions/conceptions (spatiales et/ou temporelles) utilisable par l'entité qui les élague involontairement.

<sup>106</sup>Au sens de la physique, qui dit approximativement que les corps cherchent à perpétuer l'état spatio-temporel (le positionnement) qu'ils ont face aux corps dont la nature référentielle semblable définit à la fois l'identité et l'altérité des formes de la matière entre elles.

<sup>107</sup>Schopenhauer, Arthur, 1956, Le vouloir vivre, p.17.

<sup>108</sup>La conception du "bonheur" de Schopenhauer, qu'on pourrait presque dire néo-stoïcienne (bien qu'elle s'inspire apparemment plus de la sagesse orientale), est assez étrange puisqu'elle fait reposer l'atteinte de l'absolu du Néant par une négation du «vouloir-vivre» conduisant à la «Volonté» universelle, dont il n'est qu'une forme vulgaire (dont il fait donc partie!), mais pour lequel cette Volonté ne peut être que néant puisque lui étant totalement étrangère [sic!]. Mais la négation de la fraction la plus infime d'un absolu, c'est la négation de cet absolu.

<sup>109</sup>Althusser, Louis, 1976, Positions, p.132

<sup>110</sup>Althusser, Louis, 1976, Positions, p.39 (entre autres)

<sup>111</sup>Althusser, Louis, 1976, Positions, p.113

<sup>112</sup>Cette notion d'entité sociale désignera un substrat indéfini permettant l'existence de représentations, dont elle sera plus ou moins consciemment porteuse, relativement à la potentielle étendue spatio-temporelle de ses perceptions/conceptions. Ce concept théorique pourra donc signifier un seul individu autant qu'une communauté disciplinaire, sociale, ou

culturelle. Dans le contexte contemporain d'interaction planétaire, on a même insinué qu'il était possible de donner l'humanité terrienne historique comme étant une telle entité, mais on utilisera généralement cette expression d'une façon plus relativisée.

<sup>113</sup> On fait ici référence au fameux axe "mou" de l'historiométrie, dont on a déjà annoncé qu'il sera expliqué ultérieurement dans une section qui lui sera consacrée.

<sup>114</sup> Lors de son évolution au-delà des limites prescrites par les entités plus larges auxquelles l'entité observée s'identifie plus ou moins directement et dont elle fait alors partie. Il peut aussi être question de révolutions de type rétrogrades, c'est-à-dire de retours à des représentations régionales pour représenter des ensembles antérieurement définis de façon plus complexe.

<sup>115</sup> Cette idée de «régions idéologiques», déjà présente de façon embryonnaire chez Marx/Engels, semble prendre origine chez Althusser (Positions, p.118), quoiqu'elle soit plus clairement exprimée chez son élève Martha Harnecker (Les concepts élémentaires du matérialisme historique, pp.89-90). On trouvera une définition encore plus près de celle exposée ici, quoique encore d'un niveau de relativité trop différent pour y être identifiée totalement, chez Josiane Boulad-Ayoub (Mîmes et parades, pp.110-2).

<sup>116</sup> Il s'agit d'un terme emprunté à la sociobiologie (Lumsden, C., Wilson, E., 1984, Le feu de Prométhée, p.34), s'appliquant aux règles semblant agir dans la «coévolution gène-culture».

<sup>117</sup> Sagan, Carl, 1997, Contact, p.183.

<sup>118</sup> Un atome idéologique est la fraction de matière idéalisée la plus petite à laquelle une entité fait appel pour signifier une matière idéalisable en fonction de l'utilité représentationnelle qu'elle cherche à atteindre. Ainsi, on multiplie une fois de plus la relativité des représentations, car un atome peut théoriquement se fractionner à l'infini. De sorte qu'un atome ayant une signification dans un contexte particulier n'aura plus aucun sens (ou n'en conservera que peu) s'il est utilisé dans un contexte de référence défini par une cosmométrie plus particulière ou étrangère.

<sup>119</sup> En référence aux stades de développement de l'œuvre de Marx suggérés par Althusser (Pour Marx, p.27).

<sup>120</sup> Marx, Karl, 1982, Le Capital, p.27. Cet extrait vient de la postface à la seconde édition allemande, en référence à la différence fondamentale existant entre sa dialectique et celle de Hegel.

<sup>121</sup> Toile est ici pris au sens de "web", comme dans une toile d'araignée, c'est à dire d'un réseau de connexion interactif, sens déjà employé maintes fois par Nietzsche pour désigner les théories trop rigides des "philosophes de l'absolu" spatial et/ou temporel.

<sup>122</sup> Il ne suffit pas, en effet, d'aligner des données "historiques" les unes à la suite des autres sur un fil mnémotechnique emmêlé (ou même "enroulé" sur lui-même). Il faut encore associer celles-ci entre elles, de façon à obtenir un schéma interprétatif des multiples interactions possibles entre ces données. Il est donc autant question d'une capacité de traitement simultané d'éléments mémorisés que d'une simple capacité de stockage d'information.

<sup>123</sup> Althusser, Louis, 1976, Positions, p.113. Aspect de l'inconscient freudien par lequel Althusser établit son lien organique à l'idéologie «en général». Pour lui, l'Idéologie est, en quelque sorte, la forme collective de l'inconscient et sa notion de l'idéologie comme n'ayant pas d'histoire se veut une paraphrase de celle de Freud disant que «l'inconscient est éternel».

<sup>124</sup> Ses limites perceptuelles/conceptuelles.

<sup>125</sup> C'est d'ailleurs un phénomène confirmé à de multiples reprises dans l'histoire humaine.

<sup>126</sup>Ce phénomène qu'Althusser appelle la «philosophie spontanée des savants» est bien exposé, au niveau "hélio-astronomique", par l'histoire de Galilée. Mais n'est-ce pas ce qui semble nécessairement se produire, à un niveau ou un autre, avec tous les systèmes de référence (religieux, économique, politique, mais aussi philosophique, scientifique, logique, etc.) lorsque dogmatisés en absolus relatifs englobant les domaines d'une émancipation visée?

<sup>127</sup>Car la «*cum scientia*» (expression qu'on utilisera parfois comme étymologie de "conscience", signifiant une conséquence strictement matérielle de l'unité synergique des essences qui se joignent simultanément à une somme substantielle leur correspondant, à la place de la traditionnelle *conscientia*) nécessite qu'il y ait une communication tangible et incontournable des sensations inconscientes qui y donne naissance, sans quoi elle ne peut être, au mieux imparfaite et arbitrairement artificielle, au pire inexistante.

<sup>128</sup>Soit inconsciente au sens de "*unaware*", c'est-à-dire existant comme un impératif n'apportant pas de satisfaction ressentie.

<sup>129</sup>Notez qu'idéologie n'est pas ici nécessairement synonyme de socialisation, et vice versa. Il s'agit du processus de formation de concepts esthétiques exprimables. L'un ne garantit donc pas l'autre, surtout pour la socialisation qui pourrait n'être que génétique, comme symbiose intraspécifique sans volition.

<sup>130</sup>N'a-t-on pas dit que la personnalité individuelle se constituait par l'appropriation imaginaire qu'une entité accomplissait de son milieu ambiant, par l'identification de ce milieu au *moi*?

<sup>131</sup>C'est la base de la biochimie la plus élémentaire. Il faut qu'un code chimio-électrique ait une seule et fixe signification pour qu'il soit efficace à maintenir la "symbiose" qui constitue l'organisme.

<sup>132</sup>Si certains signaux sont appris, qui nous permettent d'ailleurs de parler de sociétés plutôt que d'organismes collectifs ou encore de colonies d'individus indépendants, et qu'ils disposent d'une autonomie relative au moins comparable à celle des humains, lesdits animaux dépendent encore toutefois plus que ces derniers de médias tangibles incorruptibles, comme les phéromones (entre autres), dans leurs relations sociales. Sans de tels médias, leur existence sociale, voire leur existence tout court, serait impossible puisqu'elle ne pourrait être que frénésie de compétiteurs égocentriques.

<sup>133</sup>Si les messages chimio-électriques des cellules et les phéromones des autres animaux faisaient en sorte que la collectivité ressentie réellement la signification ainsi communiquée, on ne peut en dire autant de l'idéologie, laquelle se constitue presque entièrement par consensus représentationnels sur des articulations physiques arbitraires. Le "j'ai faim" d'un tiers ne me fait pas ressentir un besoin incontournable de le pourvoir en aliments, il ne me fait sentir qu'une compassion fictivement coupable de cet état, dont l'intensité (et donc la réponse au stimulus) est toute conditionnée par la surdétermination épigénétique individuelle.

<sup>134</sup>Quand une "Vérité" devient trop contraignante pour une entité, celle-ci ne se fera normalement pas trop de scrupule pour en changer partiellement, voire complètement. Pour les rares fois où une entité choisira les pires inconvénients d'une "Vérité", plutôt que d'en changer simplement les éléments de sa conception qui la défavorise, ce sera toujours dans l'espoir de sortir triomphante et sur-valorisée de l'adversité, que ce soit au niveau concret (comme un héros) ou au niveau idéal (en tant que martyr).

<sup>135</sup>Précisons que toute forme de connaissance théorique est toujours une interprétation historique de portée plus ou moins grande. La différence qu'on établit entre ces types de connaissance, quand elle ne repose pas strictement sur le degré de conscience de leurs objets,

ne dépend que de leur efficacité à justifier des réseaux théorétiques construits au hasard des particules fractales choisies par intérêt (pour les conceptions) et/ou imposées par limitation esthétique (pour les perceptions).

<sup>136</sup>Marx, Karl, Engels, Friedrich, 1968, L'idéologie allemande, p.13.

<sup>137</sup>Althusser, Louis, 1986, Pour Marx pp. 233-8.

<sup>138</sup>Leur rationalité n'est pas contestée, c'est leur caractère impératif qui n'apparaît pas «juste». On emploie faux en ce sens de «non-juste» car il ne saurait, de toute façon, être question ici de «vérité», étant donné qu'il s'agit d'un domaine «pratique». Voir la nuance in Althusser, Louis, 1974, Philosophie et philosophie spontanée des savants, p.14.

<sup>139</sup>Cet aspect de l'exigence de scientificité, qui peut être tout à fait justifiable lorsqu'on l'applique à des choses non-conscientes (*non-aware*), en viendra malheureusement à prendre un caractère presque obsessionnel, au point où certains voudront exclure l'être humain de lui-même pour n'en faire qu'une chose mécanique simple, sans tenir compte de la complexité imprévisible de ses innombrables besoins.

<sup>140</sup>D'où la thèse négative marxiste que l'idéologie «en général» n'a pas d'histoire "[...] puisque son histoire est en dehors d'elle, là où existe la seule histoire qui existe, celle des individus concrets." (Positions, p.112) Ce qu'on admettra mais à quoi on ajoutera, avec Althusser, un sens plus positif par la suggestion de son «*omni-historicité*». On poussera même l'audace interprétative jusqu'à affirmer, par extension, son "omni-disciplinarité".

<sup>141</sup> Car c'est bien ce qu'est l'inexpliqué, ou mieux, l'inexplicable: un chaos relatif aux conceptions de la région d'où est faite l'évaluation...

<sup>142</sup>Eco, Umberto, 1990, Le pendule de Foucault, p. 326.

<sup>143</sup>C'est d'ailleurs ce par quoi la pensée mystique se met à l'abri de toute forme de critique, et lui permet une emprise inconditionnelle sur ses adeptes. Quiconque exprime une opinion divergente de celle de la foi est hérétique, soit par aveuglement, ou sous l'influence du "malin", ou encore est-il seulement incapable d'exprimer correctement le "Mystère" qui l'habite. Bref, il est toujours à la fois possible d'inclure et d'exclure une explication du domaine mystique, pour peu qu'on la subordonne à son "Mystère".

<sup>144</sup>Au sens elle relèvera plus d'une appréciation psychotique (généralement paranoïaque) que d'une perception directe d'une "vérité" extérieure qui serait analogue à la perception sensorielle, mais au niveau strictement mental.

<sup>145</sup>Dans l'analogie qu'on a suggérée plus tôt entre le mouvement dialectique de l'idéologie et la dialectique du mouvement physique décrite par Engels, on a fait du temps un synonyme d'*energeia* (de "Volonté"), et de l'espace une représentation connexe à la *dynamis* (au pouvoir). C'est de cette dernière «force» dont il est ici question, c'est-à-dire, ce par quoi le mouvement nous est tangible.

<sup>146</sup>Il s'agit en réalité de phénomènes physiques très "constants" mais, pour le mystique, c'est la définition téléologique d'un événement qui le rend ordonné ou chaotique. Ainsi, une mort qui serait la limite définitive de la conscience, sans finalité supérieure à la vie dont elle est la conclusion, ne serait que chaos.

<sup>147</sup>Du titre (1990, L'homme apaisé) d'une anthologie de Sénèque (où Paul Chemla regroupe "La colère" et "La clémence"). Il exprime bien le but inavoué de la morale stoïcienne, mais aussi de toute morale, de régler les réactions aux inconforts physiques de la vie, de sorte d'inculquer à la matière humaine des normes qui la rendraient prévisible et éviterait du coup la propagation de ces inconforts.

<sup>148</sup>C'est du moins ce que semble dire le théâtre tragique d'Eschyle (v. entre autres Agamemmon).

<sup>149</sup>J'utilise ces mots au sens ou Nietzsche les définit dans Par delà bien et mal et La généalogie de la morale, c'est-à-dire en tant qu'universalisation fictive des utilités régionales, que tirent des entités particulières, de situations spécifiques.

<sup>150</sup>Ou tout autre principe analogue ne relevant apparemment à aucun niveau de la stricte nécessité. On verra effectivement comment les émotions clés qu'on attribuera au divin varieront sensiblement entre monothéisme et polythéisme. La seule constante sera une réglementation des émotions autour de principes catalyseurs propres à justifier la misère causée par la perpétuelle récurrence de phénomènes internes et/ou externes causant les cycles d'insatisfaction/satisfaction.

<sup>151</sup>Je fais principalement référence aux textes grecs et latins, qu'on retrace jusqu'à environs huit siècles avant les débuts de la chrétienté reconnue, puisqu'on inclut encore souvent leur antique sagesse dans la ligne temporelle imaginaire de notre propre époque consciente. D'autres documents, plus anciens et/ou qui avaient pour un certain temps été effacés de la mémoire historique, ne peuvent manifestement être pris en compte puisque leur interprétation en devient nécessairement inter-culturelle jusque dans ses fondements.

<sup>152</sup>Les cultures monothéistes ont tendance à ne pas employer ce terme en dehors du contexte humain, mais les indices qu'on en a laissent penser que l'animisme est apparu avant même un réel polythéisme, par conséquent, avant le monothéisme. Il semble donc possible d'admettre une telle utilisation du terme en ce qui concerne une catégorisation "primitive" qu'on donnera aujourd'hui pour limite inférieure approximative de la région mystique. On en conclura d'ailleurs justement que le mode de raisonnement mystique en est un inductif (par opposition au raisonnement scientifique déductif).

<sup>153</sup>Voir Machiavel, Nicolas, 1980, Le Prince. Machiavel y décrit les comportements et la *virtù* (qu'on pourrait traduire grossièrement par *compétence éclairée*), c'est-à-dire les motivations apparentes qu'une population s'attend à retrouver chez ses dirigeants et que, par conséquent, ceux-ci doivent s'efforcer d'afficher.

<sup>154</sup>On pourrait attribuer ce phénomène, d'ailleurs commun à plusieurs espèces animales, à des règles épigénétiques de népotisme et d'agressivité, mais ce n'est pas ainsi que l'entendra le mystique.

<sup>155</sup>On dit généralement "plus grand que nature" mais j'utilise une traduction littérale du pendant anglais "bigger than life" pour créer un lien avec ce qui a été dit plus tôt sur le volume plus imposant de certains animaux, dont l'acquisition de biens est une forme de compensation qu'apporte la "volonté" supérieure de l'être humain.

<sup>156</sup>Voir Marcuse, Herbert, 1968, L'homme unidimensionnel. Selon lui, la société industrielle fonctionnerait par érotisation des objets de consommation, conduisant éventuellement à une adoration des moyens de répression sociale plutôt que celle de ses fins productives, par une mutation des *principes de plaisir* et de *réalité* en «*principe de rendement*» et en «sur-répression».

<sup>157</sup>Voir La généalogie de la morale et Par-delà bien et mal. Pour Nietzsche, si on peut s'exprimer ainsi (car il n'est pas au même niveau et est nécessaire pour arriver au raisonnement freudo-marcusien), le rapport est "inverse". La morale mystique viendrait d'une "satanisation" des actions des dominants physiques et de leurs motivations instinctives, par où la nature



humaine palpable serait «*dénigrée*» au profit d'une "puissance" lui étant contraire, jusqu'à glorifier l'extrapolation spirituelle de la non-existence.

<sup>158</sup>C'est-à-dire, de ceux qui prétendent qu'il s'agit de compétences d'une importance capitale dans une situation de crise dont la probabilité d'occurrence est plus élevée qu'une autre. Ainsi, même le champion de quilles pourrait être admiré sur une échelle d'importance si les conditions d'existence d'une société impliquaient qu'il faille pouvoir déclencher une réaction en chaîne à distance à l'aide d'un lourd projectile.

<sup>159</sup> Selon l'expression de Bergson.

<sup>160</sup> Nietzsche les appelle d'ailleurs, ainsi que ceux qui en font (le plus souvent hypocritement) l'enseignement, "les dénigreur du corps".

<sup>161</sup> Noter qu'ici la finitude se métamorphose en finalité.

<sup>162</sup> Le Walhalla était une sorte de paradis chez les peuples d'origine germanique, où se tenait perpétuellement un banquet en l'honneur des seuls guerriers héroïques qui y étaient admis, étant morts au combat. Il n'est pas utilisé ici en son sens propre mais seulement comme image de ce que pourrait être un paradis des téméraires.

<sup>163</sup> Allusion à Marcuse, Herbert, 1968, L'homme unidimensionnel.

<sup>164</sup> Ne peut-on pas effectivement prétendre que, aussi lugubre que peut être l'image dépeinte d'un enfer aussi régional que ceux d'émotions spécifiques, si celui qui s'y retrouverait en était un véritable partisan, il y trouverait un paradis. On peut au moins imaginer, advenant qu'on fera un lieu de déception de cet enfer, que le paradis éternel promis à la fin d'une vie contre-nature ne peut certainement pas être plus agréable que cette vie puisqu'on ne peut logiquement y promettre les plaisirs pour lesquels on est prêt à le sacrifier.

<sup>165</sup> On sait qu'il existe des polythéismes qu'on peut presque dire transitoires, résolvant autrement le problème de cohésion humaine (l'hindouisme par exemple), mais ils n'offrent pas la même possibilité de compétition que les Dieux des monothéismes. Toute société humaine semblant avoir été jusqu'à présent fondée sur la compétition, à l'intérieur comme à l'extérieur, que ce soit pour la simple survie, pour les choses qui la garantissent, pour les terres porteuses de ces choses, ou plus symboliquement pour la monnaie représentant la valeur qu'on y attribue, le système en déterminant le droit d'acquisition devait permettre une certaine mouvance du statut individuel. Ainsi, des systèmes "moraux" semblant promouvoir la stagnation du statut des individus (par exemple, avec des castes rigides) ne pouvaient nécessairement avoir qu'un succès mitigé, malheureusement pour Schopenhauer qui les admirait.

<sup>166</sup> Rappelons qu'on fait un rapprochement entre (entre autres) l'essence, le temps, et la Volonté de Schopenhauer. Ainsi, là où le scientifique voyait une perception/conception épiphénoménale, dans l'humain, d'événements relevant d'une organisation mécanique rigide, le mystique voit l'expression de la puissance (*energeia*) infinie d'un être autonome (affectueusement baptisé Verbe, Dieu, etc. et dont la définition ne serait pas dépendante d'un quelconque corps) tout en en gouvernant toutes les formes.

<sup>167</sup> N'est-il pas juste que nos congénères de confession scientifique sont les plus grands collectionneurs d'appareils de mesure du temps? De l'horloge atomique au calendrier "universel", en passant par le chronomètre, la simple montre, et le calendrier solaire, tous ont un instrument, à partir duquel ils consignent scrupuleusement leurs observations, sur une matière brute prise pour acquise, dans des traités sur la densité de leur objet respectif.

<sup>168</sup> Qu'on ne prenne comme exemples que le paganisme et le judéo-christianisme. Le culte animiste des païens (comme plusieurs cultes polythéistes) célébrait l'abondance et les plaisirs corporels, tandis que le dieu dont "le royaume n'est pas de ce monde" des juifs-chrétiens prône l'abstinence des plaisirs du corps (dans tous les cas), et favorise même la pauvreté chez les

chrétiens. On verra plus loin cette distinction s'établir en fonction du type de cosmométrie de la mysticité dont il est question.

<sup>169</sup>Le polythéisme procurera généralement ce "bonheur" dès l'humanité corporelle, tandis que le monothéisme aura tendance à le reporter dans "l'au-delà".

<sup>170</sup>À noter qu'il y a désormais fusion complète de la finalité et de la finitude de la vie.

<sup>171</sup>Il y a ici une logique tout à fait conséquente à faire de la science la voie de l'injustice. En effet, c'est par la matière ou ses détenteurs exclusifs que viennent toutes les frustrations. Dans un contexte quasi-animal de privation, ce sont d'habitude les plus ingénieux qui sont le moins "frustrés" de celle-ci. Transposé à l'échelle d'une société "sur-mysticisée", les "humbles" qui se ressentent le moins d'une privation qu'on tente avec plus ou moins de succès d'éviter aux "héros", doivent nécessairement avoir un rapport quelconque avec les "forces" qui provoquent ce mal. La figure sur-mystique des scientifiques n'est-elle pas traditionnellement celle de sorciers et sorcières dont l'hideur n'a d'égal que la malice? Lorsqu'ils sont un peu plus acceptés, une civilisation mystique en fait rarement des personnages sur qui on peut se fier.

<sup>172</sup>Au sens des "portes" logiques d'un ordinateur qui n'admettent que les valeurs de un ou de zéro, sans la moindre subtilité. Ce qui n'est un, ne peut être que zéro.

<sup>173</sup>Du point de vue mystique s'entend.

<sup>174</sup>L'éternité créatrice du cadre des références ou le temps est perçu par l'humain.

<sup>175</sup>On se reportera une fois de plus à Par-delà bien et mal, mais principalement Généalogie de la morale.

<sup>176</sup>La première chose dont se rendirent compte les humains du récit étant qu'ils étaient nus (ce dont ne se préoccupent pas les animaux "ordinaires"), on peu croire que c'est la "connaissance" venant de leur corps qui était ce fameux péché. D'ailleurs, c'est par des châtiments physiques que le dieu punit ses créatures. Il faut donc croire que le bien qu'elles "vivaient" auparavant excluait effectivement ce genre de connaissance.

<sup>177</sup>Si on prend l'exemple de "la guerre froide" entre les États-Unis et l'Union soviétique, on a même assisté, chez les États-Uniens, à ce qu'on a ironiquement appelé une "chasse aux sorcières". Avant cela même, le Pape Pie XI publia une encyclique intitulée Divini Redemptoris (1937), où il condamnait le "communisme" soviétique pour la même raison qui est à la base de toute science: on n'y admettait pas son dieu.

<sup>178</sup>Nietzsche, Friedrich, 1974, Crépuscule des idoles, p.11

<sup>179</sup>Si leurs spécialistes les conçoivent comme étant relativement clairs et bien définis, ces épiphénomènes, que la région philosophique transcende, seront soumis à de perpétuels changements, en raison de leur objectif impossible de fixation définitionnelle sur les objets les plus fortement soumis aux aléas d'une conceptualité identitaire basée sur l'altérité d'un monde sans constance réelle.

<sup>180</sup>Selon la logique humainement neutre d'une dialectique englobant les extrêmes polaires de l'axe idéologique, l'être humain devrait se concevoir comme le centre arbitraire des inconnues qui le préoccupent...

<sup>181</sup>On dira parfois que l'humain est asymétrique, mais son asymétrie ne sera que celles de sa propre conception des rapports qu'il a avec son monde idéologique. Ce monde et l'entité qui l'idéologise, sont en fait relativement symétriques, seul le positionnement immédiat de l'une sur l'autre est (aussi relativement) asymétrique. Le monde fractal de l'idéologie est rempli de telles symétries aux relations immédiates asymétriques, lesquelles asymétries ne dépendent toujours que de l'étroitesse du champ idéologique qui les couvre de son appréciation.

<sup>182</sup>En un sens assez près de l'inconscient freudien, qui cherche par tous les moyens à sa disposition (les mécanismes de défense psychologique, dont les composantes sont essentiellement le "déplacement" et la "condensation" (que la sociobiologie appelle "ritualisation" (Wilson, Edward, 1978, "sociobiology" in Life on Earth, p.478)) à atténuer l'anxiété résultant des craintes et espérances de l'ignorance spatio-temporelle.

<sup>183</sup>Le bonheur est en effet une notion référant à l'accomplissement d'un désir dont la réalisation anticipée est reconnue pour étant plus ou moins incertaine. La suppression de tels désirs, pulsions, etc. qu'engendrerait une conception si loin de celle "logiquement émotionnelle" du «vouloir-vivre» qu'elle éliminerait la notion même de désir qui permet la vie consciente. On pourrait peut-être l'associer à l'autisme.

<sup>184</sup>Les "objets" propres de la région philosophique ne seront pas nécessairement ceux qui seront les plus élevés d'une C.D.M. particulière mais, dans un modèle de symétrie parfaite, ils le seraient. Ces points, même dans les C.D.M. les plus désaxées, seront cependant toujours les plus représentatifs de l'état d'incertitude qui caractérisera le mode d'*être* du paradoxe humain.

<sup>185</sup>Il s'agit une fois de plus du concept de justesse tel que développé par Althusser dans Philosophie et philosophie spontanée des savants, c'est-à-dire la meilleure correspondance possible entre l'idéologie et ce qu'elle représente. Il est, rappelons-le, sans rapport avec une équité normative que tente de lui donner son assimilation au concept de "justice", son seul lien à une quelconque équité, en matière philosophique, se situant dans le principe d'incertitude qui lui interdit tout jugement définitif sur la nature de ce dont il traite.

<sup>186</sup>On entend par-là, tronquée de la périphérie que représentent ses "vérités" scientifiques et mystiques. Sans son "awareness" des altérités physiques qui l'entourent, et de l'écoulement du temps de son existence, une entité s'étiolerait nécessairement très rapidement.

<sup>187</sup>On peut comprendre l'admiration de Schopenhauer pour l'hindouisme dont c'est là le principe du karma.

<sup>188</sup>On expliquera en effet un peu plus loin comment une époque consciente, en tant qu'elle est une des formes relatives *des* idéologies ayant une histoire (allusion à une des citations précédemment données de Louis Althusser (Positions, p113)), peut avoir un début relativement fixe (même s'il n'est toujours que supposé), mais que son expansion fait qu'elle n'a pas (d'autant moins qu'elle évolue d'ailleurs) de finalité certaine, outre celle de sa finitude.

<sup>189</sup>Ainsi, si on prend une Volonté telle celle de Schopenhauer comme référent de véridicité universel, ce qui permet à la roche de garder sa forme perceptible si longuement (par rapport à d'autres formes plus changeantes), c'est que "l'intelligence" (v. note suivante) qu'elle a de son "monde" primitif est si relativement complète qu'elle lui permet de "survivre" pratiquement inchangée sur un nombre d'années presque éternel pour qui (ou quoi) a la conscience suffisante à son observation.

<sup>190</sup>Il faut comprendre ici l'intelligence comme l'acception admise pour la combinaison d'une grande envergure (ou "largeur") idéologique, d'une "profondeur" analogue, et d'une "hauteur" ontologique élevée. Le tout sur une ligne "idéochronique" donnée. Bref, puisque plusieurs de ces termes restent à définir, on dira pour l'instant qu'elle sera le degré de conviction de légitimité d'une entité en rapport à la somme des représentations qu'elle connaît des conceptions du monde de son époque consciente relative.

<sup>191</sup>Ce paradoxe devrait être suffisant à discréditer les conclusions de Schopenhauer sur une représentation universelle autrement admirable. En effet, sa définition du "bonheur" obligerait à être physiquement tout mais n'être à la fois rien de temporel, ou d'être un temps existant en soi, pour rien qui puisse s'en servir comme référent. Bref, son idée de la Volonté comme étant un Néant ne devrait plus l'être que pour l'humain, mais aussi pour l'espace et le temps. Donc, elle

deviendrait un paradoxe de tous les paradoxes possibles. Plus court encore, en deux mots, pour Schopenhauer: Volonté=Néant. Et encore! Pas en un sens négatif quasi-marxien, mais littéralement. *Être ou ne pas être, là est la question!* dit Hamlet.

<sup>192</sup>Pour décrire les régions idéologiques en termes traditionnels, on pourrait effectivement utiliser l'image d'une division de gauche (science) à droite (mysticité) où la philosophie serait le centre.

<sup>193</sup>Ne serait-ce que par la reproduction sexuée que demande un niveau de conscience suffisamment élevé pour demander une sélection des particularités les plus susceptibles de devenir nécessaires à la survie dans son monde conçu.

<sup>194</sup> Les thèmes métaphysique (au sens traditionnel), ontologique, et épistémologique, référant plutôt à une cosmométrie philosophique sur laquelle on reviendra au cours des chapitres suivants sur l'axe la concernant.

<sup>195</sup>Par un procédé de transposition sensiblement moins sélectif, on aurait pu arriver à une délimitation donnant la sous-région politique pour étant plutôt sociale, ou même humaine. Ces dernières caractéristiques ayant aussi leurs domaines de science, et la métaphysique ou la morale, qu'on associera à l'éthique, étant un cadre pratique de la mysticité universelle si près de toute action humaine qu'elle est à la base d'éthiques ressemblant à un cadre "théorique" desdites actions, on aurait alors eu un peu plus de difficulté à définir ce qu'aurait alors été sa mini-région philosophique. C'est pourquoi on a choisi de prendre ce qui semblait des caractéristiques assez générales pour avoir un pendant référentiel direct, mais trop bien circonscrit pour qu'il y ait confusion possible avec la région supérieure, d'une part, et le centre, d'autre part. En effet la caractéristique politique est si limitrophe que la sous-région plus spécifique encore du juridique n'a pas, si ce n'est que rarement et de manière assez risible encore, de *science juridique* pour la rapprocher du temple de la renommée des sciences.

<sup>196</sup> La psychologie est, en effet, littéralement "l'étude de l'âme". On voit alors que l'alternative aurait probablement encore une fois été, advenant qu'on aura choisi des sous-régions plus restreintes, de la caractériser par le terme d'*idéologie*, ajoutant à une confusion terminologique déjà palpable. Cette dernière caractéristique (dans son sens original) semblant cependant si centrale qu'elle s'approche d'une définition universelle de l'être humain, on la réservera exclusivement comme dénomination générale concernant l'axe entier des modes de fonctionnement des phénomènes de la conscience humaine. On ne peut d'ailleurs pas donner l'âme pour caractéristique des sciences les plus strictes. On n'a jamais entendu un chercheur s'écrier "J'ai une croyance!" (la croyance étant la forme d'idée de l'âme). Descartes même, en est arrivé à la conclusion que la preuve de son existence lui venait de sa pensée (qui est le centre le plus direct de production des idées) et non son âme, ou même son esprit ("je crois donc, je suis" n'aurait pas été très convaincant).

<sup>197</sup>Pour être admise par la discipline qui y fait appel, une éthique, en tant que cadre théorique d'acceptabilité des pratiques plus scientifiques, doit effectivement répondre à une logique de la matière brute, et non de l'esprit (comme idée pure). La morale de la métaphysique la plus "molle" étant toujours une "loi" prétendument prescrite par un absolu immatériel, elle n'est donc pas admissible.

<sup>198</sup> Il faut d'ailleurs profiter de cette occasion pour noter que, d'une façon analogue au déplacement du sens de "*fin*-finitude" vers celui finalité, la notion "neutre" de "*propriété*-qualité" prendra aussi le sens de possession lorsque mysticisé, sens qui prendra lui-même, à l'extrême, le sens mystique de la possession par des entités spirituelles supérieures. La politique traite cependant plutôt de ce qui touche les propriétés que le mysticisme fait voir comme possessions dites "privée" et "publique".

<sup>199</sup> C'est-à-dire qu'on peut rarement faire un crime de la pensée révolutionnaire si celle-ci n'est pas mise suffisamment en pratique pour déstabiliser l'État, dans quel cas elle pourra être mise hors-la-loi, et on pourra même éventuellement la sanctionner de mort.

<sup>200</sup> On voit ici l'identification mutuelle des Sujets et de leurs sujets, telle que proposée par Althusser (Position, pp. 122-32.)

<sup>201</sup> C'est là un effet de la mouvance des tendances idéologiques d'une société dans le temps concret. Les conditions d'existence auxquelles sont soumis les individus d'un groupe changeant perpétuellement avec l'orientation idéologique qu'ils prendront en société, on trouvera théoriquement des champs limites assez différents pour être différencié catégoriquement, mais on s'en tiendra au concept plus vaste de l'éthique pour le représenter tous.

<sup>202</sup> Au sens où elle est nécessairement paradoxale, selon les critères rigides de la logique d'une seule tendance, et encore plus selon les critères pris comme logiques par la conception "métaphysique matérialiste" proposé au début.

<sup>203</sup> On fait ici appel à une notion qu'on trouvera plus loin sur l'axe dit ontologique.

<sup>204</sup> Même de nos jours, avec la définition contemporaine de la "démocratie", un représentant archétypal du Robin des bois, cherchant à rétablir le principe de la "justice", irait directement en prison...

<sup>205</sup> C'est d'habitude ce que sont les manœuvres économiques reconnues comme frauduleuses, c'est-à-dire une application de principes spatiaux au-delà du niveau que leur reconnaît la symétrie spécifique de l'entité qui les condamnera.

<sup>206</sup> Elle régit aussi les actions de groupes, mais au présent niveau de relativité, la distinction n'est pas nécessaire puisque les groupes "délinquants" sont constitués d'individus "délinquants".

<sup>207</sup> Ce qui suppose ici, dans le cas des animaux sociaux comme l'être humain générique de notre analyse, une existence individuelle.

<sup>208</sup> On viendra qu'à parler plutôt d'un axe "*historiométrique*" car la perspective quantique suppose la possibilité d'une infinité d'alternatives à tous les niveaux de réalisation de l'existence, ce qu'interdit la notion stricte d'histoire, qui suppose qu'en tant que somme de son vécu, une entité est soumise à un nombre limité de possibilités réalisables, que, donc, l'avenir d'une entité est déterminé par son passé. Pour l'instant, la notion historique est cependant suffisante.

<sup>209</sup> Cette boutade à l'endroit de Nietzsche (Crépuscule des idoles, p.42.) exprime que, à moins de devenir uniformément "autiste" (autre forme possible de psychose outre la schizophrénie), l'espèce humaine, qui est perpétuellement surhumaine, ne peut devenir que "sur-paradoxale", sans quoi il y aurait une "véritable" «fin de l'histoire» (à la fois finitude et finalité) confirmée.

<sup>210</sup> Ce qui sera déterminé par la "position" de l'hypothétique entité relative philosophique, c'est-à-dire, par les manques créés par son milieu sur sa situation de "bonheur" idéal, en un mot, par ses besoins.

<sup>211</sup> C'est du moins comment la perçoit la majorité des philosophes mais, sa nature étant ce qu'elle est, la philosophie qui ne serait pas en crise ne serait pas philosophique.

<sup>212</sup>Il faut comprendre ici que l'individu projette un archétype de l'individualité, peu importe la base spatiale, temporelle, ou mixte sur laquelle il fonde cet archétype, à partir duquel il discrimine l'appartenance ou non des individus qui l'entourent à sa catégorie, et ainsi pour chaque entité complexe qui assimile ses "semblables" à une entité supérieure de moindre spécificité, jusqu'à obtenir une catégorie d'identification les regroupant tous, mais les opposants aussi, à des degrés différents.

<sup>213</sup>Kierkegaard dirait probablement «l'angoisse», mais trouver refuge (comme il le fait) dans la mysticité est, de même que tout système des absolus (furent-ils scientifiques) sinon de tout système, la condamnation à une aberration despotique du "bonheur" de certains (peu importe qu'ils soient majoritaires ou minoritaires) aux dépens des autres.

<sup>214</sup>Schopenhauer, Arthur, 1956, Le vouloir-vivre, pp.35-6

<sup>215</sup>Un exemple tout à fait de circonstance est l'utilisation du mot "atome" par Démocrite, par la physique contemporaine, et par la présente thèse.

<sup>216</sup>C'est cette "idée" qui rend la matière idéalisable effective pour une entité, autrement, les choses les plus denses pourraient très bien se trouver devant elle et ne représenter pour elle que du vide. Inversement, une "chose" à la limite des capacités esthétiques de l'entité en question peut très bien devenir une évidence.

<sup>217</sup>Les phénoménologues feraient probablement de cette double appréciation un équivalent de leur rapport noético-noématique. Il semble cependant que ce rapport aille plus loin que ce qui ne ressemble qu'à une question de synchronisme hyléo-idéal car, il implique aussi la cohésion de l'*energeia* à sa *dynamis* dans une spatialité théorique (pas nécessairement physique) auto-constituante des entités relatives.

<sup>218</sup>Le simple écart spatio-temporel qui sépare deux entités différentes et leur donne leur identité respective est suffisant pour affirmer qu'aucune idéologie d'un même niveau identitaire ne peut être exactement la même pour les entités qui s'y distinguent. Or, à un niveau supra-identitaire convergeant vers l'idéal inaccessible que des individus pourraient avoir de leur identité, il ne pourra y avoir de désaccord sur ce qui est autre que leurs identités propres puisque c'est ainsi que se constitue la structure de "l'inconscient collectif".

<sup>219</sup>En effet, on a par cette utilité une application du pouvoir idéologique, en particulier, en ce qu'on aura par-là une définition de ses propres limites, en dedans desquelles on pourra agir sans risquer la relative sécurité de l'entité à laquelle on identifiera ses actions. Ce, non seulement face aux autres entités sociales relatives, mais aussi en rapport aux simples choses plus ou moins inertes qu'on risquera de rencontrer dans le monde, social comme naturel, selon qu'on réfère à ses limites physiques, morales, ou légales. On peut déjà sentir qu'il est ici question d'apprentissage (par l'expérience comme par l'éducation) de ses propres compétences, mais aussi de la censure qui doit quelquefois être exercée sur celles-ci, pour la préservation de l'entité relative, à laquelle on s'identifie plus ou moins, qui risque d'en ressentir des conséquences.

<sup>220</sup>Au sens où Einstein l'entend, c'est-à-dire en partant d'un "corps" de référence fixe et isotrope. Dans ce cas, l'isotropie idéologique sera définie par une vague notion de sentiment (ou impression) d'existence qu'on trouve chez l'humain. On pourra éventuellement le restreindre à la notion de "conscience", "d'inconscient", de «vouloir-vivre», ou encore l'élargir à l'*être*, aux «étants», etc., d'une entité, mais en définitive, ça ne dépendra que du niveau d'expérience dont

on voudra parler comme niveau de justification, le tout étant effectivement dépendant d'un système d'interprétation des esthésies relatives.

<sup>221</sup> Même Einstein, dont on fait souvent la figure idéalisée du scientifique absolu, se disait très croyant. Au point où le principe premier de sa démarche sur la Relativité était un refus de croire que "Dieu" jouait aux dés avec l'univers.

<sup>222</sup> Bien que ce sera par la logique de cet axe qu'on justifiera effectivement toutes ces questions.

<sup>223</sup> Il pourra y avoir une éventuelle confrontation entre les éléments différents de cet axe mais, elle impliquera la nature idéologique de ceux-ci et ne se fera donc pas sur la seule base cosmométrique.

<sup>224</sup> Le fait qu'on attribue ce terme au son est un bel exemple de ce qu'on tente d'exprimer. Bien qu'on sache que le son est perçu à cause de molécules invisibles, en tant que perception, sa perceptibilité est néanmoins intangible, relevant d'une fréquence à laquelle les molécules percutent le tympan (la tonalité), certes, mais dépendant aussi d'une "amplitude" (la puissance, le volume) lui donnant sa réalité esthésique. Amplitude qui est justement une quantification de l'*energeia*, de la "potentialité" de modification d'état en un temps donné, qui est requise pour obtenir ledit son, peu importe l'identité des molécules ainsi influencées. Cette énergie, comme le mouvement qui en est une forme, n'a aucune réalité en soi hors de sa réalisation effective, pourtant, il est possible de l'emmagasiner, la diviser, la transformer: de la **contrôler**.

<sup>225</sup> L'expression 2+2, en-soi, si on ne l'associe à rien de concret (pas même à la "valeur" qu'on associe au symbole 2), ne peut être équivalente qu'à zéro... En poursuivant avec l'analogie sensitive, un quasi-solipsisme Zen demande justement si une chose peut exister sans une conscience pour la percevoir.

<sup>226</sup> Cette notion d'indivisibilité d'une substance quelconque était déjà présente dans l'*atomos* des grecs de l'antiquité. C'est d'ailleurs le mot qu'on retiendra pour désigner chacune des parties conceptuelles relatives qui se trouveront sur le nouvel axe dont il est question dans la présente section. On en fera, on l'a dit, un principe relatif mais, dans le présent contexte, il faut le voir en son sens littéral.

<sup>227</sup> Qu'on l'appelle "substance" ou "essence", qu'elle soit une "chose" perçue et transposée en idée consciente ou "l'idée" de cette chose qui se révèle à la conscience par la perception, on ne parle que de la proverbiale relation entre l'œuf et la poule. Pour n'importe quelle conception idéologique d'une forme de la matière universelle, il est effectivement possible de donner une contrepartie aux qualités exactement inverses. L'arbitraire définition du "principe" des "choses" ne dit en fait qu'une chose: Qu'il y a effectivement quelque chose. Le reste n'est qu'abracadabra pour justifier la relation privilégiée qu'on désire établir avec celle-ci.

<sup>228</sup> Einstein, Albert, 1956, La relativité, p.21

<sup>229</sup> D'où la qualification de diagonale des oppositions dont on parlait plutôt.

<sup>230</sup> Théoriquement, de la façon la plus neutre possible, il est tout à fait le même, sa différence conceptuelle principale étant ce qu'on représente comme sa disposition perpendiculaire par rapport au premier et sa différence perceptuelle étant son mode de fonctionnement uniforme. Cependant, pour comprendre la relation des représentations avec elles-mêmes, sans répéter aléatoirement les mêmes termes d'une façon hermétiquement confuse, on tentera, comme avec l'axe idéologique, de figer le sens de certains mots.

<sup>231</sup> Bien qu'on ait partiellement expliqué la conception mystique par l'idée de "quantité d'âme", cette dernière ne voulait alors qu'exprimer le rapport proportionnel faisant qu'une entité puisse se croire meilleure que les autres, étant plus près de sa "vrai" nature. Ici, on parlera plutôt de la

façon faisant qu'une chose soit ce qu'elle est, peu importe sa "nature", et non en rapport à ses altérités.

<sup>232</sup> Voir Ricoeur, Paul, 1986, Du texte à l'action II, p.347.

<sup>233</sup> On entend ici que ces perspectives locales à portée restreinte pourront être vues, par une entité, comme des éléments d'utilité relative en elles-mêmes, dont la division serait alors superflue. Par exemple, le mécanicien pourra connaître et reconnaître que les pièces de son moteur sont constituées de particules minuscules (les atomes de la physique) mais, dans son champ d'utilité, il n'en tiendra pas compte. De même que le chauffeur d'autobus pourra voir dans le moteur complexe du mécanicien comme un seul bloc.

<sup>234</sup> En anglais, l'exemple serait plus éloquent puisque *hair* désigne autant le cheveu que la chevelure.

<sup>235</sup> Cette allusion à Max Stirner exprime bien que, toute représentation humaine de l'infini ne peut se faire que par assimilation du concept, soi-disant ouvert, à une notion impliquant la finitude. L'infini, peu importe la nature qu'on lui consent, ne peut être Un puisqu'il est indéfini. Or, toute notion numérale, on l'a vu avec 2+2, doit porter sur la représentation de choses de représentables pour être représentée. De ce fait, il ne pourra pas plus être multiple, et on revient donc au paradoxe impossible des absolus.

<sup>236</sup> Arbitrairement et relativement toujours. Comme simple désignation neutre sans "valeur" aucune ne lui étant attachée.

<sup>237</sup> Si la notion de conscience interdisait la représentation juste de l'Univers, une C.D.M. où l'atome serait plus grand que l'entité qui le conçoit, interdirait les notions de conscience et de volition pour cette entité.

<sup>238</sup> Il faut prendre ici un centre assez large pour en prendre la notion consciente d'être qui définit les choses en son sens littéral. Le point central "réel" sera effectivement relatif au degré de "précision" recherché par une C.D.M.

<sup>239</sup> On entend par-là, la conscience telle qu'elle se définit par le *cogito* cartésien.

<sup>240</sup> Il est en effet, peu de causes seront suffisamment "justes" pour qu'un individu leur sacrifie son existence. De plus, il y a fort à parier qu'au niveau collectif, si la démonstration irréfutable se présentait que la seule façon de sauver l'univers (même s'il était pris pour Dieu) était d'éliminer, en dedans d'une semaine, toute trace de l'humanité, autant physique que "spirituelle" (de "retourner" la conscience humaine à un néant sans paradis ou enfer, dans l'oubli le plus total de ce sacrifice), peu de gens y croiraient assez fermement pour vouloir appuyer sur le "bouton de la fin du monde". Ceux-là seraient d'ailleurs probablement enfermés au premier signe de "croyance", ne serait-ce que pour retarder d'une semaine l'inévitable destin funeste.

<sup>241</sup> Ce n'est pas exactement de la même façon, car Hegel ne retient que le mode d'opération de cette dialectique, et en transfère le contenu sur un axe polaire (du positif-négatif) représentant sa C.D.M. de la matière idéalisable comme tout idéo-cosmométrique se réalisant dans l'accomplissement historique de l'être reconnaissant sa finalité idéalement structurée. Pour ce qui est strictement de la forme, c'est néanmoins le modèle qui semble s'opérer sur le présent axe.

<sup>242</sup> À comprendre au sens strict d'étendue en deux dimensions, sans aucune connotation de finalité telle qu'on en trouve dans la notion de guide d'assemblage. L'idéologie «en général» étant une structure tridimensionnelle se constituant dans le temps, il ne saurait être question de finalité sans qu'il fut question d'au moins deux autres dimensions.

<sup>243</sup> On pourrait probablement aussi dire, comme Gadamer, des horizons.

<sup>244</sup> Althusser, Louis, 1976, Positions, p.127



<sup>245</sup> Au sens où elle ne cherche pas à créer une rivalité entre ses composantes. Certes, il y aura parfois des cas d'interprétation excentriques volontaires, mais il s'agira alors de démarches cherchant des utilités bien spécifiques, et celles-ci seront consciemment reconnues pour étant tout à fait relatives. Autrement, les excentricités ne relèveront pas d'une volonté consciente, et seront même le plus souvent un fait de la nécessité inconsciente du mode d'être de l'entité qui les créera.

<sup>246</sup> C'est-à-dire, en bref, qu'il s'agira du point que l'entité prendra pour principe même de son existence, dans la forme qu'elle donnera au monde de sa conception de celui-ci. Autrement dit, ce sera ce qu'elle s'attribuera elle-même comme identité "neutre et objective" mais, dans une projection idéale qu'elle fera d'elle-même, au-dessus du stricte plan idéo-cosmométrique. Ce sera le point de référence inconscient d'où partira toute analyse du monde tel que donné par sa représentation: Le «vouloir-vivre» non encore valorisé ontologiquement comme *cogito*.

<sup>247</sup> C'est ainsi qu'on appellera les perceptions/conceptions qu'une entité trouvera plausibles, possibles, voire agréables (elles peuvent aussi être irritantes, mais impossible à infirmer), sans pouvoir leur donner un parallèle idéologique assez consistant pour y voir une confirmation acceptable de son principe moteur, ou une infirmation assez solide pour la réprimer. De telles esthésies, induites volontairement (conçues) ou se produisant au hasard (perçues), seront alors intégrées à sa C.D.M. sans êtres nécessaires au maintien de l'intégrité de ce qu'elle considère constituer son être élémentaire.

<sup>248</sup> Le degré minimal de ce confort sera bien entendu celui de la simple survie de l'entité, en deçà duquel tout système, si logique et impératif soit-il, sera refusé. On voit donc le lien étroit qui existe entre le «vouloir-vivre» "ontologique" et la cosmométrie.

<sup>249</sup> Cette démonstration peut être de l'ordre de ce qu'on appelle une "preuve scientifique", mais on peut aussi parler d'une "maîtrise artistique" aux implications et applications plus sectorielles. En bref, il ne s'agit que de démontrer la possibilité d'utiliser les compétences qui découlent d'une conception pour fin de contrôle d'une forme quelconque de la matière spatio-temporelle universelle telle que perçue/conçue idéologiquement. Elle ne repose donc pas nécessairement sur la seule démonstration d'adéquation entre une interprétation de faits et les occurrences qu'elle suppose. Elle doit aussi, et surtout, permettre la poursuite des buts idéologiques admis par une C.D.M.

<sup>250</sup> Même les protozoaires doivent répondre à une telle logique cosmométrique. La paramécie et même l'amibe (considérée l'animal le plus primitif) démontrent qu'elles ont au moins une logique suffisante pour rechercher activement, et avec un certain succès, leur nourriture. On pourrait dire qu'elles ont donc une sorte de "conscience" d'avoir un intérieur à remplir (leur microcosme) et un extérieur où trouver de quoi faire le plein (leur macrocosme).

<sup>251</sup> Positions p.132-3

<sup>252</sup> Si on prend la description althusserienne de l'idéologisation, et qu'on l'applique sans distinction à la version marxiste d'une définition fortement politisée de l'idéologie, on semble faire une erreur analogue à celle de Hegel, de sous-estimer la nécessité conflictuelle de toute dialectique humaine.

<sup>253</sup> Jeu de mots sur l'expression anglaise "*chain of command*" désignant la voie hiérarchique militaire, combinée à l'idée de Commandements divins. On verra avec le niveau ontologique que l'idéal inavoué de tout principe idéologique est une telle forme d'esclavage dialectique hégélien donnant tout son sens à l'expression de Heidegger "*Le on* c'est la servitude", en ce qu'il définirait strictement des individus entièrement dévoués à "Léviathan" (ou "Borg") dont ils ne

seraient que des cellules sans volonté propre. Le tout, toujours pour l'obtention d'une liberté absolue...

<sup>254</sup>On enseigne toujours, en physique élémentaire, la conception révolue de l'atome de Rutherford. En philosophie, Platon est toujours à l'honneur. Le christianisme a conservé la tora juive (le pentateuque).

<sup>255</sup>On soulignera au passage que c'est là une constituante majeure du phénomène plus global qu'on appellera la «*sur-valorisation de l'inutile*».

<sup>256</sup>On suppose deux individus, dont un prétend que la prochaine proposition de l'autre sera fausse. Ce dernier proposant alors que le premier disait vrai, que reste-t-il de cette "vérité"?

<sup>257</sup> On pourrait parler ici de la "mentalité populaire" ou de la tendance socio-politique.

<sup>258</sup> C'est ce qui se produit normalement dans le cas des confédérations étatiques, mais cela peut se produire à tous les niveaux, y compris le plus large imaginable. On pensera par exemple à l'O.N.U.

<sup>259</sup>C'est une telle dichotomie sur l'inclusion/exclusion des passe-temps qui fait qu'on doive rétorquer à la boutade de Sartre que, si "[...] l'enfer c'est les autres" (1947, *Huis clos*, p.75), le paradis aussi!

<sup>260</sup>Dans certains cas, la Justice même peut ne pas être juste. Il s'en est trouvé, doit-on le rappeler, pour s'exclamer: "Credo quia absurdum"! Ce qui semble bien n'être que l'expression d'une révolte face à la nécessité ponctuelle reconnue par la mentalité populaire.

<sup>261</sup>Il peut être intéressant de souligner le déplacement étymologique de "*cause*-qui entraîne un effet" vers "*cause*-devoir de dévotion aveugle", ainsi que tous les déplacements de cette nature qui transfèrent un "*principe*-neutralité mécanique" en "*principe*-choix obligatoire [*sic!*] pour être" (ou "devoir").

<sup>262</sup>L'utilisation de ce terme très souvent teinté de religiosité n'est pas fortuite. On vise ici à exprimer le fait que tout principe pris pour absolu est un objet de culte fanatique dès qu'on met ses ouailles dans une situation de "faire ou mourir" (traduction littérale de l'expression anglaise "do or die") nécessitant qu'elles se dissocient en masse de l'entité s'y référant, ce principe fut-il scientifique, un dieu, ou même la "vie".

<sup>263</sup>Une élévation qui peut être technologique ou spirituelle, s'adressant aux entités plus ou moins complexes ou simples selon un cas déterminé par les paramètres du quadrant où se situe le référent de véridicité commun auquel se soumettent les individus constituant l'entité qui atteint un tel niveau "d'élévation".

<sup>264</sup>On peut effectivement faire une association libre entre le cosmométrique et le systémique, ainsi qu'une autre entre l'idéologique et l'organique. D'où l'hésitation à parler d'une réelle logique. La seconde relevant de l'idiosyncrasie, tout système s'y rapportant ne peut avoir de la logique que l'intransigeance de sa structure, sans avoir l'universalité qu'on lui souhaiterait.

<sup>265</sup>L'image du tentateur (ou de la tentatrice) est courante au niveau culturel. Elle met en garde les fidèles contre les "malheurs" venant par la soumission aux "sorciers" qui les tenteraient de dévier de la foi. Ces "malheurs" sont cependant rarement décrits au-delà de la "bête" qui, une fois écrasée, confirmera le Paradis. Les sorciers eux viennent le plus souvent qu'à être réhabilités.

<sup>266</sup>D'où on voit peut-être un peu mieux que c'est effectivement par contrôle de l'inverse de ce qu'elle prétend représenter qu'une entité domine les autres. Le tentateur étant antithétique du

principe idéologique, il représente en effet l'archétype de ce que l'on cherche à domestiquer. Le système étant une synthèse, la prétention de détenir un haut niveau du principe théique implique la détention au moins égale de l'antithèse, dont une prédominance rendrait le principe obsolète.

<sup>267</sup>"Si vous avez deux explications différentes mais aussi bonnes d'un même phénomène, vous choisissez la plus simple." cité in Sagan, Carl, 1997, *Contact*, p.226. Guillaume d'Occam fut lui-même excommunié de l'église catholique qui le considérait à l'époque hérétique, ce qui en fait, pour les catholiques (en particuliers les scientifiques), un bel exemple du "sorcier" réhabilité.

<sup>268</sup>On la dit relative car, si elle sert ici pour un individu, elle pourra aussi servir à des groupes ayant chacun des *êtres* individuels, mais se considérant une seule entité sociale dont le mode d'*être* collectif sera appelé *ontocosme*. Celui-ci, généralement inconscient ou «mal» conscient, ne sera pas partagé également entre les individus d'une même entité, mais leur *être* individuel y sera admis. Par contre un individu d'une autre entité sociale de même niveau ontologique pourrait avoir un ontocosme assez différent pour être ouvertement ostracisé ou même expulsé.

<sup>269</sup>C'est-à-dire qu'il existe une masse espace-temps synchronisé et symétrique à son ensemble qui capte des émissions énergétiques de matière idéalisable d'une façon dont la plupart semble n'avoir de répercussions immédiates que sur son propre mode énergétique (le «vouloir-vivre»), contrairement aux autres masses qu'elle capte ainsi qui apparaissent n'être influencées par ces émissions que lorsqu'elles les atteignent directement.

<sup>270</sup>Il s'agit encore d'une relation indifférenciée de perçue par lui et conçue pour lui.

<sup>271</sup>Ce n'est pas encore perçu comme étant une relation créée par lui mais plutôt au sens d'une relation établie entre la nature des qualités de l'*être* et celles de son milieu. En d'autres mots, l'*être* observe les qualités qu'il partage avec ce qui l'entoure.

<sup>272</sup>Le fait qu'elles soient incluses ou exclues de ce qu'il perçoit/conçoit comme lui ressemblant, de près ou de loin, fera en sorte que l'*être* les considère comme étant effectivement ce qu'elles lui apparaissent *être*, c'est-à-dire des choses lui étant ou non adressées. Il ne s'agit donc pas de la définition habituelle de l'*en-soi* des choses mais plutôt celle de l'*être* de l'individu (désormais entité, par sa conscience d'altérités, même mal définies) comme inconscient plus ou moins volitif. C'est néanmoins comme de réelles choses en-soi que l'entité les percevra.

<sup>273</sup>On voit ici toute la pertinence de l'expression "Le monde est ma représentation" de Schopenhauer.

<sup>274</sup>À prendre au sens mathématique d'abstraction de la positivité et de la négativité.

<sup>275</sup>Pas étonnant que ces astres, pourtant tout à fait banals au plan de l'universel actuel, aient été objets de culte pour certaines entités dont les conceptions universelles étaient plus restreintes.

<sup>276</sup>C'est-à-dire, les choses dont il est possible de recevoir des informations sensorielles (soit, d'en capter les qualités) de toutes les façons accessibles à la conscience (par tous les sens).

<sup>277</sup>Car s'il en découvre ainsi le mode d'*être* en tant qu'elles sont, il ignore toujours comment elles-mêmes se "sentent" ce qu'elles sont en tant qu'elles-mêmes. En fait, c'est là la façon kantienne de concevoir l'*en-soi*.

<sup>278</sup>Là où la science éprouve des difficultés d'unification entre ce qu'elle appelle effectivement le microcosme et le macrocosme, la mysticité en éprouve dans ce qui provoque la multiplication des groupes religieux au sein d'une même société, ou à un niveau plus régional le polythéisme, ce qui peut se poursuivre plus localement encore.

<sup>279</sup>Protagoras d'Abdère cité in 1964, Les penseurs grecs avant Socrate, p.204

<sup>280</sup> Qu'il soit dit en passant que cet axe sera le seul axe à prédominance idéologique à se développer de façon linéaire du point de vue de son entité génératrice (sans l'absolue nécessité d'une contrepartie qu'on y trouvera néanmoins).

<sup>281</sup>J'utilise ici la notation,  $|x|$ , pour signifier le sens mathématique. On pourra, en fait, voir une représentation "négative" de cet axe ontologique, cependant, celle-ci ne pourra être qu'imaginaire car son signifié concret apparaît difficilement représentable. La confrontation ontologique entre de réels "étants" intrinsèquement contraires ne pourrait effectivement se faire que d'une manière obscure, l'existence factuelle d'une "anti-volonté" étant théoriquement problématique dans l'univers perceptible (idéalisable) de nos quatre dimensions.

<sup>282</sup>Pour les formes de matière idéalisable dont le mode d'être n'est pas, ou très peu, conscient, cette égide est évidemment forcée sur elles. Pour les formes les plus conscientes, elle peut néanmoins être dite relativement forcée car, un contexte social impliquant une telle élévation ontologique demande de s'être d'abord soumis, ou d'avoir été soumis par la conjoncture spatio-temporelle, à des institutions normalisantes s'apparentant aux "*appareils idéologiques d'État*" décrits par Althusser (v. 1976, Positions, pp.79-137) qui conditionnent les individus à se faire une seconde nature de l'idéologie qui y prédomine.

<sup>283</sup> Cet éloignement du sommet ontologique figuré, puisque ce dernier référera en réalité à un point fixe arbitraire absolutisé dont on ignore la "position" véritable dans l'infini, se traduira plus généralement par une subdivision de plus en plus serrée de l'intervalle ontologique entre les points atomiques évalués par l'axe.

<sup>284</sup>On dira des choses, et des êtres plus idéologiquement "compactes", que la perception qu'ils auront de leur relation au reste du monde se limitera à la seule rigidité du mode d'existence qu'on en percevra, en ce que ce monde sera exclu d'une inertie volitive à laquelle on ne pourra avoir un accès immédiat. Ce qui est à dire que, pour les volontés limitées, leur ambition observable se limitera à être, sous la forme qu'on les percevra.

<sup>285</sup>On entend ici que le niveau de conscience/volonté supposé à ces formes de matière ne leur permette pas de s'adapter au principe promu par l'entité qui les observe et/ou juge.

<sup>286</sup> La notion d'être devient ici quelque peu discriminatoire, en ce qu'elle détermine l'appartenance des formes ponctuelles de la matière à une entité qui les évalue, sur la base d'une valeur ontologique arbitraire attribuée, on l'a vu, par l'abondance ou la rareté cosmométrique d'une qualité idéologique préférentielle.

<sup>287</sup>Référence à une anecdote où la misanthropie de Schopenhauer l'amena à déclarer un amour pour son chien croissant avec sa connaissance de l'être humain.

<sup>288</sup>Dans les sociétés closes, la définition correspondant à l'humanité est toujours synonyme de celle définissant son propre groupe. C'est aussi le cas dans les sociétés plus ouvertes, mais on y réfère plutôt à des attributs "supérieurs" de la nature humaine pour catégoriser ceux qui participent à des groupes (ou entités restreintes) différents du sien. Ainsi, l'hostilité de la tribu primaire envers le paria sous-humain et l'attitude paternaliste des colonisateurs, se transforme, dans les sociétés plus ouvertes, en ressentiment des entités relatives pour leurs équivalents idéo-cosmométriques et en philanthropie. Toutes ces positions n'ont cependant qu'un seul rôle: exprimer la supériorité des entités qui en font preuve sur celles qu'elles catégorisent.

<sup>289</sup>Une entité se croira justifiée d'assimiler les humains-atomes (ou atomos) à son principe par tous les moyens (du simple enseignement, jusqu'à la coercition), ceux-ci devant par nature être

capable d'en apercevoir la justesse. Ce qui n'est pas toujours le cas avec les formes inférieures de la matière.

<sup>290</sup>Généralement car, même pour ce qui est de la matière la plus brute, dès qu'on lui supposera une certaine complexité, que celle-ci lui vienne de son étendue ou d'une définition idéo-atomique impliquant une structure d'atomos élaborée, elle devra répondre à un minimum d'exigences pour conserver son statut "ontologique". La chaise par exemple, si un de ses pieds casse, sera facilement ramenée au niveau de déchet. L'exception à cela se trouve quand il est question de "choses" incluant l'entité de référence, alors, ou bien son référent sera mis en doute, ou encore un point intermédiaire sur la trajectoire menant de l'*être* minimal de cette entité et son référent sera mis en doute, mais jamais la structure logique de la hiérarchie ne sera remise en question, il est cependant trop tôt pour déjà traiter de telles occurrences.

<sup>291</sup> On entend ici, pour les formes considérées inférieures de conscience, telles qu'on les retrouve à des niveaux apparemment bien différents dans le règne animal, mais aussi dans la définition de la normalité admise par une entité.

<sup>292</sup>C'est d'ailleurs ce par quoi on a expliqué l'élévation du référent mystique, en termes de "quantité d'âme". On parle évidemment ici d'interprétations plus ou moins explicitement homocentriques des "sciences naturelles" qui observent le conditionnement apparent des formes inférieures de conscience (les choses, plantes, insectes, et animaux, autant que l'inconscient freudien et les centres de Gall (v. Engels, Friedrich, 1975, *Dialectique de la Nature*, p.58-9)), mais il est aussi question de l'animisme et de ses formes plus subtiles, comme l'astrologie, la cartomancie, et autres oracles.

<sup>293</sup> On parle alors aussi bien de statistiques prévisionnelles (allant de la gestion des ressources animales, au taux de croissance des populations) que de manipulation politique de "l'opinion publique".

<sup>294</sup>Wittgenstein, 1961, *Tractatus logico-philosophicus*, p.29.

<sup>295</sup>Il faut faire une mise en garde sur cette conception particulière de l'intentionnalité. Celle-ci ne sera pas nécessairement synonyme d'une volonté au sens volitif courant. Elle exprimera plutôt un mode d'existence totalement imaginaire, s'apparentant à la "Volonté" (*Wille*), telle que la concevait Schopenhauer, ou à un moteur Premier aristotélicien. On la prendra comme une neutralité profonde que ne pourrait qu'être l'allégresse d'exister indépendamment du *monde*, source de tous les maux, même en y participant. Ce sera par celle-ci, en tant qu'extension projetée de son «vouloir-vivre», qu'une entité se créera éventuellement ce qu'on a donné plus tôt comme étant des "valeurs".

<sup>296</sup>C'est-à-dire au sens où Freud fait la distinction entre la conscience et l'inconscient.

<sup>297</sup>En tant que moyenne des forces déterminant ses besoins, le point central (ou point zéro) d'une entité devra pouvoir se déplacer pour s'adapter (dans l'imaginaire) aux conditions réelles de son milieu esthétique infini et/ou aux exigences de son référent idéal. Cette "inexistence" est donc entendue au sens d'impossibilité de neutralité universelle consciente.

<sup>298</sup>Le simple fait d'en faire une évaluation "tridimensionnelle" suppose que l'entité évaluatrice ait une intention minimale, faisant en sorte que ce point zéro soit nécessairement sous-humain. S'il est pris pour supérieur à son entité, cela signifie simplement que c'est l'entité qui se croit désaxée. Mais c'est presque là une constante, et ce sont peut-être les égocentriques, qu'on dit le plus souvent désaxés, qui le sont le moins, ne s'illusionnant pas sur la nature de *leur* monde comme serviteur de l'ego des entités qu'ils composent.

<sup>299</sup>C'est d'ailleurs une partie du titre et de l'ouvrage original de Schopenhauer (Le Monde comme volonté et comme représentation) dont André Dez tire principalement les extraits constituant Le vouloir-vivre.

<sup>300</sup>On entend par cet *être* la notion du sentiment même de l'existence consciente.

<sup>301</sup>On a déjà dit que toute entité dont la conscience nécessite une C.D.M., si primitive fut-elle, ne peut se situer elle-même qu'en un centre imaginaire. Reste néanmoins qu'une entité, toute relative pourra-t-elle s'admettre, est toujours le centre du monde dans lequel elle se perçoit/conçoit exister car, c'est par où elle en a l'esthésie, même si le monde réel de l'existence spatio-temporelle ne peut avoir de centre réel hors duquel par où il est perçu/conçu.

<sup>302</sup>Cette position "d'articulation" entre la présence spatio-temporelle et l'existence idéologique, donnée ici aux Dasein, expliquerait peut-être la situation ambiguë faisant de Heidegger le père de l'existentialisme pour les uns, et un herméneute pour d'autres. Son étude du Dasein devait inévitablement l'amener à traiter au moins partiellement d'idéologie, de cosmométrie, et d'ontologie, sans nécessairement développer aucun de ces sujets à fond dans une perspective de l'idéologie «en général».

<sup>303</sup>Il apparaîtra tel à l'entité qui en jugera mais il ne sera pas réellement tel, même dans les cas où il le serait. C'est-à-dire que, étant, comme on l'a dit, généralement désaxée, une entité dont on concevrait son référent directement au-dessus d'elle (conception habituelle qu'elle aura d'elle-même) devrait nécessairement être d'une tendance quelconque, de sorte que son Antéchrist ne pourrait avoir de réelle existence que dans sa tendance opposée à la diagonale. On en prendra pour preuve la nécessité de transcender la valeur des plus simples esthésies (les perceptions sensorielles et les besoins organiques conceptualisés).

<sup>304</sup> Il ne pourrait demeurer comme possiblement admissible, en tant qu'éléments chargés intentionnellement (en "bien" comme en "mal"), que les deux points idéologiques définissant les extrêmes inaccessibles de ellipse périphérique de la cosmométrie des absolus. Ce qui créerait le paradoxe que les seules véritables volitions ne pourraient venir que de ce qui est manifestement sans intention concevable, et que les "forces" prétendues du bien et du mal ne pourraient être que totalement neutres ou arbitraires. Ainsi, les seules "choses" qu'on pourrait prétendre bien ou mal seraient celles qu'on ne saurait pas pouvoir exister, et par ce fait qu'on ne pourrait catégoriser. Cela irait à l'encontre de tous schèmes idéologiques dont on sait pourtant qu'ils existent.

<sup>305</sup>C'est probablement pourquoi toute religion (fut-elle scientifique) conçoit son mal comme étant sensiblement moins puissant que son bien et aboutit toujours à un happy end. Quel pouvoir de persuasion (car c'est bien à quoi servent les intentionnalités transcendantes) pourrait avoir un "absolu" promis à sa propre perte?

<sup>306</sup>On verra qu'il peut y avoir plusieurs modèles systémiques, lesquels, lorsqu'en conflit, ne seront jamais des reflets l'un de l'autre, mais des inversions systématiques faisant en sorte que le "devant" devienne "l'arrière", que le "haut" devienne le "bas", que la "droite" devienne la "gauche". Bref, il s'agira d'une inversion systémique dépassant toute analogie optique qu'on pourrait donner.

<sup>307</sup>Ce néologisme vise à éviter la connotation péjorative trop facilement associée au terme "discriminatoire", tout en augmentant les implications qu'aurait l'utilisation de termes plus faibles comme "discriminant" ou "diacritique". Cet adjectif tente en effet de refléter l'effet d'une attitude tautologique inconsciente et ne peut avoir les mêmes implications ontologiques qu'un discriminant logique "neutre" ou qu'une diacritique normative. Il s'agit, en effet, plutôt d'une question de choix assez instinctifs.

<sup>308</sup>C'est-à-dire, comme déterminé ou, comme déterminant. Comme effet, ou comme cause. Le tout, dans une relation dont la pertinence locale sera déterminée par des enjeux dont la spécificité participera d'une infinité de tautologies l'incluant et y étant incluses.

<sup>309</sup>On profitera d'une porte ouverte par Wittgenstein (peut-être dans un élan excessif résultant du constat d'impossibilité concrète d'application universelle de sa logique formelle) sur une valeur théorique pertinente des mots de tous les jours. Nulle définition ne semble effectivement mieux pouvoir représenter une entité que les mots que lui attribuent les individus qui s'y identifient comme en étant composants. La définition d'une tautologie ne pourrait de toute façon être qu'une fastidieuse suite de métaphores et de métonymies sur les ressemblances et différences soulignant l'identité d'une désignation à son nom.

<sup>310</sup>Engels, Friedrich, 1975, *Dialectique de la Nature*, p.65

<sup>311</sup>Il semble prudent de réitérer la mise en garde sur la possible confusion terminologique, bien que cela ait déjà été fait lors de la description d'une région idéologique qu'on a aussi baptisée "scientifique". Cette dernière désignait les qualités "mécaniques" qu'on attribuait aux esthésies empiriques, tandis qu'ici il s'agit plutôt d'une "mécanique" de l'attitude empirique d'abord nécessaire à constituer une C.D.M. et une "mentalité" (au sens où Michel Vovelle l'entend) qui soient viables (et aussi vivables), mais qu'on verra évoluer vers quelque chose de bien différent.

<sup>312</sup> Une hallucination, par exemple, mais ce pourrait aussi être une hérésie, ou n'importe quelle autre référence n'étant pas conforme à la sienne.

<sup>313</sup> On fait ici allusion aux concepts absolus refusés sur l'axe idéologique, c'est-à-dire la "matière brute" (l'espace atemporel) et "l'idée pure" (le temps a-spatial).

<sup>314</sup>On pense ici, bien entendu, au matérialisme vulgaire des idéalistes proto-scientifiques (celui associé au capitalisme), mais aussi aux matérialismes scientifiques, associés aux socialistes plus ou moins marxistes dans lesquels les premiers (les capitalistes) voudraient bien voir l'archétype "communiste".

<sup>315</sup>N'entend-on pas parfois la vieille maxime anglaise: "mind over matter".

<sup>316</sup>Les mystiques ne peuvent nier l'efficacité de la science en certains domaines utiles au bien-être humain, pas plus que les scientifiques ne peuvent nier l'existence de principes qui dépassent leur compréhension. De même, les atomistes de ces positions ne peuvent nier qu'en deçà de leur atome peut exister un "liant" formant un universel indifférencié, comme les holistes de même acabit doivent reconnaître que l'univers apparaît bien hétérogène. Cela, qui ne compte pas encore qu'il est impossible de survivre par un seul principe, cause qu'on doive au moins admettre la possibilité de l'opposé de ses convictions, tant qu'il n'affecte pas sa survie.

<sup>317</sup>Il faut entendre ici une volonté au sens plus "vulgaire" (Schopenhauer utilise d'ailleurs le terme allemand "*willkür*") de «vouloir-vivre».

<sup>318</sup> À entendre au sens poétique car, on prétend depuis le début que l'Univers réel n'est que "tons de gris", différenciés seulement par l'arbitraire relatif de qui l'observe.

<sup>319</sup> Par opposition à la réponse nécessaire d'un simple état qui, en-soi, équivaut à un principe autonome de réalité, ne nécessitant aucune théorisation pour être constaté. Ce qu'on appelle des «forces», ou des «lois universelles», ne décrivent en effet rien de précis, et n'influencent aucunement ce sur quoi elles s'appliquent. La seule façon de les réformer est de changer leurs structures, car il est impossible de conditionner leurs objets à de nouvelles règles. On peut donc conclure que ses «forces» et «lois» s'équivaudront toutes, en tant que symboles d'ignorance, dans la mesure de leur efficacité relative à "valoriser" des neutralités.

<sup>320</sup>Ce tribut ne sera en fait que le produit d'une scotomisation du caractère *ad hoc* du schème réifié qui servira de principe aux diverses entités, mais il sera néanmoins pris par les entités comme une confirmation supplémentaire de la validité de tous leurs référents synthétiques pris comme absolus. En tant qu'on suppose l'esthésie minimale du monde comme étant à peu près semblable chez toutes les formes de conscience se faisant une représentation de ce qui leur est extérieur, il sera normal qu'une telle représentation soit admise par ces consciences, puisqu'elle en sera la souche commune permettant une évaluation plus sophistiquée dudit monde.

<sup>321</sup> On pensera, par exemple, aux plantes "domestiques" incluses au plus près du centre ontologique de la C.D.M. Si celles-ci sont laissées à elles-mêmes et ne reçoivent aucun soin, elles retourneront rapidement à un état sauvage qui leur fera perdre une grande partie des attributs idéo-cosmométriques les faisant considérer plus ontologiquement valorisées. En retour de cette "soumission" aux principes en faisant des objets domestiques, ces plantes peuvent cependant "s'attendre" à recevoir des avantages qu'elles n'auraient pas nécessairement suivant leurs besoins si elles avaient été laissées à leur état de nature.

<sup>322</sup> Il peut s'agir d'une "raison" très mécanique (la raison du plus fort), comme d'un acte de pensée un peu plus "réfléchi" assimilable au conditionnement associatif.

<sup>323</sup> Ces facteurs seront d'abord involontaire (la pluie par exemple) mais, ils pourront devenir objets de "persuasion" que des volontés plus élevées utiliseront éventuellement pour contrôler cette inertie végétale.

<sup>324</sup>Cette faculté sera d'ailleurs leur mode propre d'inertie.

<sup>325</sup>Allusion à "l'effet papillon" de Stephen Hawking qui dit qu'une tempête tropicale pourrait très bien être le résultat d'une chaîne de surdétermination dont l'origine serait le simple battement d'aile d'un papillon à des milliers de kilomètres de là. On veut bien entendu signifier ainsi que les plus importants changements quant au référent de véridicité peuvent très bien tirer leur origine de niveaux apparemment anodins.

<sup>326</sup>Cette dialectique se verra sur un axe historiométrique, qui reste à définir. L'ontologie semblera y fonctionner sur le mode d'une dialectique idéologique «en général» qu'on dira ondulatoire, par opposition au mode corpusculaire de l'idéologie dont elle est plus ou moins consciemment un produit imaginaire.

<sup>327</sup> Il s'agit bien entendu des tendances définies comme quadrants du plan idéo-cosmométrique.

<sup>328</sup>Toutes les attitudes pourront se trouver de plusieurs façons différentes. Ainsi, le fanatisme peut s'exprimer par une dictature telle qu'on la décrira ici, mais elle peut aussi prendre la forme d'un intégrisme terroriste, d'un suicide kamikaze, etc. Tout dépendra de la position ontologique relative de l'entité fanatique. De plus, il faut noter que ces impressions pourront être amplifiées ou atténuées, dépendant qu'elles se trouvent au sein d'une même entité complexe, ou qu'on les observe chez une entité relative rivale.

<sup>329</sup>On voit d'habitude le fanatisme s'installer sur la base d'une connaissance intuitive, d'une "révélation", qui ne s'apparente à aucun processus intellectuel. Un tel sentiment viscéral, serait-il aussi simple que le «vouloir-vivre» lui-même, sera en effet pratiquement impossible à infirmer, qu'il soit ou non plausible. D'où on comprendra qu'il soit possible, en partant d'une prémisse semblable, de tomber dans cette forme chronique de paranoïa.

<sup>330</sup>Une telle attitude, assimilable à celle de tous les chefs charismatiques, pourra cependant (et aura le plus souvent) un effet contraire chez leurs ouailles. Elles y verront une abnégation si



totale de leur inspireur, que celui-ci aura pour eux une aura surnaturelle, confirmant à leurs yeux le statut de supériorité qu'il se sera pourtant, au départ, lui-même attribué.

<sup>331</sup> Apposer une antenne de téléphone cellulaire sur la lunette arrière de son véhicule donnera peut-être l'impression à un individu de passer pour quelqu'un d'important aux yeux de ses pairs, mais il n'aura pas pour autant une meilleure communication qu'eux avec son gérant de banque.

<sup>332</sup> Les autorités du Vatican, un des derniers remparts d'un créationnisme rigide, ayant fini par accepter la plausibilité du darwinisme, on devrait pouvoir s'en faire un indice sans s'aliéner une majorité de chrétiens.

<sup>333</sup> On pensera à toutes les positions "sociales" qui placeront leur "vérité" en un point où même le «vouloir-vivre» humain (ce qui peut parfois signifier le "vouloir-mourir") aura une valeur inférieure à celui des animaux, ou même de certaines "choses".

<sup>334</sup> Ce qui peut se produire (et se produit souvent) par la simple inaptitude à en comprendre le mode d'être effectif. Ce peut cependant aussi venir d'un total manque d'expériences esthésiques de phénomènes rapportés, qu'ils soient réels ou imaginaires.

<sup>335</sup> En termes marxistes, c'est le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange.

<sup>336</sup> À entendre autant au sens de conventionnel qu'au sens de banal.

<sup>337</sup> Il sera en fait question, d'une façon perceptible, d'une élévation des limites du degré scientifique de l'ontologie. De sorte que des prédictions soient plus facilement possibles sur des formes de matière naguère imprévisibles, permettant aux gardiens du principe de doser plus précisément l'investissement à faire pour tirer leur potentiel jouissif.

<sup>338</sup> Par exemple, les bêtes de somme ne relèvent pas naturellement du niveau strictement scientifique, mais la considération qu'on aura pour elles dans un principe industriel primitif sera pratiquement limitée à leur travail effectif. De même, pour un principe industriel plus complexe, l'être humain pourra ne signifier que sa force de travail, et devenir tout à fait remplaçable.

<sup>339</sup> Marx, Karl, 1963, *Oeuvres choisies* (tome I), p.39. On notera que remise dans son contexte, cet "opium du peuple" prend plus que la valeur lui donnant sa "vertu dormitive", elle doit aussi servir de consolation aux "patates irlandaises", c'est-à-dire qu'en plus d'apaiser des besoins et désirs, elle doit aussi valoriser une certaine modération des ambitions, même de la part de ceux qui opèrent sa promotion faussement désintéressée.

<sup>340</sup> Par ce terme, on entend les formes de matière auxquelles on attribue généralement une forme quelconque d'intelligence par ce, que chacune de ses fractions autonomes sont capable de pourvoir à leurs propres besoins d'individualité.

<sup>341</sup> Il n'est pas nécessaire de voir ici la connotation péjorative du terme, quoique ce sera nécessairement le sens qu'il prendra quand il sera question des relations entre entités analogues.

<sup>342</sup> On a déjà sous-entendu qu'il ne s'agissait pas nécessairement d'être humains comme tels, mais plutôt d'un assemblage autonome de certaines qualités qu'on trouve généralement dans l'humain, et qui sont valorisées par celui-ci. C'est aussi ce qui distinguera la bête de somme de l'animal de compagnie.

<sup>343</sup> L'expression "écart de conduite" prend ici un sens plus compréhensible que dans son inconscient ("traditionnel") usage courant.

<sup>344</sup> Rappelons, ce qui a déjà été suggéré, que l'inconscient freudien cherche à atténuer l'anxiété de l'ignorance spatio-temporelle, en rendant prévisibles les objets sur lesquels on ne peut tirer

de constante de leurs comportements. Si parfois les mécanismes de "déplacement" et de "condensation" (ou "ritualisation") n'ont qu'une valeur symbolique (par exemple, dans les cas de rarissimes cataclysmes naturels), ils ont le plus souvent pour objet de rendre prévisibles les comportements normalement imprévisibles de la matière relativement consciente qu'on côtoie régulièrement, en lui dictant une ligne de conduite "correcte".

<sup>345</sup>Ce pouvoir qui se limitait à l'action physique dans les cas référant strictement à la strate scientifique, devient réellement, on le voit, une question politique lorsqu'il porte sur des choses plus dépendantes de ce qui leur est extérieur pour se perpétuer.

<sup>346</sup> On voudra bien éviter de voir ici un accès de puritanisme déplacé. Si on prend la perpétuation des qualités propre de son être comme objectif inconscient des entités, et que cette perpétuation se trouve chez les individus dans le comportement associé à la procréation, on est forcé d'admettre que l'échange de services sexuels pour de l'argent est en fait, pour l'individu dispensateur dudit service, une négation de son droit de choix des caractéristiques esthétiques recherchées dans un partenaire co-géniteur de sa progéniture. Pour la prostitution homosexuelle, la motivation à contourner sera quelque peu différente, mais le résultat sera néanmoins le même: Une abstinence d'exercer un droit de choix, en échange d'un objet favorisant une inertie partielle en d'autres domaines.

<sup>347</sup> Cette "corruption" n'est cependant jamais considérée telle par l'entité "corrompue" puisque le choix contre-inertiel qu'elle suppose serait alors fait selon une échelle de valeur la transcendant.

<sup>348</sup> Au sens restreint comme plus général.

<sup>349</sup> L'utilisation d'un tel terme péjoratif se veut plus sarcastique envers ceux qui l'attribuent que pour ceux qui s'en retrouvent affublés.

<sup>350</sup> Nietzsche, Friedrich, 1974, *Crépuscule des idoles*, p.128

<sup>351</sup> C'est-à-dire qu'on a ici affaire à une forme de rationalisation justifiant une coupure sélective de l'identification avec une entité relative qui pourrait éventuellement souffrir de ses choix en matière d'actions (ou d'omissions). Cette «négation de la négation» caractérisant le mode humain de conscience laisse supposer que, en imaginant une réelle "intelligence artificielle", si celle-ci se voulait aussi humaine que possible, les lois d'Asimov ne pourraient être d'aucune utilité.

<sup>352</sup> On parle de ceux pour qui le symbole d'un principe sera suffisant, en lui-même, pour remplir les aspirations les plus pressantes de leur idéal inertiel. On pensera donc plus particulièrement à une élite "possédant" le symbole principal de la C.D.M. la plus générale, en quantité suffisante pour leur rendre étrangers les "besoins" de ceux qui sont sous la strate légale.

<sup>353</sup> Puisqu'on dit que la plupart des besoins et désirs peuvent se troquer contre l'élément symbolisant le principe, on peut conclure qu'un état si près de l'inertie idéale d'une entité relative suppose une quasi-équivalence entre son inertie idéale et le principe de la C.D.M. générale à laquelle elle s'identifie. Donc, on ne pourra assister qu'à une "sursaturation" quasi-monopolistique en quantité détenue par celle-ci de l'élément symbolisant le principe.

<sup>354</sup> De nos jours, cette rationalisation au sens psychologique semble être ouvertement déclarée par une entité sociale globalisante qui en fait son enjeu premier au plan économique.

<sup>355</sup> On entend par-là que les niveaux supérieurs de la "justice" légale perdra de vue la réalité de leurs bases scientifiques et morales, pour ne s'occuper que de préserver leurs propres structures.

---

<sup>356</sup>En menaçant de changer les règles réifiées, certes, mais aussi en donnant un exemple de non-conformité qui pourra devenir objet de fascination pour la masse formant la base du groupe en question. À tout le moins, de tels "mauvais" exemples feraient jurisprudence.

<sup>357</sup> C'est-à-dire, ceux dont le monde idéal est le plus réalisé.

<sup>358</sup>On soulignera au passage que ces moyens semblent bien refléter la tendance idéologique d'une entité relative dans le rapport presque antithétique qu'ils entretiennent avec le principe de celle-ci. C'est-à-dire qu'une entité "scientifique" au principe substantiel (physique) tendra vers des moyens visant particulièrement le contrôle des essences (le facteur temporel) et vice versa.

<sup>359</sup>Ces appareils que la conception marxiste donnait comme faisant partie de deux catégories différentes, dès lors qu'on leur suppose un mode d'action synarchique, ne peuvent plus être considérés aussi distincts les uns des autres puisque, dans la mesure où le prestige ontologique des détenteurs "privés" des appareils idéologiques ne pourra structurellement s'insurger contre le principe de leur entité de référence qu'en deçà du niveau ayant permis leur propre prestige, ils ne pourront être qu'une extension de l'inertie du principe, au même titre que l'appareil de répression. Althusser a d'ailleurs bien noté que la distinction entre le "privé" et le "public" était artificielle.

<sup>360</sup>C'est-à-dire que, une fois qu'on élimine la dimension du symbole monétaire capitaliste utilisé traditionnellement par les marxistes, il ne reste de distinction entre les domaines privé et public que le pouvoir effectif de ceux dont l'influence permet qu'ils atteignent une inertie ontologique plus ou moins conforme à leurs C.D.M. idéales respectives. Donc, le domaine privé, même s'il concerne le "bien public", se mesurera à la facilité des individus d'obtenir leurs volontés en ce qui a trait à leurs intérêts immédiats.

<sup>361</sup> Dans certains cas, à l'intérieur de C.D.M. où le principe sera surélevé à l'extrême, ramenant du coup la définition de l'être morale à un niveau plus primaire, on pourra même s'arroger le droit de disposer d'un fautif comme on le ferait d'une chose défectueuse. La peine de mort est le plus drastique exemple qu'on peut donner.

<sup>362</sup> Par extension, les actions des fautifs devront donner l'impression de menacer l'inertie du commun des conjoints sociaux.

<sup>363</sup>L'exposition est des plus importantes. C'est d'ailleurs pourquoi on entoure les procès d'autant d'apparats. Il faut que le magistrat ait une apparence magistrale, tandis que l'accusé doit avoir un air retors. On ne retrouvera cependant pas ce genre de formalisme pour les causes dont le plaignant serait sans prestige.

<sup>364</sup>On ne tiendra en effet compte que d'une partie de la surdétermination universelle menant à "l'ordre" tel qu'il apparaît à un groupe, sans pousser le raisonnement jusqu'à l'origine de ce qui place les uns en meilleure position que les autres. Ainsi, la plus banale offense d'un quidam contre une institution reconnue sera normalement plus sévèrement punie que celle d'une institution envers le commun des conjoints sociaux, même si le quidam en question agissait par la nécessité d'une situation provoquée par ladite institution.

<sup>365</sup>Émile Henry était un anarchiste Français (1872-1894) dont les paroles nous sont parvenues principalement par le concierge de la prison où il fut enfermé, après avoir placé une bombe sur la place publique, par simple écœurement des règles sociales. Cité in Guérin, Daniel, 1973, Ni Dieu, Ni maître, vol.3, p.63.

<sup>366</sup>L'envie est en effet une forme de sentiment d'injustice, de n'avoir pas ce à quoi d'autre, face à qui on ne se sent pas ontologiquement inférieur, ont un accès privilégié et exclusif, sans avoir

rien de particulier pour l'obtenir. Dans certains cas, l'envie qu'on pourra avoir pour l'un poussera à commettre un crime envers un tiers (par exemple, dans le vandalisme ou dans les petits cambriolages), mais un tel "déplacement" sera la répétition de l'interprétation plus ou moins juste du "criminel" sur la façon dont celui qui fait son envie est parvenue où il est. C'est-à-dire, l'utilisation de ses "inférieurs" ontologique (selon sa propre C.D.M.).

<sup>367</sup> En réalité, on voit bien que c'est plutôt en raison du principe de la C.D.M. la plus générale que s'établit la hiérarchie sociale mais, notre révision du "Rasoir d'Occam" s'appliquant aussi ici, le ressentiment d'une entité face à une "injustice" ne sera généralement ressenti qu'envers le principe relatif étant au niveau ontologique minimum pour atteindre sa propre inertie idéale, c'est-à-dire, envers ceux possédant le moins (mais en possédant tout de même d'une façon jugée exagérée) de l'objet de son désir. Bref, ce ressentiment inertiel s'adressera au niveau pour lequel il y aurait le moins d'effort à faire pour l'atteindre.

<sup>368</sup> N'entend-on pas dire que, pour certaines entités itinérantes (du clochard jusqu'aux Romanichels), c'est par refus de conformité à leur cadre social supérieur qu'ils "choisissent" leur mode de vie contraignant? Ce "choix" les forces aussi à subir la contrainte des peines attachées au non-respect des règles de ceux qu'ils côtoient, même en matière ce qui est essentiel à la survie. Le clochard ira en prison, même si son vol d'une miche de pain se justifiait par le fait qu'il n'ait pas mangé depuis trois jours.

<sup>369</sup> Une sorte de népotisme "naturel" fera en sorte que la prédisposition à remplir les rituels légaux rattachés au principe viendra plus normalement par "hérédité" patrimoniale et culturelle que par l'acquisition "génétiquement" justifiée d'un meilleur statut ontologique.

<sup>370</sup> Outre l'assistance sociale, qui est de toute façon attribuée à l'État plus qu'aux individus qui y contribuent, les imposantes donations des "dignitaires", pour des œuvres de "charités", sont normalement faites avec bien plus d'éclat que celles du citoyen ordinaire. Pourtant, proportionnellement, elles sont relativement beaucoup plus vides de conséquences pour l'entité donatrice que celles du second. Les grands donateurs tirent même, le plus souvent, des avantages directs (tout aussi disproportionnés) de tels gestes "désintéressés".

<sup>371</sup> C'est normalement ce qui attend tout principe devenu absolu par sa réification excessive, car ceux qui le vénèrent (et qui ont donc les rennes de la communauté où il est référent) se coupent tellement de la base de leur groupe global, qu'ils viennent qu'à placer le "bien" de leur principe au-dessus du "bien-être" le plus minimal auquel sont en droit de s'attendre les commettants les moins influents de celui-ci. De sorte qu'un mépris ironique s'installe à l'égard des gardiens du principe (lequel restera néanmoins référent, quoique sous une forme plus vague et moins tangiblement réifiée).

<sup>372</sup> Il s'agit bien entendu d'une allusion sarcastique à l'image imaginaire du "Père Noël", qui représente bien la nature réelle de tout principe absolu par ses promesses de cadeaux pour les enfants "sages", combinée à la jalousie dissimulée derrière l'expression méprisante "fils à papa".

<sup>373</sup> Cela supposerait une flexibilité hiérarchique reposant sur l'adaptabilité du principe plutôt que sur celle des individus s'y référant. Or, un principe étant symbole de stabilité universelle, il ne remplirait plus son rôle premier.

<sup>374</sup> On notera au passage que cette éducation est ce qui rend les individus "biens élevés", mais qu'on entend ici, autant l'élévation ontologique du patrimoine matériel (spatial), que "l'élevage" du conditionnement culturel (temporel).

<sup>375</sup> On dit ici la lutte des classes horizontale car, contrairement à la conception marxiste traditionnelle qui en fait strictement une lutte pour le pouvoir de l'élévation ontologique, on insiste sur le fait que cette lutte propose aussi des changements quant à la nature idéo-cosmométrique du référent social suprême qui y deviendra l'enjeu politique.

<sup>376</sup> C'est-à-dire, au sein des strates ontologiques elles-mêmes.

<sup>377</sup> Il s'agira une fois de plus de l'application idéologique du "Rasoir d'Occam" revu et corrigé, c'est-à-dire, l'obtention d'un maximum "économique" pour une contribution "idéologique" minimum en fonction d'une utilité particulière recherchée. En période de misère élémentaire, la soumission à un principe commun également imparfait pour tous, peut effectivement s'avérer plus rentable que la compétition, tandis qu'une fois les besoins primaires comblés, la rareté croissante d'éléments de plaisir de plus en plus spécifiques rendra la rigidité principielle proportionnellement plus sûre pour leur obtention.

<sup>378</sup> Engels, Friedrich, 1975, Dialectique de la Nature, p.215. Cette constatation de Engels peut aussi être inversée.

<sup>379</sup> À partir de tels modèles, on arrive relativement sûrement à prédire des comportements humains primaires au niveau individuel ou à propos de groupes relativement restreints mais, dès qu'on parle de comportements plus complexes et/ou de groupes plus larges, les théories bidimensionnelles et tridimensionnelles de l'idéologie deviennent relativement inaptes à de telles prédictions.

<sup>380</sup> On parle ici du "temps réel" qu'on suppose à l'éternité de l'Univers, lequel temps, pour plusieurs raisons déjà mentionnées ne peut être évalué d'une manière faisant appel à un référent idéo-cosmométrique fixe.

<sup>381</sup> On considère en effet que la plupart des ouvrages de philosophie, sinon tous, traitent de la question de l'Idéologie, d'une façon n'étant le plus souvent obscurcies que par un vocabulaire ésotérique qui n'est pas toujours à jour. N'a-t-on pas d'ailleurs déjà vu que la région idéologique qu'on a définie comme "philosophique" se veut la plus "centrale" (relativement parlant) d'une C.D.M. et que comme telle, elle pourrait très bien constituer une C.D.M. viable en-soi (à condition de ne pas trop élever son référent ontologique). On pourrait aussi dire que toute C.D.M. est la région philosophique, qui s'ignore, d'une C.D.M. plus vaste. Bref, on pourra considérer un grand nombre de théories philosophiques, parmi celles ne voyant pas l'Idéologie comme leur objet d'étude, comme étant des théories intuitives de l'Idéologie.

<sup>382</sup> Nietzsche, Friedrich, 1974, Crépuscule des idoles, p.41

<sup>383</sup> En fait, Althusser affirmait déjà qu'il n'existait pas de différence significative entre le domaine privé et celui dit public. Il insinuait cependant que la domination à laquelle ils contribuent, était le but même d'une lutte de classes sans objectif significatif, outre celui du pouvoir, comme telle, et des avantages que celui-ci donne. Dans sa conception, un regard scientifique devait révéler cette supercherie, et du coup, éliminer les motivations agoniques des entités sociales. On prétendra plutôt que ce "regard scientifique" n'est qu'un argument idéologique supplémentaire dans la lutte "horizontale" des classes.

<sup>384</sup> Le terme, entre guillemets, est pris au sens où Engels l'utilise (in Dialectique de la Nature), c'est-à-dire comme un concept fourre-tout servant à baptiser les ensembles énergétiques dont on ne peut expliquer la récurrence qu'ils provoquent sur les atomes esthésiques, qu'en référant à la récurrence elle-même comme ensemble. On croit ainsi naïvement pouvoir harnacher l'inconnu mais, en réalité, c'est bien plus la volonté humaine qui se soumet au "karma" que lui réserve le principe reconnu de sa C.D.M.

<sup>385</sup> On rejoint là-dessus, l'idée de Proudhon, qui dit que tout "gouvernement" est nécessairement établi au nom d'un absolu dont l'instigateur se croit le meilleur représentant.

<sup>386</sup> Le bonheur universel étant lui-même le parangon d'un tel archétype vague.

<sup>387</sup> Définies sur le plan idéo-cosmométrique comme étant des orientations Micro-spatiale, onto-spatiale, macro-spatiale, micro-ontologique, égo-ontologique, macro-ontologique, micro-temporelle, onto-temporelle, et macro-temporelle.

<sup>388</sup> On l'a déjà dit à plusieurs reprises, la neutralité absolue est rendue impossible, d'une part, par la nature des entités elles-mêmes qui chercheront toujours à atteindre un mode plus "parfait" de ce qu'elles considèrent être leur inertie, et d'autre part, par la nature quantique de l'histoire de ses entités.

<sup>389</sup> L'utilisation d'une telle dénomination ne cherche nullement à confiner le phénomène "d'absolutisation" au seul cadre religieux. Elle cherche plutôt à souligner son caractère fanatique, c'est-à-dire, à mettre en évidence l'acte de foi impliquée dans l'élévation, somme toute sans fondement, d'un référent aussi vague que ce qui sert de principe aux groupes sociaux, au rang de credo universel. Un peu comme chez Nietzsche, le «prêtre» sera un type de personnalité.

<sup>390</sup> Ce soutien peut parfois se faire de façon détournée, voire rhétorique ou même démagogique, dans des discours allant jusqu'à la critique apparente du principe dont il est question. Cependant, même la critique se fera involontairement promotrice dudit principe, en supposant que c'est son interprétation qui fait défaut, et non sa nature.

<sup>391</sup> On doit donc penser, une fois de plus, à l'instar de Proudhon, que tout système est une forme de totalitarisme. On ne reconnaît encore officiellement que la nature totalitaire ou "intégriste" des régimes où l'Idéologie dicte les normes de la vie physique, mais en y regardant bien, on doit s'apercevoir que le "monde libre" est soumis au même "intégrisme". Il a la particularité d'avoir "la tête en haut", comme dirait Marx, mais il a les mêmes conséquences "dictatoriales" puisqu'il reste application uniforme de préférences régionales (physiques, plutôt qu'idéologiques).

<sup>392</sup> Cette image cherche à joindre l'idée de la structure hiérarchique pyramidale (ou conique) du corps social à celle des "poupées russes" s'emboîtant l'une dans l'autre.

<sup>393</sup> On a déjà dit que c'est là l'objet de toute science, sur une échelle temporelle relative aux choses observées et à leur état souhaité.

<sup>394</sup> Le principe d'Heisenberg est dit «principe d'incertitude». Ce nom lui-même est suffisant pour exprimer qu'il ne s'agit pas ici d'un absolu comparable à ceux qu'on a décrit plus tôt. Il est plutôt question d'un principe analogue à celui déclaré dès le début de cet ouvrage, c'est-à-dire que toutes les propositions explicatives peuvent être valables pour justifier un état particulier des choses du "monde".

<sup>395</sup> Il est à noter que le mot «état» a une signification strictement "statique" dans la théorie quantique traditionnelle, puisque celle-ci touche principalement le domaine scientifique (au niveau de la strate scientifique) de la physique, mais notre transposition de cette théorie dans le cadre de l'Idéologie rendra possible une interprétation du mot en son sens "étatique".

<sup>396</sup> Par ailleurs, les prédictions faites de telles applications "logique" (inférence, récurrence) sera toujours exprimée en pourcentage de probabilité.

<sup>397</sup> On peut en effet associer la main au contrôle direct de la matière brute, et le cerveau au contrôle du temps (ou de "l'idée pure").

<sup>398</sup> Si on en fait une question de probabilité, il n'y a que deux solutions à cette équation: La main est le point d'origine, ou le cerveau l'est. Cependant, aucune de ces positions ne semble avoir une portée qui donnerait un avantage décisif à une position idéaliste ou matérialiste (au sens vulgaire). On peut donc dire qu'elle comporte un élément de neutralité relative (à la référence humaine) analogue à celui des mathématiques.

<sup>399</sup> Althusser prétend, rappelons-le, que l'Idéologie (en général) n'a pas d'histoire parce que celle-ci serait hors d'elle, tandis que les idéologies ont leur histoire. (1976, Position, pp.111-114)

<sup>400</sup> Ici, la minuscule cherche à banaliser relativement le concept historique comme un simple écoulement du temps non arbitraire, contrairement à la majuscule qui ironisera sur la conception idéologique pompeusement figée d'un temps qu'on croit pouvoir contrôler en lui assignant des paramètres définis par les intérêts de principes préférentiels.

<sup>401</sup> C'est-à-dire, d'une façon dessinant la forme approximative du cheminement humain sur le plan indéterminé de l'existence universelle.

<sup>402</sup> Il sera donc assimilable aux théories de l'École de Francfort et aux autres démarches analogues.

<sup>403</sup> C'est possiblement pourquoi Althusser n'a jamais pu compléter sa plus qu'admirable "esquisse". Il cherchait peut-être trop à inclure les "aléas" du "temps réel" dans la perspective marxiste du matérialisme historique rigide. Ce qui pourrait aussi être partiellement la raison des polémiques sur sa théorie, parce qu'on aurait aperçu, chez les plus fervents marxistes, un appel éventuellement inévitable à un élément "extra-historique", pour solutionner la question historique.

<sup>404</sup> À concevoir ici dans le sens dépourvu de valeur intrinsèque qu'on lui a donnée avec le reflet "vivant" de la Volonté que Schopenhauer a appelée «vouloir-vivre» (qu'on a cependant élargi à un "vouloir-exister" atomique).

<sup>405</sup> Les accusations de "tendance" découlant d'une telle critique peuvent être très valables au niveau circonstanciel où elles sont portées, mais elles n'ont aucune signification concrète sur le plan où on veut maintenant les amener.

<sup>406</sup> On entend par-là que, si ces noms peuvent avoir un sens particulier dans le contexte de l'Histoire dessinée par les préférences idéologiques, ils ne se veulent ici que de simple vocable par lesquels on veut identifier certaines tendances idéologiques possibles sur l'échelle du temps, sans pour autant porter sur elles les jugements de valeur que pourraient impliquer leur interprétation dans l'Histoire.

<sup>407</sup> On entend ici le point qu'une entité relative considère comme étant le lieu de jonction spatio-temporelle donnant naissance à son être. Il est donc question d'une représentation imaginaire que l'entité se donnera d'une harmonie universelle centrée sur sa propre existence. Cette représentation sera à la fois juste et fautive en ce, qu'elle sera effectivement équivalente à son mode d'être particulier mais, que la définition d'être qu'elle en tirera n'aura rien d'universel.

<sup>408</sup> Fameuse citation de Schopenhauer.

<sup>409</sup> Celles dont on a dit que le référent de véridicité de leur C.D.M. est si divergent de celui d'une entité donnée, que cette dernière considère que son assimilation à une telle C.D.M. mettrait en péril son mode d'existence.

<sup>410</sup> Althusser, Louis, 1992, L'avenir dure longtemps, p.74

<sup>411</sup> Extrémistes "idéologiquement" s'entend, c'est-à-dire dont le décentrement du référent vers une définition spatiale le rendra plus ou moins éloignés de son centre ontologique de niveau 0, par opposition à un extrémisme cosmométrique qui pourrait aussi bien voir son référent se déplacer vers la temporalité.

<sup>412</sup> Par exemple, on pourrait dire qu'une C.D.M., dont l'interprétation du "Monde" se ferait principalement sur une base économique, aurait une trop forte tendance microcosmique pour être identifiée à la présente figure, de même que si son interprétation tendait vers une justification "pan-historique" de l'univers, elle devrait aussi être exclue.

<sup>413</sup> On pourrait appeler ce genre de communauté, selon une appellation popérienne dont on prétend la contrepartie impossible, une société fermée. Bref, il s'agit d'une culture régionale hypothétique ne pouvant être comparée qu'avec ses équivalents spatio-temporels de même niveau. La raison pour laquelle on rejette l'idée d'une telle société qui serait ouverte vient de ce qu'elle supposerait une acculturation la rendant semblable à la figure de notre cône idéologique de base.

<sup>414</sup> Marx, Karl, Engels, Friedrich, 1968, *L'idéologie allemande*, p.24

<sup>415</sup> Notons au passage que la représentation de la C.D.M. au référent "anti-vrai" (le cône inférieur de la figure) n'est inversé que dans l'imaginaire de l'entité scientifico-ontocosmique. Dans la "réalité" idéologique, elle demeure dans l'hémisphère supérieur du globe représentationnel. On pourrait peut-être voir là une explication pour la perception marxienne de la philosophie hégélienne comme marchant "la tête en bas". Cependant, une telle allégorie de son opposé théorétique étant aussi vrai pour toutes les C.D.M., et restant de toute façon dans un cadre qu'on dit imaginaire, on voudra bien ne pas apporter trop d'importance à cette anecdote pouvant en fait avoir plusieurs autres interprétations.

<sup>416</sup> Il s'agit en fait de l'axe ontologique de son auto-représentation.

<sup>417</sup> C'est-à-dire, l'entité, en tant que totalité spatio-temporelle, qui lui définit son rôle de référence.

<sup>418</sup> On peut dire que ces sous entités auront, comme origine identitaire restreinte, un point 0 s'approchant de ce qui est le point A de leur entité globale, sans avoir l'envergure de celle-ci puisque ce point A (étant leur propre point 0) leur définira un cône de C.D.M. dont l'autonomie relative pourrait même les faire évoluer à contre-courant de la tendance de leur entité.

<sup>419</sup> C'est-à-dire que, la perception (plus "fidèle" à la réalité ponctuelle que toute auto-représentation) qu'auront d'elles les autres sous-entités qui formeront le "consensus" statistique de l'entité les placera dans une situation leur permettant un contrôle meilleur de leurs conditions d'existence. Bref, leur poids décisionnel quant à l'orientation idéologique générale du groupe sera supérieur.

<sup>420</sup> On entend ici, par cette conscience plus ou moins restreinte, qu'il peut aussi s'agir des sous-entités d'une entité globale.

<sup>421</sup> Rappelons que l'axe idéologique auquel on fait référence se veut une droite entre les conceptions brutes de l'espace et du temps que la conscience humaine met normalement en opposition.

<sup>422</sup> Marx, Karl, Engels, Friedrich, 1968, *L'idéologie allemande*, p.13

<sup>423</sup> Rappelons qu'on signifie par-là des sciences observant le déroulement des faits matériels pour atteindre une connaissance des récurrences par lesquelles il sera possible de prédire les



états de la matière, afin de pouvoir l'utiliser de façon à favoriser l'épanouissement temporel d'une entité.

<sup>424</sup> C'est-à-dire qu'on y observera les implications temporelles de la matière, de sorte d'avoir un moyen de prédiction des états de matière donnant l'opportunité à une entité de pouvoir s'épanouir spatialement. On pourrait d'ailleurs prétendre par-là que toutes les questions d'empire, de royaume, de conquête, etc. sont principalement de tendance mystique...

<sup>425</sup> Les lois du marché dira-t-on...

<sup>426</sup> Relative à une entité hypothétique qui aurait une C.D.M. suivant le modèle idéal pour l'analyser, faut-il le rappeler...

<sup>427</sup> Einstein, Albert, 1956, La relativité, p.16.

<sup>428</sup> Rappelons que, selon la théorie quantique, le principe d'incertitude est la conclusion inévitable de toute description de phénomène en termes spatio-temporels. Par contre, si à l'inverse on choisit d'en donner une description plus "mathématique", on est alors confronté à l'impossibilité de donner quelque exemple concret comme représentant parfait de sa description.

<sup>429</sup> Même lorsqu'une entité quelconque donne une C.D.M. lui étant antérieure pour supérieure à celle qui prévaut dans son "monde", il s'agit néanmoins pour elle d'une affirmation que son niveau de conscience face à ce monde est au moins aussi élevé que celui de l'entité ayant "créé" cette C.D.M.

<sup>430</sup> En raison des conclusions qu'il impose, on préfère ne pas associer ce regard à une perspective trop franchement épistémologique, afin de ne pas brusquer les puristes de l'épistémologie qui pourraient y voir une dénaturation de leur discipline.

<sup>431</sup> Il pourra effectivement y avoir éventuellement un changement significatif de la perception/conception du contenu historique jugé pertinent par l'entité. Ce sera cependant généralement là le signe d'une transition d'époque consciente, ce qui impliquera une dissociation de l'entité face à ce qu'elle considèrerait jusque-là son histoire et, donc, une cessation de l'identification qu'elle y trouvait.

<sup>432</sup> Celle-ci pourra donc devenir "négative", par un sentiment honteux, mais l'entité admettra néanmoins s'identifier aux dits événements devenus embarrassants car la transition entre les diverses phases de l'évolution d'une C.D.M. doit permettre une connexion entre chacune d'entre-elles.

<sup>433</sup> "Être sensitif" se veut la traduction du concept anglais de «*sentient being*», dont la notion de sensibilité semble mieux adaptée à ce qui est ici signifié, car il suppose un être "conscient" de l'altérité identitaire existant entre lui et son environnement. C'est-à-dire, pour n'en donner qu'une définition minimale, un être conditionné ("programmé") à la recherche de son "carburant".

<sup>434</sup> On entend ici l'interprétation "historique" quasi-instantanée des C.D.M. ponctuelles vues précédemment. En tant qu'elles contiennent une certaine interprétation du passé et qu'elles tentent d'anticiper une part minimale de l'avenir, on peut effectivement dire des C.D.M. qu'elles sont aussi de petites "Histoires".

<sup>435</sup> On entend par là une identification de l'entité à son histoire d'entité déclarée. Il y aura cependant aussi une forme d'identification plus générale, touchant l'évolution d'une entité dans les phases précédant son affirmation comme entité distincte. Dans ce cas, il n'y aura pas une identification aussi forte de l'entité à cette histoire, quoiqu'il restera néanmoins une identification minimale nécessaire.

<sup>436</sup> Il y aura plusieurs facteurs relatifs à la Volonté de l'entité qui pourront créer une identification plus directe dans sa "conscience". Cela proviendra généralement d'une excessive élévation ontologique du positionnement de son référent qui provoquera un fort élargissement de sa base idéo-cosmométrique. Par contre, elle devra tout de même reconnaître impérativement les conditions du *hic et nunc* comme étant des critères d'identification plus criants.

<sup>437</sup> Voire, homo sapeins-sapiens...

<sup>438</sup> Il est amusant de constater que même ses démarcations peuvent disparaître si une entité se conçoit un monde d'histoire consciente dépassant son strict cadre planétaire. Qu'on s'y réfère comme à des dieux, à des extra-terrestres, ou encore comme à la conscience sans "awareness" d'une logique pure et incontournable, ces démarcations sont celles où une entité affirme son identité face au néant.

<sup>439</sup> Déjà chez Althusser, on trouve cette idée de l'action réfléchie représentant une idéologie. Il dit en effet que "[...] l'idéologie existe toujours dans un appareil [idéologique d'État], et sa pratique, ou ses pratiques. Cette existence est matérielle." (*Positions*, 118). Il s'agira alors de reformuler cette proposition en substituant les «entités sociales» aux AIE pour obtenir une définition de la matérialité de l'idéologie incluant une variabilité de sa densité autant individuelle que collective (et non plus de ses seules *modalités* dans les institutions de une superstructure sociale).

<sup>440</sup> L'interprétation entre époques conscientes différentes pourra en effet laisser supposer que l'axe historiométrique est parfois considéré comme distinct des autres. Cependant, puisqu'on reconnaît l'impossibilité d'identification totale entre ces époques conscientes, on ne peut affirmer (pas plus qu'infirmer d'ailleurs) qu'il s'agisse bien de la réalisation, par les entités qu'on y identifie, d'une distinction entre leur espace-temps idéologique et la spatio-temporalité du monde concret. Il pourrait en effet très bien ne s'agir que d'un désaxement perceptuel de même nature que celui de l'axe ontologique des C.D.M. "normale", mais effectué inversement au niveau de l'interprétant plutôt que chez l'interprété. Le principe d'incertitude est implacable... Le fait que ces conceptions apparaissent généralement assez linéaires laisse néanmoins supposer qu'il s'agit plus probablement de désaxements perceptuels. On ne s'étendra donc pas outre mesure sur ces cas...

<sup>441</sup> En fait, les quatre dimensions seront toujours toutes prises en considération mais, il y aura une délimitation inconsciente des axes perpendiculaires à celui des deux dimensions prise pour étant le principal axe de référence temporel. Ce qui supposera une limite à l'expansion de ses axes dans la C.D.M. de l'entité.

<sup>442</sup> Héraclite d'Ephèse, cité in 1964, Jean Voilquin, *Les penseurs grecs avant Socrate*, p.78

<sup>443</sup> Laquelle théorie avance que ledit "Big Bang" devrait résulter en un "Big Crunch" qui se terminera lui-même en "Big bang", etc. Et ce sur une période indéterminée.

<sup>444</sup> On pensera entre autres à l'Hindouisme dont les principales figures déifiées (Brahma, Vishnu, et Siva) représentent justement un tel cycle.

<sup>445</sup> Par opposition à l'axe esthétique que l'entité se représente de ce qui est effectivement partie de son ontologie brute.

<sup>446</sup> Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus*, p.107. Il s'agit de la proposition 6.54 du célèbre traité.

<sup>447</sup> Le terme est utilisé au sens de plus efficace. Cependant, une telle efficacité peut devenir très peu efficace car les dictatures engendrent généralement l'esprit révolutionnaire et les révolutions qui viennent parfois avec.

<sup>448</sup> Tout nouveau savoir est potentiellement dangereux pour un système établi puisqu'il a nécessairement des répercussions sur les autres savoirs, et en bout de ligne sur la C.D.M. la plus englobante d'un corps social. C'est très certainement ce qui poussa l'Église à de telles

aberrations que celle de condamner Galilée malgré qu'elle fut consciente de la position de la Terre relativement au soleil.

<sup>449</sup> Ce ne peut être qu'en apparence puisque la connaissance officielle la plus "neutre" pourra toujours être considéré comme une dictature par certains. Qu'on pense seulement à Einstein... La physique newtonienne ne fut-elle pas pour lui une forme de dictature qu'il a combattue?

<sup>450</sup> Nietzsche, Friedrich, 1976, Nietzsche, Fragments Posthumes, vol III, p .175

<sup>451</sup> On a en effet dit qu'aucune connaissance objective ne peut réellement exister, pas même dans les plus rigoureuses sciences.

<sup>452</sup> Nietzsche, Friedrich, 1982, Fragments posthumes printemps-automne 1884, p.209

<sup>453</sup> Comme on l'a dit, ce qu'on appelle une interprétation "linéaire" comprend aussi les métamorphoses systémiques aux courbes régulières.

<sup>454</sup> Il en reste la cause essentielle, mais si on fait abstraction de son explication théorique par la logique scientifique, il reste toujours possible d'en constater les effets et de les expliquer "localement" par des théories plus relativement "certaines".

<sup>455</sup> Il s'agit bien entendu d'une allusion un peu ironique à la théorie de Albert Einstein. On entend par là que les explications de relativité restreinte de Einstein doivent être étendues à sa théorie de relativité générale, pour éviter toutes les conséquences néfastes de l'absolutisation.

<sup>456</sup> On entend par là, une entité cherchant la poursuite de son accomplissement inertiel.

<sup>457</sup> Une foule de comités provisoires existant ou ayant existé pourraient suffire à démontrer ce point mais, on avancera qu'il serait théoriquement possible de concevoir une entité sociale globale poursuivant de tels desseins "suicidaire". Pensons par exemple au gouvernement marxiste fondé par Lénine. Il devait théoriquement n'être qu'une transition entre la traditionnelle dictature "élective" des intérêts d'une classe économique dominante et un monde sans état. Plusieurs facteurs (dont un échec dans l'application de la première conclusion) ont fait que les choses se passent autrement mais, il n'en reste pas moins que cette visée était présente à l'origine.

<sup>458</sup> Une telle croyance ne peut être qu'un effet pervers de la conception linéaire de l'histoire.

<sup>459</sup> Il ne faudrait pas confondre cette dénomination avec le principe fondateur de l'École de Francfort. Il s'agit ici d'un concept sensiblement différent où on retient le terme de «négatif» stricto sensu..

<sup>460</sup> Sagan, Carl, 1997, Contact, p.183

<sup>461</sup> En fait, il faut faire abstraction de l'idéal de ceux dont la dictature est la visée première. Par contre, si on conçoit les idéologies comme des outils au service d'un ensemble social visant un épanouissement maximal de ses membres, de tels caractères dictatoriaux doivent être considérés comme des déviants sociaux et leurs visées principales ne pourraient alors être considérées légitimes.

<sup>462</sup> On pourrait effectivement parler ici de compromis proposés, plutôt que de compromis "imposés", puisqu'il n'est pas question de faire abstraction de "bonheurs" locaux ciblés par opposition dichotomique régionale pour le bénéfice du "bonheur" commun. Celui-ci résulterait de la poursuite d'un idéal représenté par le référent de véridicité de la C.D.M. systémique d'une entité globale de référence.

<sup>463</sup> Chamfort, 1963, Maximes et Pensées, Union Générales d'Éditions, p.46.

<sup>464</sup> On parle autant ici de règlements de problèmes et conflits que de régularisation de processus.

<sup>465</sup> On prend ici le terme au sens de "physique", faisant ainsi allusion à une définition plus près des "matérialismes" traditionnels.

## **Bibliographie**

Adorno, Theodor, 1966 (1992 pour l'édition utilisée), Dialectique négative, Critique de la politique Payot, Éditions Payot, Paris

Althusser, Louis, 1974, Éléments d'autocritiques, Hachette, France.

Althusser, Louis, 1974, Philosophie et philosophie spontanée des savants, Collection Théorie, François Maspero, Paris.

Althusser, Louis, 1976, Position, Collection Essentiel, Éditions sociales, Paris.

Althusser, Louis, 1959 (1985 pour l'édition utilisée), Montesquieu, La politique et l'histoire, Quadrige, PUF, Paris.

Althusser, Louis, 1965 (1986 pour l'édition utilisée), Pour Marx, Fondation, Éditions La Découverte, Paris.

Althusser, Louis, 1992, L'avenir dure longtemps, STOCK/IMEC, Paris.

Atlan, Henri, 1986, À tort et à raison, point science, Éditions du Seuil, Paris.

Boulad-Ayoub, Josiane, 1995, Mîmes et parades. L'activité symbolique dans la vie sociale, l'Harmattan, Paris.

Bunge, Mario, 1981, Scientific materialism, D. Reidel publishing company, Dortrecht.

Chamfort, 1780 (1963 pour l'édition utilisée), Maximes et Pensées, 10/18, Union Générales d'Éditions, Paris.

Charon, Jean E., 1983, J'ai vécu 15 milliards d'années, Albin Michel, Paris

Côté, Luc, 1995, Les idéologies dans l'Idéologie: une structure complexe dans la philosophie de Louis Althusser, Université du Québec, Trois-Rivières.

Destutt de Tracy, Antoine, 1803-04 (1970 pour l'édition utilisée), Éléments d'idéologie tome 1 et 2, Bibliothèque des textes philosophiques, Vrin, Paris

Destutt de Tracy, Antoine, 1815 (1994 pour l'édition utilisée), Traité de la volonté et de ses effets, Fayard, Paris

D'Holbach, Paul-Henry Thiry, 1771 (1966 pour l'édition utilisée), Système de la nature tome 1, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, Hildesheim.

Eco, Umberto, 1962 (1965 pour la traduction utilisée), L'oeuvre ouverte, Seuil, Paris.

Eco, Umberto, 1988 (1990 pour la traduction utilisée), Le pendule de Foucault, Bernard Grasset, Paris.

Ehrlich, Paul, 1968 (1972 pour l'édition utilisée), The population bomb, Pan/Ballantine, London.

Eibl-Eibesfeldt, Irenäus, 1975 (1976 pour l'édition utilisée), L'homme programmé, Flammarion, France.

Einstein, Albert, 1956, La Relativité, Payot, Paris.

Engels, Friedrich, 1975, Dialectique de la nature, recueil de textes de 1873 à 1886, Éditions Sociales, Paris.

Engels, Friedrich, 1878 (1977 pour l'édition utilisée), Anti-Dühring, Éditions Sociales, Paris.

Feyerabend, Paul, 1975 (1979 pour l'édition utilisée), Contre la methode, Point science, Éditions du Seuil, France.

Feyerabend, Paul, 1987 (1989 pour l'édition utilisée), Adieu la raison, Point science, Éditions du Seuil, France.

Gramsci, Antonio, 1974 (1978 pour l'édition utilisée), Cahiers de prison (cahiers 10,11,12 et13), NRF, Gallimard, France.

Guérin, Daniel, 1973, Ni dieu, ni maître. Anthologie de l'anarchisme. tome III, PCM, éditions FM, Paris.

Habermas, Jürgen, 1968 (1973 pour l'édition utilisée), La technique et la science comme idéologie, Tel, Gallimard, France.

- Harnecker, Martha, 1974, Les concepts élémentaires du matérialisme historique, Éditions Contradictions, Bruxelles.
- Heisenberg, Werner, 1930 (1949 pour l'édition utilisée), The physical principles of the quantum theory, Dover publications Inc., New-York.
- Hegel, G.W.F., 1803 (1972 pour l'édition utilisée), Le droit naturel, Idées, Gallimard, France.
- Hegel, G.W.F., 1821 (1940 pour l'édition utilisée), Principes de la philosophie du droit, Idées, Gallimard, France.
- Jaspers, Karl, 1965, Introduction à la philosophie, 10/18, Union Générales d'Éditions, Paris.
- La Mettrie, Julien Aufray (de), 1748 (1981 pour l'édition utilisée), L'homme machine, Méditation, Denoël/Gonthier, Paris.
- Lucrèce, 1<sup>er</sup> siècle B.C. (1964 pour l'édition utilisée), De la Nature, Garnier-Flammarion, Paris.
- Lumsden, Charles, Wilson, Edward, 1983 (1984 pour la traduction), Le feu de Prométhée, Essai, Mazarine, Paris.
- Machiavel, Nicolas, 1513 (1980 pour l'édition utilisée), Le Prince et autres textes, Folio, Gallimard, France.

Marcuse, Herbert, 1955 (1963 pour l'édition utilisée), Éros et civilisation, Collection Arguments, Les Éditions de Minuit, Paris.

Marcuse, Herbert, 1964 (1968 pour l'édition utilisée), L'homme unidimensionnel, Collection Arguments, Les Éditions de Minuit, Paris.

Marcuse, Herbert, 1969, Vers la libération, Collection Méditation, Denoël/Gonthier, France.

Marx, Karl, 1963, Oeuvres choisies (tome I), Idées/NRF, Gallimard, France.

Marx, Karl, Engels, Friedrich, 1846 (1968 pour l'édition utilisée), L'idéologie allemande, Classique du marxisme, Éditions sociales, Paris.

Montesquieu, 1748 (1970 pour l'édition utilisée), De l'Esprit des Lois, Idées, Gallimard, France.

Mill, John Stuart, 1858 (1990 pour l'édition utilisée), De la liberté, Folio/essai, Gallimard, France.

Nietzsche, Friedrich, 1976, Fragments Posthumes vol.3, Collection Oeuvre Philosophique Complète, NRF, Gallimard, France



Nietzsche, Friedrich, 1884 (1982 pour l'édition utilisée), Fragments posthumes printemps-automne 1884, Oeuvre philosophique complète, NRF, Gallimard, France.

Nietzsche, Friedrich, 1886 (1971 pour l'édition utilisée), Par-delà bien et mal, Folio/essais, Gallimard, France.

Nietzsche, Friedrich, 1887 (1964 pour l'édition utilisée), Généalogie de la morale, NRF, Gallimard, France.

Nietzsche, Friedrich, 1888 (1974 pour l'édition utilisée), Crépuscule des idoles, Idées, Gallimard, France.

Platon, 1917, Lois, traduit par Louis Gernet, Ernest Leroux editeur, Paris

Ricoeur, Paul, 1986, Du texte à l'action: Essais d'herméneutique, II, Seuil, Paris.

Rousseau, Jean-Jacques, 1750 (1971 pour l'édition utilisée), Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Garnier-Flammarion, Paris.

Russ, Jaqueline, 1985, Histoire de la philosophie, Profil philosophie, Hatier, Paris.

Sagan, Carl, 1985 (1997 pour la traduction utilisée), Contact, Pocket, Paris.

- Sartre, Jean-Paul, 1944 (1947 pour l'édition utilisée), Huis clos, Le livre de poche, Gallimard, Paris
- Schopenhauer, Arthur, 1956, Le vouloir-vivre, L'art et la sagesse, textes (1813-36) choisis par André Dez, PUF, Paris.
- Schopenhauer, Arthur, 1836 (1969 pour l'édition utilisée), De la Volonté dans la Nature, Bibliothèque de philosophie contemporaine, PUF, Paris.
- Sénèque, 41-56, "La colère" et "La clémence" in 1990, L'homme apaisé, traduit du latin par Paul Chemla, Arléa, Paris.
- Spinoza, 1670 (1965 pour l'édition utilisée), Traité théologico-politique (in oeuvres de Spinoza tome 2), Garnier-Flammarion, Paris
- Spinoza, 1677 (1970 pour l'édition utilisée), Éthique, Bordas, Paris.
- Sutton-Smith, Brian, 1973, Child psychology, Appleton-Century-Crofts, New York
- Vacher, Laurent-Michel, 1993, Entretiens avec Mario Bunge: une philosophie pour l'âge de la science, Liber, Montréal.
- Voilquin, Jean (Ed.), 1964, Les penseurs grecs avant Socrate, Garnier-Flammarion, Paris

Vovelle, Michel, 1982, Idéologies et mentalités, Fondations, François Maspero, Paris.